



TARA JONES

NEW ROMANCE®

L'amour peut-il
survivre au contrat ?

Le
CONTRAT

TOME 3

Hugo Roman

TARA JONES

NEW ROMANCE®

Le
CONTRAT

TOME 3

Roman

Hugo ⇄ Roman

Prologue

Les promesses des pères deviennent les dettes des fils et doivent se payer un jour ou l'autre...

Quand elle est entrée dans ma vie, je ne savais rien d'elle, sinon qu'elle m'offrait, involontairement, le moyen de régler ma dette. Un moyen séduisant et désirable. Alors, pourquoi ne pas joindre l'utile à l'agréable ? Comment aurais-je pu imaginer qu'elle deviendrait la pire de mes obsessions ? Et que le lien qui allait m'unir à elle causerait ma perte ?

Aujourd'hui, Angeline est enfin ma femme. Elle est à moi... Un frisson incontrôlable de désir me transperce, et toutes mes pensées se tournent vers elle. Pas un jour, une heure, sans qu'elle envahisse mon esprit. Je la veux... Oui, vraiment ! Pas seulement à cause de ce contrat ou de ce mariage. Pas seulement pour cinq ans... Je la veux vraiment dans ma vie, chaque jour. Et surtout, je veux qu'elle désire la même chose. Je suis prêt à lutter pour regagner sa confiance et son amour.

Je viens de lui avouer une partie de la vérité sur mon terrible passé... Ce qui a causé sa fuite. Elle ne sait pas si elle reviendra, et cette simple idée me rend fou. Pour elle, je suis prêt à tout et capable de tout. Du meilleur comme du pire.

À briser toutes les règles. Sauf une !

Lui cacher la part de vérité qui ne m'appartient pas est un supplice, mais la lui révéler serait plus détestable encore.

Je n'ai pas d'autre choix. Je dois m'y tenir.

Je suis Geoffrey Lancaster...

Chapitre 1

LANCASTER

Mon regard fait le tour de la pièce et s'arrête sur nos valises. La mienne et celle d'Angeline, préparée en secret par ses amies pour qu'elle ne sache rien de la destination de notre lune de miel... En ce moment, nous devrions être en train de nous préparer. Nous étions censés embarquer dans moins de quelques heures à bord d'un jet privé à destination de Cat Island, une île de l'archipel bahamien... Seulement, à cette seconde précise, je n'ai aucune idée de l'endroit où se trouve ma femme. *Bordel ! Je suis marié depuis moins d'une journée !*

J'avais un plan. Simple et efficace. Régler ma dette envers Charles ; et si je pouvais lier l'utile à l'agréable, alors tout serait pour le mieux dans le meilleur des mondes. Mais rien ne s'est déroulé comme je l'avais prévu. J'avais pourtant établi un contrat parfait en tous points. Pour moi. Jusqu'à ce que son amie Sarah remanie tout en rajoutant des clauses stupéfiantes, comme celle de la fidélité réciproque... Attendre notre nuit de noces... *Bordel ! J'avais tellement envie d'elle que j'ai cru en devenir fou.*

Oui, j'avais un plan simple et efficace... Enfin, c'est ce que je croyais, car à partir du jour où Angeline est entrée dans ma vie en signant chez le notaire, tout est allé de travers. Elle s'est ingéniée à contrecarrer le moindre de mes souhaits. Incapable de s'en tenir à la plus simple de mes demandes. Et avec ça, un caractère de sale petite peste ! Pourtant, je n'ai pu m'empêcher d'apprécier son répondant, sa volonté inébranlable, son impulsivité, ses facéties, ses fêlures, sa sensibilité... Au point d'en tomber amoureux ?!

Oui, j'avais un plan simple et efficace... Mais rien ne s'est passé comme je l'avais prévu. Parce qu'il n'était pas prévu que je tombe fou amoureux d'elle ! Comment aurais-je pu imaginer qu'elle devienne en si peu de temps la plus belle chose de mon existence ? La lumière qui éclairerait mes ténèbres ? Celle qui me redonnerait goût au bonheur ? Et comment aurais-je pu savoir qu'à peine ce don octroyé, il me serait repris ? Elle n'était pas prête à entendre... ou à comprendre. J'ai présumé du fait qu'en m'accordant sa confiance, elle était prête à tout accepter, à tout gérer... Une erreur qui ne se reproduira pas ! Et, surtout, je prends conscience que si moi je l'aime, je n'ai aucune certitude que cela soit réciproque aujourd'hui, demain ou même un jour...

J'attrape mon téléphone pour tenter de la joindre, tout en jetant un œil sur ma montre. Presque une heure du matin. Elle est partie depuis à peine une heure...

— Ma puce...

— Geoffrey ?! Il est arrivé quelque chose à Angie ?

— Qui est à l'appareil ?

— Sarah. J'aimerais bien savoir ce qu'il se passe...

— Que fais-tu avec le téléphone d'Angeline ? Elle est passée te voir ?

— Pourquoi serait-elle venue alors qu'elle devrait être au lit avec toi ?! hurle-t-elle d'une voix hystérique, ce qui n'arrange pas mon humeur. Et de surcroît, bientôt sur le départ pour votre lune

de miel. Je te préviens tout de suite que si jamais tu as...

— Ne me menace pas ! je hurle à mon tour en la coupant. Si tu la vois ou si tu l'as au téléphone, dis-lui de m'appeler !

— Pourquoi devrais-je...

— Contente-toi de faire ce que je te demande, je l'interromps à nouveau, puis j'ajoute d'une voix que j'essaie de rendre plus douce : S'il te plaît, Sarah. Dis-lui simplement de m'appeler. Je n'ai pas le temps de t'expliquer, mais fais-le... C'est important.

Je raccroche aussi sec avant qu'elle ne me noie sous un flot de questions auxquelles je ne pourrai pas répondre. Bien sûr, il ne lui faut que quelques secondes pour tenter de me rappeler. Je me sers un verre de whisky que j'avale d'un trait, en vue de l'appel que je m'apprête à passer. Pendant que les sonneries retentissent dans le silence glacial de la chambre, je pense à ce que je vais lui dire, et surtout à ce que je ne dois pas lui dire... À moins qu'Angeline ne soit déjà avec lui et lui ait tout raconté. Mon téléphone s'est enfin tu. Je m'en saisis d'une main ferme.

— Je suis désolé de vous déranger à une heure aussi tardive, Charles...

— Il est arrivé quelque chose à Angie ?

Bordel ! Je ne supporte plus que l'on me pose cette question. Mais elle répond du même coup à celle que je n'ai pas encore posée. Il n'a pas vu sa fille. En tout cas, pas encore. Pourtant, elle devrait déjà être arrivée. L'hôtel n'est pas très loin de l'appartement...

— Geoffrey, que se passe-t-il ? Oh... Je pense comprendre... Tu lui as dit...

— Angeline ne devrait pas tarder à arriver, dis-je en me laissant tomber sur le lit. Et elle aura beaucoup de questions à vous poser.

— Tu lui as dit... Mais lui as-tu TOUT dit ?

— Ce que j'aime avec vous, Charles, c'est que vous saisissez tout de suite et qu'il n'y a pas besoin de longues explications... Je lui ai simplement révélé ce qu'elle pouvait savoir et qui n'engageait que moi. Je vous ai donné ma parole.

— Merci Geoffrey, lâche-t-il dans un souffle. Je sais bien que je t'en demande beaucoup et que tu as du mal à comprendre mon point de vue, mais c'est la meilleure solution. Je ne veux pas qu'elle soit au courant, et encore moins de mon choix...

— Elle s'est ouverte à moi, Charles. Elle m'avait accordé sa confiance et j'ai peur que ce qu'elle vient d'apprendre me concernant ne remette tout en cause. Sans compter qu'elle a pris conscience que vous aussi lui avez menti délibérément en lui cachant que nous nous connaissions... Mais le pire, c'est qu'elle s'est persuadée que vous l'avez vendue.

— Balivernes ! Comment peut-elle penser une stupidité pareille ?

Peut-être parce que je lui ai proposé un contrat financier en échange de ses faveurs et de son obéissance totale pendant cinq ans ? ne puis-je m'empêcher de penser. Toutefois, je me garde bien de le lui dire. Même si je sais qu'il ne tardera pas à l'apprendre de la bouche même de sa fille. Dans quel merdier me suis-je fourré ?!

Un plan simple et efficace, hein... ?! Bordel !

— Angie m'a toujours dit que votre rencontre était le fruit du hasard. Un hasard qui a bien fait les choses, n'est-ce pas... ? Mais je ne suis pas stupide, Geoffrey. Je me doute qu'entre le jour où je suis venu te voir pour te demander de prendre soin de mes filles et...

— J'ai toujours dit que vous étiez un redoutable homme d'affaires, je lâche dans un soupir. J'ai appris beaucoup avec vous pendant mon séjour, et vous m'avez donné beaucoup aussi... Et je ne parle pas seulement des affaires...

Alors, sans rentrer dans les détails scabreux, je lui explique le contrat de mariage passé avec Angeline pour cinq ans. Il reste silencieux un moment, me laissant tout loisir de m'enivrer du parfum de ma femme qui emplit encore la pièce. Une odeur dont je ne peux déjà plus me passer. Je jette un regard sur ses valises en me disant que notre lune de miel est pour le moins mal engagée... Et je n'ose penser à ce qu'il en est de notre mariage.

— Je vois, reprend-il enfin avec un brin de malice dans la voix. Je pense que je n'aurais pas fait mieux à ta place.

— C'est étrange, mais j'ai toujours eu l'impression que c'est exactement ce que vous vouliez...
J'entends distinctement son éclat de rire dans l'écouteur.

— Je n'aurais pu souhaiter meilleur gendre que toi, Geoffrey. J'ai accepté d'héberger un adolescent brisé et rempli de haine, que j'ai vu au fil des mois devenir un homme... Un homme prêt à tout pour ses amis, d'une loyauté inébranlable, un homme ambitieux mais jamais au point d'en oublier ses valeurs... Un homme qui, quand il offre son cœur, ne le fait pas à la légère... Alors oui, je n'aurais pu rêver meilleur époux pour mon Angie... Car tu l'aimes, n'est-ce pas ?

— Oui, sans le moindre doute ! Malheureusement, je ne suis pas certain de la réciproque, et encore moins maintenant, après les révélations que je lui ai faites concernant mon passé.

— Je peux t'assurer qu'il en est de même pour elle, même si elle ne veut pas l'admettre encore. Quand elle arrivera, je discuterai avec elle...

— Mais vous ne direz toujours rien ?

Sa réponse fuse. Sèche et nette.

— Non ! Et je sais que je peux compter sur toi pour tenir ta parole.

Une réponse qui ne me plaît pas mais avec laquelle je dois composer. Nerveux, je fais les cent pas dans la chambre.

— Oui, vous le savez bien. Pourtant, je continue de croire que vous avez tort... D'autant plus que vous me mettez dans une position des plus délicates...

— Elle ne connaîtra jamais ton implication à ce sujet, me coupe-t-il, intransigent. Donc tu n'as aucun souci à te faire ! Et ne pense pas que je n'ai pas longuement pesé le pour et le contre. C'est une démarche qu'il m'a été difficile d'entreprendre, tu peux me croire ! Seulement, penses-tu qu'il aurait été possible à Angeline de décider du sort de sa sœur quand je n'aurais plus été là ? Parce qu'un jour ou l'autre, c'est à elle que serait revenue la responsabilité de prendre cette décision. Elle est sa seule parente, et c'est vers elle que les médecins se seraient tournés. Crois-tu qu'elle l'aurait supporté ? S'ils maintiennent encore Tess en vie, c'est uniquement de mon fait. Il n'y a plus aucun espoir, je le sais depuis longtemps... C'est juste que jusqu'ici, je ne parvenais pas à la laisser partir...

— Je ne sais pas comment vous faites pour accepter tout ceci avec une telle sérénité, dis-je d'une voix éraillée par l'infinie tristesse qui me submerge. Je ne vous l'ai jamais dit, mais jamais je n'aurais pensé remercier un jour mon père d'avoir pris une quelconque décision me concernant. J'aurais aimé qu'il vous ressemble...

— J'aurais été très fier que tu sois mon fils, Geoffrey. Vraiment. Quant à ton père, nous en avons déjà souvent parlé et tu ne dois pas oublier qu'il n'a pas toujours été ainsi.

— Peut-être... Mais à une époque bien lointaine, alors. Avant ma naissance pour être plus précis. Celui que vous avez connu a disparu depuis longtemps, s'il a même jamais existé ! Certaines marques ne peuvent être effacées. Les cicatrices sont indélébiles... J'aurais pu lui pardonner tout ce qu'il m'a fait, sauf la mort de ma mère.

— C'était un suicide, Geoffrey...

— À cause de lui !

Je m'en veux aussitôt d'avoir haussé le ton, mais ce n'est pas la première fois et Charles a été le témoin de ma rage envers mon père à maintes reprises durant mon séjour chez lui. Une rage qu'il n'a jamais réussi à faire totalement disparaître, et ce n'est pourtant pas faute d'avoir essayé.

— Je suis désolé, vous savez combien le sujet est toujours sensible. Quand Angeline arrivera...

— Laisse-moi le temps de parler avec elle, de lui expliquer... Elle aura peut-être besoin de quelques jours, mais ne t'inquiète pas. Tout va rentrer dans l'ordre.

Des coups secs frappés à la porte de la suite mettent fin à notre discussion. Je file ouvrir avec le secret espoir que ce soit Angeline.

— Mais que fais-tu ici ?! je lâche stupéfait. Franchement, ce n'est vraiment pas le moment !

Chapitre 2

Comment ai-je pu atterrir dans la rue, en pleine nuit, alors que je suis mariée depuis moins de douze heures ? Comment ?! Comment ai-je pu imaginer, rien qu'une seule seconde, que ce qui avait commencé comme une sordide transaction financière pouvait déboucher sur un merveilleux conte de fées ? *Ils vécut heureux et eurent beaucoup d'enfants...* Comment ai-je pu croire à une ineptie pareille ?! Enfin... surtout, POURQUOI ai-je voulu y croire ? Je ne sais pas. Je ne sais plus. Chaque minute qui passe ne fait qu'augmenter ma confusion, mon désespoir et ma colère. Mon cerveau est assailli par une multitude de questions, de doutes et de peurs, alors que mon corps se consume encore de désir pour l'homme que je viens d'épouser. Geoffrey Lancaster...

Qui est-il réellement ? Qui est donc l'homme qui se cache derrière l'image policée de ce séduisant businessman monstrueusement fortuné ? N'est-il qu'un sinistre criminel resté impuni grâce à la fortune de son père ? Un assassin sans scrupule, ou bien... Je ne sais pas. Je n'arrive plus à réfléchir.

Un frisson glacial me transperce malgré la chaleur écrasante. J'ignore si je parviendrai à gérer une telle révélation... Pourrai-je aimer un homme qui est capable de tels actes ? Un homme que la fureur et le désir de vengeance peuvent pousser à commettre l'irréparable ? À aller jusqu'à tuer ! Pourrai-je me sentir en sécurité à ses côtés ? Totalement en confiance ? N'aurai-je pas toujours une crainte insidieuse enfouie en moi à l'idée de ce qu'il pourrait me faire... de ce qu'il pourrait faire à ceux que j'aime... ?

Mes mains sont moites. Mon cœur bat la chamade. *Pas une crise d'angoisse ! Pas maintenant ! Respire, Angeline !* Je continue d'avancer sans avoir la moindre idée de l'endroit où je vais. Marcher ! Pour ne pas penser. Marcher encore. Pour tenter d'effacer, d'oublier. Pour faire taire la souffrance qui rugit en moi telle une tempête. J'aperçois un banc à quelques pas et m'y dirige en titubant. Je m'écroule, la tête entre les jambes, et j'essaie de respirer avec calme. Je n'ai plus aucun contrôle sur mon esprit et mon corps. *Respire, Angeline ! Respire... inspire... expire... inspire...*

— Voilà... C'est ça, ma vieille, continue comme ça... Expire... inspire... C'est ça... Tu parles d'un BBS ! Mais pourquoi, pourquoi lui ai-je demandé de m'expliquer les raisons de ce contrat ?! Ohhh... Respire, ma vieille, respire... Pourquoi ai-je voulu savoir... Respire... Et pourquoi m'a-t-il raconté... C'est, c'est...

C'est un cauchemar ! Un putain de cauchemar ! Et en dépit du chaos qui me submerge, quelque part en moi, j'ai conscience que l'aube ne le fera pas fuir. Rien ne pourra effacer la vérité. Je suis mariée à un criminel. Et j'ai signé pour cinq ans ! En mon âme et conscience. Sans contraintes. Mais le pire, pour être franche, réside dans le fait que, ces dernières semaines, je suis littéralement tombée sous son charme. *Je n'y crois pas.* Comment ai-je pu espérer que ma vie allait se dérouler comme dans l'un de ces feuilletons à l'eau de rose ? Que ce BBS était en fait un Prince Charmant ? *Mon Prince Charmant sur un beau cheval blanc ?!* Un relent de bile monte

jusqu'à mes lèvres et je lâche un gémissement. Comment mon propre père – pas un inconnu, non ! Charles Beaumont, l'auteur de mes jours, celui qui me doit amour et protection... –, comment a-t-il pu laisser faire ça ? Comment a-t-il pu accepter un tel marché ? Cet homme en qui j'avais une totale confiance, l'être aimant que j'ai pensé côtoyer pendant toutes ces années n'est-il qu'un monstre qui a vendu sa fille pour se sortir de la faillite ? J'éclate en lourds sanglots. Je serre très fort mes bras en me balançant d'avant en arrière.

— Ça ne va pas, Petite ?

La voix rocailleuse qui s'adresse à moi me tire brusquement de mon état second. Je lève la tête et mes yeux s'écarquillent devant l'imposante silhouette masculine que je distingue à peine dans la pénombre. J'étouffe un cri en faisant un bond sur le banc. Tout en me redressant et en jetant un œil aux alentours, j'essaie de reprendre une respiration normale.

— Je... je...

Je bégaie, trop effrayée par la carrure de l'étranger et en me rendant compte que je suis seule dans ce quartier désert. Personne dans les environs. Personne pour me porter secours en cas d'agression. En moins d'une seconde, je prends conscience que je suis bloquée entre le banc derrière moi et l'inconnu qui me fait face. Une seconde encore pour envisager les deux options qui s'offrent à moi. La première étant de faire un salto arrière au-dessus du banc et de courir très vite. La seconde, lui balancer un uppercut, et courir très vite aussi. Une seconde de plus pour comprendre enfin que le salto arrière et l'uppercut, à moins d'avoir beaucoup, beaucoup de chance – et vu la chance que j'ai en ce moment... – sont à bannir. Alors qu'il me repose sa question, je cligne des yeux plusieurs fois pour tenter d'éclaircir mon esprit en pleine déroute. Dans un état d'affolement total, je capte son regard qui se pose un bref instant sur ma bague. J'inspire profondément pour éloigner l'angoisse de ce qui pourrait m'arriver, puis je la regarde à mon tour. Sous la lune, les deux diamants qui la composent – l'un blanc et l'autre noir – étincellent de mille feux. Et surtout, elle paraît énorme à mon doigt. Énorme ! Je n'ai aucune idée de sa valeur marchande, mais je me doute bien qu'elle doit peser quelques milliers d'euros. Si ce n'est plusieurs centaines de milliers d'euros. Mes doigts se crispent. Ce ne sont que de vulgaires cailloux, non ? Ce n'est pas comme si cette bague représentait un engagement profond, n'est-ce pas ?! Je sens confusément quelque chose en moi qui me perturbe à l'idée de ce que je m'apprête à faire. Aussitôt balayée par la conscience de la situation des plus critiques dans laquelle je me trouve. Tout en scrutant l'individu, je prends note de chaque détail que son apparence laisse deviner. Ses cheveux bruns striés de blanc, gras et trop longs, auraient bien besoin d'un shampoing et d'une coupe. Tout comme sa barbe. Son jean défraîchi troué à l'usure, et non parce que c'est le dernier modèle de grande marque. La bouteille qui dépasse d'une poche de sa veste usée dont je ne peux déterminer la couleur exacte. Le sac plastique qu'il porte sur l'épaule et qui semble contenir tout ce qu'il possède – c'est-à-dire pas grand-chose. Oui, il est clair que ma bague lui promettrait des jours meilleurs. Des semaines, des mois de nourriture. Un endroit où dormir. Des vêtements propres, que sais-je encore... ? Et qu'elle pourrait aussi me sortir de ce cauchemar. J'essaie de sourire sans toutefois y parvenir. Les mains tremblantes et le souffle court, je fais glisser ma bague le long de mon doigt. Il émet un rire qui me semble sinistre, et je me fige littéralement. Ses yeux insondables sont posés sur moi. J'aimerais que la panique que je ressens ne se lise pas sur mon visage, pourtant je sais qu'il n'en est rien.

— Du calme, Petite, lâche-t-il d'un ton sec en s'approchant encore à quelques centimètres de moi. Tu n'as aucune raison d'avoir peur.

Vraiment ?! Aucune raison d'avoir peur ?!

Je déglutis en faisant une prière silencieuse pour que ce qu'il vient de me dire soit vrai.

Chapitre 3

Je ravale le nœud que j'ai dans la gorge et j'acquiesce en silence, ce qui me vaut un sourire de sa part. D'une main ferme, il me repousse sur le banc et là, j'ai la sensation que mon cœur va exploser dans ma poitrine.

— Tiens, dit-il en me tendant sa bouteille et en prenant place à côté de moi, à mon avis, tu en as besoin. Fais pas ta fine bouche, ajoute-t-il en fronçant les sourcils, l'alcool, ça tue les microbes et aussi les emmerdes... Au moins pendant un moment.

Hébé­tée et effrayée, je le dévisage encore plusieurs secondes, incapable de la moindre réaction. Et brusquement, j'éclate en sanglots entrecoupés de rires hystériques. Je suis sûrement en train de perdre la tête. Mais qui ne le serait pas à ma place ? Je ris comme une démente. Je sens le flot des larmes qui coulent sur mon visage. Quand, épuisée, je finis par me calmer, je me tourne vers lui, ne sachant toujours pas à quoi m'attendre. Il me tend une nouvelle fois sa bouteille.

— Je... je n'aime pas le scotch, dis-je d'une voix éraillée, mais en la prenant quand même.

Il hausse les épaules et allume une cigarette. Je ne peux m'empêcher d'essuyer le goulot avant de le porter à ma bouche, ce qui déclenche un petit rire chez mon voisin de banc. J'avale une gorgée. *Ce truc est vraiment infect.* Puis une deuxième... À la troisième, je ne sens presque plus ma gorge.

— Hé doucement ! lâche-t-il en me reprenant la bouteille. J'ai dit que ça tuait les emmerdes pour un moment, pas besoin de les noyer non plus. À moins que ce soit pire que ce que j'imagine déjà...

— Je suis mariée...

— C'est souvent le début des emmerdes, Petite.

— Depuis quelques heures...

Il m'observe avec intensité, s'installe confortablement, puis avale une gorgée à son tour et me jette un sourire en coin avant de lancer sur un ton guilleret :

— Vous, les jeunes, vous voulez tout, tout de suite. Mais à ce point-là, c'est du rapide !

— J'ai appris... quelque chose de terrible... Mon mari... m'a avoué qu'il avait... qu'il avait... tué quelqu'un ! Enfin, pour être plus précise, que lui et ses deux meilleurs amis avaient tué l'un des hommes qui avaient violé la sœur de l'un d'eux...

— Et ?

— Quoi « et ? » ?! Vous trouvez que ce n'est pas suffisant ?! je lance en attrapant la bouteille et en avalant une nouvelle gorgée, qui passe beaucoup mieux que les précédentes. Ils ont décidé purement et simplement de faire justice eux-mêmes... Il a décidé de... Il est capable de tuer !

— Pourquoi les violeurs ne se sont pas retrouvés en prison ?

Je m'adosse contre le banc et, les yeux pleins de larmes, je lui raconte toute l'histoire. Les mots se bousculent hors de ma bouche sans que je puisse les retenir. Je lui déballe tout : le contrat,

mon père, Tess, ma mère, le mariage, Geoffrey... Je ne lui épargne aucun détail. Le tout entrecoupé de quelques gorgées de scotch... qui me paraît de moins en moins infect.

— Sais-tu ce que l'on fait aux violeurs qui se retrouvent derrière les barreaux ?

— Heu... non. Pourquoi ? Vous avez fait de la prison ?

Ses yeux se mettent à pétiller de malice. Je crois que je dois être un peu pompette, si ce n'est complètement cuite, car aussi étrange que cela paraisse, je ne me sens plus du tout en danger. Mais ne suis-je pas mariée à un homme d'affaires richissime qui, en compagnie de ses associés et meilleurs amis, a pris la liberté de pratiquer la loi du talion ? Me suis-je seulement sentie une seule fois en danger avec Geoffrey, Aïdan ou Luke ? Non, jamais ! Au contraire... Ce qui prouve bien ma totale inaptitude à juger les gens.

— On les appelle des pointeurs... Et dès que l'on sait pourquoi ils se trouvent là, on leur fait subir ce qu'ils ont infligé à leur victime, m'informe-t-il en me fixant. Tous les jours ! Et crois-moi, si on leur en laissait le choix, je suis certain qu'ils préféreraient la mort... D'ailleurs, beaucoup se suicident. Et pour répondre à ta question : oui, j'ai fait de la prison. J'ai passé dix ans derrière les barreaux pour braquage...

— Merde ! je lâche les yeux écarquillés, ce qui le fait sourire.

Je suis installée sur un banc avec un braqueur... qui a passé dix ans en prison... et je ne me sens pas en danger ?! Mon cerveau a un problème ou quoi ?!

— Je n'ai jamais tué, continue-t-il, soudain très sérieux. Mais si on avait violé ma fille ou ma femme, et que ces salopards s'en étaient sortis et pouvaient continuer à violer... Crois-moi, je ne leur aurais pas fait de cadeau non plus !

— Œil pour œil, dent pour dent ! Je ne suis pas d'accord... On ne répond pas à la violence par la violence. Même si la justice n'a pas fait son travail, cela ne nous donne pas le droit d'ôter la vie à une personne, criminel ou pas.

— Et lui, qui lui a donné le droit de prendre de force une femme ou un enfant ? Hein ?! Qui ? Juste parce qu'il est le plus fort ? Parce qu'il a des poings ? Un couteau dans les mains ? Un flingue ? Qui lui donne le droit ?! Quand je braquais des banques, je savais ce que je faisais et je connaissais les risques : la prison dans le meilleur des cas et au pire, une place au cimetière. J'ai écopé de dix ans. Ai-je assez payé ? En tout cas, la justice a fait son boulot. Quand elle ne le fait pas et qu'elle ne protège pas les plus faibles, c'est rassurant de savoir qu'il existe encore des hommes capables de s'en charger. Mais pour autant, je n'aimerais pas être à leur place et devoir vivre avec ça...

Il reste silencieux quelques minutes avant de reprendre d'une voix étrange :

— Il doit vraiment avoir une confiance absolue en toi.

Devant mon air ahuri, il précise :

— Ses confidences peuvent les conduire en prison, lui et ses amis. Tu t'en rends compte ?

— Je... je n'avais même pas pensé à ça, j'admets en prenant brusquement conscience de la portée des aveux de Geoffrey. Je ne sais pas si je pourrai vivre avec lui en sachant ce qu'il a fait... C'est fou ! Il y a quelques heures à peine, j'aurais tout donné pour qu'il ne me quitte jamais, et maintenant, je ne suis plus sûre de rien...

— La seule chose dont on est sûrs dans la vie, c'est qu'on finira tous par la quitter un jour ou l'autre. En attendant, le seul conseil que je puisse te donner, Petite, c'est de profiter de chaque seconde de bonheur... d'où qu'elle te vienne. Parce qu'en fait, ces instants ne sont jamais assez nombreux et ils ne durent jamais longtemps.

— Ça a l'air si simple à vous entendre...

— C'est plus simple qu'on ne le pense, crois-moi !

Sous un ciel constellé d'étoiles, nous nous levons du banc sur lequel nous discutons depuis des heures, et d'un geste protecteur, il glisse son bras sous le mien. Les quelques rares passants que nous croisons nous jettent des coups d'œil surpris. La pensée que nous devons former un drôle de couple me donne envie de sourire. Plus nous avançons dans les rues de Paris, plus je me sens nerveuse. L'aube se lève à peine lorsque nous arrivons devant mon appartement.

— Ce fut une bien belle nuit pour moi, Petite.

— Merci...

Je n'ai pas le temps d'ajouter un mot de plus qu'il s'est déjà détourné et a repris son chemin. Je reste sur le trottoir jusqu'à ce que cet homme dont je ne connais même pas le nom, cet inconnu qui m'a écoutée parler pendant des heures, qui a insisté pour me raccompagner jusqu'à la porte de mon immeuble, m'a offert un café et un croissant sur la route, disparaisse totalement de ma vue et de ma vie, juste au coin de la rue. Alors, seulement, je lève la tête en direction de la chambre de mon père. Qui, de mon père ou de cet inconnu, est l'homme le plus digne de confiance ?

Et soudain, j'ai peur de connaître la réponse...

Chapitre 4

J'entre dans le hall et fonce vers l'ascenseur tout en saluant Jacques, le gardien. Le malheureux est tellement surpris de me voir – mais comment lui en vouloir... Ne devrais-je pas être en pleine lune de miel ? – qu'il en bafouille et s'emmêle les pinceaux entre *Mademoiselle Beaumont* et *Madame Lancaster*. Dans l'ascenseur, le reflet que me renvoie le miroir fait peur. Entre mes yeux cernés, gonflés et rougis, mon teint cadavérique et mes cheveux en bataille, je suis à mille lieux de l'image de la jeune mariée heureuse et comblée au matin de ses noces ! Ce n'est que devant la porte de l'appartement que je prends conscience que je suis partie de l'hôtel si vite que j'en ai tout oublié : sac, papiers, argent et, bien sûr, mes clés. J'appuie sur la sonnette, en espérant que l'audition défaillante de mon père ne m'oblige pas à redescendre pour demander un double à Jacques, quand la porte s'ouvre à la volée.

— Tu es déjà debout, mais il est à peine...

— Cinq heures du matin, oui ! J'étais fou d'inquiétude en ne te voyant pas arriver après le coup de téléphone de Geoffrey. Tout le monde te cherche partout. Où diable étais-tu ? lâche mon père d'une traite en me laissant passer.

Évidemment, j'aurais pu me douter que Geoffrey l'appellerait en premier lieu, ensuite il a certainement enchaîné avec Justine et Sarah... qui doivent être mortes d'inquiétude elles aussi. Je me dirige droit vers la cuisine où je me sers un verre d'eau fraîche que je bois d'un trait. C'est au moment de le reposer sur la table que je constate que je n'ai pas embrassé mon père. Pas une seule fois depuis ma naissance... jamais, au grand jamais, cela ne m'était arrivé ! Pas une seule fois en vingt-cinq ans – et même en pleine crise existentielle d'adolescence –, je ne suis rentrée à la maison sans l'embrasser et le serrer dans mes bras. Cette réaction inconsciente de ma part me déstabilise plus encore que tout le reste. Mais lui aussi est différent. Je le sens sur le qui-vive. Avant, il m'aurait sermonnée pour ce manque de politesse et pour mon haleine empestant l'alcool.

Et nous n'avons même pas parlé encore ! Que se passera-t-il après ?

Soudain nerveuse, je m'assois en songeant que, quel que soit le résultat de la discussion, plus rien ne sera jamais comme avant. Et pourtant, puis-je faire quoi que ce soit pour éviter cela ? Puis-je faire comme si rien ne s'était passé ? Comme si je n'avais rien appris ? Non ! J'ai besoin de connaître la vérité. Toute la vérité !

— Je suppose que le mieux serait de téléphoner à tout le monde pour les rassurer sur mon sort. Je te laisse t'en charger, P...

Le mot *Papa* ne réussit pas à franchir la barrière de mes lèvres et son regard chagriné m'informe qu'il l'a très bien deviné.

— Pendant que je prépare du café, j'ajoute aussitôt en lui tournant le dos.

— Angie...

— Pas maintenant, je le coupe en m'activant devant la cafetière. Nous allons parler. Nous devons parler... Mais j'ai besoin d'un peu de temps et d'un bon café...

J'entends ses pas décroître. Lorsque le timbre assourdi de sa voix me parvient, j'inspire profondément. Quand il revient, j'ai eu le temps de dresser la table du petit déjeuner, de remplir nos tasses, de me passer de l'eau fraîche sur le visage et de me recomposer une physionomie un peu plus humaine. Ni lui ni moi n'avons hâte de ce qui va suivre... Au contraire, sans doute tentons-nous d'étirer ces quelques ultimes minutes d'une trêve illusoire. Quelques minutes de répit durant lesquelles je peux encore croire que tout est comme avant. Un petit déjeuner normal que je partagerais avec mon père, comme chaque matin, baignée dans la délicieuse odeur de café et de pain grillé qui se répand dans la cuisine. Nous deux, installés face à face et tenant nos tasses fumantes entre nos mains. Les deux sucres qu'il fait basculer dans la sienne. Le bruit cristallin de sa petite cuillère sur la porcelaine...

— Geoffrey m'a informé du contrat qui vous lie tous les deux, lance-t-il soudainement, me faisant sursauter. Du contrat et des confessions qu'il t'a faites sur ce qui l'a conduit à vivre chez nous pendant un an...

Il me faut une force incroyable pour lever les yeux de ma tasse et les plonger dans ceux de mon père, cet étranger qui me fait face... Cet homme que je pensais si bien connaître. L'inquiétude de son regard a cédé la place à une étonnante détermination. C'est ce que j'y découvre, et cette donnée me percute de plein fouet. Pendant quelques secondes, je me sens redevenir l'adolescente prise en faute et qui doit se justifier. Sauf que je ne suis plus cette personne, et si l'un de nous doit des explications à l'autre aujourd'hui, c'est lui ! Alors j'attaque.

— J'avais en toi une confiance aveugle. Tu étais la seule personne en ce monde, je dis bien la seule, en qui j'avais une confiance absolue ! Tu imagines le choc quand j'ai appris que mon père – MON PÈRE ! MERDE ! – a été capable de me mentir chaque jour pendant des années sans aucune gêne ? Qu'il m'a caché des informations aussi importantes... Tu sais quoi ? Je n'arrive toujours pas à y croire ! Des informations qui pourraient envoyer des hommes en prison !

Elle est bien loin l'image idéale du petit déjeuner entre un père et sa fille. Pleine de colère, je vocifère désormais en arpentant la cuisine en tous sens alors que lui, imperturbable, est toujours calmement assis devant moi. Sa sérénité décuple ma rage.

— Tu t'es fait complice d'un meurtre en ayant dissimulé des informations capitales à la justice ! UN MEURTRE ! PUTAIN !

— ANGIE !

— QUOI « ANGIE ! » ?! QUOI ?! Il faut que je devienne vulgaire pour que tu perdes ton sang-froid ?! C'est avec ce même sang-froid imperturbable que tu es allé trouver Geoffrey pour lui proposer ta fille sur un plateau d'argent ? HEIN ?! Dis-moi ? En homme d'affaires avisé, tu savais qu'il ne pourrait rien te refuser. Pas après ce que tu avais fait pour lui et avec tout ce que tu savais. Tu avais toutes les cartes en main, et tu n'as pas hésité à vendre une de tes filles pour en sauver une autre...

Je ne m'interromps que pour avaler une gorgée d'eau et poursuis d'une voix éraillée :

— Peu m'importe la façon dont tu lui as présenté la chose. Tu étais certain d'atteindre ton but. Quel choix lui laissais-tu vraiment en lui demandant de choisir entre la prison et moi ? C'était

couru d'avance, et il aurait fallu être un sacré crétin pour refuser un tel marché. Or, on sait tous les deux que Geoffrey est loin d'être un idiot.

— Geoffrey n'est pas homme à faire quelque chose qu'il n'a pas envie de faire, m'assène-t-il en se levant. Et tu as bien dû t'en rendre compte...

— Évidemment ! Et c'est bien là l'aspect le plus infect de ta manœuvre. Tu le connais si bien. Il n'avait aucune chance contre toi. Tu étais certain d'atteindre ton but parce qu'il se sentait redevable vis-à-vis de toi. J'en viendrais presque à le plaindre si la situation n'était pas aussi glauque.

— Je conçois que tu sois en colère et que tu te sentes trompée, trahie, mais comment peux-tu seulement envisager des choses aussi éloignées de la réalité ? Comment oses-tu seulement imaginer que j'ai pu vendre ma fille pour payer les frais médicaux de sa sœur ?

C'est à son tour d'élever la voix, et pour la première fois de ma vie, je vois son calme immuable s'effriter. Il est maintenant debout face à moi, et je peux détecter sans peine chaque altération de son visage un peu blême... Sa respiration sifflante et sa poitrine qui se soulève de plus en plus vite... Ses mains qui se crispent et sa lèvre inférieure qui tremble. Jamais je n'ai vu mon père dans cet état, et cela seul devrait sans doute m'arrêter. Pourtant, je reprends de plus belle :

— Peut-être tout simplement parce que tu m'as sciemment dissimulé pendant des années des faits graves que j'étais en droit de connaître ?! Quel père digne de ce nom n'en avertirait pas sa fille ? Pourquoi m'as-tu toujours caché ta relation avec Geoffrey et son père ? Tu aurais pu me dire une partie de la vérité... Mais là encore, tu as préféré te taire. Si Geoffrey ne m'avait pas tout avoué, je suis certaine que tu m'aurais laissée dans l'ignorance. Finalement, tu ne vaux pas mieux que Maman. Tu es même pire et...

La gifle qu'il m'assène m'empêche de poursuivre. La main sur ma joue, je reste muette alors que la sonnerie de l'entrée retentit avec fracas dans le silence assourdissant qui s'est abattu sur l'appartement.

Chapitre 5

Je ne sais pas lequel de nous deux est le plus choqué, surpris, par ce geste inattendu.

— Tu m'as... giflée ?! Jamais tu n'avais levé la main sur moi. Pas une seule petite fois en vingt-cinq ans.

— Pas une seule fois en vingt-cinq ans, tu n'as porté de telles accusations, fausses de surcroît, contre moi, rétorque-t-il en se passant la main dans les cheveux d'un geste las. Tu as le droit d'être furieuse envers moi. Tu peux aussi penser que j'ai pris de mauvaises décisions te concernant. Mais n'oublie jamais une chose, depuis ta naissance et celle de Tess, jamais une journée ne s'est passée sans que chaque geste que j'ai accompli ne le soit pour votre bien-être à toutes les deux. Pas une seule seconde ne s'est écoulée où vous n'étiez dans mes pensées. Tout ce que j'ai entrepris, construit... c'était pour vous deux !

Le bruit strident et incessant de la sonnerie me porte sur les nerfs et, un bref instant, je pense que cela pourrait être Geoffrey. Mais je chasse bien vite cette idée saugrenue... Il a les clés.

— Tu attends quelqu'un ?

— Qui pourrait bien me rendre visite, répond-il d'un ton absent en jetant un œil sur sa montre. Et à une heure pareille...

Tout au fond de moi, je sens que je devrais dire quelque chose. Qu'il s'attend à une réponse de ma part après ce qu'il vient de me dire au sujet de Tess et moi, mais je n'y arrive pas. Les mots ne sortent pas. Et mon regard fuyant doit me trahir. Alors, pour couper court à cette gêne grandissante entre nous, je file ouvrir.

— Putain, Angie ! s'exclame Justine en déboulant comme une furie. Est-ce que tu as la moindre idée de la nuit de cauchemar que tu viens de me faire passer ?!

Mes jambes vacillent et mon souffle se coupe quand j'aperçois Geoffrey et Luke qui entrent derrière elle. Je n'avais pas prévu de le revoir si vite. Je ne suis pas prête. Quand il passe à côté de moi, j'ai une sensation de picotement dans tout le corps, comme s'il le reconnaissait, et je détourne le regard pour ne plus voir l'intensité désarmante et troublante qui enflamme le sien. Les larmes me piquent les yeux. J'ai envie de crier, de hurler, de le frapper pour tout ce qu'il m'a fait espérer et qui n'arrivera jamais. Je parviens toutefois à canaliser ma rage et mes sanglots, et à ignorer le vide immense en moi qui ne cesse de s'amplifier. Je ne me suis jamais sentie aussi seule au monde. Bouleversée, je referme la porte... mais la sonnerie retentit à nouveau, et c'est Sarah qui débarque cette fois.

— Où as-tu passé la nuit ?! me hurle-t-elle dans les oreilles en saisissant mon bras et en me traînant dans le salon. J'ai appelé tous nos amis et connaissances... Personne ne t'a vue ou n'a eu de tes nouvelles. Tu imagines ma stupeur quand je reçois un appel de ton mari en pleine nuit et qu'il me demande si tu n'es pas avec moi ? Alors que tu devrais être au lit avec lui ? C'est quoi, ce bordel ?! Tu peux m'expliquer ?!

Du coin de l'œil, je regarde Geoffrey et mon père s'entretenir au fond de la pièce. Je donnerais tout pour entendre leur conversation. Mais entre Sarah et Justine qui m'assaillent à tour de rôle de questions en hurlant plus fort l'une que l'autre, aucune chance. Puis mon père quitte le salon. Geoffrey m'observe de loin, adossé au mur. Je suis partie depuis quelques heures à peine, et pourtant j'ai la douloureuse sensation que cela fait des jours. Il est toujours vêtu du même jean et d'un tee-shirt blanc. Qui pourrait croire en le voyant ainsi que cet homme est capable du pire ? J'apprécie qu'il reste éloigné de moi et ne cherche pas à m'adresser la parole. Je suis épuisée. Ma tête résonne des voix de mes deux meilleures amies, et j'ai soudain l'impression qu'elle va exploser.

— Tu m'écoutes au moins ? m'interroge Sarah en me secouant. Il t'a frappée ? C'est pour ça que tu t'es sauvée en pleine nuit et...

— Tu n'as pas à te mêler de ça, Sarah ! lance Geoffrey d'une voix glaciale.

Aussitôt, elle se détourne de moi et, en pointant un doigt accusateur sur lui, rétorque :

— C'est là que tu te trompes ! Je suis son avocate, et si jamais tu as osé lever la main sur elle – en dehors des conditions, très strictes, que nous avons négociées – ou enfreindre une seule clause du contrat, j'ai tous les droits ! Tu peux me croire sur parole !

J'ai bien envie de lui demander si apprendre le soir de sa nuit de noces que son mari et ses meilleurs amis sont des meurtriers est une clause de rupture. Toutefois, je n'en fais rien. Je note soudain que Sarah est arrivée seule, alors que Justine était accompagnée de Geoffrey et Luke. Se sont-ils retrouvés par hasard dans l'ascenseur ? Ou bien Justine était-elle avec Luke ? Ce qui expliquerait l'absence d'Aïdan, probablement dans les bras d'une femme et pas encore au courant.

— C'est parce que tu avais mon portable que Geoffrey t'a contactée. Il ne savait pas que je te l'avais laissé, dis-je en la fixant intensément. C'est toi qui as averti Justine ?

— Franchement, Angie, tu penses que c'est le moment de savoir qui a averti qui... ?

— S'il te plaît, je chuchote en lui serrant le bras le plus discrètement possible.

Mais pas assez cependant, car Luke répond à sa place :

— Si la question que tu n'oses pas lui poser haut et fort est de savoir si Justine était avec moi, alors la réponse est oui ! Elle était bien en ma compagnie quand elle a reçu l'appel de Sarah. Et c'est ensemble que nous sommes allés rejoindre Geoffrey dans votre suite...

Ses yeux sombres me scrutent comme s'il cherchait à découvrir les secrets qui me hantent. Je frissonne et m'écarte de lui en croisant le regard inquiet de Sarah.

— On dirait que tu as peur de moi, continue-t-il avec un sourire sans âme qui me glace. Mais quelle idée stupide, n'est-ce pas ?

Je n'aime pas ce que je ressens, cette sensation d'un poids intense sur ma poitrine. Le poids du secret, de *leur* secret ! Mes yeux passent de Luke à Geoffrey. Lui a-t-il raconté qu'il m'avait tout avoué ? Que je suis au courant de ce qu'ils ont fait ? Dans un état proche de la panique, je prends une profonde inspiration.

— Pourquoi aurais-je peur de toi ? je rétorque avec un petit rire qui sonne faux. Quelle idée stupide, en effet !

— Putain, Angie ! s'exclame Justine, la voix lourde de reproches. Tu crois que c'est important de savoir avec qui j'ai passé la nuit ?

Si seulement tu savais ! Oui, c'est important ! Parce que tu n'as aucune idée de l'homme qu'il est réellement. Tout comme je n'ai aucune idée de qui est vraiment Geoffrey.

Mais je ne dis rien. Je reste silencieuse. J'esquisse un bref sourire et je ravale la colère qui m'envahit à l'idée de mentir à ma meilleure amie.

Chapitre 6

J'aimerais pouvoir dire que le nœud atroce que j'ai à l'estomac ne me pèse plus autant malgré les mensonges que je sers à mes deux meilleures amies, ou que le fait que j'y parviens avec une telle assurance contribue à me soulager... Mais non ! Pas du tout ! J'aimerais penser que je fais tout ceci pour la bonne cause ; pour elles, pour les protéger. Pourtant, je n'en suis même pas certaine. Je m'y contrains parce que pour le moment, je n'y vois aucune alternative. D'autant plus qu'avec mon avocate de meilleure amie, je ne suis pas convaincue que dire la vérité, toute la vérité et rien que la vérité, soit la meilleure des solutions. Sans oublier que ma seconde meilleure amie me paraît totalement *in love* du brun ténébreux qui se trouve à ses côtés en cet instant même. Alors, je continue à débiter mes salades entrecoupées de quelques vérités ; comme les relations entre mon père et celui de Geoffrey, son année passée chez moi à Paris – pendant que nous étions toutes les trois en pensionnat – pour y poursuivre ses études et parfaire sa maîtrise de la langue française... découvrir le pays de ses ancêtres... J'enfonce le clou en avouant que mon père est même allé jusqu'à solliciter l'aide de Geoffrey lors de ses problèmes financiers. Et, enfin, je les informe que le contrat qui nous lie Geoffrey et moi n'est pas un secret pour lui...

— Putain, ce n'est pas vrai ! s'exclame Justine, abasourdie, en m'enlaçant pendant que Sarah me dévisage silencieusement. C'est... C'est une histoire de dingue, finit-elle par ajouter en me forçant à m'asseoir sur le canapé, où elle prend place avec moi. Tu as appris tout ça cette nuit ? C'est Geoffrey qui t'en a... parlé ?

Je hoche la tête en me mordant les lèvres. Ses mains serrent les miennes avec douceur et un sourire peiné tente d'éclairer son visage. Elle sait combien j'aime mon père. Combien la confiance que je lui portais était immense. Alors, elle n'en devine que mieux le chagrin, le désespoir qu'une telle annonce a pu me causer.

— Et tu as aussitôt voulu t'entretenir avec Charles, conclut-elle comme si elle avait assisté à la scène. Je comprends... Oh Angie, je suis tellement... tellement...

— Mais pourquoi le lui avoir dit justement cette nuit ? la coupe Sarah sur un ton accusateur en s'adressant à Geoffrey. Pourquoi lui avoir raconté tout cela quelques heures à peine après votre mariage ?

Eh merde ! J'aurais dû me douter que Sarah ne serait pas aussi facile à convaincre que Justine. Pour la première fois de ma vie, j'en viens à maudire l'esprit inquisiteur et pragmatique de mon amie. J'en viens à blâmer ma meilleure amie. Je lâche un soupir en réclamant un verre.

— Quelque chose de fort, j'ajoute d'une voix lasse tandis que Luke accède à ma demande et se dirige vers le bar.

— Tu es d'un tel cynisme, Sarah ! Ne te rends-tu pas compte combien c'est une belle preuve d'amour de la part de Geoffrey ?! Tu ne vois donc pas qu'il souhaitait démarrer leur nouvelle vie ensemble sans le moindre secret entre eux...

— Et toi, ton affligeante naïveté me sidère, rétorque Sarah en haussant les épaules. Ça frise la stupidité, parfois !

— Je préfère être naïve que ressembler, même un tout petit peu, à la femme que tu es devenue, Sarah !

— La femme que je suis devenue ?!

— Laisse tomber, Sarah, je marmonne en saisissant le verre que Luke me tend. Justine ne pense pas ce qu'elle dit.

— Mais si, je suis sincère ! s'insurge cette dernière en se levant et en se plantant devant Sarah. Tout comme notre *grande avocate associée*, n'est-ce pas ?!

— J'ai dit que ta naïveté frisait *PARFOIS* la stupidité ! Je n'ai pas dit que *TU* étais stupide ! En dehors de cela, j'aimerais beaucoup que tu développes *la femme que je suis devenue*.

— Du calme, Mesdemoiselles ! lance alors Luke en se faufilant entre les deux furies, ce qui a au moins le mérite de les éloigner un peu l'une de l'autre. À votre ton, j'ai l'impression que je vais assister d'ici quelques secondes à un combat de poules, continue-t-il d'un ton amusé en plongeant ses yeux pétillants et séducteurs dans ceux de Justine. Croyez bien que l'idée d'un tel spectacle serait loin de me déplaire, toutefois le moment et l'endroit me semblent plutôt mal choisis, non ?

J'avale une gorgée d'alcool en me disant que décidément, cette nuit, je vais de catastrophe en catastrophe et qu'il serait tout de même temps que cela cesse. J'ai envie de pleurer lorsque je me rends compte que le petit regard de Luke, qui prouve déjà à quel point il a de l'ascendant sur Justine, a l'effet escompté : elle se calme instantanément. Un exploit ! Ce qui n'est pas le cas de Sarah qui reprend, avec toutefois moins de virulence et non sans couler un regard blanc de colère vers Luke :

— Venant de ta part, cela ne me surprend pas le moins du monde. Je présume même que les poules sont nombreuses à désirer s'arracher les plumes juste pour être remarquées par le coq de la *basse-cour*. Mais après la grande finale, y en a-t-il une seule qui demeure dans ton poulailler ?! Ne finissent-elles pas toutes sacrifiées comme des dindes de Noël ?! Tout juste bonnes pour l'abattoir ?

J'avale de travers à ces derniers mots alors que Luke scrute Sarah avec attention. Aucune complaisance dans les yeux sombres et pénétrants qui dissèquent son âme comme autant de rayons X. Pas une once de bienveillance dans sa voix non plus lorsqu'il lui répond, sarcastique à souhait :

— Et toi, Sarah, que deviennent les malheureux coquelets qui osent t'approcher ? Finissent-ils tous châtrés tels des chapons ? Ou serais-tu plutôt comme *la veuve noire* qui dévore son mâle après l'accouplement ?

Les traits délicats de mon amie se crispent. Et parce que je la connais si bien, moi seule ai le temps d'apercevoir l'ombre de tristesse qui traverse son visage à la vitesse de l'éclair. Justine étouffe un bruit qui ressemble fort à un rire, et j'ai tout à coup une furieuse envie de la gifler pour enlever cette petite expression de satisfaction qui se peint sur ses traits. Mes deux meilleures amies se regardent en chiens de faïence, prêtes à s'entre-dévorer. Tout ça à cause de moi. Tout ça à cause de...

— Tout ça à cause de toi ! je crie, la colère bouillonnant dans mes veines et en lançant un regard noir à Geoffrey. À cause de TOI !

Il ne cille pas. Depuis qu'il est arrivé, j'ai tenté au maximum de ne pas le regarder, évitant de suivre chacun de ses mouvements pour faire comme s'il était absent. Et j'y étais parvenue ! Jusqu'à maintenant. Ses yeux bleus m'observent avec intérêt. Et pendant quelques secondes... ou plus... tout s'efface. Le monde entier disparaît. Sans détacher son regard du mien, il s'approche tel un félin. J'ai le souffle court. Un sourire énigmatique flotte sur ses lèvres. Je suis tétanisée, les pieds comme englués dans le marbre qui recouvre le salon. Contrainte à rester sur place par deux forces aussi puissantes et dévastatrices l'une que l'autre, et dont j'ignore laquelle sera la plus forte...

Fuir ou me précipiter dans ses bras ?

Chapitre 7

Son visage grave change du tout au tout alors que nous ne sommes plus qu'à quelques centimètres l'un de l'autre. Une incroyable douceur se peint sur ses traits envoûtants. La mystérieuse alchimie que j'ai ressentie en le découvrant la première fois est toujours là. Le désir intense que je ressens pour lui n'a pas diminué d'un iota malgré les révélations qu'il m'a faites. Et l'énergie qui passe entre nous me fait presque suffoquer pendant quelques secondes. Comment est-ce possible ? Comment est-ce *encore* possible ?! Ne devrais-je pas...

— Tu es peut-être son avocate, Sarah, mais il se trouve que je suis son mari, dit-il d'une voix ferme sans me quitter des yeux. Et ce qui se passe entre ma femme et moi ne regarde dorénavant personne d'autre que nous...

Ne devrais-je pas...

— N'est-ce pas, ma puce ?

Sa voix s'est atténuée sur ces deux derniers mots, comme s'il n'osait pas les prononcer... Ou comme s'il ne se sentait plus le droit de le faire. La confusion qui règne dans mon esprit et sa trop grande proximité m'enlèvent toute faculté de réflexion. Je sens son corps se crispier. Son regard se voile.

— N'est-ce pas... ?

Est-ce de l'inquiétude que je perçois dans le timbre de sa voix ? De l'inquiétude pour qui ? Pour moi ? Pour lui ? Pour ses amis ? Pourquoi me pose-t-il encore une fois cette question ? Je suis perdue. Totalement perdue. J'aimerais regarder ailleurs. M'échapper. Pourtant, je suis clouée sur place. Sa stature imposante m'empêche de voir Sarah ou Justine. Je hais la façon dont il parvient encore à me troubler. J'ai horreur de constater mon impuissance à ne rien éprouver d'autre face à lui qu'une totale dévotion. Et je me déteste encore plus quand son souffle chaud frôle mon visage et me donne des frissons.

— Selon les termes d'un mariage *normal*, je répondrais oui sans hésiter, dis-je d'une voix éraillée. Mais nous savons tous désormais que nous sommes à des années-lumière de tout ça...

J'ai le sentiment que mes paroles l'ont blessé. À moins que ce ne soit mon imagination ?

— Ce n'est pas ainsi que je vois les choses, rétorque-t-il d'une voix rauque, chargée d'émotions que je ne parviens pas à déchiffrer. Tout ce que je t'ai dit jusqu'ici était sincère. Je te veux dans ma vie, et pas à cause de ce foutu contrat ! Pas seulement pour cinq ans !

Mes jambes menacent de céder sous la puissance du plaisir que je ne peux m'empêcher de ressentir en entendant ses paroles. Mais ne devrais-je pas éprouver tout autre chose ? Dans le brouillard de sensations qui me submerge, j'entends distinctement le soupir de Justine.

— Est-ce que tu comprends maintenant, Sarah ? Geoffrey n'a peut-être pas choisi le meilleur moment pour se confier à Angie, mais il l'a fait ! Et c'est tout ce qui compte ! Est-ce que la nana pragmatique, cynique et qui ne croit pas au *Prince Charmant* – mais que j'adore au-delà de tout – peut comprendre la signification d'un tel geste ?

Je me décale de quelques millimètres, et j'aperçois avec soulagement un sourire qui éclaire le visage de Sarah.

— La nana pragmatique, cynique et qui ne croit pas au *Prince Charmant* peut essayer de comprendre, lâche-t-elle en cherchant mon regard. Mais l'avocate...

— Il est temps de vous laisser, l'interrompt Justine en lui plaquant une main ferme sur la bouche. Ne monte pas sur tes grands chevaux ! poursuit-elle, les yeux pétillants. Nous n'avons plus rien à faire ici, je crois.

D'expérience, je sais que la pugnacité de Sarah et son entêtement à découvrir la vérité referont surface très vite. La main de Justine et son indémodable romantisme – ou sa trop grande naïveté ? – n'y changeront rien. Le rire de Luke retentit encore alors que tous trois quittent le salon et que le claquement sec de la porte d'entrée annonce leur départ... me laissant seule avec Geoffrey.

— Tu voulais que je te fasse confiance, dit-il d'une voix sourde. C'est ce que tu souhaitais, n'est-ce pas ? Tu voulais tout de moi... tout ce que je ne pouvais, ou plutôt ne voulais pas offrir à une femme... Et je t'ai tout donné. Tout !

Oui, c'est vrai... Je voulais tout de lui, parce que j'étais prête à tout lui donner. J'avais besoin qu'il m'accorde sa confiance, parce que je lui offrais la mienne. Sauf que...

Je tressaille et détourne les yeux.

— Aurais-tu préféré que je garde le silence sur mon passé ? continue-t-il en relevant doucement mon menton.

Ma respiration se bloque sous la puissance du dilemme que fait surgir sa requête. À cet instant précis, il ne s'agit plus de l'implication – ou non – de mon père dans ce maudit contrat. Tout se résume à lui et à moi. À nous. Seulement nous. Rien que nous ! J'ai le sentiment désagréable que ce que je vais dire va définir notre futur. Et bien au-delà encore de ce que je peux imaginer.

— J'aurais préféré que cela ne soit jamais arrivé, je murmure.

Il acquiesce.

— Tout comme moi. Mais ce n'est pas une réponse. Aurais-tu préféré ne rien savoir ?

— Je n'ai pas d'autre réponse que celle que je viens de te faire...

Il plisse les yeux comme s'il essayait de trouver une signification cachée derrière ces mots et reste silencieux de longues minutes.

— Je peux tout à fait comprendre que mes révélations te fassent horreur. Je peux tout à fait accepter que tu me voies comme un monstre... Mais je refuse de croire que tu n'as pas d'autre réponse.

Il se passe une main nerveuse dans les cheveux. J'ai la gorge sèche. Les mains moites.

— Tu refuses de me croire ?! Pourtant, il faudra te contenter de ce que je viens de te dire, je lâche d'une voix qui résonne étrangement à mes oreilles. Parce que c'est tout ce que j'ai pour toi...

— Bordel ! Ne me prends pas pour un con !

— Je n'ai pas d'autre réponse ! Point barre !

— Ne me fais pas croire que depuis que tu es partie de l'hôtel, tu n'as pas tourné tout ça en boucle dans ta tête.

— Et alors ?! je crie à mon tour.

— Et alors ? Soit tu as le courage de me dire la vérité en face, soit tu me dis que tu aurais préféré que je te mente, c'est aussi simple que cela.

Je savais que je n'étais pas prête à l'affronter, pas prête à lui parler. Pas encore. Mon corps tout entier est aussi crispé que si je me préparais au combat. Mon cœur bat la cadence à un rythme infernal.

— Aussi simple ? je lui rétorque en ayant du mal à soutenir son regard intense. Vraiment ?

Depuis notre première rencontre, cela n'aura toujours été que cela : une lutte incessante entre mes sentiments et ma conscience. Tremblante et quasiment à bout de forces, je lutte pour rester debout, alors que mes yeux me trahissent et laissent s'échapper quelques larmes. Dès le début, j'ai su que je mettais en jeu l'estime que j'avais de moi en signant ce contrat. Alors, c'est loin d'être aussi simple. C'est même tout le contraire ! Et avais-je seulement imaginé que je risquais aussi de perdre mon intégrité morale ?

Chapitre 8

— Je ne suis pas certaine de pouvoir continuer cette discussion, ni même de le souhaiter...

Son index se pose sur mes lèvres et me fait taire dans la seconde. Son regard plonge dans le mien tandis qu'il essuie du bout des doigts l'une de mes larmes. Son parfum m'enveloppe dans une bulle protectrice et si j'étais enfin sincère avec moi-même, je devrais bien admettre que j'aime cette sensation rassurante. Avec lui, j'ai le sentiment de tout ressentir plus fort. Comme si mes cinq sens étaient décuplés. Aiguisés. Que ce soit pour la plus infime parcelle de plaisir... ou pour la souffrance qu'il provoque sans le savoir ni le vouloir. Un soupir m'échappe.

— Et moi, je suis certain de ne pas pouvoir te laisser partir...

La gorge nouée, je serre les poings. Je suis perdue dans le tumulte de mes sentiments. Pourquoi est-ce si puissant dès qu'il me touche ? Pourquoi cela me fait-il autant de bien ? Au point de tout oublier. Ou presque... Car le désespoir ressurgit et me submerge en détruisant tout sur son passage. Notre petite bulle éphémère explose. Pourquoi cela me fait-il si mal ?

— Je n'avais pas prévu de tomber amoureux de toi. Je te veux dans ma vie, Angeline. Je serai incapable de te laisser partir.

Je peine à contenir le désir qui dévore mon corps. Ce désir puissant et incontrôlable qui obscurcit tout raisonnement logique dès qu'il est près de moi.

— Ce n'est pas le moment, je murmure. Je ne peux pas discuter avec toi, pas maintenant. Laisse-moi du temps...

— Combien de temps ?

Mon corps se crispe un peu plus. Ma gorge se serre à n'en plus pouvoir respirer. Je suis exténuée et je n'ai ni la force ni l'envie de lui répondre.

— Je ne sais pas, je finis par lâcher dans un murmure, et je le vois aussitôt froncer les sourcils. Mais j'ai besoin de temps pour réfléchir au calme.

Tout mon être me hurle de céder. Son parfum rôde autour de moi. C'est comme une torture de résister au désir que j'ai de me couler dans ses bras, de réclamer ses baisers, ses caresses. Pourtant j'y parviens, même si je n'en reviens pas moi-même.

— Et quand tu es là, Geoffrey, je n'y arrive pas. J'ai juste besoin... de temps. Laisse-moi du temps.

— Très bien. Mais je n'attendrai pas indéfiniment. Je te laisse une semaine. Pas un jour de plus.

Soulagée, je hoche imperceptiblement la tête, incapable de lui répondre, et avec une urgence grandissante en moi : celle de le voir s'en aller au plus vite. Pour éviter de succomber à son regard brûlant dans lequel je lis un désir aussi grand que le mien.

— Très bien, je... je te revois dans une semaine, alors.

Fébrile, je fais un pas sur le côté pour me diriger vers l'entrée, quand sa main se pose sur mon épaule... Et je ne peux retenir un sursaut.

— Tu as peur de moi ?!

Interdit, il retire sa main. Je devrais lui avouer qu'en cet instant précis, ce n'est pas de lui dont j'ai peur, mais de moi. Peur de ce que je ressens lorsque je suis avec lui. Peur de ce que je pourrais faire, de ce que j'ai envie de faire avec lui... Pourtant les mots ne sortent pas. Même quand l'amertume envahit ses yeux, je ne dis rien.

— Jamais je ne te frapperai. Jamais !

— C'est faux, tu l'as déjà fait.

J'ai parlé d'une voix si basse que je ne suis pas certaine qu'il m'ait entendue.

— Pardon ?!

— C'est pourtant déjà arrivé, je répète, mal à l'aise.

— J'ai parfaitement entendu ce que tu viens de dire. Je voulais savoir quel jour exactement j'ai levé la main sur toi. À quel moment ? Quand ?

J'hésite quelques secondes avant de répondre :

— Le jour de la vente aux enchères... La fessée.

Une sensation de vide et de froid glacial m'envahit à peine les mots ont-ils franchi mes lèvres. Je les regrette aussitôt. Est-ce à cause de la souffrance qui marque brusquement les traits de son visage ? Ou parce que ce n'est qu'une vérité mensongère ? Mais là encore, je ne dis rien. Je me demande juste si sa peine en cet instant est aussi grande que la mienne. Tout en sachant très bien que non. Ce qui me donne une raison de plus pour le détester.

— Je t'avais dit que je ne voulais pas poursuivre cette discussion...

La douleur qui m'étreint est aiguë et violente. Je serre les poings sous ses vagues déferlantes en inspirant de toutes mes forces.

— Seulement, comme d'habitude, tu ne m'as pas laissé le choix !

Je me laisse guider par les réactions confuses de mon esprit et de mon corps. Rien d'autre. Je ne contrôle plus ce que je dis. Je ne réfléchis plus. Je n'étais pas prête à le revoir, à l'affronter... Mais il ne m'a pas laissé le choix.

— Tout comme tu ne m'as laissé aucune alternative en fuyant, lâche-t-il, faisant visiblement d'énormes efforts pour se maîtriser. Tout comme maintenant, où tu préfères te dérober face à la discussion. Tu ne me laisses pas le choix ! Qu'est-ce qui aura changé dans huit jours ? Les faits seront toujours les mêmes. Je serai toujours le même homme, celui que tu as épousé...

— Pour cinq ans ! je le coupe impulsivement. Juste pour cinq ans...

— Tu cherches à me provoquer ? À me pousser à bout ?

— Non, je n'énonce que des faits, moi aussi. La simple réalité d'un contrat nous liant pour quelques années, toi et moi, rien de plus.

Il passe une main lasse sur son visage soudain chargé de doutes. Il assimile lentement ce que je viens de dire. Quand ses yeux retrouvent le chemin de mon regard, ils sont indéchiffrables. Une douleur comprime ma poitrine. J'ai peur de m'écrouler, ici, devant lui. La panique me gagne. J'ai le souffle court.

— Va-t'en, je halète, impuissante.

Il me fixe un long moment.

— Que tu le veuilles ou non, je serai de retour dans une semaine, dit-il finalement avant de tourner les talons.

C'est en tremblant de tous mes membres que je me traîne jusqu'à ma chambre. Je m'écroule sur le lit. Je sais que mon temps est compté. Huit jours. C'est trop peu. Cependant, j'ai besoin de cette accalmie avant la tempête...

Chapitre 9

Quand j'ouvre les paupières, il fait jour. J'ai froid. À tâtons, je cherche le corps de Geoffrey... Et mon univers, qui a déjà tellement changé depuis ma nuit de nocces, se disloque un peu plus encore quand les souvenirs remontent à la surface. Je ne suis pas dans le lit de notre suite... Je suis seule dans ma chambre. Est-ce vraiment *ma* chambre, d'ailleurs ? Cette pièce à la décoration soignée, où je n'avais encore jamais mis les pieds quelques mois plus tôt ? Cet appartement que Geoffrey a mis à notre disposition jusqu'au jour du mariage peut-il être considéré comme un refuge ? Y suis-je réellement chez moi ? Quelques heures auparavant, je pouvais pointer sur une carte, avec la plus extrême des certitudes, le seul endroit au monde qui était mon chez-moi, mon abri : les bras de Geoffrey...

Qu'en est-il désormais ?

Je reste encore plusieurs minutes pelotonnée sous mes draps avant de me décider à en sortir pour filer dans le dressing et enfiler les premiers vêtements qui me tombent sous la main : jean et tee-shirt. Hésitante et pieds nus, je me faufile dans le couloir. La voix du présentateur du 20 heures s'intensifie alors que j'approche du salon. *J'ai dormi toute la journée ?!* Mon père, confortablement installé dans l'immense canapé de cuir, un livre sur les genoux, est plongé dans les bras de Morphée. Je l'observe un instant, puis me saisis de mon portable sur la table basse avant de prendre la direction de la cuisine pour me faire un café. Une petite voix me souffle que j'ai besoin d'une bonne dose de caféine pour dissiper la torpeur qui pèse sur moi depuis mon réveil et affronter cette nouvelle soirée. Ce n'est qu'après ma troisième tasse d'un Costa Rica bien corsé que je me sens suffisamment vaillante pour prendre connaissance de mes messages. Plus d'une centaine en comptant ceux de Geoffrey, Sarah, Justine... Luke – ce qui me perturbe plus que de raison –, d'amies dont je n'avais des nouvelles que depuis l'annonce de mon mariage – ce qui m'agace prodigieusement ! – et même de Diane – ce qui me laisse terriblement perplexe. Une tonne de textos... Toutefois, sachant déjà qu'ils ne sont que les répliques des milliers de messages vocaux qui ont dû saturer mon répondeur, je ne prends même pas la peine de les lire... jusqu'à ce que j'en découvre plusieurs d'un expéditeur inconnu. Intriguée, je fais glisser mon doigt pour les ouvrir et...

Je porte le sourire de celui que tu m'as volé.

Le pire est à venir.

Dieu pardonne. Moi, jamais.

— Elle commence vraiment à me gonfler, celle-là ! je m'exclame en me servant un autre expresso et en me convainquant à nouveau que cet expéditeur inconnu ne peut être que Sasha.

— Que dis-tu ?

J'abandonne mon téléphone et pose un regard inquiet sur mon père. Il a l'air fatigué, ses yeux sont striés de rouges, cernés. Indécise, je m'interroge sur la conduite à adopter alors qu'il avance dans la cuisine et se sert un café lui aussi. La nuit dernière, notre discussion s'est plutôt mal

passée et franchement très mal terminée. Je n'ai toujours pas pris le temps de réfléchir à ses explications, je manque encore de sérénité pour étudier ses motivations avec clairvoyance, et de fait, j'ignore totalement si j'arriverai un jour à les comprendre. Quant à savoir si je pourrai lui pardonner...

D'un pas lent, il s'approche alors de moi, hésite un court instant, puis dépose un baiser sur mon front. Je le laisse faire mais ne le lui rends pas. Étrangement, je m'en veux. Je déteste cette gêne pernicieuse qui s'est installée entre nous.

— Tu as dîné ?

Je remarque, encore une fois, que le mot *Papa* ne sort pas.

— Non, je t'attendais, répond-il en cherchant mon regard fuyant. Je ne savais pas si tu resterais avec moi ce soir...

— Je vais rester ici quelques jours, je marmonne en ouvrant à la volée une porte de placard pour en sortir des assiettes. Ça ne te dérange pas ?

Comme il reste muet, je me tourne vers lui, les yeux interrogateurs. Il semble tellement abattu. Son visage ridé, inquiet, et son air affligé me font de la peine.

— Tu sais bien que non, dit-il en soupirant. J'en serais même ravi si je n'étais pas la cause de ce retour contraint à la maison.

— L'une des causes, je rétorque avec irritation, mais pas la seule, si cela peut te rassurer. Savoir que Geoffrey est... est capable d'un acte aussi barbare aurait, de toute façon, provoqué mon départ.

Le son de la télévision dans le salon remplit le silence qui s'est subitement abattu sur la cuisine. J'ai une envie folle de fumer une cigarette... et je me lève brusquement en me souvenant que j'ai dû dissimuler des paquets çà et là dans les tiroirs de l'appartement, après que j'ai raconté à Geoffrey que je ne fumais pas. *Tu parles d'une idée de génie !* Quand j'en découvre enfin un, je ne peux retenir un soupir de soulagement. *Ce n'est pas encore aujourd'hui que j'arrêterai de fumer !*

— Peux-tu comprendre les raisons de son geste ?

Je recrache une volute de fumée avant de lui répondre :

— Je comprends ce qui l'a poussé à en arriver là. En tout cas, j'essaie. Mais tu me connais assez pour savoir que je ne pourrai jamais l'accepter, et encore moins le cautionner.

— Personne ne te demande de le faire.

— Si... Maintenant que je suis au courant, c'est ce que chacun attend de moi, implicitement. Soit je garde le silence, soit je les dénonce. Aucune des deux options ne me convient.

— Cela s'est passé il y a des années. Geoffrey et ses amis étaient très jeunes, à peine dix-huit ans...

— Ce n'est pas une excuse, je le coupe en haussant le ton.

— Je le sais bien. Toutefois, c'est à prendre en compte, tu ne crois pas ?

— « C'est une circonstance atténuante », dirait Sarah.

— Leurs actes n'étaient pas uniquement motivés par un désir de vengeance, insiste-t-il. Leur idéalisme et le flagrant dysfonctionnement de la justice ont grandement contribué à leur faire emprunter un chemin dangereux qu'aucun des trois n'aurait jamais suivi en d'autres circonstances. Mais là encore, je ne leur cherche pas une justification honorable. Je tente simplement de t'expliquer... l'inexplicable. Il peut arriver dans la vie de chacun des situations extrêmes qui conduisent à des choix dont on ne parvient pas à sortir indemne. Des choix qui laisseront des traces indélébiles et qui nous marqueront à vie. Et souvent sans le moindre espoir de rédemption...

Il se passe plusieurs fois la main sur la nuque avant de reprendre :

— Quand le père de Geoffrey m'a téléphoné, j'ai fait un choix. Peut-être influencé par Tess et toi... Je n'ose imaginer par quelles épreuves sont passés les parents de Luke. Il n'est rien de plus intolérable pour un père, ou une mère, de voir souffrir son enfant au point qu'il finisse par s'ôter la vie, cette vie si précieuse que tu aurais voulu le voir chérir, cette vie que toi-même tu chéris depuis sa naissance... et de ne rien pouvoir y faire. Aucun parent ne devrait vivre cela, et aucun enfant au monde ne devrait subir ce qu'Emily a...

Sa voix se fêle tandis qu'il évoque l'atrocité du viol de la sœur de Luke et les conséquences abominables qui en ont découlé, jusqu'à la pousser au suicide.

— Aujourd'hui, tu dois faire un choix à ton tour. Et c'est un choix que tu dois faire seule. Je sais combien il est difficile, mais quelle que soit la décision que tu prendras, tu devras passer outre le sentiment de culpabilité qu'elle pourrait engendrer par la suite. Que tu gardes le silence ou non, tu ne sauras jamais si tu as pris la bonne décision...

— Jamais ? je répète, horrifiée.

Pour la première fois depuis que je suis rentrée, je vois l'esquisse d'un sourire apparaître fugacement sur son visage. Je me demande alors comment il a pu supporter le poids d'un tel secret pendant toutes ces années. Un secret dont il aurait sans aucun doute préféré n'avoir jamais eu connaissance.

— Jamais. En revanche, tu devras être intimement persuadée d'avoir fait ce qui était juste ! Et n'est-ce pas cela le plus important ? Faire ce qui te paraît le plus juste et le plus sage !

Mais vais-je parvenir à décider de ce qui est le plus juste et le plus sage ? C'est là toute la question...

Chapitre 10

LANCASTER

Depuis deux jours, je n'ai cessé de travailler. Seul remède que je connaisse quand je dois faire face à un problème et que sa résolution ne dépend absolument pas de moi. Quoique dans le cas présent, et le contrat m'en donne toute latitude, il y a une manière simple et très rapide pour le résoudre. Ramener de gré ou de force ma femme là où elle devrait déjà se trouver depuis hier : chez moi ! Chez nous ! Avec moi ! Sauf que je lui ai laissé huit jours. Huit jours, putain ! *Quelle con !* Pourquoi pas un mois aussi, tant qu'on y est ?! Mais avec les révélations que je venais de lui faire sur son père et moi, cela m'a paru être le minimum acceptable.

Seulement, là... au bout de deux jours sans nouvelles de sa part, et sans réponse à tous mes messages et textos, j'en suis beaucoup moins persuadé. La laisser seule à ressasser tous les détails de notre discussion n'était peut-être pas la meilleure chose à faire. Si j'étais avec elle, elle pourrait me poser toutes les questions qui doivent l'assaillir et qui, faute de réponses, ne peuvent que la conduire à voir les faits sous un angle plus sordide encore qu'il ne l'est déjà. Comme si apprendre que son mari s'est rendu coupable d'un meurtre il y a plus de quinze ans n'était déjà pas assez sordide...

Bordel ! Qu'est-ce qui m'est passé par la tête d'aller lui balancer ça... ! Pendant notre nuit de noces, en plus !

Des coups violents à la porte me tirent de mes pensées. Je rabaisse l'écran de mon ordinateur et me lève en maudissant Christian, unique personne à savoir où je me trouve. Si je suis venu m'isoler dans mon refuge à Barbizon, ce n'est pas pour rien ! Il avait la consigne absolue de ne pas me déranger jusqu'à mon retour à Paris.

— On était certains de te trouver ici, lance Aidan en passant devant moi, les bras chargés d'une caisse de provisions. Tout comme je suis persuadé que tu n'as rien mangé depuis ton arrivée... En revanche, continue-t-il après avoir posé un regard sur les cadavres de bouteilles qui ornent le bar, tu sembles avoir commencé à boire sans nous.

— Et tu as pris pas mal d'avance, ma poule, ajoute Luke en me tapant sur l'épaule.

— Dans : « Je veux qu'on me laisse seul », quels sont exactement les mots que vous avez eus du mal à comprendre ?

Ces deux imbéciles éclatent de rire et, pendant qu'ils déballet leurs achats sur le comptoir et sortent les ustensiles de cuisine, je me sers un autre verre.

— Hé, ne nous oublie pas ! On a du retard à rattraper !

— Qu'est-ce que vous foutez ici, les gars ?!

Ils peuvent deviner sans difficulté la fureur qui perce dans ma voix, il faudrait être vraiment idiot pour ne pas avoir conscience que je suis d'une humeur massacrant. J'ai passé deux jours et deux nuits sur mon ordinateur, sans dormir et avec pour seule compagnie du whisky. Autant dire qu'il faudrait peu de choses pour me faire exploser.

— J'avoue qu'on a traîné un peu en route... Mais que veux-tu, j'ai été maintenu hors du droit chemin par une charmante créature – rencontrée à ton mariage d'ailleurs, me lance Aïdan, les yeux pétillants. Et puis, tu me connais... Deux jours, créature charmante ou non, c'est un peu long pour ne les consacrer qu'à une seule déesse alors que tant d'autres n'attendent que moi. Donc, dans notre immense mansuétude, nous sommes parvenus à te laisser tranquille plus de quarante-huit heures.

Je repose mon verre sur le bar si brutalement qu'il manque de se briser.

— Je n'ai pas envie d'entendre tes conneries ! Ce n'est vraiment pas le jo...

— Oui, je me doute bien, me coupe-t-il, toujours un brin moqueur. Après tout, tu devrais être en pleine lune de miel avec la plus délicieuse des pestes blondes quelque part dans un lagon des Caraïbes, et pas en train de descendre toutes les bouteilles de whisky de ta garçonnière comme un pauvre mec, largué la nuit même de son maria...

Mon poing percute sa mâchoire dans un bruit sourd et le fait taire aussi sec.

— Tu n'y es pas allé de main morte, bordel ! marmonne-t-il en se frottant le visage, mais sans cesser de sourire. Bref... Merci quand même, ma poule !

— Merci ?! De t'avoir collé mon poing dans la tronche ?

— Oui, répond-il en tendant dans un geste très clair sa main libre vers Luke. Tu as été encore plus rapide que ce que j'avais prédit.

— Bande de cons ! je m'exclame sous leurs rires moqueurs, en voyant le billet de cent euros passer d'une main à l'autre.

— Ouais, mais un con qui a gagné un gros billet en moins de deux minutes, rétorque Aïdan. Ça force le respect, non ?!

— Sans compter que ça t'a bien défoulé, reconnais-le, ajoute Luke, goguenard. Personnellement, ça me fait toujours cet effet-là quand je démolis un peu sa gueule d'ange...

— Oui, je bougonne à contrecœur, mais avec l'ombre d'un sourire, j'avoue que ça fait un bien fou.

*
* *

Deux heures plus tard, après un bon repas préparé par mes soins, nous nous installons avec un whisky dans le salon. Mes frères d'armes, ces hommes torturés par le même passé que le mien, ces êtres que je considère également comme mes frères de cœur, ont jusqu'ici évité le sujet épineux d'Angeline. Mais le moment est venu. Ils savent tout de moi. Et la réciprocité est avérée. Nous ne nous cachons rien. Jamais. Aucun secret entre nous. Pourtant, pour la première fois de ma vie, je ne vais pas tout leur dire, je vais leur cacher une partie de la vérité. Une vérité qu'ils sont pourtant en droit de connaître car la décision que prendra Angeline peut causer notre perte à tous les trois. Mais à quoi cela servirait-il de leur apprendre aujourd'hui qu'elle est au courant de notre passé ? Alors, je leur raconte sans ciller que sa fuite a été provoquée par ma révélation concernant mon séjour chez elle l'année de mes dix-huit ans et le fait que son père et moi nous connaissions depuis.

— Elle pense que Charles et toi avez tout manigancé dans son dos ? me demandent-ils presque simultanément.

— Oui, elle est même allée jusqu'à imaginer que son père l'avait vendue pour payer les soins de sa sœur.

— Merde ! Je comprends qu'elle soit allée lui demander des explications sur-le-champ, fait remarquer Aïdan. Tu l'as aussi mise au courant de sa maladie ?

— Non, j'ai fait une promesse à Charles, je réplique. Ce n'est pas à moi de lui transmettre ce genre d'information.

Et avant que je puisse ajouter un autre mot, Luke prend la parole en me fixant droit dans les yeux :

— ... et jamais tu ne manquerais à ta parole ! Charles le sait. Tous comme nous...

Luke a toujours eu un sixième sens pour détecter les mensonges. La seule fois où ce sixième sens lui a fait défaut remonte à tant années... Lorsque nous étions, Aïdan et moi, amoureux de sa sœur, et que nous lui cachions notre relation à trois. Il avait bien eu quelques doutes, toutefois Emily et moi avons réussi à le convaincre que ses suppositions n'étaient qu'un délire de grand frère trop possessif. J'ai un sourire nostalgique en y repensant. Tout cela me semble si loin à présent.

— Je me demande parfois quelle serait notre vie si... Emily était toujours avec nous, dis-je, la voix rauque. C'est peut-être complètement fou, mais je suis persuadé que nous serions... toujours ensemble. Elle, toi et moi...

Nul besoin de plus d'explications, car je sais qu'ils ont parfaitement compris ce que j'insinue. Aïdan et moi serions toujours les amants d'Emily... L'un de nous deux serait sans doute son mari... Nous aurions peut-être aussi des enfants...

— Non, ce n'est pas complètement fou, lâche Aïdan brusquement. C'est juste que nous partageons quelque chose d'unique, que rien ni personne n'aurait dû rompre...

— Ce n'est pas fou du tout, conclut Luke, le regard brillant.

Il hésite un moment avant de poursuivre :

— Et à vous deux, vous auriez quand même bien réussi à faire de moi le tonton le plus heureux au monde.

C'est la première fois que nous évoquons Emily depuis cette nuit tragique où nous sommes allés faire justice nous-même. C'était comme un accord tacite entre nous. Je ne sais pourquoi je viens de le rompre ce soir. Peut-être parce que pour la première fois aussi, je viens de mentir à mes amis en reniant la promesse que nous nous étions faite.

Jusqu'où suis-je prêt à aller pour Angeline ? Quelles règles vais-je encore briser pour elle ?

Chapitre 11

Geoffrey est entré dans ma vie par effraction. Il ne s'est pas contenté d'envoûter mon corps et mes sens ni de voler mon cœur, il a aussi pris possession de mon âme. Entre les moments où je l'aime et ceux où je le déteste, pas un jour ne passe sans que son absence ne se fasse plus douloureuse d'heure en heure. Comment prendre une décision juste et sage ? Une décision qui bouleversera la vie de plusieurs personnes si je décide de les dénoncer. Mais peut-être brisera-t-elle aussi la vie de Justine si je choisis de garder le silence ? Comment savoir ce qui est le plus juste et le plus sage ? C'est un choix que je dois faire seule. Impossible de mettre en défaut la clairvoyance de mon père sur ce point. Pourtant, qui aurait la moindre envie de tenir entre ses mains l'avenir de tous ces gens ? De pouvoir décider de leur bonheur ou de plonger leur vie dans le chaos ? Pas moi ! Cependant, c'est que je m'appête à faire. Contrainte et forcée par ma maudite insistance à vouloir connaître la vérité à tout prix.

Si seulement j'avais su... si seulement...

La voix de Diane me demandant ce que je veux boire traverse le labyrinthe de mes pensées moroses pour atteindre mon cerveau. Je me redresse sur le transat que j'occupe au bord de sa piscine pour lui répondre :

— Je veux bien une citronnade, merci.

J'ai accepté son invitation à venir squatter la résidence secondaire de ses parents, qui se trouvent en ce moment quelque part sur un paquebot de croisière. J'avais besoin de réfléchir, et à Paris, avec mes deux meilleures amies dans les parages, c'était tout bonnement impossible. Entre l'inquisition de Sarah – qui refuse toujours de me croire – et les remontrances de Justine – qui ne tarit pas d'éloge sur le geste chevaleresque de Geoffrey –, j'ai cru que j'allais devenir folle. Mentir est un sport à haut risque, où le moindre détail, la plus petite erreur a son importance et peut tout faire basculer. Avec Sarah, j'étais sur la corde raide et pas du tout certaine de tenir encore longtemps.

— Et voilà une bonne citronnade bien fraîche ! m'annonce Diane tout sourire, dans un magnifique petit bikini blanc qui fait ressortir son bronzage, après avoir déposé un verre dans lequel tintent joyeusement quelques glaçons. Je pensais que nous pourrions dîner dehors ce soir... Ça te tente ?

L'avantage d'avoir une ex-meilleure amie qui veut rentrer dans vos bonnes grâces et se faire pardonner ? En dehors du fait qu'elle possède une villa de rêve dans un petit coin de paradis qui sent bon la pinède et où chantent les cigales ? Elle ne vous posera jamais aucune question ! Depuis mon coup de téléphone pour lui demander si elle était prête à me rendre service en m'hébergeant, mais que je ne voulais à aucun moment évoquer les raisons de ma présence, elle a tenu bon. Et pourtant, Dieu sait si, la connaissant, cela doit lui démanger le bout de la langue. Pendant ces quelques jours, elle m'a offert un havre de paix. Finies les questions de Sarah ou de Justine. Plus besoin d'affronter le regard triste de mon père. Terminés les appels et les textos de Geoffrey. Depuis que je suis arrivée ici, mon téléphone est éteint, je suis aux abonnés absents...

J'ai passé mes journées allongée sur ce transat design, au bord de cette piscine à débordement, avec une vue imprenable sur la côte et la Méditerranée. Des heures à retourner sans cesse la même question : comment savoir ce qui est le plus juste et le plus sage ? Des heures sans trouver la réponse.

— Si tu préfères qu'on reste à la maison, pas de soucis. Je passerai commande chez Angelo. Tu verras, c'est délicieux. Mais comme cela fait plus de huit jours que tu es ici sans la moindre distraction, je pensais que cela te ferait du bien de sortir un peu...

Huit jours ? Elle a bien dit huit jours ?! Ce n'est pas possible !

— Ça fait huit jours que je suis ici ? je m'exclame en bondissant de ma chaise longue. Tu es certaine ? Absolument certaine ?

— Tout à fait, répond-elle en fronçant les sourcils. Enfin... un peu plus même, mais ne t'inquiète pas, je ne disais pas cela pour te mettre mal à l'aise.

— Pardon ?

— Je t'ai dit que tu pouvais rester ici le temps que tu voudrais, et je le pense toujours, Angie. Je ne veux pas que tu croies que je te pousse vers la porte.

— Je sais, Diane, et je t'en remercie. C'est juste que je ne pensais pas que cela faisait si longtemps...

Le délai des huit jours que m'a laissé Geoffroy pour réfléchir et prendre une décision est donc dépassé depuis ... – rapide calcul mental pour additionner les neuf jours chez Diane aux trois passés à Paris avant mon départ... – *douze jours ?!*

— Ça ne va pas, Angie ?

Merde ! Merde ! Merde ! Il m'avait donné huit jours et j'en suis à douze. Douze jours ?! Il va me tuer !

— Angie, que se passe-t-il ? Tu commences à me faire peur...

Tel que je connais Geoffrey, ma messagerie vocale doit être arrivée à saturation. Au bord de l'explosion. Quant à son humeur, je préfère ne même pas y songer. J'ai un sourire involontaire en l'imaginant fulminer contre moi.

— Non, tout va bien, Diane, je lâche avec une voix étrange. Je me suis fait peur toute seule, c'est tout. Mais tout va bien, je t'assure.

Après tout, personne ne sait où je suis. Même Justine et Sarah n'ont pas été mises dans la confidence. Elles auraient été capables de débarquer sans crier gare. Il est même certain qu'elles l'auraient fait ! Je n'ai pas non plus averti mon père de l'endroit où je me trouvais. Alors, comment Geoffrey pourrait-il deviner que je suis chez Diane ? Aucun risque de ce côté-là. Pas plus que de celui de mes deux meilleures amies. Donc, tout va bien. J'avale une longue gorgée de citronnade. L'acidité me surprend. J'avais oublié ce goût subtil, la pointe d'amertume de ce fruit doux et attirant qui brille au soleil et en a la couleur lumineuse. Cette petite pointe acide qui nous donne envie de croquer dedans à pleines dents... *Comme dans la vie ?*

— Tu as raison, Diane. Sortir un peu me fera du bien...

— Tu es sûre ? me demande-t-elle, toujours inquiète de ma réaction.

— Absolument ! J'ai envie de profiter de cette soirée avec toi...

— Le moment des adieux est venu, c'est ça ?

Je réponds à son sourire en songeant avec gratitude que grâce à elle, en quelque sorte, je viens de faire mon choix.

— Il le faut bien un jour, tu ne crois pas ?

Chapitre 12

La frénésie estivale règne sur le port des Issambres et me plonge dans une divine sensation d'ivresse. Dans la villa de mon amie, bien à l'abri des regards indiscrets, je n'entendais que le timbre doux de sa voix, le chant incessant des cigales, le clapotis de la piscine... et les sonneries de son portable !

Nous marchons côte à côte au milieu d'une foule multicolore et bruyante. Je m'arrête pour admirer un mime vêtu d'un costume Renaissance blanc et or, au visage et aux mains peints en bleu. Ses pupilles immobiles semblent fixer un point invisible bien au-delà des curieux qui l'entourent. Un magnifique persan blanc sur son épaule paraît tout aussi figé que lui. L'image de PussyCat me traverse l'esprit... Comment va-t-elle ? Qui prend soin d'elle puisque je suis partie en la laissant derrière... comme ma mère l'a fait avec moi...

— Aïe !

Je me frotte l'épaule en jetant un coup d'œil chargé de reproche au badaud qui vient de me bousculer pour prendre une photo du mime. Il n'y fait même pas attention.

— J'avais presque oublié que le Var était une destination très prisée en été.

— Avant, tu appréciais toute cette effervescence... Tu étais la première à vouloir dîner dans les endroits les plus branchés, puis faire la tournée des clubs pour finir par danser sur les tables, me rappelle Diane avec un petit sourire en coin. Tu ne te souviens plus ? Ce n'est pourtant pas si loin...

Elle a raison. J'étais une vraie fêtarde. Que ce soit à Paris, Saint-Tropez, Miami ou ailleurs, je ne pensais qu'à faire du shopping et à m'amuser. Jusqu'au jour où la faillite de mon père a envoyé ma vie insouciance de petite fille riche au tapis.

— En quelques mois, beaucoup de choses ont changé, Diane. J'ai découvert que rien n'est jamais acquis, et que tout peut s'arrêter du jour au lendemain. Les strass, les paillettes, les endroits à la mode..., dis-je en désignant d'un geste vague ce qui nous entoure. Tout ceci est un magnifique miroir aux alouettes qui nous renvoie une vision totalement trompeuse de notre monde. Tout ça, ce n'est pas la réalité...

— À t'écouter, on pourrait croire que tu ne regrettes pas ta vie d'antan, marmonne-t-elle, mal à l'aise, ce qui me laisse à penser que mes paroles l'ont blessée. Pourtant, tu apprécies encore assez les strass et les paillettes pour porter une bague comme celle qui orne ton annulaire...

Je la saisis par la main et l'entraîne à l'écart, un peu plus au calme.

— C'est sans doute difficile à comprendre, Diane. Mais aussi étrange que cela paraisse, et même si je n'irais pas jusqu'à dire que nos revers de fortune ont été une bénédiction... – *et encore, tu ne sais pas tout !* ne puis-je m'empêcher de penser –, la faillite de mon père a sans doute été la meilleure chose qui pouvait m'arriver. Je ne regrette pas ma vie d'avant, aucun moment. Mais sans cet électrochoc, j'aurais continué ainsi pendant des années, à vivre dans le luxe et l'insouciance, et je serais devenue une femme que je n'aimerais sans doute pas

aujourd'hui... Je ne sais pas si j'aime beaucoup plus celle que je suis maintenant, tu me diras, pourtant...

— Excuse-moi, Angeline. Je n'avais aucun droit de te faire une telle remarque après tout ce que tu as traversé, murmure-t-elle en serrant ma main. C'est la culpabilité qui m'a fait réagir ainsi... Je m'en veux tellement de n'avoir pas été présente pour toi au moment où tu en avais besoin...

— Tu es là maintenant, je la coupe avec un sourire. Tu n'imagines pas à quel point j'avais besoin d'un endroit tranquille, et tu me l'as offert sans poser de questions.

— C'est bien peu de chose.

— Ça ne l'est pas pour moi en ce moment.

Oui, en quelques mois, tant de choses ont changé. À commencer par moi. Par ma façon d'appréhender la vie, les gens qui m'entourent, les personnes qui me sont chères. J'ai fait des choix. Que ce serait-il passé si je n'étais pas allée trouver Geoffrey ? Si j'avais dit non pour le contrat ? Qu'aurait-il fait ? Je ne le saurai jamais. Je triture nerveusement ma bague tandis que nous rejoignons le restaurant dans lequel Diane nous a réservé une table. Après un rapide coup d'œil sur la carte, nous commandons le plat du jour et deux mojitos. Quelques minutes plus tard, le serveur revient avec nos boissons.

— Heureusement, dans tout ce malheur, il t'est arrivé une chose merveilleuse. Tu as rencontré Geoffrey... et vous êtes mariés...

Le petit regard interrogateur qu'elle pose sur moi en faisant une pause prolongée dans son discours me fait sourire. Que peut-elle bien s'imaginer ? Quelles idées traversent donc son esprit depuis une semaine ?

— Oui, nous sommes mariés... et je me doute que tu as été plus que surprise de recevoir mon appel.

— Surprise ? C'est un euphémisme, lâche-t-elle en pouffant. Sans parler des suppositions qui vont bon train dans notre petit milieu...

Je la regarde, interloquée.

— Tu pensais que ta fuite, le soir même de ta nuit de noces, allait passer inaperçue ?

Je hoche la tête sans répondre tandis qu'un serveur dépose de belles assiettes odorantes de bouillabaisse devant nous.

— Justine et Sarah ont fait un battage monstrueux, cette nuit-là ! Elles téléphonaient à tout le monde en demandant de tes nouvelles. Elles étaient vraiment inquiètes... ne leur en veux pas, surtout ! Tu as déclenché une véritable chasse à la mariée dans tout Paris...

— Ce n'est pas vrai !?

— Si, nous avons écumé tous les endroits où tu aurais pu te trouver... et certains d'entre nous voulaient même se rendre à la police...

Je lâche un petit rire.

— Qui vous en a empêchés ?

— Sarah, répond-elle après avoir avalé une bouchée de poisson. Elle nous a rappelé qu'il fallait attendre quarante-huit heures avant de signaler une quelconque disparition de personne

majeure...

Je reconnais bien là l'avocate, et je n'ose pas imaginer ce qui aurait pu se passer si mes amis n'avaient pas suivi son conseil.

— J'ai vraiment été soulagée quand Justine nous a annoncé que tu avais été retrouvée saine et sauve.

— Merci, dis-je en lisant dans son regard une sincérité qui me touche plus que je ne l'aurais pensé. C'est un mariage haut en couleur dont on se souviendra longtemps, j'ajoute avec un sourire tandis qu'elle éclate de rire.

— Ça ! On n'est pas près de l'oublier ! Tu avais déjà fait très fort en te mariant avec l'un des célibataires les plus en vue du Gotha, et sexy comme un Dieu, mais là...

Brusquement, son visage jusqu'alors rayonnant se crispe.

— Je... je...

Elle bafouille.

— Je ne comprends pas... lâche-t-elle dans un soupir. Je suis désolée...

— Tu n'as pas à te mettre dans un état pareil pour une situation à laquelle tu ne pouvais rien. Et pas besoin d'être extralucide pour savoir que certaines pimbêches ont été ravies d'apprendre la nouvelle... même si elles affirment aujourd'hui le contraire. Que disent-elles exactement ? Qu'ont-elles imaginé qui aurait pu me faire fuir lors de ma nuit de noces ?

Devant son mutisme persistant, je commence à m'inquiéter.

— C'est si terrible que ça ?! Diane, tu peux tout me dire. Je ne suis plus à ça près, je t'assure.

Ça ne peut pas être pire que d'apprendre que mon mari a assassiné un homme !

— Je te promets que je n'ai rien dit, Angeline. Rien du tout ! murmure-t-elle à toute vitesse, la tête baissée sur son assiette et en gigotant sur sa chaise. Je t'avais promis que je n'en parlerais à personne, pas même à Justine et Sarah, et je m'y suis tenue ! Il faut que tu me croies, Angeline, parce que c'est la vérité.

— De quoi parles-tu à la fin ?!

— Je ne sais pas comment il a pu deviner l'endroit où tu te cachais... vraiment pas.

— Qui a deviné l'endroit où je me cachais ?

Silencieuse, elle redresse la tête et son regard se fixe sur un point derrière moi. Le brouhaha des conversations semble diminuer soudain tout autour de nous. J'entends mon souffle qui s'accélère. Mon cœur qui s'affole. Et mon corps qui brusquement se fige dans l'attente. Alors que l'adrénaline coule à flots dans mes veines. Je n'ai pas besoin de me retourner pour savoir qu'il est là. Sans le voir, je sens déjà la brûlure de son regard posé sur moi.

— Je t'assure que je n'ai rien dit, répète Diane.

— Et je te crois, je lâche dans un souffle.

Comment a-t-il fait pour me retrouver ?! Pour savoir où j'étais ? Comment ?!

Chapitre 13

Malgré la chaleur, j'ai la chair de poule. Les mains glacées. Les lèvres de Diane bougent, mais seul un son étouffé et incompréhensible me parvient. Je respire avec peine. À cet instant seulement, je m'aperçois que l'entrée de Geoffrey dans le restaurant a provoqué diverses réactions, comme cette lueur de convoitise que j'aperçois dans les prunelles de la convive féminine de la table voisine, ce sourire appuyé et sans équivoque chez une autre, ces visages masculins soudain barrés d'une ride frontale ou d'un froncement de sourcil ; l'effet BBS dans toute sa splendeur ! Son odeur me submerge d'un coup. J'inspire profondément. Il est debout, juste derrière moi.

— Je suis là... *Madame Lancaster*...

Je le ressens de toutes les fibres de mon corps et dans mon dos. Si j'entends à peine ce qu'il dit à Diane et ce qu'elle lui répond, je perçois parfaitement le pas qu'il fait sur le côté et le raclement de la chaise qu'il tire pour s'asseoir à notre table. Mes mains se mettent à trembler. Et je tourne enfin le regard vers lui. Il me fixe avec une expression pensive. Je distingue l'ombre de sa barbe mal rasée sur son menton, ma gorge se serre de nervosité et... *d'excitation* ?! Je sens ma peau se hérissier à ce constat affligeant. Je parcours mes souvenirs à la recherche d'un moment où Geoffrey n'aurait pas eu cet effet dévastateur sur moi... pour n'en trouver aucun ! Ce qui me perturbe plus encore. Quelque chose en moi se met à bouillir de rage. Et lui, quel effet ai-je sur lui ? Je déteste l'idée qu'un homme ait un tel pouvoir sur moi et puisse en abuser à volonté... Et surtout, contre la mienne.

— Comment m'as-tu trouvée ?! Tu m'as fait suivre ?

Son sourire étrange me déstabilise.

— Je pense qu'il est temps de rentrer, bafouille alors Diane, mal à l'aise, en me jetant un coup d'œil interrogateur.

Elle se lève et fait signe au serveur. Je me lève à mon tour. Mon regard va de mon amie, qui n'attend qu'un signe de ma part pour déguerpir à toute vitesse avec moi, à Geoffrey dont la patience semble s'effriter de seconde en seconde devant cette possibilité qu'il devine aisément. Et je dois reconnaître que je suis fortement tentée par l'idée de le planter là. Que pourrait-il faire pour m'en empêcher ?

— Je vais rester, Diane, dis-je cependant en embrassant mon amie. Merci encore pour ces quelques jours au calme, j'en avais besoin.

— Je suis là si tu as besoin, d'accord ? me chuchote-t-elle en m'enlaçant. Mais je doute que ce soit vraiment nécessaire maintenant...

Après un petit signe de tête pour saluer Geoffrey – qui est en train de régler l'addition –, elle disparaît. Je me tourne alors vers mon mari et lui pose une nouvelle fois la question qui ne cesse de me hanter depuis qu'il est entré :

— Comment m'as-tu trouvée ?!

Une ombre traverse furtivement son regard... *De l'embarras ?!*

— Aïdan, avoue-t-il enfin. Je t'ai déjà expliqué que c'est un petit génie de l'informatique, non ?! Localiser une personne grâce à son portable est un vrai jeu d'enfant pour lui. Même si ledit portable est éteint...

Je reste quelques secondes sidérée par l'explication qu'il m'offre sans la moindre gêne. Comme si tout cela était tout à fait normal et habituel. D'ailleurs, c'est peut-être tout à fait normal et habituel pour lui !

— Tu lui as demandé de me localiser ? Mais de quel droit ?!

Il a ce petit regard amusé qui me donne systématiquement envie de hurler et de le frapper. Il se lève à son tour et me saisit avec douceur, mais fermeté, par le bras. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, nous traversons la petite salle et nous retrouvons dans la ruelle, à l'air libre. Il me traîne presque derrière lui sans hésitation, et j'ai beau tenter de me dégager, je n'y parviens pas. Finalement, il s'arrête brusquement sur une placette relativement déserte, me prend le menton entre ses doigts puissants et lève mon visage vers le sien. Plus la moindre trace d'amusement dans ses yeux.

— C'est toi qui me demandes de quel droit ?! lâche-t-il d'une voix cinglante. Mais de celui de ton mari, qu'est-ce que tu crois ?! Ce même mari qui t'a laissé une multitude de messages et de textos auxquels tu n'as pas daigné répondre une seule fois. Bordel ! J'étais fou d'inquiétude. Ce même mari qui t'avait donné huit jours de réflexion... HUIT !

— Et jusqu'où es-tu capable d'aller si je n'obéis pas à la moindre de tes demandes ? je le coupe, baignée dans un brouillard de colère et de désir.

Il me lance un regard noir. Inspire profondément à plusieurs reprises. Mon cœur bat à une cadence folle... Cette fois, je n'ai pas besoin de sa réponse et cela me terrifie. Car désormais, je sais jusqu'où cet homme est capable d'aller sous le coup de la colère...

— Je sais ce que tu es capable de faire par vengeance, je murmure pour exorciser enfin cette pensée obsédante et terrible, la gorge nouée et avec l'impression que mon cœur s'écrase contre mes côtes. Je ne le sais que trop bi...

Sa bouche se pose sur la mienne sans aucun préavis et me force au silence. Un frisson de terreur et de plaisir mêlés me parcourt. Je pose mes mains sur son torse alors qu'un sentiment primitif, incontrôlable, balaye toute angoisse. Plaquée contre lui, je suis consciente de chaque centimètre carré de son corps. Ses mains encadrent mon visage, ses lèvres sont soudées aux miennes. Sa langue s'immisce dans ma bouche pour me savourer sensuellement. Il m'embrasse. Plein de douceur d'abord. Puis de plus en plus fort. Comme affamé. Ma peau devient moite. J'ai les seins lourds et mon intimité palpite au rythme tumultueux des battements de mon cœur. Je ressens dans son baiser une frénésie et une urgence qui me feraient presque peur. Si ce n'était pas lui. Et lorsqu'il prend fin, lorsque Geoffrey m'autorise enfin à respirer, tout mon corps tremble. La tête me tourne. Je frissonne de la tête aux pieds.

— Laisse-moi te montrer maintenant ce dont je suis capable par amour, murmure-t-il le souffle court et la voix rauque. D'accord ?

À travers une sorte de brouillard, je hoche la tête et lui offre mon sourire le plus convaincant.

Mais à la vérité, je ne sais qui je trompe le plus en cet instant. Lui ou moi ?

Chapitre 14

À la seconde où j'ai hoché la tête, quand Geoffrey m'a demandé de lui faire confiance, tout s'est enchaîné à une vitesse fulgurante. Une voiture nous a conduits chez Diane pour y récupérer mes affaires, puis nous avons filé directement à l'aéroport de la Môle, à Saint-Tropez.

Je prends place sur le siège en cuir beige du jet privé dans lequel nous venons d'embarquer. J'attache ma ceinture de sécurité tout en refusant d'un sourire timide la coupe de champagne qu'un steward me propose – je suis déjà assez troublée, aucun besoin d'en rajouter. Depuis notre baiser, une heure plus tôt, c'est la première fois que Geoffrey consent à lâcher ma main. Je ferme les yeux. Ne plus avoir de contact physique et visuel avec lui me permet de reprendre – au moins, un peu... – le contrôle de mes sens. Quant à ma raison ? Je préfère ne pas y penser pour le moment. Le vrombissement des moteurs se fait entendre et je ressens bientôt la vibration caractéristique annonçant le décollage.

— Je te ramène à la maison, chuchote sa voix tout près de mon oreille. Chez nous...

À la maison ? Chez nous ? J'ouvre à peine les paupières pour découvrir son visage à quelques centimètres du mien. Beaucoup trop proche pour ne pas remarquer la lueur de désir qui brille dans ses yeux.

— Nous rentrons à Paris alors..., dis-je d'une voix que j'essaie de rendre aussi calme et indifférente que possible.

— Pour le moment, ajoute-t-il, un sourire sur les lèvres. Mais j'ai toujours la ferme intention de t'emmener en lune de miel...

La bouche soudain sèche, je plaque une main sur son torse pour le faire reculer. Ses mains sont posées sur mes accoudoirs et bien que le siège soit très large, j'ai la sensation d'être sa prisonnière. Je me tortille pour établir un maximum de distance entre nous. Son sourire s'agrandit encore devant ma tentative d'éloignement.

— Je peux donc espérer une heure trente de tranquillité avant d'entamer la discussion qui nous permettra de mettre les choses au clair.

Une surprise non feinte se peint sur son visage.

— À quoi t'attendais-tu, Geoffrey ? Ce n'est pas parce que j'ai accepté de te suivre que...

Je m'interromps quelques secondes pour rassembler mes idées. J'ignore moi-même ce que signifie précisément ma décision. La seule chose dont je suis absolument certaine, c'est que je dois... poser mes conditions... Voilà, c'est exactement ça ! *Mes conditions ! Et pas les siennes !* Si je pouvais, je m'applaudirais.

— Ce que je veux te faire comprendre, je continue alors d'une voix pleine d'une assurance toute nouvelle, c'est que le fait que je sois avec toi dans cet avion ne représente rien de plus. Tes révélations ont, comme qui dirait, changé la mise ! Je pense... Non, non, il est clair que des ajustements sont nécessaires.

— Précise ta pensée. Quels ajustements ?

Je perçois aussitôt le changement dans son attitude. Toute chaleur a quitté sa voix et son regard. J'ai devant moi Geoffrey Lancaster, l'homme d'affaires implacable. Celui qui négocie des contrats à plusieurs millions d'euros, de dollars ou de yens... Alors que je n'ai jamais débattu ne serait-ce que le prix d'une voiture – la seule que j'ai jamais possédée m'ayant été offerte par mon père... –, pas plus que celui d'une robe ou du plus petit bijou. Durant l'un de mes voyages au Maroc, en visite dans le souk d'Essaouira, je n'ai même pas pensé à marchander les cinq paires de splendides babouches que j'y avais acquises... Je n'ai compris mon erreur, une fois de retour à l'hôtel, qu'en apprenant que je les avais payées deux fois plus cher que Sarah. *Évidemment...* Brusquement, ma belle assurance me semble... un peu trop optimiste ?

Tu m'étonnes ! me souffle la petite voix de mon amie. *Tu es totalement à l'ouest, oui !*

— Ce n'est ni l'endroit ni le moment pour entamer ce genre de discussion, dis-je en songeant que j'ai quand même dans mon jeu une carte maîtresse pour parvenir à mes fins et en envoyant au tapis l'irritante petite voix de Sarah. Tu n'es pas de mon avis ? je lui demande alors innocemment en désignant le steward, assis à quelques mètres de nous.

Il hésite un instant. Je ne peux pas dire que je connais réellement Geoffrey, pourtant j'ai deux certitudes depuis notre première rencontre : la patience n'est pas sa qualité première, cependant il possède une étonnante maîtrise de lui ! Laquelle des deux sera la plus forte, ici ?

Il caresse ma joue, me scrute un moment avec intensité avant de cligner des yeux, comme s'il revenait à l'instant présent.

— Tu as parfaitement raison, ma puce. Inutile de nous lancer dans une discussion qu'il nous faudra sans doute interrompre alors qu'elle promet d'être passionnante...

Je gigote à nouveau sur mon siège. Il se laisse retomber en arrière sur le sien, puis attache sa ceinture sans me quitter des yeux. Je détourne la tête pour échapper à son regard inquisiteur et fais semblant d'être absorbée par la vue que m'offre le hublot : une mer de nuages blancs. Les minutes s'écoulent. Je ferme les yeux. Mais même avec les paupières closes, je ressens toujours sa présence. Mon ouïe se fait plus fine. Je perçois sa respiration, rauque et profonde. Je serre les poings sur mes genoux. Je suis désorientée. Un désespoir étrange m'envahit, sur lequel je suis encore incapable de poser des mots. Cela me ramène quelques mois en arrière, le jour où j'ai décidé de signer ce maudit contrat. Je pensais alors être maîtresse de mon destin. Je croyais décider de mon avenir et le forcer à reprendre son cours normal, mais tous ces articles de loi n'étaient là que pour masquer la tragique réalité. Et cette fois encore, j'ai la sensation que ma destinée m'échappe. Comme du sable fin, elle file entre mes doigts crispés. Et je ne peux rien faire pour la retenir.

*
* *

Épuisée, j'ai finalement réussi à dormir le temps du vol. Depuis que nous nous sommes levés pour quitter le cockpit, Geoffrey tient fermement ma main et j'essaie de faire comme si tout allait pour le mieux. J'ai l'impression que mon cœur est trop petit pour contenir toutes les émotions que je ressens. Nous saluons le pilote et son copilote, puis le steward qui nous attend devant les

escaliers, avant de rejoindre le tarmac. Il fait nuit noire. Nous nous dirigeons vers les phares d'une voiture et je souris à Christian qui m'ouvre la portière.

— Bonsoir, Madame Lancaster, me salue-t-il, le visage rayonnant. Très heureux de vous revoir.

— Angeline ! je rectifie avec douceur mais fermeté en m'installant. Pas de Madame ni de Mademoiselle, juste Angeline, vous n'avez pas oublié ?

Il hoche la tête pour acquiescer avec un petit clin d'œil. Un membre du personnel de l'aéroport dépose mon sac de voyage dans le coffre, qui claque ensuite en un bruit sourd. J'ai eu la chance de naître dans un milieu très favorisé, pourtant ce n'est rien en comparaison du monde dans lequel évolue Geoffrey. Jamais encore je n'avais voyagé en jet privé.

— Tu te déplaces toujours de cette façon ?

Il m'offre en réponse un sourire éblouissant. Comme si l'affligeante banalité de cette question le réjouissait. Il est vrai que, depuis mes dernières paroles, c'est la première fois que je m'adresse à lui. Dans l'espace clos de la berline, et à le regarder vraiment, je vois que ses yeux sont profondément cernés de noir. Est-ce à cause de moi ?

— En fait, c'est très rare, m'avoue-t-il d'une voix grave, j'essaie d'apporter ma contribution environnementale comme je le peux...

Écolo ?! Et tout à coup, je me souviens de sa passion pour la nature et les sports extrêmes. Qu'il en a besoin pour se ressourcer. La terrasse verdoyante de son appartement à Paris... Son refuge isolé dans la forêt, à Barbizon... Alors tout compte fait, sa réponse n'a rien de bien étonnant.

— En général, je voyage toujours en première classe. Mais il n'y avait plus de place sur les vols commerciaux quand j'ai appris où tu étais... L'avantage de posséder un jet privé, c'est qu'il me permet de partir n'importe où, à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, lorsque cela s'avère vraiment nécessaire. Les seules contraintes sont climatiques. Et ce soir, les étoiles étaient de mon côté.

Il me scrute, le visage soudain plus sérieux.

— À quoi penses-tu ?

— Je détiens un secret qui pourrait te conduire en prison, et pourtant, je ne sais rien de toi. Je prends enfin conscience que tu es un étranger avec lequel je me suis mariée pour cinq ans.

L'espace de quelques secondes, son calme apparent se fissure légèrement.

— Tu fais partie des trois seules personnes au monde à connaître ma part la plus sombre. Alors ne dis pas que tu ne me connais pas !

— Juste trois ?

— Luke et Aïdan, bien sûr, et ton père.

— Mon père, et pas le tien ? je demande, interdite.

Il lâche un soupir avant de répondre :

— Mon père a toujours eu de sérieux doutes, mais aucune confirmation de ma part, ni de celle d'Aïdan et Luke. Toutefois, si je ne lui devais en aucun cas la vérité, je la devais au tien... Tu es

tout sauf une étrangère pour moi, ma puce, continue-t-il en me regardant droit dans les yeux, exigeant. Jamais je n'aurais confié mon avenir et celui de mes amis à une femme qui ne serait pas tout pour moi ! Tu es la seule que j'aie envie de voir en me réveillant chaque matin. La seule capable de me pousser à bout, de me faire rire, la seule qui me fasse oublier mon boulot, mes amis, avec qui je pourrais passer des heures à faire l'amour... La seule aussi qui pourrait me briser le cœur. J'ai toute la vie pour apprendre quel est ton plat préféré, ta couleur favorite, ce que tu aimes ou détestes. La seule chose qui pour moi a de l'importance, c'est que tu es la femme que j'aime !

Et je ne trouve rien à répondre à cela.

Chapitre 15

Je remue tout ça dans ma tête en silence, le temps que nous arrivions à l'appartement... Chez lui. Mais est-ce aussi *chez moi* ? Et surtout, est-ce *chez nous* ? La voiture rentre dans le parking souterrain. Je ne laisse pas le temps à Christian d'ouvrir sa propre portière que je suis déjà dehors, ce qui me vaut un petit regard de reproche de sa part. Je lui réponds avec un clin d'œil et lui souhaite une bonne nuit. Geoffrey attrape mon sac de voyage et là aussi, avant même qu'il puisse saisir ma main, je file à toute vitesse vers l'ascenseur.

— Pressée de rentrer ? demande-t-il dans mon dos, un brin moqueur.

Je hausse les épaules quand une pensée, désagréable, s'impose brusquement à moi.

— Ta sœur est toujours à Paris ? Réponds NON ! ne puis-je m'empêcher de supplier intérieurement.

Il éclate de rire, et il lui faut plusieurs minutes – le temps de se retrouver devant sa porte – pour recouvrer son calme. Il sort ses clés, ouvre, puis s'efface pour me laisser le passage.

— Elle est retournée chez elle, me répond-il enfin en jetant négligemment mon sac dans l'entrée.

Je n'ose pas lui demander si Barbara est, elle aussi, informée de mon escapade.

Comment ne le serait-elle pas alors que tout Paris est déjà au courant ? je pense avant qu'une lueur d'espoir vienne me rasséréner. *Avec un peu de chance, elle était déjà partie avant que la nouvelle parvienne à ses oreilles. Déjà qu'elle ne m'aimait pas beaucoup...*

— Tu as faim ? m'interroge Geoffrey en entrant dans la cuisine.

Je me tiens toujours debout dans l'entrée lorsqu'une petite boule de poils noire et blanche vient se frotter à mes jambes en miaulant.

— PussyCat !

Je l'attrape et enfouis mon visage dans son pelage. Elle se met à ronronner de plaisir sous mes caresses tandis que je me dirige à mon tour vers la cuisine.

— Tu lui as manqué, lâche-t-il d'une voix profonde en nous découvrant dans l'embrasement de la porte. Et je dois t'apprendre que cette petite demoiselle a pris l'habitude de dormir avec moi depuis que Luke est allé vivre chez Aïdan...

— Mm... dis-je en comprenant brusquement que nous sommes seuls dans l'appartement.

— Est-ce qu'un steak te ferait plaisir ? demande-t-il en me servant un verre de vin.

J'avale une longue gorgée pendant qu'il m'observe avec attention, les bras croisés sur sa poitrine.

— Non, j'ai assez mangé au restaurant avec Diane, je refuse en me léchant les lèvres. Mais ne te gêne pas pour moi...

Ses yeux s'assombrissent et ses pupilles se dilatent. J'ai la gorge sèche.

— J'ai effectivement très envie de quelque chose en particulier, murmure-t-il.

N'oublie pas que tu dois poser tes conditions ! Soudain, j'ai très chaud. J'inspire profondément pour m'éclaircir les idées et pose mon verre sur la table en le repoussant légèrement. *Garder les idées claires, surtout !*

— Je pense que le moment est plutôt venu d'avoir notre discussion, je lâche avant de prendre la fuite dans le salon, PussyCat toujours lovée dans mes bras.

Quand il me rejoint, je suis installée dans le canapé, les genoux repliés sous les fesses. Nerveuse. PussyCat s'est couchée près de moi, sur un plaid polaire qui a déjà pris ses couleurs. Je triture ma bague. Il dépose sur la table basse un plateau avec nos verres, du fromage et des fruits, puis se sert de son téléphone pour lancer une playlist. Mon Panda – à 850 000 euros – trône comme un pape à l'angle de la pièce. Dérangée par l'arrivée de Geoffrey, PussyCat s'est levée et s'amuse avec une balle. *En voilà au moins une qui se sent ici comme chez elle !* Je me souviens du soir où nous l'avons trouvée... et où Geoffrey a escaladé la hauteur de trois étages pour la récupérer au risque de se rompre le cou... De cette soirée en discothèque où il avait débarqué avec ses amis et où je m'étais posé la question de savoir comment il avait pu me trouver. Maintenant, je sais ! Je me souviens aussi très bien de la bagarre. De sa fureur. Et de ma peur. Si j'avais su à ce moment-là ce dont il était capable, aurais-je agi différemment par la suite ? Lui aurais-je accordé ma confiance ?

— Quels sont exactement les ajustements auxquels tu pensais ?

Sa voix me fait sursauter et me tire de mes réflexions. Il a ce point en commun avec mon père de ne jamais tergiverser face aux difficultés, alors que j'ai tendance à vouloir occulter tout ce qui me fait mal. Il est assis, son verre à la main, dans le canapé en face de moi. Détendu, sûr de lui. Même en jean, chemise ouverte et pieds nus, il dégage une aura de puissance incontestable. Instinctivement, je me redresse, ce qui dessine un petit sourire sur ses lèvres et réveille mon humeur belliqueuse.

— Je veux renégocier les termes du contrat et...

— Non ! me coupe-t-il aussitôt.

Non ?! Les yeux écarquillés, je le fixe quelques secondes avant de reprendre d'une voix vibrante de colère.

— Je ne pense pas que tu aies vraiment le choix ! En fait, tu n'as carrément *pas* le choix !

Il avale une gorgée de vin, allume un cigarillo en prenant tout son temps, ce qui me fait bouillir, et daigne enfin me répondre :

— Il est hors de question de renégocier les clauses du contrat, ma puce.

Il est dingue ou quoi ?! Je bondis hors du canapé, folle de rage.

— Je crois que tu ne te rends pas bien compte de la situation, Geoffrey ! Tu n'es pas en position de me dicter quoi que ce soit, alors que moi, oui !

— Crois-moi, j'ai parfaitement conscience de la situation, me corrige-t-il avec un calme qui majore encore ma fureur. Pendant ton « absence », j'ai eu largement le temps d'envisager tous les cas de figure...

Il recrache une volute de fumée en s'amusant à faire des ronds, toujours le même sourire impassible aux lèvres.

— Et le contrat restera tel quel ! achève-t-il en me transperçant de son regard.

C'est clair, il est dingue ! Complètement dingue ! Je me mets à fouiller dans le tiroir de la commode au fond duquel je me rappelle avoir eu la bonne idée de planquer un paquet de cigarettes. Je le trouve et l'ouvre. Je pousse un juron quand je vois que je n'ai pas de feu.

— La fumée ne te dérange plus ?

Je lui lance un regard noir et continue à farfouiller à la recherche d'allumettes. D'un mouvement souple, il se lève, s'approche de moi, puis me tend la flamme de son briquet pour allumer ma cigarette.

— J'ai l'impression que tu n'as pas vraiment compris jusqu'où j'étais capable d'aller, dis-je alors que son visage devient plus sérieux.

— Alors dis-le moi... Jusqu'où veux-tu aller ?

Il est imperturbable. Parfaitement maître de lui. Comme si tout cela n'était qu'un jeu... ou qu'il était persuadé que je ne ferais rien contre lui.

— Tu es donc si sûr de toi ? Tu es convaincu que tu ne risques rien ?

— Je sais ce que je risque, riposte-t-il. Je te demande simplement jusqu'où tu veux aller ?

Comment Sarah a-t-elle réussi à lui faire accepter les clauses supplémentaires ? C'est un mystère. *Ce type est inébranlable...*

— Jusqu'où veux-tu aller, ma puce ? insiste-t-il face à mon mutisme stupéfait.

— Arrête de m'appeler *ma puce* ! je hurle, complètement déstabilisée par cette impression de me confronter à un mur... et de m'y fracasser. Tu es déterminé à ne rien changer dans le contrat malgré ma demande ? Rien du tout ? En sachant que tu cours le risque, non seulement pour toi mais aussi pour Aïdan et Luke, de perdre la liberté ?!

C'est alors que la véritable question me percute... *Et moi ? Suis-je capable de mettre mes menaces à exécution ? Suis-je capable de les dénoncer ?*

Il est si proche de moi que je peux distinguer le grain de sa peau. Son torse qui se soulève à chacune de ses respirations vient frôler le bout de mes seins. Je recule comme si je venais de recevoir une décharge électrique, et me cogne contre la commode derrière moi.

— Je ne changerai rien... répète-t-il. Rien du tout !

Sa voix tombe comme un couperet. Appuyé contre le meuble pour me soutenir, je l'observe, abasourdie, les jambes flageolantes. Je n'arrive pas à comprendre qu'il prenne le risque insensé de perdre sa liberté et de mettre en jeu celle de ses amis. Simplement parce qu'il refuse de changer la moindre clause de ce foutu contrat ! À cet instant précis, je le déteste. Je le hais avec une force phénoménale.

— Tu es conscient qu'avec les révélations que tu m'as faites...

Je n'arrive même pas à employer les mots justes, ceux qui qualifient son acte, qui le définissent lui... et qui me font si mal.

— Avec ce que tu m'as avoué, dis-je, un nœud dans l'estomac. Je peux vous envoyer tous les trois en prison.

— J'ai pris ce risque il y a déjà bien des années, ma puce.

La fatigue – ou la lassitude, je ne sais pas trop... – creuse un peu plus les traits de son visage. Les battements de mon cœur résonnent si fort à mes oreilles que j'entends à peine la musique qui louvoie autour de nous... Son regard bleu ne quitte pas le mien.

— J'étais jeune, mais pas stupide. Nous savions tous les trois que nous renoncions à notre humanité et qu'il y aurait un prix à payer... un jour ou l'autre !

Je lutte pour dompter les sentiments violents et contradictoires qui me submergent. La rage, l'impuissance, le désir, la passion, la morale, ma conscience...

— Il est trop tard pour changer ce que j'ai fait, et je sais que je le referais s'il le fallait, souffle-t-il en me scrutant avec une intensité qui renforce encore ma vulnérabilité. Je sais que je serai capable de tout pour te protéger, mais je sais aussi que je ne te ferai jamais de mal. Jamais !

L'émotion que je perçois dans sa voix et la douleur que je lis sur son visage me heurtent de plein fouet.

— Il faut que je sache si tu peux vivre avec ce que j'ai fait, Angeline. C'est la seule chose qui compte réellement. Peux-tu vivre avec moi en sachant ce que j'ai fait ?

Chapitre 16

Puis-je vivre avec lui en sachant ce qu'il a fait ? C'est la seule chose qui compte... *pour lui !* Mais la question primordiale pour moi ne serait-elle pas plutôt : puis-je vivre avec un homme en qui je n'ai plus confiance ? Puis-je aimer un homme tel que lui ? Un homme capable du pire ? Et surtout, aveuglée comme je le suis par le désir, suis-je en état de faire ce choix, de prendre la moindre décision rationnelle ? De faire en mon âme et conscience ce qui me paraît le plus juste et le plus sage ? Comment faire un choix alors que j'ai passé toute ma vie à ne pas en faire... à ne pas *vouloir* en faire ?! Parce que si je dois être réellement honnête, c'est la triste vérité. Et cette dure et affligeante réalité, que je comprends aujourd'hui à peine, me fait terriblement souffrir. Toute ma vie, j'ai accepté que l'on fasse des choix à ma place. Enfin... surtout mon père. Qu'a éprouvé ma mère lorsqu'elle a décidé de nous quitter, de nous abandonner ? Y a-t-elle réfléchi pendant des semaines, des jours... ou seulement quelques heures ? A-t-elle souffert de faire ce choix qui allait bouleverser tant de vies ? Pour qui cette décision était-elle la plus juste et la plus sage ? Pour elle ? Pour nous ? Elle a laissé son mari seul face à *son* choix ! Que lui restait-il à lui quand il a été mis devant le fait accompli de sa désertion ? Il n'avait plus aucun choix... à part celui d'être là pour nous ! Et c'est ce qu'il a fait, pendant vingt-cinq ans... et il l'assume encore aujourd'hui. Chaque jour. Il a continué de le faire pour chaque événement de ma vie et de celle de Tess. Seul, à cause de la décision que lui a imposée ma mère... Cependant, n'est-ce pas ce que l'on attend d'un parent ? Qu'il prenne les bonnes décisions pour son enfant ? Qu'il le guide jusqu'à ce qu'il soit en mesure de faire ses propres choix ? Mon père m'a tellement protégée que je n'ai jamais été – sauf une fois, et j'occulte aussitôt ce souvenir plein de souffrance – confrontée à la difficulté de prendre une *vraie* décision... De celles qui soulèvent des questions profondes, qui remettent en cause des convictions, des croyances. Les seules que j'aie jamais prises se rapportaient essentiellement à ma garde-robe, aux meilleurs endroits où faire la fête, où passer un week-end, des vacances... Mon père a-t-il toujours fait les bons choix ? Pris les meilleures décisions ? Je l'ignore. Toutefois, il a eu le courage et la force de s'y confronter, puis de les assumer jour après jour. *Et moi ?!*

— Je ne sais pas, Geoffrey...

Son regard est aussi accablé que le mien. Son corps, aussi crispé. Je tremble. J'ai mal... physiquement mal. Un ballet incessant de visages tourbillonne dans mon esprit : ceux de mon père, Justine, Sarah, ma mère... Tess... *Oh ! Tess... Ma décision...* J'ai choisi de ne pas te rendre visite à la clinique chaque fois que Papa me le demandait. Parce que c'était plus facile ainsi. Plus facile que de faire face à la réalité insupportable des conséquences de mon choix... le mauvais choix que j'avais fait de t'entraîner avec moi en sautant de la jetée. Plus facile de se dérober que d'affronter l'image inerte et muette de ton corps sur ce lit. *Après tout, Maman avait fait bien ce choix, elle aussi ! Alors, pourquoi n'aurais-je pas eu le droit de faire comme elle ?!*

— Mais je ne sais pas non plus si je supporterais de vivre sans toi, j'ajoute en sentant une douleur me comprimer la poitrine. La seule chose qui compte pour moi, c'est de savoir que je

peux te faire confiance. Totalement confiance ! Je ne veux plus jamais de mensonge entre nous. Plus jamais !

Il ferme les yeux un instant... Lorsqu'il les ouvre à nouveau, son souffle est rapide. Erratique. Il m'attire brusquement contre lui. Mes pieds se détachent du sol et mon nez s'enfouit contre sa nuque. Je m'imprègne de son odeur. De lui.

— J'ai cru devenir fou quand tu es partie. Ça me dévorait de l'intérieur. Ton absence me rongait...

Ses mains caressent doucement mes bras nus. Sur son passage, ma peau semble prendre feu. Me démange. Son parfum m'étourdit autant que ses mots. Il me grise, m'enivre et me fait perdre la tête. Depuis notre première rencontre, c'est ainsi. Il glisse les mains sous mes fesses et me soulève contre son bassin, qu'il ondule avec habileté. Encore et encore. Jusqu'à me tirer des gémissements. Des soupirs. Son corps tremble contre le mien. Sa voix est rauque lorsqu'il murmure à mon oreille :

— J'aime t'entendre réagir comme ça... te sentir si réceptive, si passionnée, juste pour moi.

Oui, depuis notre première rencontre, c'est ainsi. Ce désir primitif, violent et surtout totalement incontrôlable, qui me fait perdre tout discernement. Cette emprise incompréhensible qu'il a sur mes sens, sur mon corps. Oui, depuis le début, c'est ainsi. Il suffit qu'il me regarde avec ce désir farouche dans les yeux, me frôle ou me touche pour que je réagisse au lieu de me contenir, que je ressente au lieu de réfléchir, que je vibre au lieu de raisonner. Seulement, la réciproque s'applique-t-elle également à lui ?

— Laisse-moi voir ton visage, je murmure, la gorge sèche.

Mes mains s'agrippent à ses cheveux. J'ai besoin de le voir. De plonger dans son regard. Ne dit-on pas que les yeux sont le miroir de l'âme ? Qu'ils ne mentent jamais ?

— Promets-moi que tu ne me mentiras plus... jamais !

J'ai besoin d'avoir la preuve que sa réponse sera l'image de la vérité, et non un simple reflet trompeur. J'ai besoin de savoir que le désir éperdu que j'ai de lui ne m'aveugle pas complètement. Corps et âme. Mes doigts se crispent dans ses mèches brunes, puis descendent doucement pour encadrer son visage. J'ai du mal à respirer. Je remarque des petites rides autour de ses yeux avant qu'ils ne plongent brusquement dans les miens.

— Je te le promets, déclare-t-il.

Sa voix est ferme, son regard ne se dérobe pas. Pourtant, l'espace d'une microseconde, je crois surprendre un tressaillement quasi imperceptible sur sa cicatrice, tandis que ses yeux indigo restent aussi limpides qu'un ciel sans nuage. Si calmes, si droits que je ne suis plus sûre de rien. Ses bras m'étreignent si fort qu'il me fait presque mal.

— Comment as-tu pu rester si sûr de toi ? Tu ne t'es pas dit une seule seconde que je risquais d'aller voir la police ? Tu n'as pas pensé un seul instant que refuser catégoriquement de modifier un tant soit peu le contrat pouvait me pousser à bout... connaissant mon caractère impulsif.

Je le sens se raidir. Il dépose un baiser sur mon front en arborant un air concentré. Saura-t-il tenir la promesse qu'il vient de me faire ?

— Tu te souviens que je t'ai dit que j'avais envisagé tous les cas de figure... ?

J'acquiesce sans détourner les yeux. Un frisson désagréable me parcourt en devinant que sa réponse ne va pas me plaire.

— Il aurait été très facile pour mes avocats de mettre tes accusations en défaut, commence-t-il d'une voix sourde. Des confessions faites sur l'oreiller le soir d'une nuit de noces qu'on imagine bien arrosée...

Je le fixe sans bouger. Le corps tétanisé...

— Qu'aurais-tu pu offrir comme preuve pour étayer de telles allégations ?

— Je... je ne sais pas, je souffle d'une voix étranglée. J'aurais répété ce que tu m'as avoué...

— Que nous avons tué des hommes, mais combien précisément ? De quelle façon ? Nous trois ? Ou seulement l'un de nous ? Et en...

— Et si on m'avait crue ! Imagine qu'un flic un peu zélé me croie ! Surtout après lui avoir raconté le calvaire que la sœur de Luke...

Ma phrase reste en suspens quelques secondes quand je discerne l'horreur dans ses yeux.

— On aurait pu me croire, Geoffrey. Tu as pris le risque de tout perdre et tu l'as fait courir à Luke et...

— Jamais ! me coupe-t-il. Parce qu'à aucun moment, je n'ai mis l'un ou l'autre en cause. Et dans l'hypothèse, fort improbable, que des poursuites aient été engagées, j'aurais été seul à devoir répondre de mes actes. Tu peux en être persuadée ! Rompre ma promesse envers eux est déjà bien assez haïssable en mon sens, sans que j'y ajoute la délation. Le choix de tout te dire a été *mon* choix. Et n'a jamais engagé que moi !

— C'est pour cette raison que tu as pris ce risque, parce que tu savais que tu serais le seul à en pâtir si... ?

Et eux ? L'auraient-ils laissé répondre de ce crime tout seul, sans intervenir ? Bien que je les connaisse très peu, je suis persuadée du contraire.

— C'est aussi pour ça que tu n'as rien lâché pour le contrat ?

Il me caresse la joue du bout des doigts et son regard se trouble.

— Non, pas du tout, répond-il d'une voix rauque. J'avais juste besoin de savoir si la femme qui m'a dit : « Je veux tout de toi parce que je veux tout te donner. Tout ! » est vraiment réelle... Si j'avais accédé à la moindre de tes demandes concernant le contrat, j'aurais toujours eu un doute. J'avais besoin de savoir si ce qui est une évidence pour moi l'est aussi pour toi... Quand je dis que je suis capable de tout pour toi, c'est bien au sens propre qu'il faut l'entendre...

Un tourbillon d'émotions diverses me submerge. Ce qu'il me dit me rend si vulnérable... Quelque part, au plus profond de moi, ses mots trouvent une résonance particulière dans le besoin viscéral que j'éprouve d'être aimée, d'être la priorité absolue, et surtout d'être celle pour qui on donnerait sa vie... ou sa liberté ! J'ai tellement envie... besoin d'y croire. Mais comment croire à un tel amour quand votre propre mère n'a été capable que de vous prouver le contraire ?

— Tu es mon évidence, ma puce...

Je presse ma bouche contre la sienne. Avec une force égale à celle qui me donne envie de le croire. De lui faire confiance. Je me cramponne à ses épaules. Il m'embrasse comme s'il était

rongé par une fièvre ardente. Son baiser est long, profond et dévorant. Il a la saveur sombre et épicée de son cigarillo. La saveur d'un monde inconnu au sein duquel j'oublie tout... jusqu'à moi.

Chapitre 17

Je ferme les yeux et me concentre sur son corps. Sur son odeur. Sur les sensations extrêmes qu'il me fait ressentir. Je glisse les mains sous sa chemise pour sentir sa peau nue et moite. Ses muscles fermes qui frissonnent sous mes doigts. Sa langue s'enfonce toujours plus profondément dans ma bouche. Il me goûte. Encore et encore.

— Je te veux, articule-t-il d'une voix éraillée en me plaquant contre le mur du salon. Comme jamais je n'ai désiré une femme...

Son sexe qui se presse contre moi est aussi dur que le mur dans mon dos. Sa main enveloppe ma nuque et m'immobilise, alors que les miennes s'acharnent sur les boutons de sa chemise.

— As-tu seulement idée de combien tu m'excites ? Combien j'ai envie de toi...

— Mmmm... assez précisément, oui, je lâche en gémissant et me cambrant violemment vers lui. Et ça grossit de seconde en seconde.

En un battement de cils, il fait passer mon tee-shirt au-dessus de ma tête et l'envoie voler quelque part derrière lui. Mon soutien-gorge suit le même chemin. Puis sa chemise. Il me tient clouée au mur à la force de ses hanches.

— Je ne pense pas qu'on arrivera jusqu'au lit, cette fois, gronde-t-il alors que ses doigts effleurent le galbe de mon sein. Je ne tiendrai pas jusque-là...

— Où est donc passée ta maîtrise légendaire ?

Ma voix, lourde de désir et d'impatience, est teintée d'ironie. Je peux entendre son sourire lorsqu'il me répond dans un souffle :

— Si tu continues ainsi, elle restera légendaire, en effet, ma puce.

Avec une frénésie qui me ferait presque peur si je ne ressentais la même, ses mains baissent avec agilité la braguette de mon jean. Je tente de faire de même avec la sienne et je suis si fébrile qu'il est obligé de m'aider. Une respiration plus tard, nos jeans, ma culotte et mes sandales ne sont plus qu'un lointain souvenir. Le voir nu suffit presque à m'envoyer au septième ciel. Il demeure figé et silencieux l'espace d'une longue minute. Son regard brûlant s'attarde sur chaque parcelle de mon corps et le parcourt si lentement qu'une décharge de plaisir pur me transperce. Le courant d'énergie qui passe entre nous est palpable. Je me mords la lèvre en découvrant son érection, et je lâche dans un soupir :

— Ce serait dommage de gâcher ça... non ?

Il y a quelque chose d'animal, de sauvage en lui que j'ai pressenti et désiré à la seconde où j'ai posé mon regard sur lui pour la première fois. Quelle femme a envie d'être désirée, aimée par un chaton quand elle peut être possédée par un tigre ? Je tends la main pour le toucher mais il me saisit par les poignets et les plaque au-dessus de ma tête. Mes jambes se mettent à trembler.

— Je vais exploser, halète-t-il en me gardant prisonnière d'une main et en glissant l'autre sous mes fesses, mais en toi, ma puce, seulement en toi.

Il s'empare de mes lèvres avec une passion proche de la folie et quand il met fin au brasier qui ravage ma bouche et mon corps, j'en reste palpitante. Haletante. Il me soulève et mes jambes s'enroulent autour de ses hanches comme deux lianes inextricables.

— Tu es mon évidence, Angeline, murmure-t-il à nouveau, le regard trouble. La seule et l'unique... mon évidence, et ma plus belle incertitude.

Je suis cramponnée à lui. Les battements désordonnés de son cœur résonnent en moi. À chacun de ses mots, à chaque respiration, son sexe frotte contre le mien. Brûlant. J'ai l'impression d'être en feu. Je suis en nage. Trempée et frustrée d'un désir qu'il se joue à faire grandir.

— Je te veux maintenant, je souffle dans un chuchotement. Prends-moi... j'ai mal de ne pas te sentir en moi...

Son sexe effleure mon intimité et j'inspire profondément. Je ne suis plus qu'attente.

— J'ai eu si mal de ne pouvoir être en toi pendant plus de douze jours... douze putains de jours !

Son ton rageur et passionné m'excite plus violemment encore.

— Alors, il est temps de rattraper le temps perdu, je murmure contre ses lèvres en une urgente supplique, avant de prendre sur moi pour le pousser encore un peu plus loin : à moins que les clauses du contrat ne te retiennent... Aurais-tu oublié que nous sommes samedi, Geoffrey ? Que Sarah a négocié et obtenu une nuit supplémentaire – précisément celle du samedi en plus du dimanche – durant laquelle je peux me soustraire à mes devoirs conjugaux ?

La stupeur qui se peint sur ses traits me fait sourire, alors que j'ajoute, le regard coquin :

— Néanmoins... comme je suis pleine de compassion et que tu me fais vraiment pitié après ces douze putains de jours d'agonie...

Je n'ai pas le temps de finir ma phrase qu'il s'enfonce en moi. Brusquement. M'arrachant un hurlement de plaisir.

— Bordel ! suffoque-t-il alors qu'il est enfoui si profondément en moi que j'en ai la respiration coupée et que ses doigts se crispent sur mes cuisses. Je crois que je vais exploser très fort.

Cette douleur particulière et exquise se mêle intimement au plaisir vorace de me sentir comblée. Totalemment. Complètement.

— C'est trop... bon, je gémiss, ce qui déclenche chez lui un sourire typiquement masculin me poussant à ajouter d'une voix rauque : finalement, ce n'est pas si mal, une petite absence de temps à autre...

Un nouveau juron s'échappe de sa bouche, nos regards se dévorent, reliés par un fil invisible. Ses va-et-vient sont désormais empreints de fureur, comme s'il cherchait à me punir de le narguer encore. Mes yeux plongés au fond des siens, je discerne une lueur de sauvagerie qui me fait perdre toute contenance.

— C'est si bon, Geoffrey...

Je ne peux me concentrer sur rien d'autre que le plaisir déchaîné qu'il fait enfler en moi. Qui gronde furieusement et me rapproche inéluctablement d'une libération que je désire plus que tout. Je ne peux que gémir son prénom à chaque coup de reins. Encore et encore. Je tremble si violemment que j'ai peur de basculer sans lui dans l'abîme du plaisir, et je ne saurais dire lequel

de nous deux explose le premier. Pourtant, nos cris résonnent à l'infini, simultanément. Le sien d'une férocité incroyable. Le mien comme envoûté. Il referme les bras autour de moi et me serre contre lui avec force. Son souffle chaud me caresse la nuque. Je ferme les yeux.

— Ça va ?

L'infinie tendresse que je perçois dans sa voix me bouleverse et, submergée par un tsunami d'émotions, je me sens tout à coup perdue. Quelque part au fond de moi, je sais ce qui finira par se passer... un jour ou l'autre. Et à l'idée d'être à nouveau abandonnée, de ressentir ce vide immense que serait ma vie sans lui, un vertige me saisit. Il m'entoure alors de ses bras pour me soutenir. Malgré ma certitude et toutes mes peurs, je m'entends lui répondre :

— Oui, ça va... c'était juste... waouh !

Chapitre 18

Le soleil entre à flots par la baie vitrée de la chambre quand j'ouvre les yeux. Je traîne encore de longues minutes, blottie dans les draps blancs, le corps tout alangui et merveilleusement courbaturé par ces quarante-huit dernières heures exclusivement consacrées au plaisir. Il me faut un moment pour émerger de ma bulle et reprendre contact avec la réalité. Geoffrey a la faculté de me faire tout oublier, et quand il me prend dans ses bras, tout devient simple, limpide. Chaque chose est à sa juste place et sans complications. D'un bond, je m'assieds sur le lit en grimaçant. *Rectification !* Tout paraît simple et sans complications, seulement la réalité est loin d'être aussi évidente. J'ai soudain la désagréable sensation d'être submergée par une multitude de problèmes à résoudre, tous plus ardues et inquiétants les uns que les autres. Le premier étant le secret qui concerne Geoffrey et ses amis... et dont je suis désormais dépositaire. Pendant ces dernières heures, j'avoue à ma plus grande honte que je n'y ai pas songé une seule seconde. Comment associer l'image de cet homme passionné, tendre et amoureux, à celle d'un meurtrier ? Chaque minute passée avec Lancaster ne fait que l'en éloigner davantage. Oui, mais voilà ! Ces faits sordides sont bien réels. Lancaster n'a pas hésité à franchir la barrière qui sépare le bien et le mal. Il est passé à l'acte. Un geste ultime que la plupart d'entre nous combattons et refusons de toutes nos forces. Pourtant, je me résous à vivre avec. À garder le silence. Mon cœur l'accepte... mais ma raison le rejette. Cette indulgence que je lui manifeste n'est-elle pas simplement une compréhension erronée, une distorsion de mon esprit à cause de mon trop grand désir pour lui ? J'essaie d'enfouir ce malaise au plus profond de moi. Et parfois, j'y parviens. Il s'atténue. Puis, je ne sais pourquoi, il revient, s'amplifie, jusqu'à exploser dans mon cœur et une crainte irrationnelle me submerge. Une peur irraisonnée est là, tapie en moi... J'inspire plusieurs fois à pleins poumons. La sonnerie de mon portable résonne. Je l'attrape d'une main et décroche tout en me dirigeant vers la salle de bains.

— Je t'ai réveillée ?

J'éprouve un frisson de plaisir à la seule tonalité de sa voix rauque. Mon regard s'attarde sur le flacon de son parfum, un rasoir... puis sur une cravate oubliée sur le granit noir de l'immense vasque.

— Non, je viens tout juste de me lever.

— Tu n'as pas oublié que si jamais tu ne savais pas comment occuper ta journée, je me ferais un plaisir de t'ouvrir les portes de mon bureau...

J'observe mon visage dans le miroir... Lèvres gonflées, cheveux en bataille et des yeux brusquement brillants en imaginant les multiples possibilités, et surtout les plus coquines, qu'offrirait cette visite et qui m'assaillent soudain.

— J'ai comme dans l'idée que cette proposition en cache une autre, dis-je d'une voix éraillée.

— Mmm... En effet, ma puce, tu es pourtant bien loin de concevoir tout ce que ça cache...

J'entends sa respiration, courte et saccadée, dans l'écouteur, qui fait agréablement écho à la mienne.

— On est encore bien loin d'avoir rattrapé ces douze jours de séparation, me rappelle-t-il. Il est même certain, d'après mes calculs d'expert, que tu n'arriveras jamais à t'acquitter de cette dette.

— Il me semblait pourtant avoir bien commencé ce week-end, je murmure avec un sourire.

— Deux jours que je garderai gravés dans ma mémoire, mais j'en veux plus, beaucoup plus...

Le bip de mon téléphone m'annonçant l'arrivée d'un message me distrait quelques secondes. Tout en enclenchant le haut-parleur, je glisse mon index sur le cadran pour le lire :

Ça ne se fera pas aujourd'hui, ni demain, mais un jour, tu paieras...

— J'ai l'odeur de ta peau sur moi, lâche-t-il sans savoir que Sasha vient de s'immiscer brusquement entre nous. Et je n'ai pas la patience d'attendre toute la journée pour la sentir encore sur moi...

Je reste silencieuse en fixant le message qui m'a fait l'effet d'une douche glacée. Combien de temps encore va-t-elle s'amuser à ce petit jeu ? Et surtout que cherche-t-elle à obtenir ? Est-elle au courant de ma fuite lors de notre nuit de noces ?

— Ma puce ?

Mais non, comment pourrait-elle l'être ?

— Quelque chose ne va pas ?

Le ton soucieux de sa voix me tire de mon hébétude, mais je reste muette encore un peu, à me demander si ce n'est pas le moment de lui parler de ces messages *anonymes*.

— Angeline ?

Seulement dans ce cas-là, je devrais aussi lui dire que j'ai rencontré Sasha à son insu...

— Angeline !

— Est-ce que tu vois toujours Sasha ? je l'interroge alors à brûle-pourpoint en remarquant que son inquiétude a brusquement cédé la place à une implacable fermeté.

— Pardon ?!

— Tu as très bien compris. Est-ce que tu vois toujours ton ex ?

— Bordel ! Mais qu'est-ce que Sasha vient faire là ?!

— Pourquoi est-ce que tu ne me réponds pas simplement ? Depuis la soirée aux enchères, as-tu revu Sasha ?

— Pourrais-tu m'expliquer pourquoi mon ex vient faire irruption dans notre conversation ?

Et là, une petite sonnette d'alarme retentit dans ma tête. *Une grosse sonnette d'alarme !*

— Ne fais pas comme mon père ! Lui aussi répond par une question quand il est pris de court et qu'il ne souhaite pas s'expliquer... ou dire la vérité...

Son silence me fait encore plus mal que des mots et me laisse confondue plusieurs minutes avant de mesurer toute l'étendue de ma stupidité. De ma déplorable naïveté. De mon immense connerie, oui !

— Alors, c'est ça... ?! Tu l'as revue...

— Ce n'est pas ce que tu crois, me coupe-t-il. C'était simplement dans le...

— Tu n'es vraiment qu'un sale connard ! je hurle en l'interrompant à mon tour, folle de rage. Et encore, *connard* est mille fois en dessous de la réalité. Combien de fois, hein ?! Si ça se trouve, tu lui as téléphoné dès mon départ...

— Arrête de hurler et laisse-moi...

— Je hurle si je veux ! Et toi ! Toi, laisse-moi te dire quelque chose ! Allez au diable tous les deux !

Et toute tremblante, je raccroche. La colère que je ressens est si forte qu'elle a le mérite de me pousser dans la cabine de douche, où je ne reste que le temps de faire une toilette rapide. Quand j'en sors, je suis toujours aussi furieuse. En quelques minutes, je suis habillée et coiffée. J'attrape mon portable – en remarquant non sans surprise qu'il n'a même pas cherché à me rappeler – pour joindre Justine. Et pendant que les sonneries retentissent, je ne peux m'empêcher de trouver cela étrange. *Sale connard !*

— Il était temps ! s'exclame mon amie en décrochant. Où étais-tu passée ? Même si tu nous avais envoyé un message pour nous dire de ne pas nous inquiéter, on flippait comme des malades ! Sarah est repartie furax.

— Sarah n'est plus là ?

— Bien sûr qu'elle n'est plus là. Elle a repoussé son départ autant qu'elle a pu, mais... putain ! Tu as disparu pendant presque deux semaines, Angie, sans nous donner la moindre nouvelle...

— Je suis désolée, Juju... vraiment. Mais depuis que j'ai signé ce foutu contrat, j'ai l'impression que ma vie part en vrille. C'est comme si tout s'écroulait autour de moi, et à chaque fois que je pense que cela va enfin s'arrêter... ça continue... encore et encore...

— C'est si grave que ça ?

— Tu n'as pas idée...

— D'accord, dans ce cas, tu as intérêt à tout me raconter... et on trouvera bien une solution. On a toujours trouvé une solution quand l'une de nous avait un problème, affirme-t-elle avec l'optimisme qui la caractérise. Je passe te prendre en voiture dans vingt minutes, OK ?

— D'accord.

— Tu vas me dire exactement ce qui se passe... et surtout, plus de secrets entre nous, n'est-ce pas ?

Je marmonne une réponse incompréhensible avant de raccrocher et de filer dans la cuisine pour boire un café.

Plus de secret ?! Un frisson glacial me transperce. Puis-je lui confier ce que je sais ? N'a-t-elle pas le droit de savoir ? Son histoire avec Luke fait sans doute déjà parti du passé et, dans ce cas-là, il n'est nul besoin de la mettre au courant, mais dans l'hypothèse contraire ?

Non ! Luke n'est pas du genre à entretenir des relations durables. Pas plus que Justine, d'ailleurs. Elle papillonne et butine, sans jamais se poser bien longtemps. Aucun homme n'a réussi à la retenir... aucun !

Seulement, Luke, même s'il est à l'opposé de l'image de l'homme idéal, a tout l'air de lui avoir tapé dans l'œil. Il me faudra donc pousser ma meilleure amie à entendre raison en lui démontrant qu'il n'est pas fait pour elle.

Oui... aussi facile que de faire lâcher son os à un pitbull enragé.

Chapitre 19

En vingt minutes, j'ai eu le temps d'avalier deux tasses d'un délicieux Arabica accompagnées de non moins délicieuses petites brioches, le tout préparé par Georges... Ce cher Georges, cumulant à lui seul les fonctions de cuisinier, majordome... et celle beaucoup plus surprenante de geôlier ! Quand j'y pense, j'aurais dû avoir la puce à l'oreille en voyant que Geoffrey n'inondait pas ma messagerie d'appels après que je lui ai raccroché au nez. Attitude totalement surprenante de sa part. Comment aurais-je pu imaginer qu'il avait confié à Georges la tâche de m'empêcher de sortir de l'appartement jusqu'à son arrivée. *Non, mais vraiment, quel connard !* En tout cas, il est certain que ce pauvre homme se méfiera dorénavant beaucoup plus de la charmante épouse de son patron...

Un sourire radieux éclaire mon visage alors que je traverse le hall de l'immeuble au pas de course pour monter dans la mini de Justine, garée comme d'habitude en double file.

— Vite ! Démarre ! je lâche en jetant un œil par-dessus mon épaule. Fonce !

Justine enclenche la première et démarre sur les chapeaux de roues.

— C'est quoi le problème ?! J'ai l'impression d'être chauffeur de taxi dans un thriller avec un client poursuivi par des malfrats qui débarque dans ma voiture. Putain, Angie, tu commences sérieusement à m'inquiéter...

— Non, c'est juste pour le cas où *mon connard de mari* arriverait avant que j'aie eu le temps de filer...

— Putain ! répète-t-elle en me coupant, juste avant de piler au feu rouge. Ne me dis pas qu'il t'avait séquestrée.

Elle se tourne vers moi en ouvrant de grands yeux ébahis.

— Si tu voyais ta tête, dis-je en braquant mon téléphone sur elle. Ça mérite une photo, je t'assure. On dirait...

— La ferme ! marmonne mon amie en conduisant à tombeau ouvert dans les rues de la capitale, ce que je lui reproche aussitôt. Faudrait savoir, s'emporte-t-elle en évitant un piéton de justesse. Tu sautes dans la voiture en me hurlant de foncer, et maintenant que je suis bien échauffée, tu voudrais que je ne mette pas à profit mon stage de pilotage chez Beltoise¹ ?

J'éclate de rire. Quelques minutes plus tard, ma crise de fou rire calmée, je lui explique les SMS de Sasha, la dispute avec Geoffrey en apprenant qu'il la voyait toujours et le rôle du malheureux Georges...

— Tu l'as assommé avec... un gigot d'agneau ?!

— Oui... qui devait être notre dîner, d'ailleurs, je précise avec un sourire. Mais je n'ai pas tapé trop fort... il avait déjà repris connaissance quand je suis partie, ce qui m'a permis de lui laisser un petit message à l'intention de son cher patron ! Tu te rends compte qu'il lui avait donné pour mission de m'empêcher de sortir jusqu'à son arrivée ?! Non, mais quel connard !

— Et tu l'as bâillonné, ligoté, puis enfermé dans la cuisine ?!

— Oui... je me suis servie des cravates de Geoffrey, il en a une tonne dans son dressing. Et je tenais à m'assurer qu'il ne pourrait pas lui téléphoner.

Elle se gare, comme d'habitude en double file, puis me fixe quelques secondes.

— Oh putain ! s'exclame-t-elle pour la troisième fois en éclatant de rire. J'hallucine complètement... C'est quoi le prochain truc que tu nous réserves ? Parce qu'entre ta fuite le soir de ta nuit de noces, ta disparition pendant presque deux semaines, et maintenant, ça...

Un concert de klaxons furieux et exaspérés retentit.

— Ça va, hurle Justine en baissant sa vitre. On est en vacances, profitez du soleil !

— Je bosse, moi, pétasse !

— Ah bon ?! rétorque-t-elle avec un immense sourire au conducteur. Avouez que ce n'est vraiment pas de chance pour moi que vous soyez l'un des derniers représentants de cette espèce en voie d'extinction...

Et avant qu'il ait le temps de formuler la moindre réponse, elle redémarre.

— Je sais, c'était nul, me lance-t-elle, les yeux pétillants. Mais avoue que son *pétasse* méritait bien quelque chose, non ?! Bon, si on allait prendre un verre et qu'on se posait tranquille pour que tu m'expliques clairement ce qui se passe ?

Soudain d'humeur plus sombre, je hoche la tête pour acquiescer.

*
* *

J'ai préféré le mensonge à la vérité. La dérobade à la réalité. Suis-je lâche ?

Voilà presque deux heures que nous sommes installées en terrasse, Justine et moi. Je lui ai raconté dans les moindres détails tout ce qui m'est arrivé depuis ma fuite le soir de ma nuit de noces. Toutefois, je me pose toujours cette question : dois-je lui révéler le secret de Geoffrey, Luke et Aïdan ? Dois-je lui avouer que l'homme que j'ai épousé est un meurtrier ? Que lui et ses amis ont une conception *très* particulière de la justice ?

— Donc Aïdan a réussi à te localiser grâce à ton téléphone et Geoffrey a débarqué dans le resto où tu dînais avec Diane... Wouah...

— Oui, tout ça à cause de ce petit génie en informatique, je souligne en songeant que ce dernier mérite une petite leçon de ma part. Il ne perd rien pour attendre, crois-moi.

— Je comprends mieux maintenant comment Luke a pu se pointer *par hasard* dans le club où j'étais...

— À ce sujet, je l'interromps, bien décidée à connaître exactement ses intentions. Luke et toi, vous en êtes où ? Je me souviens très bien l'avoir vu surgir dans notre chambre presque à poil, menottes aux poignets et plutôt en pétard contre toi.

Elle laisse échapper un rire cristallin et secoue la tête d'un air mutin.

— Oui, une façon plutôt originale de lui faire comprendre qu'une seule nuit passée avec lui et son compère, même si la nuit était fantastique...

Les yeux soudain voilés, elle laisse sa phrase en suspens quelques secondes avant de poursuivre :

— Bref, même si mon comportement lui a donné toute latitude pour saisir que je le trouvais lui aussi fantastique... pour autant, il devait comprendre que rien n'était acquis.

— Et qu'a-t-il précisément acquis à ce jour ?

J'avale une longue gorgée de soda en priant en silence pour qu'elle me dise qu'il ne l'intéresse plus le moins du monde.

— Rien du tout, figure-toi !

Je lâche un soupir de soulagement en remerciant l'âme de papillon de ma meilleure amie.

— Je l'ai fait tourner en bourrique jusqu'à ton mariage... Mais le coup de fil de Sarah a coupé court à ce qui s'annonçait comme une nuit torride...

— Tant mieux... enfin, je veux dire : zut, trop dommage ! je marmonne, la gorge nouée. Enfin, ce que je veux surtout t'expliquer, c'est que... que...

Justine me fixe, et je me sens déjà honteuse à l'idée de ce que je m'apprête à lui raconter. Pourtant, le pire ne serait-il pas qu'elle tombe amoureuse de lui ? Pour souffrir ensuite par sa faute...

— Luke est bien loin de ce que tu es en droit d'attendre d'un homme. Il collectionne les femmes comme d'autres les timbres et saute de l'une à l'autre sans jamais s'attacher et sans aucune considération. Elles ne sont que de simples objets destinés à le satisfaire sur une durée très limitée.

— Je sais déjà tout ça, Angie. Et Geoffrey n'était-il pas comme lui, il y a encore quelques mois ? Pourtant, depuis qu'il t'a rencontrée, il me semble qu'il a changé, non ?

Elle lève la main pour étouffer la protestation qui menace de jaillir de mes lèvres et continue sur sa lancée :

— Ton impulsivité t'a encore fait réagir trop vite, Angie, et il n'a pas eu la possibilité de s'expliquer pour Sasha. Peut-être a-t-il de bonnes raisons de la revoir ? Laisse-lui au moins le bénéfice du doute, comme dirait Sarah. Et je trouve plutôt bon signe qu'il t'ait tout raconté au sujet de ton père. Fais-lui un peu confiance. Réellement confiance, je veux dire ! Car je suis intimement persuadée qu'il tient vraiment à toi. Tous les gens ne sont pas comme ta mère, tu sais...

Ses yeux brillent de larmes contenues. Ses paroles sous-entendent tellement de choses. Comme le fait de n'avoir jamais pu leur accorder, à Sarah et à elle, la confiance qu'elles méritaient toutes les deux. D'avoir toujours gardé un bouclier de protection autour de moi. Par peur. Elles sont les personnes que j'aime le plus au monde, et pourtant, je maintiens toujours cette barrière invisible. Je suis toujours sur mes gardes. Toujours dans l'attente de l'instant fatidique où elles m'abandonneront. Pour la bonne et simple raison que fatalement, cela finira par arriver... un jour ou l'autre.

— Et pour ce qui est de Luke, reprend-elle, indifférente à mon mutisme. Je sais qu'il est à l'opposé de ce que j'ai toujours attendu chez un homme... Pourtant, même si cela ne dure qu'un

temps, Angie, entre refuser d'aimer par peur de souffrir et ne jamais connaître l'amour, je choisis de souffrir...

Soudain, la question qui me hante depuis des jours ne se pose plus. Je ne sais pas si mon choix de ne rien lui révéler est perspicace. Toutefois, j'ai une certitude : ce qu'on ignore ne nous cause aucune souffrance...

1. Le circuit Beltoise porte le nom du célèbre pilote Jean-Pierre Beltoise. Les stages de pilotage sont nés sur le circuit en 1994 avec la création de l'école *Pilotage Passion* par Thierry Guiod, pilote automobile professionnel qui courait dans la même écurie de compétition que J-P Beltoise.

Chapitre 20

LANCASTER

— Tu auras encore besoin de moi dans la soirée ?

— Non, pas avant demain matin pour me conduire au bureau. À demain, Christian.

— Bonne soirée, dit-il avec un sourire tandis que je sors de la voiture.

Je suis loin d'être persuadé qu'elle sera bonne vu la façon dont a réagi Angeline ce matin au téléphone. Toutefois, cette réaction de jalousie me ravit au plus haut point. Pour ne rien changer à ses habitudes, la petite peste m'a rattaché au nez. Sachant très bien que si je la rappelais, elle referait de même à chacune de mes tentatives, je n'ai pas pris cette peine. Dans l'ascenseur, je jette un œil sur ma montre : à peine quinze heures. Georges va être ravi de me voir rentrer si tôt, car j'imagine que mon adorable épouse n'a pas dû lui faire passer une agréable journée...

J'ouvre la porte et pénètre dans l'appartement en retirant ma cravate. Je dépose lentement ma mallette sur la commode de l'entrée, non sans m'inquiéter de trouver les lieux bien calmes...

— Georges ?

Je jette un coup d'œil rapide dans le salon... vide. Puis je file vers la chambre où je suis certain de trouver Angeline... Je me demande quelle va être son humeur.

— Ma...

Ne l'appelle surtout pas « ma puce », pauvre idiot !

— Angeline, dis-je en ouvrant la porte. Angeli...

Après avoir fait un tour dans la salle de bains, le dressing, les chambres d'amis et la terrasse, je n'ai toujours découvert aucune trace de ma femme.

— Georges ! Vous êtes passé où, bordel ?!

En désespoir de cause, je me rends dans la cuisine et lorsque j'ouvre la porte... je reste quelques secondes totalement stupéfait, tétanisé par le spectacle qui s'offre à moi. Georges, bâillonné et ligoté sur le sol... — *un gigot d'agneau à ses côtés ?!* — en train de gesticuler comme un beau diable.

— Ne me dites pas que c'est ma femme qui vous a mis dans cet état ?! je m'exclame en attrapant une paire de ciseaux pour couper... *mes cravates ?!* et le libérer.

— Elle m'a assommé ! lâche-t-il, vert de rage, en se relevant et me désignant la bosse sur son crâne. Avec ce pauvre gigot, ajoute-t-il en le ramassant. Puis elle m'a ligoté et, avant de me bâillonner, m'a dit : « Vous direz à mon mari qu'il ferait mieux d'y réfléchir à deux fois avant d'utiliser l'un de ses braves employés pour faire son sale boulot ! Ne le prenez pas personnellement, vraiment ! Et juste entre nous, si cela avait été la tête de Geoffrey, j'aurais tapé beaucoup... beaucoup plus fort ! J'espère que je ne vous ai pas fait trop mal, Georges ? » Comme je répondais que non, elle m'a mis ce bâillon...

Il se frotte la tête en bougonnant, puis ajoute :

— Elle m'a souhaité une *bonne* journée avant d'éclater de rire et de filer en vitesse...

— Bordel, Georges ! Comment avez-vous pu vous laisser neutraliser aussi facilement par une femme qui a l'air d'une souris à côté de vous ?

— Parce que j'étais loin d'imaginer de quoi elle était capable, rétorque-t-il avant d'avalier un verre d'eau. Croyez-moi, si j'avais su, je me serais méfié... De plus, tout se passait bien. Je lui avais préparé du café et des petites brioches... nous discutons agréablement... Je ne comprends pas comment elle a pu deviner que je devais la retenir ici jusqu'à votre arrivée...

— Vous en avez probablement trop fait, dis-je en attrapant mon téléphone et en appuyant sur la touche correspondant à ma diablesse d'épouse.

— Peut-être, consent-il de mauvaise grâce. Mais lorsque vous m'avez engagé, il n'a jamais été question de ce genre... de tâche, lâche-t-il du bout des lèvres.

Georges travaille pour moi depuis mon installation à Paris, et je ne peux que louer son professionnalisme. C'est un cuisinier hors pair et l'appartement a toujours été géré de manière irréprochable. Tout cela contre un salaire des plus conséquents, soit... Mais il est vrai que « garder ma femme jusqu'à mon retour » n'était encore jamais entré dans ses fonctions.

— Vous avez parfaitement raison, Georges, j'admets, alors que mon humeur s'assombrit au fur et à mesure que les sonneries s'égrènent dans le vide. Tout comme vous n'étiez pas censé vous retrouver assommé, ligoté, bâillonné par mon épouse... la petite peste ! J'en suis désolé.

Un sourire éclaire son visage débonnaire aux joues bien pleines.

— Ne vous inquiétez pas, Monsieur. Elle n'a pas tapé si fort, et puis, j'ai le crâne solide. Et si j'en crois ce qu'elle m'a dit, il valait mieux que ce soit moi que vous, ajoute-t-il avec un air malicieux.

— Vous avez certainement raison, dis-je en lui retournant son sourire. Je pense que mon crâne n'y aurait pas survécu.

*
* *

Quand j'entends enfin le bruit caractéristique de la clé dans la serrure – que je guette depuis plus de six heures – il est près de vingt et une heures. J'ai donc largement eu le temps de prendre une douche, de téléphoner à Angeline un nombre incalculable de fois sans qu'elle daigne décrocher, d'hésiter – là aussi, un nombre incalculable de fois – à joindre Aïdan pour qu'il la localise, et d'osciller entre la colère et le rire, à mesure que les minutes défilaient. Je lâche un bref soupir de soulagement – *Bordel ! Elle va me rendre dingue !* – avant qu'elle ne pénètre dans le salon où je suis installé. Si je ne me retenais pas, je la traînerais jusqu'au lit et je lui ferais l'amour comme un fou pour les six heures de torture qu'elle vient de me faire vivre. Pourtant, je me contente de l'observer en silence. Elle me rend la pareille en allumant une cigarette puis me tourne le dos – ce qui m'offre tout loisir d'admirer son magnifique petit cul moulé dans un jean – pour se diriger tranquillement vers le bar et se servir un verre. Oh oui, si je ne me retenais pas, je lui arracherais ce putain de jean pour commencer ! Et ensuite, je ferais de même avec sa

culotte... J'étouffe un juron en serrant les poings. Elle ne se décide toujours pas à prendre la parole et il me semble évident qu'elle n'a pas l'intention de me faciliter les choses.

— Au cas où tu souhaiterais le savoir, Georges va bien.

— Je peux t'assurer que j'aurais frappé de toutes mes forces si tu avais été à sa place, lance-t-elle d'une voix pleine de rage contenue.

Sa colère me galvanise comme un adolescent surexcité.

— Et je ne te raconte même pas si cela avait été la tête de Sasha...

J'ai besoin de tout mon self-control pour ne pas lui sauter dessus, cependant je lâche d'une voix éraillée :

— Jalouse ?

Heureusement pour toi, le gigot ne se trouve pas à sa portée... Pas plus qu'un quelconque objet coupant, souffle une petite voix dans ma tête au souvenir de son lancer de couteau avec Luke, et au vu du regard noir qu'elle darde sur moi. Tout en sachant que ce n'est certainement pas la meilleure façon de la calmer, je ne peux m'empêcher de murmurer en la dévorant des yeux :

— Tu n'as pas idée de l'effet que ça me fait de te savoir jalouse, ma puce...

— Détrompe-toi ! J'en ai une idée assez précise, souffle-t-elle en jetant un œil sur mon entrejambe, puis avec un drôle de sourire, elle ajoute : Malheureusement pour toi, et selon les termes du contrat...

Elle s'interrompt un instant pour aller fouiller dans son sac et en retirer des feuillets.

— Donc, d'après les termes négociés par mon avocate, je suis provisoirement dans l'impossibilité de remplir mes devoirs conjugaux, lâche-t-elle avec un grand sourire en me les brandissant sous le nez. Pas de sexe !

Je découvre ce qui s'avère être... *une ordonnance ?!... avec un arrêt de travail de quinze jours ?!* Je me lève d'un bond du canapé.

— Et ne va surtout pas imaginer que c'est un faux, précise-t-elle d'une voix enjôleuse. Cependant, tu peux toujours t'amuser à vérifier si le cœur t'en dit...

— Bordel ! je la coupe soudain, furieux. Tu te fous de moi ou quoi ?!

— Pas du tout, le choc que j'ai reçu...

— Le choc ? Quel choc ?! Quel putain de choc as-tu reçu ?!

Elle avale une longue gorgée de vin – une putain de longue gorgée, ce qui m'agace prodigieusement – avant de me répondre :

— Apprendre que tu voyais toujours Sasha m'a causé un véritable choc... et devant mon état de fragilité psychologique extrême et pour éviter tout geste inconsidéré de ma part, le médecin m'a prescrit un arrêt de travail de quinze jours. Il a bien stipulé aussi que je devais éviter toute situation stressante... Bref, comme le stipule le contrat : en cas de maladie, je suis relevée de mes devoirs conjugaux. Sarah, que j'ai eue au téléphone aujourd'hui, m'a bien signifié que tu étais tenu de respecter cet arrêt de travail...

Avec un plaisir évident, elle laisse sa phrase en suspens alors que je bouillonne de rage, puis elle reprend d'une voix suave :

— Mais je n'ai pas besoin de te rappeler ce que tu as signé, n'est-ce pas ?

Bordel ! Si je ne me retenais pas, je lui assénerais une fessée dont elle se souviendrait longtemps. Je reste silencieux un long moment en songeant que décidément, cette femme, *ma femme*, est unique ! Exaspérante au possible. Impulsive. Adorable. Passionnée. Fragile. Jalouse... Et j'adore ça ! Et surtout, je me dis que pas une femme en ce monde ne me fait ressentir ce qu'elle me fait ressentir...

— Tu n'es qu'une petite peste, je lâche en éclatant de rire.

— Connard ! rétorque-t-elle, furieuse.

— Oui, mais un connard fou de toi. Maintenant, mettons les choses au point au sujet de Sasha...

— Je ne veux pas entendre parler de cette pétasse !

Je la saisis par les poignets et la force à s'asseoir sur le canapé.

— Tu as peut-être un arrêt maladie, ma puce, mais pour le reste, tout fonctionne bien. Donc, tu vas rester gentiment assise sur ce putain de canapé et écouter ce que j'ai à te dire ! Si j'ai revu Sasha, c'est uniquement pour le travail. Elle a été engagée par notre société, il y a plusieurs mois de cela, car son profil correspondait exactement à ce que nous recherchions pour les négociations que nous menons avec les Chinois.

— Son profil ? lâche-t-elle avec surprise.

— Oui, nous avons besoin d'un excellent analyste financier, possédant aussi des connaissances très pointues dans le domaine de la cyber-sécurité... et il se trouve que Sasha est une excellente analyste financière, avec des compétences très pointues, et que son CV était le seul à mentionner qu'elle maîtrisait aussi parfaitement le mandarin. Ce qui est assez rare. Tu connais la suite... Mais, depuis que tu l'as vue à la vente aux enchères et que je lui ai appris mon mariage, je ne l'ai jamais revue que dans le cadre de notre travail ! Pas plus ! Je la verrai encore, car il se trouve que les négociations ne sont pas terminées. Toutefois, je le répète, il ne se passe plus rien d'autre entre elle et moi... Je n'ai envie que d'une seule femme, et il se trouve que c'est *ma femme* !

Bordel ! Comme je l'aime quand elle est folle de colère ! J'adore voir ses yeux s'assombrir alors que je ne suis qu'à quelques centimètres d'elle... sentir son souffle s'accélérer... voir l'envie et la passion briller dans ses yeux... Et même si, à l'instant précis, elle préférerait se pendre plutôt que m'avouer qu'elle aussi a envie de moi, je le vois. Je le ressens. Dans chaque parcelle de mon corps. De mon cœur. Elle brûle de désir pour moi. Tout comme je brûle pour elle.

Et tu penses pouvoir tenir ainsi quinze jours, ma puce ? je songe alors avec un grand sourire...

Chapitre 21

Quatre jours ! Quatre jours que j'ai eu la fabuleuse idée de me faire prescrire ce maudit arrêt de travail. *Pas de sexe pendant quinze jours*. J'étais persuadée que Geoffrey se précipiterait dès le lendemain chez le médecin pour contester le diagnostic... sauf que pas du tout ! Et comme j'ai aussi eu la brillante idée, avant le mariage, de le libérer de la clause de fidélité, je ne peux m'empêcher de me demander s'il ne va pas décider d'aller voir ailleurs... et quand je pense à *ailleurs*, je pense à... Sasha, bien sûr ! Je n'en reviens toujours pas qu'elle soit analyste financière. Excellente, en plus ! Avec des connaissances pointues en cybersécurité ! Et maîtrisant parfaitement le mandarin ! Ce n'est sans doute pas juste le mandarin qu'elle maîtrise... Et comme si cela n'était pas suffisant, quand Geoffrey m'a annoncé, hier soir, qu'un dîner d'affaires était prévu avec leurs interlocuteurs chinois auquel assisterait Sasha – évidemment puisqu'elle est leur analyste financière, excellente, avec ses connaissances pointues et sa parfaite maîtrise du mandarin ! –, il a fallu que je pique une crise. De colère, j'ai refusé de l'accompagner en prétextant que j'avais un rendez-vous, le même soir, pour un entretien d'embauche. Ce qui a eu pour effet de le mettre en rage à son tour. Puis il m'a fait remarquer que, puisque je tenais tant à lui faire suivre les clauses du contrat, il était hors de question que je ne les respecte pas de mon côté. Ce à quoi j'ai répondu qu'il pouvait toujours rêver... et aller au diable !

— Encore un peu de café, Madame ?

Je lève les yeux sur Georges qui m'adresse un sourire. Il ne m'a pas tenu rigueur de mon coup sur la tête. Au contraire, je crois même qu'il m'apprécie bien... à partir du moment où je ne décide pas de me mettre aux fourneaux. Ma tentative, deux jours plus tôt, ayant déclenché un feu dans *sa* cuisine. J'ai alors compris que mieux valait lui donner un coup sur le crâne que s'attaquer à son domaine.

— Non merci, je réponds d'une voix lasse en jetant un œil sur la terrasse.

— Quelque chose ne va pas ?

Sa voix est pleine de sollicitude. Je lui adresse un sourire, toutefois le cœur n'y est pas. Depuis quatre jours, je suis une véritable boule de nerfs. Je ressasse sans cesse les paroles de Geoffrey à propos de Sasha. Je voudrais le croire quand il m'affirme qu'elle ne représente plus rien pour lui. Vraiment ! Pourtant, je n'y arrive pas... Non seulement cette pétasse a un physique de rêve, mais en plus, elle a la tête bien remplie ! C'est une femme indépendante, avec un super boulot. Comment cela pourrait-il aller ? Alors que je passe mes journées toute seule à tourner en rond et à les imaginer ensemble au bureau, et mes nuits avec lui sans jamais qu'il me touche... si ce n'est un petit baiser sur le front avant de me souhaiter une *bonne nuit* !

— Non, tout va bien, dis-je en pianotant distraitemment des doigts. C'est juste que... je n'ai pas encore pris mes marques... ici... et les journées me semblent parfois longues.

Est-ce bien moi qui ai dit une chose pareille ?! Moi ?! La fille qui dispose d'une carte de crédit au budget indécent ? Moi qui, quelques mois plus tôt, aurais certainement trouvé mille et une

façons d'occuper ma journée en shopping, soins dans des instituts...

— C'est normal pour une jeune mariée, me fait remarquer Georges en disposant sur le comptoir de marbre noir les ingrédients nécessaires à sa recette.

— Sûrement, dis-je en songeant que la jeune mariée doit se trouver un potentiel employeur le plus rapidement possible pour dîner avec lui afin d'étayer son mensonge. Bon, je vous laisse... à moins que vous n'ayez besoin d'un coup de main ?

Son regard horrifié me déclenche un fou rire et je file dans la chambre. J'attrape mon téléphone pour appeler Justine.

— Ça va, ma Juju ?

— Topissime, répond-elle d'une voix encore endormie. J'ai passé une heure à attendre Luke qui n'est jamais venu à notre rendez-vous. Une autre heure à essayer de le joindre pour savoir ce qu'il lui était arrivé. En vain. Et j'ai fini par téléphoner à Aïdan tellement j'étais inquiète, juste pour savoir s'il n'avait pas eu un accident...

— Et alors ?

— La seule chose que j'ai réussi à apprendre, c'est qu'il n'était ni à l'hôpital ni à la morgue... Quand je pense que cet enfoiré a débarqué dans le club où je me trouvais après avoir demandé à son pote de me localiser et qu'il n'a même pas pris la peine de me passer un coup de fil pour annuler un rendez-vous qu'il me donne ou pour s'excuser...

J'ai mal pour elle... et j'ai soudain des envies de meurtre.

— C'est un sale connard !

— Tu m'avais pourtant prévenue, Angie, reconnaît-elle d'une voix triste qui me fait monter les larmes aux yeux. Je ne comprends vraiment pas... Ça fait des jours qu'il me sollicite pour obtenir ce rendez-vous avec moi, et quand enfin j'accepte, il ne vient pas ?! Et pas un seul coup de téléphone...

— Je suis tellement désolée, ma Juju...

Je l'entends soupirer dans l'écouteur, allumer une cigarette puis, d'une voix qu'elle essaie de rendre plus enjouée :

— Bon, dis-moi... et toi, comment ça va ?

Je lui explique en quelques phrases ce que j'attends d'elle et nous convenons de nous retrouver en bas de chez moi une heure plus tard. Le temps pour elle de prendre une douche et de passer ensuite me chercher en voiture.

*
* * *

Quand nous débarquons devant l'agence, deux heures plus tard, et même si transparaissent encore des traces de chagrin sur son visage, j'ai tout de même réussi à dérider Justine. Je crois que mon plan pour étayer mon mensonge y est pour beaucoup.

— Pour avoir un rendez-vous aujourd'hui, j'ai assuré que tu étais prête à déboursier le double, voire le triple s'il le fallait, dit-elle en appuyant sur la sonnette avec un air mutin qui me fait

chaud au cœur. À condition, bien sûr, que tu trouves ce que tu veux...

C'est une jeune femme tout sourire qui nous ouvre la porte et nous conduit dans un bureau, après nous avoir demandé si nous désirions des rafraîchissements. Je jette un regard autour de moi et, tout en prenant place dans l'un des sièges, je chuchote à mon amie :

— Je ne voyais pas ça comme ça.

— Tu croyais quoi ?

— À vrai dire, je ne sais pas, dis-je en détaillant la pièce à la décoration épurée, au centre de laquelle trône un magnifique bureau de style Directoire et aux murs ornés de quelques tableaux abstraits de couleurs vives. J'ai plus l'impression d'être dans le cabinet d'un chirurgien esthétique de grand renom que dans un...

— Bonjour, Mesdames, lance une voix féminine qui me stoppe net. D'après Justine, l'affaire semblait assez urgente ?

Je me tourne vers la voix pour découvrir une femme brune d'une grande beauté. Je reste quelques secondes à la détailler, muette de stupéfaction.

— Les gens sont souvent surpris lorsqu'ils me voient pour la première fois, ajoute-t-elle, les yeux pétillants. Je suis probablement bien loin de l'image qu'ils se font d'une personne proposant des services... un peu particuliers, et tout cela dans la plus grande confidentialité, cela va sans dire.

La jeune femme qui nous a reçues revient avec un plateau chargé de boissons fraîches, ce qui me permet de reprendre mes esprits. Un peu nerveuse, j'allume une cigarette en voyant que Justine a déjà allumé la sienne. Après avoir pris des nouvelles de mon amie, Mathilde m'explique le fonctionnement de son agence...

— Les femmes qui viennent me voir, commence-t-elle d'une voix douce, sont toutes plus différentes les unes que les autres, et il en est de même pour leurs désirs, leurs attentes. Je suis là pour répondre à leurs souhaits, aussi étranges puissent-ils être. Cela peut aller d'une simple compagnie masculine le temps d'un dîner, d'une sortie à l'opéra ou d'un week-end au ski... à la réalisation d'un fantasme. Il n'y a aucun jugement sur les rêves qu'elles ont envie de voir se réaliser. Nous sommes juste là pour les aider à les mettre en œuvre, et cela dans les meilleures conditions. Nous veillons simplement à ce que tout soit parfait ! Bien entendu, pour que le rêve devienne réalité, j'ai besoin de savoir précisément ce que la personne désire...

Je jette un regard sur Justine en me demandant comment elle a pu découvrir cette agence, et ce qu'elle est venue satisfaire ici comme désir... Son petit sourire coquin me signifie qu'elle a parfaitement compris les idées qui me trottent dans la tête. Avec un petit signe du menton, elle m'encourage à me lancer. Après tout, ma demande va paraître d'une banalité peu commune vu le discours que Mathilde vient de me tenir.

— J'ai besoin d'un homme pour m'accompagner à un dîner, dis-je d'une voix pas très assurée. Un homme qui se fasse passer pour un employeur potentiel et qui soit physiquement...

J'ai l'impression d'être dans un univers parallèle où je serais en train de faire mon marché en cherchant le légume le plus beau, le plus fort, le plus sexy, le plus... sauf que le légume, là, c'est un homme !

— Un homme qui corresponde à mes critères de beauté masculine. Je veux aussi qu'il soit élégant, à l'aise dans un milieu privilégié, qu'il parle au moins l'anglais et l'italien sur le bout des doigts... et si à cela, s'ajoutait le mandarin, ce serait parfait ! Qu'il pratique un sport de combat... je n'ai pas de préférence sur ce point, cela peut être la boxe ou tout autre chose...

Mathilde me pose encore un tas de questions, prend des notes. Le sentiment de malaise que j'avais au départ a complètement disparu et je continue ainsi à énumérer la liste des critères qui me semblent indispensables. Ensuite, elle sort son ordinateur et me présente, au bout de quelques minutes à peine, deux photos.

— Tous deux correspondent parfaitement à vos souhaits, dit-elle alors que nous nous penchons simultanément, Justine et moi, pour les observer avec attention. Chacun s'exprime parfaitement dans cinq langues, dont le mandarin... C'est cette spécificité, sachez-le, qui en a écarté beaucoup d'autres qui auraient pu correspondre à ce que vous recherchez.

— En même temps, comme je ne comprends pas un mot de cette langue, dis-je en fixant les deux photos, ce sera difficile à vérifier pour moi.

— Mais il m'a semblé comprendre que votre mari parlait couramment cette langue, souligne Mathilde d'une voix douce. Alors je peux vous garantir que ces deux candidats ne failliront pas s'ils doivent dialoguer avec lui.

— Moi, je craque pour le brun ténébreux, lance Justine avec un clin d'œil.

Je lui souris avant d'ajouter :

— Alors, ce sera lui !

Ai-je vraiment réussi à dénicher l'homme – au physique de rêve – qui va jouer le rôle de mon employeur imaginaire, et ce, en moins de deux heures ? Et tout cela grâce à une rémunération exorbitante... réglée par mon mari ?!

Je crois bien que oui.

Il ne reste plus qu'à espérer que le candidat retenu joue son rôle à la perfection...

Chapitre 22

La journée est passée si vite que je n'ai pas vu le temps défilier, et elle aurait été des plus agréables si je n'avais reçu ces foutus SMS.

Ne m'attends pas pour dîner. Un problème à régler au travail. Je t'embrasse. GL.

Quand je l'ai reçu, nous sortions tout juste de l'agence, Justine et moi. Du coup, nous sommes allées au Bar Flûte – notre ancien quartier général – pour nous remonter le moral à grand renfort de champagne et de toasts au caviar. Emportées dans notre lancée, nous avons même préparé une jolie surprise à ce traître d'Aïdan. Après tout, s'il n'avait pas localisé Justine et fourni l'information à son pote, mon amie n'en serait pas là ! Le second message est arrivé alors qu'elle venait de me déposer à l'appartement.

La vie n'est pas un conte de fées.

Suivi du troisième dans la foulée.

Tout semble calme, mais les apparences sont trompeuses.

Autant dire qu'il ne m'a pas fallu longtemps pour deviner quel était *le problème* qui empêchait Geoffrey de rentrer dîner avec moi... Cette garce de Sasha ! Laquelle s'amusait en plus à me narguer avec ses putains de SMS ! Je sais désormais qu'elle s'y connaît en cybersécurité, alors quoi de plus facile pour elle que de ne pas faire apparaître son numéro de téléphone ? Et dire que cette dingue a les clés de l'appartement !

J'ai donné à Georges pour mission d'en faire changer toutes les serrures. Immédiatement ! Même si ma requête soudaine l'a surpris, en moins de trente minutes tout était programmé, et un serrurier est arrivé une heure plus tard pour remplacer les verrous de l'entrée.

Plus de risque que cette garce vienne faire un tour ici en catimini, maintenant.

Je jette un œil sur ma montre en songeant que *le problème* à régler prend beaucoup... beaucoup trop de temps ! PussyCat dort tranquillement sur le canapé alors que je fais d'incessants allers-retours entre la terrasse et le salon pour tenter de me calmer. À presque minuit, je m'écroule à ses côtés en maudissant Geoffrey, Sasha, Luke... sans oublier Aïdan, avec l'envie furieuse de les faire souffrir longtemps et jusqu'à ce que mort s'ensuive. J'ai bien conscience que ma jalousie devrait être le cadet de mes soucis en ce moment. Mais comme d'habitude, je préfère la dérobade. Affronter la dure réalité du *secret* de Geoffrey me tétanise. C'est tellement plus confortable de faire comme si... comme si je ne savais rien. Comme si Geoffrey était un homme comme les autres...

Ce sont de violents coups frappés à la porte, associés à la sonnerie furieuse du carillon, qui me tirent brusquement du sommeil. Un peu hagarde, je file ouvrir en me souvenant que Geoffrey n'a pas la nouvelle clé.

— Tu mériterais de passer la nuit sur le palier, je marmonne en lui ouvrant.

— Ça fait quinze minutes que je tambourine comme un forcené ! lâche-t-il d'un ton sec et qui me porte aussitôt sur les nerfs. J'aimerais bien savoir pourquoi on a fait changer la serrure sans même m'en avertir.

D'accord, *Monsieur* est de mauvais poil ! Eh bien, il n'est pas le seul dans ce cas !

— Désolée de m'être endormie en attendant le retour du guerrier ! Cela ne serait pas arrivé si tu étais rentré à une heure décente...

Il pousse un soupir – qui me hérissé encore plus – en me demandant si j'ai bien reçu son message. Je le suis dans le salon où il se sert un verre. Comme je n'ai toujours pas répondu, il repose sa question en haussant les sourcils.

— Oui, j'ai bien eu ton message, mais je ne savais pas que « *Ne m'attends pas pour dîner* » équivalait à se pointer à l'aube !

— Nous avons dû faire face à une avalanche de problèmes, et si j'avais pu rentrer plus tôt, je l'aurais fait...

— Tu m'étonnes ! Une avalanche de problèmes du nom de Sasha, oui !

Il avale une longue gorgée tout en me fixant.

— Je t'ai déjà expliqué pour Sasha, et je te sais assez intelligente pour que je n'aie pas besoin de me répéter, dit-il en retirant sa cravate et en la jetant négligemment sur la table basse. De plus, je ne suis pas vraiment d'humeur à supporter une scène qui n'a pas lieu d'être.

— Qui n'a pas lieu d'être ?! Tu te pointes à une heure du matin, sans même m'avoir passé un coup de téléphone, et je devrais t'accueillir avec le sourire ?!

— C'est une probabilité que je n'envisageais pas du tout vu la mine que tu affiches depuis quatre jours en ma présence.

— Sois plus précis, je gronde, la voix pleine de colère contenue.

Il déboutonne sa chemise, retire ses chaussures, puis son pantalon. Depuis mon installation chez lui, j'ai pu remarquer que c'était sa tenue favorite : boxer/chemise ou tee-shirt ou encore, ce que je préfère le plus, torse nu ! Malgré ma fureur, je ne peux m'empêcher d'admirer son corps aux abdominaux sculptés. Ses cuisses fermes. Son torse qui se soulève à chacune de ses respirations et à la pilosité très légère... J'en ai soudain la gorge très sèche. Dormir chaque nuit à ses côtés sans recevoir la moindre caresse de sa part ? Un véritable calvaire ! Sentir son odeur. Frôler sa peau sans pouvoir le toucher à loisir ? Une torture !

— C'est pourtant simple à comprendre, lâche-t-il. Depuis le début de ton *arrêt maladie*, pas une seule fois tu ne m'as adressé un sourire...

Vraiment ?!

— Nous n'avons pas eu une seule conversation où tu n'aies, à un moment où un autre, inclus Sasha. Et je dis bien pas une seule !

Ohhhhh...

— Je n'ai rien fait contre ton *impossibilité* à remplir tes devoirs conjugaux, mais n'insulte pas mon intelligence en pensant que j'ai gobé une connerie pareille !

Je me disais aussi...

— Non, j'essaie simplement d'être patient avec toi. Et crois-moi, vu mon caractère, cela me demande de sacrés efforts. D'autant plus que tu ne fais rien pour m'y aider...

Mmmm... là, j'avoue...

— Alors... j'attends que tu te décides enfin à me faire confiance... Vraiment !

J'aimerais tellement ! Sauf que...

Il pousse un long soupir. Son début de barbe ajoute à son côté sauvage et sexy.

— Je ne peux pas te forcer à croire en moi quand, à l'évidence, tu n'es déjà pas capable d'avoir confiance en toi... Je peux supporter quinze jours d'abstinence, murmure-t-il d'une voix rauque. Et même plus encore, si tu le désires. Et pourtant, tu n'as pas idée de l'enfer que tu me fais vivre...

Oh si ! Parce que je me suis infligé le même. J'ai une envie folle de passer mes doigts dans ses cheveux en bataille. De glisser mes lèvres sur chaque parcelle de sa peau nue. Ma respiration s'accélère tandis que des fourmillements parcourent mon corps. Je sais qu'il lit dans mon regard et dans mon attitude tout le désir qu'il m'inspire. Parce qu'il n'est que reflet du sien. Je sais qu'il est aussi conscient que moi de l'attraction incontrôlable et redoutable qui nous aime l'un à l'autre.

— Je suis capable de tout endurer pour toi, ma puce. Tout simplement parce que je t'aime...

Et moi, j'aime sentir son souffle chaud sur mon visage. Je veux faire courir mes lèvres sur son corps, le sentir frémir sous les caresses de mes mains, l'entendre gémir mon prénom, suffoquer... L'entendre encore me dire qu'il m'aime avec ce regard farouche qui accompagne ses mots. Des mots qui me transportent autant qu'ils me font peur. Ma mère aussi me les chuchotait, me les murmurait, me les chantait. J'étais ce qu'elle aimait le plus au monde... et pourtant, cela ne l'a pas empêchée de m'abandonner. J'aimerais le croire. Vraiment ! Ce n'est pas que je ne veux pas. C'est juste que je n'y arrive pas.

— J'ai besoin de toi, souffle-t-il. Mais tu es toujours sur la défensive, dans l'attente du moment où je vais te décevoir. Comme si tu l'espérais, même !

La rage et une certaine forme de désespoir que je perçois dans sa voix me font tressaillir. A-t-il raison ? Suis-je dans l'attente de ce moment fatidique ? Celui où il me prouvera qu'il est en tout point identique à elle ?

Chapitre 23

Je me crispe en voyant Geoffrey serrer les mâchoires. Georges s'est éclipsé discrètement dès que le ton de la discussion est monté d'un cran. Mon mari plonge son regard dans le mien et je suis aimantée. Le désir est là. Lourd. Palpable. Grésillant entre nous. Et d'autant plus puissant qu'il est toujours inassouvi... *Encore cinq jours*, ne puis-je m'empêcher de décompter tout en me traitant d'idiote à camper ainsi sur mes positions. Seulement, Geoffrey a déjà une telle emprise sur moi que capituler serait encore ajouter une victoire à son palmarès.

— Je te demande simplement de lui rendre visite avant notre départ pour New York, insiste-t-il en déposant sa tasse sur le comptoir. Tu ne peux pas partir en étant fâchée contre lui.

Je sais bien qu'il a raison... Mon père a volontairement repoussé son départ pour la Suisse, toutefois je ne suis toujours pas allée le voir depuis mon retour. Je lui ai téléphoné, mais notre conversation a été brève et impersonnelle. J'ai encore besoin de temps. Malheureusement, depuis que Geoffrey m'a annoncé notre future installation de l'autre côté de l'Atlantique, j'en manque cruellement. Et son insistance à vouloir me réconcilier à tout prix avec mon père m'agace au plus haut point. Accepter d'aller vivre à New York – même si j'adore l'effervescence de *Big Apple* – n'a pas été facile en soi... Cela veut dire ne plus voir Justine chaque fois que j'en ai envie. Ou besoin. *C'est-à-dire presque tous les jours en ce moment !* Sans compter le fait que Barbara – mon adorable belle-sœur – y réside déjà. Et d'autant plus que Sasha y sera très souvent – elle aussi ! – tant que ce foutu contrat avec les Chinois n'aura pas été signé, puisque *Mademoiselle* fait toujours partie de l'environnement professionnel de mon mari. La seule à avoir été ravie par la nouvelle est Sarah, qui m'a aussitôt informée que nous avions intérêt à mettre une chambre d'amis à sa disposition pour les week-ends où elle viendra nous rendre visite. Et même si je suis heureuse de me dire que nous nous verrons plus, cela n'atténue pas l'angoisse que je ressens. C'est déjà tellement difficile à Paris. J'ai peur que cela soit pire encore dans une ville que je connais si peu et où je vais me retrouver seule...

— Esquiver le problème ne le résoudra pas. Charles a toujours agi avec l'unique volonté de te protéger.

Je laisse échapper un énorme soupir tandis que, de son pouce, il caresse mes lèvres. Je gigote nerveusement sur le tabouret.

— Peut-être, mais j'ai encore besoin de temps...

Il jette un bref regard par la baie vitrée, puis reporte toute son attention sur moi. Dans son costume sombre, il est d'une virilité affolante. Bouleversante. Sa main se pose sur ma nuque et, tout doucement, il me fait lever.

— Cesse de remettre à demain ce que tu peux faire aujourd'hui, lâche-t-il d'une voix enrouée. Chaque seconde qui s'écoule est perdue à jamais quand on ne la passe pas avec les gens qu'on aime.

C'est pour ça que je campe sur mes positions. Pour ce pouvoir qu'il a sur mon corps et mon esprit avec ses mots, ses regards, ses caresses... Il est capable de tout me faire accepter. J'ai la sensation d'être dépossédée de mon libre arbitre.

— Quand tu te comportes ainsi, ça me donne l'impression d'être une poupée dont tu t'amuses à tirer les ficelles pour obtenir ce que tu souhaites...

— Bordel ! rugit-il en s'éloignant comme si je l'avais frappé. Comment peux-tu sortir des conneries pareilles ?!

Il me regarde comme si... comme si... Je n'arrive pas à lire dans ses yeux ce qu'il pense vraiment, mais je sens sa rage et un déchaînement d'émotions toutes plus contradictoires les unes que les autres. Mes mots l'ont blessé à un point que je n'imaginai pas, et je ne sais pas pourquoi.

— C'est ce que je ressens, Geoffrey, c'est juste...

— Tu penses que je te manipule ?! me coupe-t-il d'une voix sifflante, les poings serrés et le corps tendu, prêt à exploser. C'est ce que tu penses ?!

Et je comprends soudain ce qui a provoqué cet embrasement. *Son père manipulateur*. Même si je n'ai pas employé ce terme précis, ce que j'ai dit le laissait à penser...

— Si j'ai bien compris, tu me considères comme un manipulateur cynique et sans morale, menteur, tueur et dangereux pour son entourage ? C'est comme ça que tu me vois ?

Son ton me glace autant que la façon dont il me regarde. Pourquoi dialoguer est-il si difficile entre nous ? *Peut-être que son secret est trop lourd pour toi ?* me souffle une petite voix dans ma tête. Il laisse échapper un juron, puis se met à marcher de long en large dans la cuisine. Les jambes flageolantes, je prends appui sur le comptoir pour me soutenir. Ma respiration est saccadée.

— Bordel ! C'est si compliqué pour toi de me répondre ? lâche-t-il en s'arrêtant brusquement devant moi.

— Ce qui est compliqué, je murmure, la gorge nouée, c'est cette avalanche d'émotions que je ressens pour toi et sous laquelle j'ai la sensation de me perdre... Parfois, j'ai l'impression de manquer d'air ou d'en avoir trop. D'être dans une voiture lancée à une vitesse vertigineuse, sans conducteur et sans freins... et...

Je m'interromps. À bout de souffle. Les mains gelées.

— Et quoi ? Dis-moi...

Les pensées se bousculent dans ma tête. Chaotiques et incohérentes. Des sanglots se forment dans ma gorge. Il immobilise mon visage entre ses mains. Tout près du sien. Malgré moi, je ne peux m'empêcher de le trouver beau à couper le souffle.

— Ne te dérobes pas encore une fois, gronde-t-il.

Alors que j'ai passé ma vie à ne faire que ça ?

— Je sais... qu'on va... finir droit dans le mur. Que cela ne peut finir qu'ainsi, réussis-je enfin à dire dans un murmure pitoyable. Tu n'y peux rien... C'est une évidence. Mon évidence...

Je m'écarte brutalement de lui et cours me réfugier dans la chambre, où je m'enferme à double tour.

— Angeline !

Je plie les genoux et me laisse glisser le long du mur. J'aimerais fondre en larmes, seulement je n'y arrive pas. Il m'a poussée à bout. Jusque dans mes derniers retranchements. Et je lui ai dit la vérité. Celle qui est au plus profond de moi. La seule. Peut-être pas celle qu'il souhaitait ou voulait entendre, mais la seule à laquelle je crois. Vraiment. Et le fait de l'avoir exprimée de vive voix me la fait paraître plus tangible encore.

— Ouvre-moi cette putain de porte !

Quand je lui affirmais que je voulais tout lui donner. Tout ! Ce n'est pas juste à lui que je mentais. C'était d'abord à moi-même. Je veux tout de lui. Pourtant, je suis incapable de tout lui donner. Je suis incapable de l'aimer. Pour la première fois, je vois tout ce dont ma mère m'a dépossédée en m'abandonnant. Et là, je fonds en larmes.

Chapitre 24

J'ignore combien de temps je reste enfermée, à pleurer sans bruit, avec en écho les coups que Geoffrey donne sur le battant de la porte – très solide – et sa voix qui me hurle de lui ouvrir. Brusquement, le silence se fait. Je tends l'oreille en pensant qu'il s'est enfin décidé à quitter les lieux. Mais le son de sa voix m'avertit aussitôt du contraire. Quelques minutes à peine plus tard, la sonnette retentit, puis le murmure confus de paroles indistinctes monte jusqu'à moi. Il me faut quelques minutes encore pour discerner les voix d'Aïdan et de Luke et une autre, féminine, dont je ne parviens pas à savoir si elle appartient à... *Sasha ?!* Ce qui a pour effet de calmer mes larmes sur-le-champ. Je me relève d'un bond. *Si jamais cette garce a eu le culot de mettre les pieds ici*, me dis-je en ouvrant brusquement la porte. Quatre paires d'yeux se braquent aussitôt sur moi. Je lâche un soupir de soulagement en découvrant que la troisième voix n'appartient pas à Sasha mais à une jeune femme brune – la trentaine, pas plus grande que moi malgré ses talons, moulée dans une jupe crayon et un chemisier dont l'ouverture est un peu trop suggestive à mon goût – que je rencontre pour la première fois... et qui a sa main posée sur l'avant-bras de Geoffrey. Ce qui me hérisse au plus haut point. Je n'apprécie pas du tout non plus la façon dont elle me regarde pendant quelques secondes – *comme si j'étais un problème ?!* – avant d'afficher un sourire factice. Du coin de l'œil, j'aperçois Georges qui tend des compresses à Geoffrey et qui disparaît dans la foulée. Simultanément, j'enregistre que la brune s'en empare pour nettoyer les plaies sur la main de Geoffrey, que Luke et Aïdan m'observent avec, sur le visage du premier, une expression indéchiffrable – mais pas le moins du monde bienveillante à mon égard –, de l'étonnement et une certaine... tristesse ?! sur les traits du second. Un regard très rapide par-dessus mon épaule pour constater les dégâts sur la porte, puis sur la main de Geoffrey. Je ne sais pas ce qui me fait le plus mal. *Qu'il se soit bousillé la main à cause de toi, peut-être ?!* me souffle une petite voix dans ma tête. *Ou que ce soit cette inconnue – qui commence sérieusement à me taper sur le système – qui le soigne à ta place... Et pas besoin d'être voyante pour savoir qu'elle aimerait être à TA place justement*, continue la petite voix avant d'ajouter encore : *Tu avais raison, vous allez finir droit dans le mur !*

— Merci Cathy, m'interrompt la voix de Geoffrey. Angeline, laisse-moi te présenter notre assistante...

Notre assistante ?!

— Enchantée de faire votre connaissance, Madame Lancaster, dit-elle en me tendant la main.

Je reste immobile alors qu'une multitude de questions assaillent mon cerveau : que veut dire ce pronom possessif ? Juste une assistante ? Ou elle aussi, tout comme Sasha, a-t-elle eu droit à un traitement particulier de ta part ? Peut-être même de votre part à tous les trois... et en même temps, qui sait...

— Angeline ?

— Désolée, je marmonne en me contraignant à lui tendre la main pour faire preuve de bonnes manières. J'avais la tête ailleurs...

— Croyez bien que nous sommes désolés de venir ainsi jusque chez vous, dit-elle alors que je ne peux m'empêcher de noter chaque détail de son apparence. Mais un rendez-vous très important est prévu et...

— Laissez-moi quelques minutes, la coupe Geoffrey.

— Très bien, lâche-t-elle avec un sourire. Nous allons boire un café en t'attendant, les garçons et moi...

De constater qu'elle le tutoie, que ce n'est sans doute pas la première fois qu'elle boit le café ici et avec *les garçons*, déclenche un sentiment de jalousie féroce qui me submerge sans que je puisse le contrôler. Pendant que je la regarde disparaître, Luke s'approche de moi.

— Il me semble que Justine est en séjour à l'étranger... Aurais-tu une idée concernant la date de son retour ?

Il lui semble ?! Je me demande si un violent coup de poing dans la trop belle gueule de ce connard ne me soulagerait pas. Je retiens un sourire en songeant que le petit plan de mon amie fonctionne parfaitement. Après leur rendez-vous avorté, Luke l'a inondée de messages. Heureusement, pour éviter toute nouvelle intrusion d'Aïdan, nous avons déjà envoyé le portable de Justine à ses parents. Après leur croisière dans les Caraïbes, ils ont fait un petit séjour à Las Vegas et sont maintenant aux Seychelles pour quelques jours... ce que ce connard sait déjà parfaitement, à n'en pas douter ! Et comme les parents de Justine ont l'intention de beaucoup bouger encore avant de rentrer sur Paris, ça promet d'être compliqué s'il veut la rejoindre.

— Non, je ne sais pas quand elle sera de retour. Et même si je le savais, tu serais le dernier que je mettrais au courant, je réplique d'une voix blasée, puis désignant Aïdan, j'ajoute : Demande donc à ton pote, *il te semble*, le petit génie de l'informatique ou sale espion à ses heures, de la localiser...

Le rire d'Aïdan éclate, et je lui lance un regard noir en songeant qu'il mérite vraiment ce qui lui pend au nez.

— Très bien, tu as eu ce que tu voulais, Luke, lâche Geoffrey en leur indiquant la cuisine. Je vous rejoins.

Ses deux amis me lancent un petit salut auquel je réponds en marmonnant un délicat : Bande de connards !

— On t'a entendue, m'informe Aïdan d'un ton réjouï.

— J'espère bien !

D'un geste agacé, Geoffrey se passe une main sur le front... celle qui ne porte pas de bandage.

— Tu as mal ? je l'interroge d'une voix misérable en essayant de me ressaisir.

Il replace une mèche de mes cheveux derrière mon oreille. Petit geste protecteur, tendre, intime, dont je suis déjà si dépendante.

— Non, ce n'est rien, m'assure-t-il. En revanche, quand tu me laisses derrière la porte, quand tu fais tout pour nous détruire, là, j'ai mal.

Les ombres qui assombrissaient son regard et son visage ne sont plus visibles. Il sourit et son regard ardent me transperce. Puis il m'attire contre lui et pose son menton sur le sommet de mon

crâne. Blottie ainsi, enveloppée de son odeur, de son parfum, de lui, je me sens soudain plus paisible.

— Je suis désolé d'être sorti de mes gonds, murmure-t-il d'un ton bourru. Mais que tu puisses me comparer à mon père...

— Je ne voulais pas dire ça, je l'interromps le souffle court.

— Je sais, et je peux comprendre que tu aies ce ressenti, mais c'est totalement faux. Je suis autoritaire, intransigeant, exclusif, possessif, passionné... uniquement pour toi...

Les battements de son cœur résonnent contre moi alors qu'il poursuit en me serrant plus fort dans ses bras :

— J'ai beaucoup de défauts. Tu peux dire aussi sans te tromper que je suis menteur et fin stratège, et cela m'a été des plus utiles dans le milieu des affaires... et dans la vie. Tu sais exactement ce dont je suis capable. Tu connais ce qu'il y a de pire en moi, mais...

Il se tait et je murmure dans un souffle :

— Mais tu n'es pas ton père.

— Merci, lâche-t-il d'une voix enrouée. Ma réaction a pu te paraître disproportionnée, mais qu'on puisse m'associer à lui de cette façon m'est réellement insoutenable.

Nous restons silencieux quelques minutes. Enlacés.

— Nous sommes sur plusieurs projets importants en ce moment, reprend-il en m'éloignant un peu de lui pour plonger son regard dans le mien. Il faut vraiment que je file, mais s'il te plaît, accompagne-moi au dîner ce soir...

Je ne sais si ce qui m'irrite le plus est de devoir supporter la présence de Sasha, celle de Luke ou tout simplement le fait de me retrouver dans un dîner où ma présence ne sera que pure figuration.

— Tu as oublié que j'ai moi aussi un dîner professionnel !

Je perçois une infime contraction dans sa mâchoire.

— Non, je n'oublie rien qui te concerne. Cependant, je pensais que tu avais annulé ce dîner.

— Tu comptes m'empêcher de travailler ?

— Je n'ai pas dit cela, mais il me semblait que, puisque nous partons dans quelques jours pour New York, ton rendez-vous n'était plus à l'ordre du jour...

Peut-être aurais-je accepté s'il n'avait pas souligné ce détail qui implicitement me renvoie à l'une des clauses du contrat : ne pas travailler ! La frontière entre la manipulation et une habile stratégie me semble brusquement bien tenue. Pour ne pas dire invisible.

— C'est toujours à l'ordre du jour, je lâche les lèvres serrées. À moins que tu ne me le demandes explicitement, j'irai à ce dîner... Et s'installer à New York n'est pas un inconvénient pour mon boulot.

Son ton est plus sec lorsqu'il me répond :

— D'accord. Je serai de retour vers dix-neuf heures. J'aurai juste le temps de prendre une douche et de me changer. Tu veux que Christian te conduise... ?

— Ce ne sera pas nécessaire, je le coupe aussitôt. John passe me prendre... John Linagola, je

précise en me félicitant d'avoir pensé à tout afin de ne pas être prise au dépourvu. Il est talentueux, iconoclaste, excentrique... et travailler avec lui serait une véritable chance.

— Où t'emmène-t-il ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, je réplique avec une totale mauvaise foi. Mais je dois être prête pour vingt heures trente...

Justine a réservé pour vingt et une heures en sachant que la réservation de Geoffrey était prévue trente minutes plus tôt, et elle a habilement réussi à faire en sorte que ma table ne soit pas trop éloignée de la leur. Le visage indéchiffrable, il resserre le nœud de sa cravate, dépose un baiser sur mon front, puis me lance avant de tourner les talons :

— Nous aurons le temps de nous voir juste avant nos dîners respectifs, alors. À ce soir !

Chapitre 25

Ciel bleu. Soleil chaud. Terrasse verdoyante... Et moi, allongée sur mon transat, à boire un délicieux cocktail de fruits après avoir dégusté un succulent club sandwich au poulet. Derrière cette image idyllique, je ne peux m'empêcher d'éprouver un profond sentiment d'isolement et j'ai peur qu'il ne s'amplifie encore quand nous serons à New York. Même si je n'ai toujours aucune idée de la manière dont j'occuperai mes journées, il est hors de question que je passe mon temps à attendre Geoffrey ! Ce qui m'avait semblé génial à la première – et très succincte – lecture du contrat s'avère en fait une clause rédhitoire... Qui aurait pensé une chose pareille de ma part ? Pas moi. Pas plus que Sarah, d'ailleurs. Et comment lui en vouloir puisque quelques mois plus tôt, l'idée de travailler ne m'avait encore jamais effleurée ? Oui, d'une certaine façon, les ennuis financiers de mon père m'auront fait prendre conscience que je faisais fausse route... Et maintenant ? Question insoluble à laquelle je ne peux répondre. En signant ce contrat, j'étais certaine d'avoir trouvé la solution miracle à tous nos problèmes. Je n'avais pas prévu qu'en résolvant ceux de mon père et de Tess, j'aggraverais les miens. La sonnerie de mon portable me tire de mes désillusions. Je jette un œil sur le nom qui s'affiche à l'écran avec un sourire et décroche.

— Comment allez-vous, *Monsieur Bond* ?

Un éclat de rire cristallin résonne dans l'écouteur.

— Très bien, répond Justine. Tu veux toujours continuer ton petit plan, alors ? Tu ne crois pas que ce serait mieux d'accompagner Geoffrey à ce dîner ?

Par nécessité, elle a fait l'acquisition d'un nouveau portable, le sien étant avec ses parents à des milliers de kilomètres d'ici. Et par précaution, je l'ai enregistré sous le pseudonyme de Monsieur Bond, qu'elle a elle-même choisi.

— Quand on sait que Sasha y assistera, et peut-être aussi leur assistante ? Je ne suis pas certaine de tenir sans finir par exploser. C'est important pour lui et je ne veux pas être une cause d'embarras.

— Tu crois que te voir débarquer dans le même restaurant que lui, magnifiquement bien accompagnée de surcroît, ne va pas le mettre, si ce n'est dans l'embarras, au moins dans une rage folle ?

— Tel que je le connais, il se maîtrisera parfaitement. Et puis ce n'est qu'un dîner professionnel, comme le sien, je souligne. Pourquoi serait-il dans une rage folle ?

— Peut-être pour la même raison que toi, réplique-t-elle en pouffant. La jalousie, ma belle. Et avec le candidat que nous avons choisi, il va avoir de quoi l'être. Putain ! Comme j'aimerais pouvoir y être.

— Je te raconterai tout dans les moindres détails...

— Y a intérêt, me coupe-t-elle. Et tu pourras le raconter à Sarah en personne très bientôt... Elle qui se plaignait d'être la dernière au courant de nos petits secrets...

Elle s'interrompt.

— Je sais que tu es aussi triste que moi de mon prochain départ, dis-je d'une voix étranglée en songeant que ni l'une ni l'autre ne sont au courant d'un *certain* secret. Et New York est à peine à quelques heures, ma Juju...

— Je sais bien, lâche-t-elle enfin. Mais depuis que nous nous connaissons toutes les deux, nous n'avons jamais passé plus de deux semaines sans nous voir... Alors, j'avoue que je n'arrive pas à imaginer ne plus pouvoir te voir aussi souvent. Je ne sais pas comment a fait Sarah pour partir.

— Je suppose que c'était différent pour elle...

— Différent ? me coupe-t-elle. En quoi ?

Je réfléchis un long moment avant de lui répondre :

— Regarde-nous et vois la différence avec elle. Elle a toujours été la plus studieuse de nous trois. Alors que nous ne pensions qu'à nous amuser, à sortir, à dépenser sans compter...

— Elle bossait comme une acharnée, continue-t-elle à ma place. Elle savait déjà ce qu'elle voulait faire comme métier alors que nous ne nous posions même pas la question. Et elle a tout fait pour y parvenir et pourtant... cela n'a certainement pas dû être facile. Ses parents ont fait des sacrifices pour que leur fille unique fréquente les établissements scolaires les mieux côtés. Qu'elle ait droit au meilleur, comme nous. Mais alors que pour nous cela n'était qu'une simple évidence, Sarah avait conscience de ce qu'il en coûte de passer des heures dans un boulot qui ne nous plaît pas vraiment pour un salaire loin d'être mirobolant. Ce que j'ai pris parfois pour une ambition démesurée n'était en fait que sa volonté farouche de réussir. Et quand je pense aux horreurs que je lui ai balancées la nuit où nous avons débarqué avec Luke après ta fuite... je me mettrais des claques !

— Je suis certaine qu'elle ne t'en veut plus. Elle t'aime trop pour ça. Tu sais, c'est la faillite de mon père qui m'a fait ouvrir les yeux. Sans compter les réactions de certaines de nos amies, mon passage au Bar des Potes et tout le reste. Je me rends compte seulement maintenant de la force inébranlable de Sarah... et de la chance que nous avons de l'avoir pour amie. De la chance que j'ai de vous avoir toutes les deux...

— La force inébranlable de Sarah et mon indéfectible optimisme ? demande-t-elle avec un sourire dans la voix.

— C'est ce que j'aime en toi, et je souhaite plus que tout que tu le gardes, ton indéfectible optimisme. Tu arrives à faire ressortir le meilleur de ce qu'il y a en nous.

— Parfois, j'envie Sarah, marmonne-t-elle. J'aimerais avoir un peu de son cynisme et de son ambition alors que...

Une brise légère caresse mon visage.

— Alors que quoi ? je demande en songeant que, moi aussi, j'aimerais bénéficier d'un peu plus de cynisme, de force et de pragmatisme, comme Sarah.

— Toute l'ambition de Sarah se concentre sur sa carrière, et je l'admire réellement pour cela. Je n'éprouve ni l'envie ni le besoin d'avoir une vie professionnelle au top ! J'ai envie d'avoir des enfants avec un mari toujours fou amoureux de moi après plusieurs années de mariage... Suis-je

rétrograde à ne désirer que cela, alors qu'on nous exhorte à mener de front carrière et vie familiale, et le tout avec excellence ?

Agissons-nous simplement en réaction par rapport à notre enfance ? Pour Justine, il est évident que l'exemple admirable de ses parents lui donne le désir de vivre la même histoire. Pour moi, le choix de ma mère – et cette sordide histoire, alors que j'entrais à peine dans ma vie de femme – m'a conduite à ne pas vouloir d'enfants... Un frisson me parcourt le corps.

— Me demande la fille qui a passé une nuit torride avec deux hommes et connaît l'adresse d'une agence pour le moins particulière ?! Personne n'a le droit de nous dire que, pour être une femme accomplie, il faut passer forcément par la case « mariage, enfant et travail au top » ! C'est à nous seules de le décider.

Nous papotons encore quelques minutes avant que je raccroche. Je me dirige vers la chambre. Je me déshabille et file sous la douche, où je reste de longues minutes sous le jet d'eau chaude avec une question lancinante dans la tête. Si, pour Sarah, l'ambition ultime est de faire une carrière exceptionnelle, pour Justine, d'avoir un mari fou amoureux, des enfants, et une vie heureuse, alors quelle est la mienne ? Mes larmes se mélangent à l'eau de la douche. Je sors de la cabine et tends ma main, qui s'immobilise à mi-chemin...

— Bordel !

Je reste statufiée, le bras en l'air, nue. Le souffle court. Les yeux de Geoffrey glissent langoureusement de la pointe de mes orteils à celle de mes cheveux. Et j'ai soudain... très chaud.

Chapitre 26

Je le dévisage – torse nu et en pantalon –, note les quelques pas qui nous séparent. Son regard trahit un désir ardent, tout autant que ses bras tendus... Des bras où je croyais être à ma place. Oui, il y a peu, je croyais enfin avoir trouvé ma place. *Et maintenant ?!* Ma respiration s'accélère. Mon corps frissonne. La tête me tourne devant la violence des sensations qu'il me procure juste en posant les yeux sur moi.

— J'allais prendre une douche.

Mon ventre se contracte au son de sa voix rauque. Je prends une profonde inspiration et tends la main pour me saisir de la serviette.

— La place est libre, je murmure alors qu'il ôte son pantalon pour se retrouver totalement nu à son tour.

Il est d'une virilité époustouflante. Son corps n'a pas une once de graisse superflue. Des abdominaux à faire pâlir le plus acharné des sportifs. Sans oublier ce triangle de muscles trop sexy juste en dessous. Je suis à bout de souffle. La preuve flagrante de son désir est là, devant moi. Son sexe oscille doucement sous son propre poids. Mon cœur bat trop vite. La pointe de mes seins durcit et un flot de désir déferle en moi lorsque ses lèvres laissent échapper un gémississement.

— Je suis tellement dur que ça fait mal.

Si je ne sors pas – immédiatement ! – de cette salle de bains, je pourrai dire adieu à mon arrêt de travail. Toutefois, je sais que tant que je ne ferai pas le premier geste, il ne fera rien de son côté.

— J'étais déjà dans cet état bien avant d'arriver, continue-t-il alors que ses pupilles sont tellement dilatées que ses iris paraissent presque noirs. Tu es la seule à avoir cet effet-là sur moi.

Mon désir pour lui est ma plus grande faiblesse. Mon talon d'Achille. Céder à mon désir, c'est lui concéder une nouvelle petite victoire et me renier un peu plus encore. Je passe ma langue sur mes lèvres sèches. J'ouvre la bouche pour aspirer une bouffée d'air frais. Mon corps tout entier brûle d'un feu invisible, et lui seul a le pouvoir de l'éteindre.

— Jamais une femme n'a autant accaparé mon esprit. Tu es dans chacune de mes pensées. Tout le temps. Partout. Même au bureau. Si tu pouvais seulement te rendre compte de ce que je ressens pour toi... de tout ce que tu représentes à mes yeux. Mais je saurai te le montrer...

Sa voix se fait plus exigeante. Plus *tendrement* exigeante. Et un frisson me traverse.

— Je saurai te convaincre de mon amour, de notre amour...

Notre amour ? Instinctivement, je recule un peu. Je me drapè dans la serviette. Son regard trahit une anxiété grandissante. Comment le croire vraiment quand un contrat nous lie ? Bien sûr, depuis le mariage, pas une seule fois il n'a tenté de faire prévaloir l'une ou l'autre de ses nombreuses clauses. Et pour être honnête, chaque jour, je me suis évertuée à les enfreindre. En sa

présence, je ne porte plus que des pantalons, mon arrêt de travail, le fait qu'il ne m'interdise pas de travailler. Cependant, ce contrat est toujours là. Pourquoi ? Comment attribuer un prix à l'amour ?

— Il faut que je me prépare, dis-je en me félicitant de ma soudaine et étonnante maîtrise, et j'ajoute avant de filer dans la chambre : Tu devrais faire de même si tu ne veux pas être en retard pour ton dîner.

J'ai juste le temps de l'entendre proférer un juron avant de fermer la porte. À son retour dans la chambre, je fais tout mon possible pour éviter de poser les yeux sur lui. J'ai enfilé un peignoir en soie et je me maquille. Ou plutôt, j'essaie. Mes mains tremblent tellement que j'ai peur de ressembler à un panda. Mon étonnante maîtrise n'aura pas fait long feu. Je me concentre à nouveau pour dessiner mon trait d'eye-liner. Je jette un œil sur sa montre et pousse un soupir de soulagement en constatant l'heure : vingt heures. Il sera parti d'ici quelques minutes et je pourrai alors me préparer tranquillement.

— Tu ne sais toujours pas où vous comptez dîner ? demande-t-il en enfilant une veste et sans me quitter des yeux.

Je hoche la tête silencieusement en signe d'ignorance.

— N'oublie pas ton téléphone, ajoute-t-il. Je veux pouvoir te joindre, et surtout, ne t'amuse pas à ne pas me répondre...

— Et si moi, j'ai envie de te téléphoner pendant ton repas d'affaires, je riposte, le menton levé.

— Dans ce cas, fais-le ! Mais je te préviens que si tu...

— Toujours ce foutu contrat ! je le coupe, la rage au ventre.

— Il ne s'agit nullement de ça ! riposte-t-il avec une expression indéchiffrable sur le visage. Je n'ai pas la moindre idée de l'endroit où tu seras, alors si en plus je suis dans l'impossibilité de te joindre...

Il lâche un juron avant d'enchaîner :

— J'ai besoin d'avoir l'esprit tranquille en sachant que tout va bien. Que tu ne risques rien, ma puce.

Ma colère disparaît aussitôt face à l'angoisse que je perçois dans son regard.

— Je répondrai... sois sans crainte.

Le sourire enfantin qu'il m'adresse alors me fait fondre et je suis à deux doigts d'envoyer balader mon plan et l'escort-boy pour l'accompagner à son dîner. Mais je ne le fais pas.

— Il faut que j'y aille, marmonne-t-il en caressant ma joue du bout des doigts.

Je le laisse partir et finis de me préparer.

*
* *

À vingt heures trente précises, la sonnette retentit. J'éteins ma cigarette et me lève du canapé. Georges a regagné son appartement, situé dans le même immeuble, puisque nous n'avons plus besoin de ses services. Néanmoins, je me doute que Geoffrey a reçu dans la seconde un rapport

détaillé du gardien de nuit sur l'homme qui s'est présenté à l'accueil quelques minutes plus tôt. J'ouvre la porte et reste muette un instant devant celui qui va jouer le rôle de mon futur employeur.

— John Linagola, lâche d'une voix grave et profonde l'homme auquel la photo dans son dossier ne rend absolument pas justice. Styliste de renom international, entièrement dévoué à votre service.

Le petit clin d'œil à la fin de sa tirade m'arrache un sourire. D'un geste empreint de galanterie, et d'un charme désuet, il me fait un baisemain. Je le conduis au salon pour mettre au point les derniers détails tout en appréciant le look très branché de sa tenue. Aucun doute possible, il s'est penché sur la question pour endosser au mieux le rôle qui lui est attribué ce soir. Pantalon de toile noir portant quelques empiècements de cuir sur la jambe droite uniquement, veste de smoking, noire elle aussi, aux revers de velours et tee-shirt en coton blanc à large encolure en V. Mais ce que j'apprécie le plus, c'est le bonnet qu'il porte avec un style incontestable. Et quand il plonge ses yeux d'un vert profond dans les miens, je me dis une nouvelle fois que la photo est bien en dessous de la réalité. Ce mec est dément.

— Je sais que vous n'avez eu que très peu de temps pour enregistrer tous les renseignements nécessaires, alors si vous avez des questions, c'est le moment, dis-je après m'être éclairci la voix.

— J'ai presque toutes les informations utiles, m'assure-t-il d'une voix ferme et mélodieuse. Mathilde m'a parfaitement avisé de ce que vous attendez de moi. Cependant, elle est restée plutôt évasive sur le comportement exact que je dois avoir avec vous pendant cette soirée. Mis à part celui d'un employeur qui vous inviterait à dîner...

— Probablement parce que je ne le sais pas encore moi-même, dis-je en toussotant un peu, brusquement mal à l'aise. Cela dépendra de...

— Vous m'en ferez part le moment venu... si un quelconque changement était de rigueur, bien sûr ! continue-t-il à ma place. En attendant, je tiendrai le rôle convenu avec un infini plaisir. Et je gage dès à présent que je n'aurai aucunement à me forcer pour passer un agréable moment avec vous.

C'est dit avec une telle sincérité que je le crois aussitôt. Ou alors cet apollon est également un sacré menteur... Plus les minutes passent, plus il arrive à me mettre à l'aise. Ayant déjà réglé sa prestation à l'agence, il ne me reste plus qu'à lui donner la somme nécessaire pour payer l'addition au restaurant. Et même à cet instant qui pourrait être des plus gênants pour moi, il est d'une telle prévenance que la situation me paraît presque normale.

Chapitre 27

Pendant le trajet jusqu'au restaurant, Geoffrey a réussi l'exploit de ne me téléphoner qu'une fois. Un appel bref, la voix basse et rauque, pour savoir si tout allait bien. Puis j'ai reçu deux messages.

J'aimerais que tu sois avec moi !!! GL.

Je compte expédier ce dîner le plus vite possible !!! Et toi ??? GL.

Un sourire flotte encore sur mes lèvres en pensant au second. Bien que je ne puisse dénier le charme ravageur du spécimen masculin à mes côtés, auquel bon nombre de mes congénères ne demanderaient qu'à succomber, un seul être est capable de me procurer des frissons à la simple lecture de ses messages. Je range mon portable dans mon sac alors que John – il ne m'a donné aucun autre prénom, et je ne suis pas certaine qu'il m'aurait dit le sien de toute façon, même si je le lui avais demandé – se gare avenue Montaigne. J'ai déjà eu l'occasion de dîner plusieurs fois dans ce restaurant avec mon père. Je comprends que Geoffrey ait choisi ce lieu. La terrasse offre une vue époustouflante sur la Tour Eiffel, de jour comme de nuit. Un loft ultra-design dans un cadre grandiose. Quant à la cuisine, elle est créative, moderne et tout bonnement succulente. Dans l'ascenseur qui nous emporte vers cet îlot de paix perché sur les toits parisiens, la nervosité me gagne brusquement. John s'en aperçoit aussitôt.

— Respirez, dit-il en saisissant mes mains, glacées, dans les siennes. Profondément et calmement. Voilà, c'est bien. On peut repartir, si vous préférez... Rien ne vous oblige à continuer.

Je secoue la tête négativement juste avant que la porte ne s'ouvre. Je laisse mon chevalier servant endosser son rôle à la perfection. Une ravissante hôtesse nous conduit à notre table. Les jambes flageolantes, je sens la main de John qui se pose délicatement sur mon dos.

— Ça va aller, chuchote-t-il à mon oreille.

Je suis engourdie, je ne reconnais aucun des visages que je croise. Et c'est dans une brume étrange que je me laisse guider. Je m'assois, et pendant quelques minutes encore, tout ce qui m'entoure me semble confus et assourdi. Les visages. Les voix. La musique. Jusqu'à ce que me parvienne la voix chaude de John, qui me tire de mon hébétude.

— J'ai pris la liberté de commander.

— Merci, dis-je en lui adressant un sourire et, alors que mon regard commence à fouiller la salle, je le rassure : Vous avez bien fait...

— Non, ne le cherchez pas ! me coupe-t-il en me tendant une coupe. N'oubliez pas que vous n'êtes pas censée savoir qu'il est là.

— Et moi qui avais peur que vous ne soyez pas à la hauteur !

— J'ai repéré la table où se trouve votre mari, dit-il en arborant un grand sourire. Cela n'a pas été réellement compliqué, tous leurs yeux se sont braqués sur nous dès que nous sommes entrés

dans leur ligne de mire.

J'inspire un grand coup et me force à ne pas détourner mon regard de son visage. J'avale une gorgée de champagne. Puis une seconde en continuant de le fixer.

— Et il est très facile de...

— John Linagola, je présume ? l'interrompt soudain la voix de Geoffrey, alors que de surprise – non feinte, car je ne pensais pas qu'il se précipiterait si vite à notre table –, je manque m'étouffer. Geoffrey Lancaster, continue-t-il en fixant John. Ma femme ne savait pas où vous l'aviez invitée. Heureuse coïncidence, vous ne trouvez pas ?

— Vous présumez bien, répond John sans se démonter en se levant et en lui tendant la main. Enchanté de faire votre connaissance, Monsieur Lancaster.

À voir la mine de Geoffrey, l'enchantement n'est pas réciproque. Le regard qu'il pose sur moi me déstabilise. Ce soir, je porte une petite robe bustier qui me va comme un gant. Et j'ai échangé ma paire de Converse habituelle contre des escarpins.

— Ma femme vous a-t-elle mis au courant de notre prochaine installation à New York ?

Il pose sa main d'un geste possessif sur mon épaule. Ce geste me fait autant frissonner de plaisir que sa question me remplit de colère.

— Oui, elle m'en a averti. Nous avons également des bureaux à New York, riposte John en reprenant place sur sa chaise. Ce n'est donc pas un souci.

— Ainsi qu'à Londres et à Madrid, il me semble, non ?! interroge Geoffrey négligemment.

Pourtant, je sais que sa question est loin d'être anodine. John Linagola – le vrai – a ouvert des succursales à New York, Londres et Milan, mais aucune à Madrid. Et mon connard de mari, qui a déjà dû prendre des renseignements, le sait sans nul doute parfaitement ! Reste à savoir si *mon* John Linagola le sait aussi. Heureusement pour moi que le vrai Linagola a une phobie des photographes et qu'il est impossible de dénicher une photo de lui. C'est d'ailleurs pour cette raison que j'ai porté mon choix sur lui.

— Pas Madrid, répond John du tac au tac. À Milan.

Je le bénis silencieusement.

— Souhaitez-vous prendre un verre avec nous ? continue-t-il avec le sourire.

Je jette alors un regard sur le côté. Je ne vois ni Luke ni Aïdan, pas plus que les hommes d'affaires chinois... Non, je ne vois qu'elle. *Sasha* ! Dans une robe rouge dont le décolleté me fait crisper les poings. À m'en faire mal. Et le sourire éclatant qu'elle m'adresse déclenche en moi une bouffée irrationnelle de rage pure.

— Je ne pense pas que mon époux puisse se permettre de faire attendre plus longtemps les personnes qui se trouvent à sa table sans faire preuve d'un évident manque de politesse, je réponds à la place de Geoffrey d'une voix froide.

Un éclair de surprise traverse les yeux de John en réaction à mon brusque changement d'humeur.

— Mais certainement, acquiesce-t-il avec une réactivité qui me ravit. D'autant plus que nous devons discuter, nous aussi...

À son tour, il lance un regard sur la table, puis ajoute avec un sourire :

— Vous avez l'air très attendu, en effet. J'ai été ravi d'échanger quelques mots avec vous.

Une façon un brin provocante de faire comprendre à mon mari qu'il est temps de prendre congé. Je sens la tension monter entre eux. Le regard glacial que lui lance Geoffrey me fait froid dans le dos. Mais pas autant que sa voix lorsqu'il lui répond :

— Et je serai ravi d'en échanger d'autres à l'occasion.

Il hésite, me fixe un moment, indécis, puis tourne les talons.

— Je me trompe ou ce ne sont pas que des mots qu'il souhaiterait échanger avec moi ? me demande John, les yeux pétillants d'intelligence et pas le moins du monde inquiet de cette éventualité.

— Non, vous ne vous trompez pas. C'est pourquoi j'ai demandé à Mathilde que vous pratiquiez un sport de combat. C'est bien le cas, n'est-ce pas ?!

Il éclate de rire. Je n'ai pas besoin de me tourner vers la table à quelques pas de la nôtre pour savoir que Geoffrey me fixe. Je sens ses yeux me brûler la nuque.

— Oui, la boxe, et plutôt très bien, me précise-t-il avec un regard bienveillant. Mais je suis certain que votre mari n'osera pas frapper le futur employeur de sa femme.

J'hésite à lui répondre que futur employeur ou pas, Geoffrey n'hésiterait pas une seconde, s'il avait le moindre doute sur ses intentions.

Chapitre 28

John sourit et je me contrains à faire de même. C'est un compagnon séduisant et distrayant, et si je n'étais pas aussi tendue, aussi crispée, nous passerions sans doute une agréable soirée. Malheureusement, je ne peux m'empêcher de jeter des regards à la dérobée vers Geoffrey. Chaque fois, il est trop concentré soit sur ses associés, ses invités ou Sasha pour s'en apercevoir. Sans prendre ombrage de mon attitude, John – qui n'a pas besoin de se dévisser le cou pour bénéficier d'une vue excellente sur la table voisine – me raconte par le menu tout ce qui s'y déroule. J'apprends que l'ambiance entre les interlocuteurs chinois, Geoffrey et ses associés ne semble pas au beau fixe. Quand il m'annonce que Sasha se lève – sans doute pour aller se repoudrer le nez aux toilettes –, j'ai très envie de la suivre. Pourtant, je suis son conseil et reste bien sagement à ma place à déguster mon plat du bout des lèvres. Bien m'en prend car la suite se révèle des plus intéressantes. John m'informe entre deux bouchées que le rapport de force entre les Chinois, Geoffrey et ses amis s'est brusquement inversé à l'instant où mon mari a sorti une liasse de documents de sa mallette. Je me rappelle alors que, juste avant son départ pour le restaurant, il a récupéré une enveloppe dans le coffre. La fameuse enveloppe qu'Aïdan lui avait confiée avant notre mariage, en lui conseillant de la garder bien à l'abri. Mon mari et ses associés remportent aujourd'hui une victoire par K.-O., me certifie John, à l'instant où les desserts apparaissent devant nous.

— C'est une fine équipe, continue-t-il. Le blond...

— Le blond, c'est Aïdan, je précise avec un sourire.

— Aïdan, reprend-il après avoir avalé une gorgée du délicieux Bordeaux qu'il a choisi pour nous, est en train d'envoyer un message, et je suis certain que c'est pour signifier à votre mari que...

Il attend avec des yeux malicieux, mais depuis le début, Sasha n'a droit qu'à un seul prénom de ma part, et ce n'est pas près de changer...

— Donc, pour avertir votre mari que *la garce* est sur le point de revenir à table.

— Vous pensez que c'était une manœuvre de leur part ?

— J'en suis convaincu. D'ailleurs, les documents viennent de réintégrer la sacoche de votre époux *manu militari*...

— Mais pourquoi ?

— Sans doute parce qu'aucun d'eux ne tenait à ce qu'elle voit ou entende ce qui allait se passer...

C'est vrai que cette garce parle couramment le chinois ! Qu'ont-ils donc de si important, ces documents ?!

— J'avais raison, lâche John en me tirant de mes pensées. La voilà de retour, et les conversations ont repris à table comme si de rien n'était.

Le reste du repas ne présente plus aucun intérêt et j'approuve avec plaisir quand John me propose de me raccompagner. J'ai hâte de rentrer et de me glisser dans un bon bain chaud pour évacuer toute la tension qui pèse sur moi depuis ce qui me semble être des heures. L'addition arrive et John règle le repas avec un sourire ravageur. Je m'interroge sur les motivations qui ont conduit cet homme – au physique des plus craquants, parlant plusieurs langues, cultivé, sympathique et bienveillant – à devenir escort-boy... et plus si affinités, d'après Mathilde.

— J'ai passé une très bonne soirée, je le remercie alors qu'il me tend la main.

— Moi également. J'ai vraiment apprécié ces quelques heures avec vous, dit-il en posant une main sur ma taille pour m'inciter à avancer. Toutefois, je sens bien que vous souhaitez me demander quelque chose, mais que vous n'osez pas. Lancez-vous !

Je le regarde avec surprise. Toute la soirée, il a été attentif au moindre changement de mes humeurs et a composé élégamment avec, aussi je doute qu'il prenne ombrage de ma question.

— Je me demandais ce qui vous a poussé à faire ce métier. C'est si inattendu et... J'hésite un instant, pose ma main sur son bras et continue : Ma remarque est sans doute déplacée, pourtant le but n'est pas de vous offenser. C'est juste de la curiosité.

— Elle ne m'offense nullement. Et ne vous offendez pas à votre tour si je n'y réponds pas... Nous avons chacun nos petits secrets, n'est-ce pas ?

— Oui... et certains secrets doivent le rester, je réponds, à l'instant où nous passons près de la table de Geoffrey.

Juste au moment où je crois que j'ai réussi à m'en éloigner suffisamment pour quitter le restaurant sans qu'il s'en aperçoive, sa voix résonne dans mon dos :

— Angeline !

Je me crispe et après quelques secondes, me tourne vers lui. Il se lève et nous rejoint en quelques foulées. Son visage est indéchiffrable... si ce n'est une rapide lueur de fureur qui passe dans ses yeux quand il découvre la main de John, toujours posée sur ma taille.

— Puisque votre dîner est terminé, lâche-t-il d'une voix sombre en m'attirant vers lui, ma femme va se joindre à nous. Cela vous évitera ainsi de la raccompagner.

John me scrute un bref instant et réagit – comme il l'a fait toute la soirée – en parfaite adéquation avec mes directives silencieuses.

— Raccompagner Angeline aurait été un plaisir, mais je comprends que sa présence vous ait manqué, concède-t-il en soutenant le regard de Geoffrey, puis s'adressant à moi : Réfléchissez bien à mon offre et rappelez-moi pour me donner votre réponse...

Je lui offre en retour un sourire éclatant, ravie qu'il joue son rôle jusqu'au bout et à la perfection.

— Je vous rappelle très vite, je promets en m'écartant de Geoffrey pour faire une bise à mon futur employeur. Et merci encore pour ce merveilleux dîner.

Sur un petit signe de tête à Geoffrey, il tourne les talons. Je regarde mon mari à la dérobée... sourcils froncés, mâchoire contractée... et je me demande si je vais survivre à la suite de cette soirée. De tous les convives qui m'observent avec chacun des expressions différentes, les trois que je ne connais pas – probablement les futurs partenaires de Geoffrey – sont les seuls avec qui

je daignerais converser si je n'étais pas tellement à fleur de peau. Sur les nerfs. Prête à exploser. Ce sont d'ailleurs les seuls à avoir eu droit à un véritable sourire et avec qui j'ai échangé quelques mots lors des présentations. Sasha, Luke et Aïdan ont dû se satisfaire d'un *Bonsoir* bref et impersonnel. Je ne prête qu'une oreille distraite à la conversation qui se déroule en anglais, me contentant de pianoter nerveusement sur la table. Mais surtout, je fais des efforts surhumains pour ne pas poser mon regard sur *la garce* par peur de mes réactions. Malheureusement, sa voix me rappelle sa présence horripilante chaque fois qu'elle prend la parole. *Respire, Angeline ! Resssssspire !*

— Tu ne parles pas anglais, Angeline ? m'interpelle-t-elle soudain.

J'ai envie de la tuer ! Et d'effacer ce petit sourire condescendant de son visage à grands coups de... de... quelque chose !

— Effectivement, je mens avec un aplomb qui me surprend moi-même. Mais que cela ne vous empêche pas de continuer.

— Je ne le savais pas ! lâche Geoffrey, les sourcils froncés. J'étais même persuadé du contraire.

— C'est normal, je murmure en essayant de retirer la main qu'il vient de poser sur ma cuisse, ce qui accentue son mécontentement. Après tout, tu me connais à peine...

— C'est ennuyeux avec votre installation à New York ! s'exclame Sasha. Mais je connais de très bons professeurs, si vous le désirez...

Si seulement tu savais ce que je désire en cet instant précis, je t'assure que tu n'afficherais plus ce visage souriant !

— Vous avez déjà eu l'occasion de visiter la ville ? continue-t-elle, les yeux brillants. Il y règne une telle effervescence, un tel dynamisme et il y a tant de choses à découvrir, même quand on y vit comme moi depuis des années...

Elle y vit depuis des années ?! Et moi qui pensais que notre installation là-bas aurait au moins l'avantage de l'éloigner, une fois le contrat avec les Chinois validé ! Je jette un regard furieux à Geoffrey.

— Geoffrey m'a emmenée dans des endroits dont je n'avais aucune idée, tous plus fabuleux et romantiques les uns que les autres, précise-t-elle en lui jetant un regard lourd de sous-entendus. Et pour certains...

Je suis tétanisée. Par la rage, mais aussi par une autre réaction qu'elle provoque en moi et qui m'est inconnue. Luke m'observe comme une casserole de lait sur le feu prête à déborder. Je déteste ce que cette femme me fait ressentir. Aïdan se lève brusquement et s'exprime en chinois, aussitôt imité par Geoffrey. Puis Luke se penche et s'adresse d'une voix sourde à Sasha. Mes yeux ne la quittent plus. Elle se lève. Splendide. Conquérante. La couleur de sa robe est comme une tache de sang qui jaillit pour se répandre dans l'ambiance tamisée de la salle... J'ai du mal à respirer. Je voudrais crier. Hurler. Mais rien ne sort. Tout est bloqué en moi, y compris cette *autre chose* qui me paralyse. Je n'ai pas le temps de comprendre ce qui se passe que Geoffrey m'entraîne avec lui jusqu'à l'ascenseur. Nous traversons le hall et nous retrouvons dehors en quelques minutes. La voiture nous attend déjà.

— À la maison, Christian.

Chapitre 29

Je demeure silencieuse jusqu'à notre retour dans l'appartement. Trop chamboulée par ma réaction irrationnelle et que je ne comprends toujours pas. Où se mêlent une multitude de sentiments connus et... certains que je n'ai plus ressentis depuis des années. Depuis si longtemps. Pourquoi Sasha a-t-elle déclenché un tel chaos en moi ?

— Pourrais-tu m'expliquer ce qu'il se passe ?

Le ton de Geoffrey est ferme. Exigeant. Mais je vois aussi de la tendresse dans ses yeux. Il retire sa veste, ses chaussures. Je lui tourne le dos et rejoins la chambre, où je balance mes escarpins et ma pochette. Je veux être seule. Je veux endiguer ce flot de désespoir qui me submerge.

— Ne me tourne pas le dos quand j'essaie de discuter avec toi, Angeline.

Sa voix sourde, menaçante, résonne dans la pièce. Il est torse nu et en pantalon. Je ne suis que colère, souffrance, et je n'ai aucune envie de discuter avec lui ! Je serre les poings.

— Pas maintenant. Laisse-moi tranquille.

— C'est trop facile, gronde-t-il en s'avançant vers moi. Explique-moi ce qu'il s'est passé au restaurant ?

— J'ai dîné avec John Lani...

— Bordel ! Arrête de te foutre de moi ! Je te parle de ce qu'il s'est passé *après*. Du comportement que tu as eu quand tu as rejoint notre table. Alors, je te repose une fois la question : Que s'est-il passé exactement ? Tu me dois une explication !

— Je te *dois* une explication ?! Et pourquoi donc ? À combien évalues-tu cette explication, qu'on la rajoute au budget dépenses...

Il me rejoint en une fraction de seconde et ses mains se referment sur mes bras. Je sursaute. Effrayée. Par la colère que je ressens en moi.

— Ne remets pas ce contrat entre nous, déclare-t-il d'une voix mordante. Ta réaction à table n'avait rien à voir avec lui, tu le sais très bien.

— Je ne sais pas pourquoi j'ai réagi ainsi...

— Arrête de me prendre pour un con !

— Va te faire foutre ! j'explose. Allez vous faire foutre tous les deux !

Son regard est empli d'une souffrance et d'une colère égales aux miennes.

— Je t'ai déjà dit que Sasha ne représentait plus rien pour moi. Tu n'as aucune raison d'être jalouse d'elle. Aucune !

Jalouse ?! Oui, c'est vrai... je suis jalouse de tout ce qu'elle est et que je ne suis pas. Mais surtout, j'envie la femme indépendante financièrement. Le poste à responsabilités qu'elle occupe alors que je n'ai pas fait grand-chose de ma vie jusqu'à présent. Je suis jalouse qu'elle ait attiré

l'attention de Geoffrey au point de rester dans son lit pendant plusieurs mois, alors que je me demande ce qui se serait passé entre nous sans ce contrat. Aurait-il éprouvé le moindre intérêt pour moi ? Et si oui, combien de temps ? Une nuit ? Un mois ? M'aurait-il proposé de l'épouser ?

Non, ce n'est pas seulement de la jalousie...

— Alors, si elle ne représente rien pour toi... remercie-la de ses services ! Vire-la !

Je sais que je me conduis d'une façon totalement insensée – ce qui me terrifie –, pourtant c'est plus fort que moi. Je ne quitte pas son visage des yeux. Il lâche mes bras. Je me fige, le cœur battant, et sa réponse claque :

— Ce n'est pas toi qui décides ce que je fais de mes employés.

C'est comme si je recevais un uppercut dans le ventre. J'ai le souffle coupé. Pendant plusieurs secondes. Il fait quelques pas, se passe nerveusement la main plusieurs fois dans les cheveux et lâche un juron. Son torse se soulève frénétiquement. Comme s'il venait de courir un marathon.

— Si je le fais, dit-il d'une voix rauque en braquant son regard sur moi. Me feras-tu enfin vraiment confiance ? Totalem^{ent} confiance ?

L'amertume est omniprésente dans sa voix. J'ai l'estomac noué. Les mains moites. Je l'imagine avec Sasha en train de faire l'amour. Le visage de Cathy s'impose aussi à moi... puis le contrat. Lui ferai-je réellement confiance ? Totalem^{ent} confiance ?

— Alors ? insiste-t-il d'un ton crispé.

Ma lèvre inférieure se met à trembler et je réponds dans un murmure :

— Je ne sais pas.

Il demeure immobile un long moment. Je sens des larmes me brûler les paupières.

— Tu mens ! Tu veux connaître la vérité mais tu n'es pas foutue de l'accepter quand je t'y confronte. Incapable de TE l'avouer ! Alors que j'accède à ta demande, tu n'es pas foutue de me donner une vraie réponse. Tu te défiles avec un nouveau « *Je ne sais pas* » !

Il est furieux.

— Que faudra-t-il encore que je fasse pour que tu daignes m'accorder ta confiance ? Est-ce tout simplement une entreprise vouée à l'échec ? Tu veux des preuves de mon engagement. Mais toi, que me donnes-tu ? Es-tu seulement capable de donner et de recev...

— Arrête !

Soudain, je me retrouve face à un homme qui me défie du regard.

— Pourquoi ?! Parce que ça fait mal ? Parce que tu n'aimes pas ce que je te dis ? Pourquoi devrais-je essayer de te comprendre quand tu ne le fais pas en retour ? Chaque prétexte est bon pour te cacher, pour dissimuler ce que tu ressens réellement. Même sans ce foutu contrat, tu agirais ainsi ! Virer Sasha ne sera pas suffisant. Tu voudras encore autre chose. Tu te serviras de Tess...

Brusquement déstabilisée par son discours, les larmes coulent sur mes joues alors qu'il continue d'une voix implacable :

— Là encore, tu te dérobes. C'est plus facile de ne pas aller la voir. Pourquoi est-ce toujours plus facile de te défiler ? Combien de temps comptes-tu encore le faire ?

Mes ongles s'enfoncent dans mes paumes. Je ne veux pas l'écouter. Et encore moins l'entendre. Je suffoque de rage. Je suis comme une grenade qu'il faudrait dégoupiller très lentement, avec une infinie prudence. Et alors qu'il devrait se taire, il continue de me confronter à une évidence que je me dissimule depuis des années. Une réalité que je ne peux pas voir... *ou plutôt, que je ne veux pas voir ?!*

— Jusqu'à sa mort peut-être ? C'est ça que tu attends ?

La brutale, dérangeante et inavouable vérité qui vient de sortir de sa bouche me fait l'effet d'une bombe. Elle explose en moi avec un fracas horrible, épouvantable, brise mes remparts, mes barrières. Mon cœur se disperse dans les airs en milliers d'éclats... et de débris honteux...

— Je te hais ! Tu entends ! JE TE HAIS !

— Tu peux me haïr autant et aussi longtemps que tu veux. Si tu n'es pas foutue de voir la vérité...

— La ferme ! je hurle de toutes mes forces. Tais-toi...

— Vas-y ! Si c'est ce que tu veux. Frappe-moi ! Défole-toi ! Tu as construit des murs pour te protéger de l'extérieur, des autres, mais le danger est à l'intérieur... C'est toi !

Je me recule brusquement. Il s'approche à nouveau. Mon corps tout entier est aussi tendu qu'un élastique tiré au maximum. À la limite du point de rupture.

— Pense à toutes les bonnes raisons que tu as de me frapper, déclare-t-il en me donnant une petite tape sur l'épaule. Pense à Sasha. Qui sait si nous n'avons pas fait l'amour juste avant le dîner de ce soir...

Les dents serrées, je recule. Il me claque à nouveau l'épaule.

— Qu'est-ce que tu attends ? Pense à ce foutu contrat qui me permet de faire ce que je veux de toi... Plutôt humiliant, non ? Et je peux t'assurer que je ne vais pas me faire prier. Pense à ton père, à Tess... à ta mère...

Mon cœur cogne dans ma poitrine. Mes oreilles bourdonnent. Je n'arrive plus à penser. À réfléchir. Une rage folle s'empare de moi et je me jette sur lui.

Chapitre 30

LANCASTER

C'est la première fois que je la vois dans une telle rage. Je me demande soudain si je ne suis pas allé trop loin. Si je ne me suis pas trompé. J'ancre fermement mes pieds au sol et... *Bordel !* Elle me percute si violemment que si je ne m'étais pas préparé, elle m'aurait envoyé au tapis. Puis elle m'envoie une volée de coups de poing. De pied. Inlassablement. Je lui ordonne de me frapper. Encore. Plus fort ! Et elle s'exécute. Ce qu'elle n'arrive pas à exprimer par des mots, tout ce qu'elle s'évertue à garder au plus profond d'elle depuis des années explose enfin. A-t-elle conscience que les coups qu'elle me porte ne sont en réalité que ceux qu'elle voudrait s'infliger ? Puis ils s'espacent et perdent de leur puissance.

— Tu n'es qu'un sale connard ! Un monstre !

Elle est hors d'elle. Haletante. À bout de souffle. C'est exactement ce que je voulais.

— Tu oublies menteur, Barbie...

J'évite de justesse son poing – *il faudra que je lui apprenne à tenir sa main pour ne pas se blesser* –, mais pas son coup de pied. Fort heureusement pour moi, elle ne porte plus ses chaussures. J'ai un sourire en pensant qu'elle doit amèrement le regretter.

— C'est tout ce que tu peux faire, Barbie ? dis-je avec un sourire ironique en lui attrapant les poignets. Pas plus ? PussyCat ferait mieux que ça...

Je lui maintiens les bras en hauteur, alors qu'elle gesticule en tous sens. Elle est en nage et expulse bruyamment l'air de ses poumons. Sa robe est remontée si haut sur ses cuisses que... *Du calme, Geoffrey ! Ce n'est vraiment pas le moment de penser à ça !* J'inspire à fond pour chasser les images torrides provoquées par la vision de sa petite culotte. Puis je continue à lui dire ce qu'elle n'a pas envie d'entendre. Je sais exactement ce qu'il en coûte de garder en soi une telle violence... Ça m'a conduit au pire. Il y a une rage si intense enfouie en elle que ne pas l'évacuer – d'une façon ou d'une autre – causera sa perte... et la mienne.

— Tu n'es qu'un sale fils de...

Je lâche ses mains si brusquement que les mots restent bloqués dans sa bouche et qu'elle chancelle avant de retrouver l'équilibre. La haine qu'elle ressent pour moi est flagrante. *Bordel !* Pourtant, elle n'est qu'un pâle reflet de celle qu'elle éprouve à son égard.

— Je te déteste, lâche-t-elle d'une voix éraillée à force d'avoir crié. Jamais je n'ai détesté une personne à ce point...

— Tu mens encore !

Elle sursaute. Comme si... *comme si elle avait enfin compris ?* J'espère ne pas faire d'erreur. J'ai pris un risque infini en agissant ainsi. Moi, l'homme d'affaires avisé, celui qui calcule et anticipe chaque obstacle, chaque écueil. Jamais cela ne m'était arrivé. En sa présence, il m'est impossible de prévoir mes réactions et encore moins les siennes. Alors, j'espère que je ne suis pas

en train de tout foutre en l'air. Ses yeux se perdent dans le vague. Sa peau est luisante de sueur. Le haut de sa robe a glissé et laisse deviner la pointe de son sein. Notre petit corps à corps – physiquement épuisant pour elle – n'a été pour moi qu'un pâle entraînement de Krav-Maga et a réveillé d'autres envies. Sans le savoir, elle m'a rendu fou de désir. *Il faut vraiment que je me calme !*

— Sans oublier ma mère. Toi et ma mère !

Une lueur douloureuse brille dans ses yeux humides lorsqu'elle prononce ces paroles. J'ai envie de la serrer contre moi. De tout arrêter pour effacer cette souffrance.

— Tu continues de mentir.

Elle tressaille. Le silence s'éternise entre nous tandis que sa respiration s'accélère à nouveau. Son parfum et l'odeur de sa peau moite m'étourdissent. Ses épaules – nues – se soulèvent et s'abaissent lourdement. J'ai une putain d'envie d'embrasser chaque centimètre de peau qu'elle me dévoile. Une putain d'envie de la toucher ! *Oh bon sang !*

— T... Tess aussi, avoue-t-elle enfin d'une voix brisée. J'ai tellement honte...

J'inspire profondément en savourant ce moment précieux.

— Je sais que je n'ai pas employé la meilleure méthode pour t'obliger à affronter la vérité, je murmure d'une voix enrouée. Mais il fallait que tu en prennes conscience.

— Je la hais, elle aussi... autant que je me hais...

Elle fait une pause – et je n'ai qu'une envie : l'enlacer. Toutefois, je sais qu'il est encore trop tôt et qu'elle se rétractera dans sa coquille, si je le fais – avant de reprendre, la gorge nouée :

— Je ne suis qu'une immense déception. Pour mon père... Pour chaque refus que je lui ai opposé quand il souhaitait que je l'accompagne en Suisse. Je suis une déception pour Tess. Seulement, j'avais si peur de la voir. Tellement honte de ce que je ressens pour elle, et avoir de telles pensées ne fait qu'augmenter la haine que j'ai pour moi... Je lui en veux parce que je me dis chaque jour que si elle n'avait pas fini clouée au lit, notre mère serait restée. Et là encore, je n'ai été qu'une énorme déception. Je n'ai pas été foutue de la retenir... Ni même de lui donner envie de m'emmener...

Elle continue, le regard sombre :

— C'est un cercle sans fin. J'ai tellement de haine en moi que parfois, j'ai l'impression qu'elle m'étouffe... que quelque chose va se briser.

— Ça te ronge de l'intérieur, chaque jour un peu plus. Mais faire comme si elle n'existait pas, vouloir tout enfouir... cela ne peut que te détruire.

Elle inspire plusieurs fois. Ferme les yeux quelques secondes et, quand elle les ouvre à nouveau, son regard me semble plus calme.

— Je comprends, murmure-t-elle en triturant nerveusement ses mains. Je comprends maintenant... pourquoi tu t'es comporté comme un sale enfoiré...

Le petit sourire qu'elle me lance atténue ses derniers mots.

— Tu as eu peur que je ne finisse... par tuer quelqu'un ? me demande-t-elle d'un ton moqueur qui me prouve qu'elle a repris du poil de la bête.

— Non, tu n'en serais pas capable, ma puce, je lui affirme d'une voix rauque. Tu es trop douce... si douce.

— J'en serais parfaitement capable avec... Sasha, me coupe-t-elle, les yeux pétillants en laissant glisser sa robe.

Elle me fait craquer ! Et bander comme un malade !

— Que fais-tu ?

— Ça se voit, non ? Je me déshabille, murmure-t-elle en retirant son soutien-gorge puis... *Oh bordel !* sa culotte. Tu n'as pas envie d'enlever ton pantalon... Moi, je trouve qu'il fait chaud... trop chaud pour rester habillés...

Une fine pellicule de sueur se forme sur mon front quand elle fait quelques pas dans la chambre en bougeant ses fesses de façon provocante. À me rendre fou !

— Et ton arrêt maladie ? je gronde en ôtant mon pantalon.

— Quel arrêt maladie... ?

Elle avance lentement jusqu'à moi. J'ai tout loisir de voir le bout de ses seins. Durs. Comme moi. De voir le désir qui brille dans ses yeux. Comme dans les miens. Elle se hisse sur la pointe des pieds. Son corps frôle à peine le mien. Juste assez pour que mon sexe...

— Fais-moi l'amour, Geoffrey, chuchote-t-elle en déposant ses lèvres à l'endroit même où elle m'a giflé. Montre-moi combien tu m'aimes... combien c'est fort. Fais-moi l'amour très fort...

Je l'attire à moi et l'embrasse sauvagement. Lui meurtrissant les lèvres. Ses mains empoignent mes cheveux sans douceur. Elle m'embrasse comme si sa vie en dépendait. Et ça m'excite comme un fou. Le manque de ne pas l'avoir touchée pendant plusieurs jours risque de me faire perdre les pédales, mais je ne peux plus m'arrêter. Je presse durement mon bassin contre le sien. J'attrape son visage entre mes mains. Elle tremble de désir.

— Tu me fais complètement perdre la tête. Je vais te faire l'amour fort. Férocement ! Et après, je recommencerai... tendrement. Parce que je t'aime de toutes les façons possibles.

— Oui, gémit-elle en se frottant contre moi. Mais férocement d'abord...

Ma main glisse vers ses cuisses et j'effleure son pubis. Du pouce, je caresse son clitoris. Elle écarte les jambes et mes doigts s'enfoncent en elle. Bougent. Se retirent. Pour plonger plus profondément encore. Ses hanches se soulèvent avec sensualité pour suivre le tempo que je lui impose. Elle se presse contre ma main.

— Bon Dieu, je souffle. Tu es brûlante et trempée...

Je la soulève brusquement et ses jambes s'enroulent autour de ma taille. Mes mains compriment ses fesses alors que les siennes s'agrippent à mes épaules. Et je m'enfonce en elle. Puissamment. Entièrement. Le cri qu'elle pousse me fige.

— Tu as... mal ? je m'inquiète en serrant les dents et en faisant un effort surhumain pour ne plus bouger.

Durant quelques secondes, qui me semblent une éternité, elle cherche de l'air. Elle essaie de formuler un semblant de phrase, puis elle lâche dans un souffle :

— C'est juste... férocement... bon...

Et là, j'oublie tout. Il ne reste que ses râles de plaisir. Moi qui m'enfonce en elle de plus en plus vite. De plus en plus fort. À chaque coup de reins, mon sexe la pénètre plus profondément. Plus sauvagement. Et elle me répond avec la même passion débridée. Je la possède avec une fièvre presque désespérée. Encore et encore. Nos corps sont en sueur. Je suis incapable de m'arrêter. Et j'oublie tout en dehors de ce plaisir inouï qui monte...

Chapitre 31

Loin de l'agitation du Marais, des vrombissements des moteurs et de l'afflux des touristes, nous avons déniché un petit coin agréable et paisible pour déjeuner. Notre table, protégée du soleil par le feuillage touffu de la place du marché Sainte-Catherine, nous offre une oasis de fraîcheur, de douceur... et de bonheur. Parfaitement détendu, vêtu d'un jean noir et d'une chemise bleue – assortie à la couleur de ses yeux –, Geoffrey est toujours fabuleusement, outrageusement sexy ! Je ne peux m'empêcher de lâcher un soupir de plaisir.

— Quelque chose te tracasse, ma puce ? demande-t-il en attrapant ma main et en la portant à ses lèvres pour y déposer un baiser.

J'aime la tendresse qui se manifeste dans sa voix, ses gestes et son regard. Depuis la soirée au restaurant, deux jours plus tôt, quelque chose a changé entre nous... En moi, surtout. Je mentirais si j'affirmais que je lui fais totalement confiance. Mais plus les jours passent, plus j'ai envie de le croire vraiment. Et surtout, plus j'y parviens.

— Pourquoi ne ferais-tu pas l'école buissonnière ?

Tout en lui posant la question, je retire ma sandale et fais glisser mon pied le long de son jean pour le poser sur son sexe. Le grognement qu'il lâche me ravit tandis que je le sens durcir sous mes caresses. Sa main file sous la table et se pose sur mon pied pour entamer une délicieuse remontée sur ma jambe, jusqu'à s'arrêter au niveau de mon genou... à l'endroit où la peau est plus fine et si... sensible...

— Bordel ! souffle-t-il tout bas alors que je m'enfonce dans mon siège pour faciliter sa progression plus haut. J'adore ton petit côté exhibitionniste...

— Tu as remarqué que la nappe tombe jusqu'au sol ? je murmure avec un clin d'œil. Et puis, la plupart des tables se sont vidées.

Je réprime un gémissement quand ses doigts atteignent le haut de ma cuisse.

— Descends encore un peu... encore...

Je m'exécute tout en veillant à conserver une position correcte, acceptable... bien que je n'en sois pas certaine.

— Tu es trempée...

Ses doigts frôlent la dentelle de ma culotte. Je renverse un instant ma tête en arrière avant de le fixer à nouveau. Penché vers moi, ses yeux braqués sur les miens comme s'il allait me dévorer, il me dévisage avec une intensité qui me coupe le souffle.

— Descends plus bas ! exige-t-il sur un ton qui m'excite encore plus alors qu'il est presque couché sur la table et que je commence à jeter des regards gênés autour de nous. Cesse de regarder ailleurs, ma puce... Qui a commencé ce petit jeu ?

— Moi... je gémissais sourdement en accentuant la pression de mon pied sur le tissu rugueux de son jean. Mais je pensais plutôt à notre chambre quand je parlais d'école buissonnière...

Je perçois avec une étrange acuité la brise dans les feuilles, les conversations indistinctes des rares convives à quelques tables de nous, le claquement des talons sur les pavés.

— Je suis tellement excitée que je pourrais jouir juste avec le son de ta voix, Geoffrey...

— Alors fais-le ! Montre-moi à quel point tu aimes entendre ma voix... parce que te voir comme ça, ça me rend fou de désir. J'ai envie de te baiser comme un fou...

Sa respiration est saccadée. Il ne me lâche pas des yeux. Ses doigts frôlent mon sexe. Mais pas plus. Et il continue de me dire tout ce qu'il a envie de me faire. Prise au piège de sa voix, de son désir et du mien, je suis incapable de me contenir. Un gémissement rauque s'échappe de mes dents serrées.

— Putain ! J'adore te voir comme ça, gronde-t-il tout bas avec un sourire de prédateur. Et compte sur moi... ce soir, je te ferai tout ce que j'ai dit.

Nous restons les yeux dans les yeux de très longues minutes, partageant ce moment d'intimité torride et complice. Seuls au monde... en plein Paris.

Je flotte toujours sur mon nuage dans la voiture qui nous ramène au siège de sa société. Mes doigts entrelacés aux siens, ma tête dodelinant contre son épaule, les yeux clos, j'écoute d'une oreille distraite sa conversation téléphonique. C'est la pression de sa main sur la mienne qui m'apprend que nous sommes arrivés.

— Je dois y aller, murmure-t-il en me mordillant le lobe de l'oreille. Mais je t'assure que je ne vais pas traîner.

J'ouvre les yeux et caresse sa joue.

— J'y compte bien. Et pour patienter, je vais rendre visite... à mon père.

Le sourire qu'il m'offre alors me comble de bonheur. Cela fait des jours qu'il ne cesse de me le demander...

— Te voir va le rendre tellement heureux, lâche-t-il en ouvrant sa mallette et en sortant une petite boîte de velours rouge. Autant que tu me rends heureux ! Tiens... Je voulais te l'offrir ce soir, mais...

J'ouvre l'écrin et découvre un jonc en or au sein duquel sont sertis deux diamants – un noir et un blanc, identiques à ceux de ma bague – et un rubis. Une petite clé, en or blanc cette fois, repose sur le socle en velours, suspendue à un lien de cuir noir. En admirant le bijou sous tous les angles, je découvre une inscription gravée à l'intérieur :

Toi & Moi = Nous

Des larmes perlent au bord de mes paupières au souvenir de la carte trouvée sur l'oreiller, au lendemain de notre mariage :

J + 1

Toi & Moi

=

Nous

— Il est magnifique, dis-je, bouleversée en songeant qu'il l'a fait confectionner pour moi. Que veulent dire le rubis et la clé ?

Il prend le bijou de mes mains, introduit la clé dans une minuscule serrure que j'avais prise à tort pour un ornement de plus et ouvre le bracelet. Je lui tends mon poignet en souriant tandis qu'il me répond :

— De l'alliance des ténèbres et de la lumière est né mon amour. Tout l'amour que j'ai pour toi... Toute la passion que j'ai pour toi, ma puce.

Je suis submergée par une gigantesque bouffée d'adoration pour cet homme qui n'hésite jamais à dévoiler ses sentiments pour moi. Après avoir refermé le jonc, il attache le lien de cuir autour de son cou, et la clé se retrouve pile à l'emplacement de son cœur... alors que le mien bat à une cadence démesurée.

— Tu me rends tellement heureuse, je chuchote, posant ma bouche contre sa peau pour embrasser le métal froid. Comme jamais personne avant toi.

*
* *

J'ai demandé à Christian de faire un petit détour – grandement apprécié si j'en juge la vitesse à laquelle il a englouti les petites gourmandises prises à son intention – par la boutique de Pierre Hermé avant de me déposer devant mon ancien appartement. Je n'ai donné aucune nouvelle à mon père depuis des jours. Néanmoins, je sais qu'il devinera que je ne viens pas pour me disputer en voyant la boîte contenant son péché mignon : des macarons caramel au beurre salé. Je salue Jacques au passage, puis m'engouffre dans la cabine de l'ascenseur. Quelques secondes, et j'appuie sur la sonnette. Quelques respirations angoissées, et il ouvre la porte. *Geoffrey avait raison. Mon silence radio de plusieurs jours lui a fait du mal.* Pour preuve, son visage creux aux traits tirés, son regard éteint et si triste. Mais dès qu'il m'aperçoit, un sourire l'illumine, qui calme – un peu – ma mauvaise conscience... et je me précipite dans ses bras.

— Oh Papa ! Je suis désolée, je sanglote tandis que sa main caresse mon dos tout doucement. Tu ne méritais pas ça... tu m'as manqué...

— Pas autant que toi, mon ange. L'important est que ma petite fille chérie soit à nouveau là... et m'appelle de nouveau Papa. Pour moi, ton pauvre père, depuis ta naissance et jusqu'à ma mort, c'est le mot le plus beau au monde quand il sort de ta bouche. Le seul.

Chapitre 32

— Tu sais ce que tu es ? m'interroge Justine en me balançant un coussin au visage.

PussyCat se sauve en poussant des miaulements de colère.

— Non, mais je ne vais pas tarder à l'apprendre, je rétorque en lui renvoyant son missile. Dis-moi ce que je suis, moi ! Quand ma meilleure amie ne veut même pas me dire quelle est la destination de ma lune de miel, hein ?!

Elle éclate de rire en retirant ses talons. Nous continuons notre bataille de coussins à travers tout le salon, semant une joyeuse pagaille sur notre passage.

— Sarah et moi avons promis à ton mari de ne pas trahir son secret. Et une promesse est une promesse !

Elle saute par-dessus le canapé et se réfugie derrière mon Panda pour éviter le projectile suivant.

— Une meilleure amie passe avant le mari de ladite meilleure amie...

Ledit mari ayant lui aussi refusé catégoriquement de répondre à cette question pourtant cruciale. Et ce n'est pas faute de la lui avoir posée un millier de fois. Le matin, le soir, la nuit... Même après lui avoir fait une gâterie à le faire grimper au septième ciel... et pour laquelle j'ai eu droit à un :

— Oh bordel ! Tu sucés comme une déesse, ma puce...

Logiquement, après cela, je pouvais tout lui demander, non ?! Tout... sauf ça ! En revanche, j'ai eu le droit moi aussi de grimper au septième ciel... Lui aussi suce et lèche comme un dieu... J'en ai encore des frissons rien que d'y songer. Nous partons dans deux jours pour New York, où nous resterons jusqu'à la signature du fameux contrat avec les Chinois, avant de nous envoler pour la fameuse destination secrète. Enfin... secrète seulement pour moi.

— Je dois d'abord en parler à mon avocate, lâche Justine avant de s'écrouler, hilare et essoufflée, dans le canapé. Mais je suis persuadée qu'elle me conseillera de garder le silence.

Haletante, totalement débraillée, je remets ma jupe en place. Justine est dans le même état : les cheveux décoiffés, les joues rouges et sa robe remontée jusqu'en haut des cuisses.

— Ça me rappelle nos quinze ans, dis-je, toute souriante à ce souvenir. Quand nous...

— BARBIE !

— Tu ne m'avais pas dit qu'il était au boulot jusqu'à ce soir ?! s'exclame Justine en se redressant d'un bond. Putain, il a l'air furax... Qu'est-ce que tu as encore fait ?

— Mais rien du tout, je chuchote alors qu'elle cherche désespérément ses chaussures. Rien du tout, je t'assure...

— Où sont mes foutues pompes ! Il ne faut pas qu'il me voie ici... Je te rappelle que mon téléphone et moi nous trouvons à...

— Quelle agréable surprise !

Je sursaute et découvre mon mari – pas vraiment souriant... pour ne pas dire furieux – accompagné de Luke et Aïdan – pas de meilleure humeur que lui à première vue. Une seule chaussure à la main – la deuxième étant quelque part dans notre joyeux foutoir – Justine lâche un *merde* retentissant en découvrant Luke. Geoffrey s'approche de moi à toute allure.

— JOHN LINAGOLA ! explose-t-il en me lançant une photo qui atterrit à mes pieds. LE VRAI !

Ohhhh... C'est vrai que j'avais complètement oublié le dîner et... John Linagola... le faux ! Du coin de l'œil, j'aperçois Justine qui cherche toujours sa chaussure, et j'entends Luke qui lui demande comment elle a bien pu accomplir le miracle d'être à la fois à Paris et sur une petite île perdue au milieu de l'océan Indien. J'admire son aplomb quand elle lui rétorque qu'il faut vraiment être *complètement barge* pour penser qu'elle a le don d'ubiquité... alors qu'elle n'a pas bougé de Paris depuis *qu'un connard de première* lui a posé un lapin !

Bravo ma Juju ! ne puis-je m'empêcher de l'acclamer intérieurement.

La voix de Geoffrey éclate à nouveau.

— Tu as intérêt à avoir une bonne explication, Barbie. Comment s'appelle l'enfoiré avec qui tu dînais l'autre soir ?

Hésitante, je repousse timidement la photo du pied en sachant très bien quelle est la tête du vrai Linagola... et que mon mari paierait une fortune pour avoir celle du faux.

— Je ne sais pas ! Je te jure que je n'ai pas la moindre idée de son nom...

Il inspire profondément et, au moment où il ouvre la bouche, Justine lui coupe la parole.

— C'est vrai, Angie dit la vérité ! C'est mieux pour eux que les femmes ne connaissent pas leur véritable identité...

— En fait, je l'ai loué, je précise d'une voix plus assurée. Pour la soirée, seulement la soirée... Et en tout bien tout honneur, je t'assure !

J'entends un rire éclater dans la pièce, je n'ai pas besoin de me tourner pour savoir que c'est celui d'Aïdan.

— Tu l'as quoi ?!

— Tu as bien compris... Je l'ai loué pour tenir le rôle de mon futur employeur le temps d'un dîner.

— Mais enfin... pourquoi ? demande-t-il en m'offrant désormais un visage ébahi.

— Pour assister à ton dîner, pardi ! je rétorque, énervée qu'il ne saisisse pas tout de suite.

— Bordel ! Mais je t'avais demandé de venir avec moi ! Et pas qu'une fois, en plus, il me semble, non ?!

Les bras croisés sur le torse, il me dévisage, dans l'attente de ma réponse... qui tarde à venir.

— Hum... Je t'avais dit que je ne pouvais pas t'accompagner à cause d'un rendez-vous professionnel... alors...

— Alors, tu as préféré louer un... un quoi, d'ailleurs ?

Justine et moi gigotons nerveusement tandis que je marmonne :

— Un escort-boy.

Il reste quelques secondes stupéfait.

— Tu as préféré louer un escort-boy plutôt que de m'avouer ton mensonge ?

— Hum... On peut voir les choses comme ça. Mais... j'étais aussi en colère contre toi, dis-je en le fixant dans les yeux, et le petit sourire qui passe sur son visage m'apprend qu'il a saisi que c'était à cause de Sasha. Du coup...

— Tu l'as revu ? me coupe-t-il brusquement, avant de se détendre quand je secoue la tête frénétiquement. Ça m'a coûté combien ta petite... colère ?

Je sais qu'il n'est plus du tout furieux contre moi. À son regard pétillant et à la petite moue de ses lèvres. Je m'écarte de Justine et m'avance vers lui.

— J'avais besoin d'un candidat répondant à de nombreux critères très spécifiques. Il fallait qu'il parle chinois, qu'il soit cultivé, à l'aise dans un endroit luxueux et qu'il pratique un sport de combat...

— Un sport de combat ?!

Il pose ses mains sur mes fesses et me plaque contre lui.

— Vu ce qui s'était passé dans la discothèque, j'ai préféré prendre certaines précautions, tu comprends ?

— Tout à fait, grogne-t-il en me mordillant le cou. Mais tu ne m'as toujours pas répondu...

— En plus, trouver un candidat comme ça... à la dernière minute, ce n'est franchement pas évident, tu sais ?!

— Ma puce !

J'adore quand sa voix prend cette inflexion rauque et exigeante.

— La petite bagatelle de... heu... neuf mille et des poussières... tout compris, hein !?

— Comment ça, *tout compris* ?!

— L'escort, plus la commission de l'agence et le prix du dîner, évidemment !

— Évidemment ! Mais j'y songe, dit-il en abandonnant mon cou pour plonger ses yeux dans les miens. D'où connais-tu cette agence ?

Ohhhhh... Je me demande si *Internet* pourrait être une réponse valable.

— C'est moi qui lui ai donné les coordonnées de Mathilde, lance Justine, venant à ma rescousse. C'était une première pour Angie.

Luke lâche un juron qui fait ricaner mon amie.

— Je préfère ça, murmure Geoffrey à mon oreille. Et ne t'avise plus jamais de louer les services d'un escort-boy.

Je lui promets que je n'en aurai plus besoin en lui mordillant le cou à mon tour, quand la voix d'Aïdan vient m'interrompre. Je lui lance un regard noir.

— Avant que tu nous dises de déguerpir, ma poule, j'ai également quelque chose à régler avec ta charmante épouse, tu te souviens ?

— C'est vrai, lâche Geoffrey avec un rire dans la voix. J'avais presque oublié... tes... admiratrices...

Et pendant que mon mari m'explique que, depuis deux jours, son ami est victime de harcèlement téléphonique, de jour comme de nuit, par des personnes dont il n'a jamais croisé la route, Aïdan fait défiler devant mes yeux des photos de femmes, nues pour certaines et fort nombreuses, il faut bien le reconnaître. Justine, qui s'est approchée pour ne rien manquer du spectacle, éclate de rire.

— J'ai trouvé ça drôle, moi aussi... au début ! lâche le BBS harcelé entre ses dents en rangeant son portable. Mais ça n'arrête pas. 24 heures sur 24...

— Tu n'as qu'à couper ta sonnerie, je lui lance avec un sourire et en haussant les épaules.

— Il ne peut pas, ma puce. Crois bien que sinon, il l'aurait déjà fait. Mais à part prendre une autre ligne et...

— Et quoi... ?! Ton petit génie en informatique ne peut rien faire pour remédier à ce petit souci technologique ?

C'est Aïdan qui me répond alors que Geoffrey se retient d'éclater de rire à son tour.

— La personne qui s'est amusée à passer cette annonce l'a fait sur une multitude de sites. Chaque fois que j'en découvre un nouveau, j'annule l'annonce en pensant que tout est terminé...

Il cesse de parler et me regarde droit dans les yeux. S'attendant probablement à me voir capituler et lui remettre la liste complète des sites en questions.

— Et alors ? Et alors ? je lui demande avec un grand sourire, tandis que Justine chantonne : *Zorro est arrivé éé !*

Ce qui a le don de me faire pouffer.

— J'en suis au dixième site et ça continue, lâche-t-il.

Justine se met à fredonner : *Et ça continue encore et encore, c'est que le début d'accord, d'accord...*, de Francis Cabrel, ce qui me fait cette fois exploser de rire.

Geoffrey a de plus en plus de mal à se retenir et Luke ne peut s'empêcher d'arborer un grand sourire.

— Et vous allez continuer à me soutenir qu'elles n'y sont pour rien ?! s'emporte Aïdan en fusillant ses deux amis du regard.

— Te souviens-tu du jour où tu t'es bien foutu de nous ? lui demande brusquement Luke.

— De quoi parles-tu ?

— Quand tu énumérais les déboires de Geoffrey concernant un arrosage à la tequila, quelques heures au poste de police, un panda à 850 000 euros... Et ensuite les miens avec une fin de nuit menottes aux poignets... Ça te revient ?

Luke offre un sourire – à faire fondre la calotte glaciaire – à Justine avant de poursuivre :

— Tu viens d'être victime du *gang des chipies* ! Geoffrey reste à la première place – il faut dire que le défi est lourd pour le supplanter – et moi, je passe de la seconde – que tu m'avais si gentiment attribuée – à la troisième... Reconnais qu'entre une paire de menottes et des folles

hystériques qui n'attendent que ton aval pour se retrouver dans ton pieu, il n'y a pas de doute possible. La seconde place est définitivement pour toi ! Bravo ma poule !

Je m'écarte de Geoffrey et me dirige vers la commode, dont j'ouvre le premier tiroir pour y prendre quelques feuilles avant de revenir vers les trois BBS.

— Tiens. C'est la liste... Bon courage !

Aïdan ouvre des yeux effarés en consultant la centaine de sites sur lesquels nous l'avons inscrit... alors que Geoffrey et Luke éclatent enfin d'un rire tonitruant.

Chapitre 33

J'ai passé mes dernières quarante-huit heures parisiennes à profiter de mon père – tout en l'aidant à préparer ses affaires pour son prochain départ, dans quelques jours, vers la Suisse – et de Justine. Après ma petite confession à Geoffrey et Aidan, nous avons terminé la soirée tous réunis autour d'un succulent repas préparé par Georges. Repas bien arrosé – peut-être même un peu trop ?! – car, si l'attitude de Justine au début était équivalente à : *Le dernier qui m'a posé un lapin ? J'ai dégusté son foie avec des fèves au beurre et un excellent chianti*¹, au moment du dessert, après quelques mojitos, c'était plutôt : *Allons nous gaver d'amour à en crever !*² Au moment de prendre congé, alors que nous étions toutes deux enlacées à pleurer comme des madeleines en pensant à mon départ imminent, j'ai eu droit à un : *Je vais lui apprendre le sens du mot « échec »* chuchoté à mon oreille, suivi d'un : *Ne t'inquiète pas, je gère !* J'ignore ce qui m'a le plus rassurée... Qu'elle n'ait pas l'intention de finir la nuit dans le lit de Luke ? Le départ de celui-ci dès le lendemain pour New York, en sachant qu'il ne retournera pas en France avant plusieurs mois ? Que la première visite de Justine chez nous ne soit pas encore au programme ?

D'ici là, j'espère bien qu'il lui sera enfin sorti de la tête... et elle, de la sienne ! Ce qui me paraît plus que vraisemblable.

« *Ne t'inquiète pas, je gère !* » *J'aimerais bien te croire, ma Juju, mais si tu gères aussi bien que moi...*

— Mesdames et messieurs, nous allons atterrir à l'aéroport JFK dans quelques minutes. Veuillez attacher vos ceintures et relever vos tablettes. Il est seize heures quinze, heure locale. La température extérieure est de 26 degrés Celsius, avec un léger vent d'ouest. Veuillez rester assis durant le roulage et jusqu'à l'arrêt complet de l'appareil. Merci.

J'ouvre les yeux et retire mon casque. La main de Geoffrey se pose sur ma nuque et m'attire tout doucement à lui. Il sourit. Ses yeux pétillent. Il respire tant le bonheur que c'en est contagieux.

— Bienvenue à New York, ma puce ! lâche-t-il avant de m'embrasser.

*
* *

— Park Slope a même figuré à la première place dans le classement des quartiers résidentiels du *New York Magazine*. Tu verras, tu vas adorer vivre ici.

Je veux bien le croire vu les nombreux cafés, bars et restaurants que nous venons de longer, les grandes rues commerçantes où nous sommes passés au ralenti et les belles maisons Brownstone³.

— Non seulement c'est l'un des quartiers les plus verdoyants de Brooklyn, continue Geoffrey avec un sourire radieux, mais il est également aussi sûr que les meilleurs quartiers de Manhattan.

Sa préoccupation à ce sujet – même s'il tente de la dissimuler – me saute soudain au visage et me perturbe. Est-il inquiet au sujet de la sécurité ou du standing que représente aux yeux de tous Manhattan ? Ou est-ce les deux ? Gênée, je triture mon sac.

— Quelle image as-tu réellement de moi, Geoffrey ? Tu penses que le fait de vivre à Brooklyn pourrait me poser un problème ? Tu me vois comme... comme...

Comme celle qui a signé ce putain de contrat avec des millions à la clé, qu'est-ce que tu crois ?! me souffle une petite voix.

— Tu me dis que tu m'aimes comme jamais tu n'as aimé une femme..., je reprends dans un souffle.

— Et c'est vrai ! me lance-t-il, brusquement furieux. Ne doute jamais de mon amour...

— Malgré tout, je sens un tiraillement en toi, je le coupe alors que la voiture ralentit avant de se garer. Comme si tu n'étais pas absolument convaincu de mes sentiments...

— Comment veux-tu que j'en sois convaincu quand tu ne l'es pas toi-même ? rétorque-t-il, agacé. Mais ne me prête pas des soupçons que je n'ai pas ou qui n'appartiennent qu'à toi. Je ne doute que de ton amour... seulement de *ton* amour.

Le chauffeur ouvre la portière et Geoffrey sort rapidement de la limousine. Je le suis en m'interrogeant sur ma facilité à détruire chacun de ces moments pleins d'insouciance et de bonheur qu'il ne cesse de m'offrir. *Qu'est-ce qui ne va pas chez moi ?!*

La plupart de nos affaires sont parties la veille avec Georges – très heureux de nous suivre et de découvrir New York – et Christian – soulagé de rentrer enfin chez lui. Je lève les yeux sur la Townhouse⁴ devant laquelle nous nous sommes arrêtés. Un escalier d'une dizaine de marches, encadré d'une rambarde en fer forgé noire, mène à une double porte, noire également. Tout comme les encadrements des hautes fenêtres de forme rectangulaire qui se répartissent sur la façade de briques rouges. Je comprends tout de suite que cette maison, c'est lui ! Pas de luxe tapageur. Simplement élégante. Classe. Comme lui.

— Hé ! Mais que fais-tu ? je m'écriis en riant quand il me soulève brusquement dans ses bras.

— Je porte la mariée pour franchir le seuil du domicile conjugal, c'est la tradition... Tu trouves ça trop kitsch ?!

Et je m'en veux encore plus d'avoir gâché ce moment de tendresse dans la limousine alors qu'il était si heureux de me faire découvrir sa ville.

— Comment un homme aussi sexy que toi, portant une femme dans ses bras, pourrait-il avoir l'air kitsch ?

Je pose mon front contre le sien et j'ajoute tout bas :

— C'est très romantique... et j'avoue que ça me plaît beaucoup.

— Bienvenue à la maison, Madame Lancaster, murmure-t-il d'une voix rauque en franchissant le seuil. Bienvenue chez nous !

Excité comme un gamin, il me fait visiter mon nouveau domicile. Du sous-sol – et sa gigantesque salle de cinéma – jusqu'au quatrième et dernier étage – celui où logent Georges et Christian –, le sol est recouvert d'un magnifique parquet à lattes très larges d'une teinte caramel.

L'entrée dessert directement un immense salon avec une grande hauteur sous plafond où courent des tubes de métal d'où émergent des spots ultramodernes. Les murs de briques ont été conservés dans leur jus et ajoutent à l'authenticité du lieu. Un canapé Chesterfield en cuir marron fait face à un canapé blanc au design épuré. J'ai à peine le temps d'apercevoir le jeu d'échec sur la table basse, une multitude de livres posés en plusieurs piles à même le sol, un bar au fin fond de la pièce que Geoffrey m'entraîne déjà à sa suite. Je salue Georges en coup de vent quand nous traversons la cuisine, juste avant de repartir vers le sous-sol.

— Cette pièce est totalement insonorisée, chuchote-il à mon oreille lorsque je découvre la salle de cinéma, où de gros coussins en guise de poufs donnent envie de s'allonger.

— Et dans quel but ?

Ses yeux s'assombrissent et son sourire carnassier m'envoie des milliers de papillons dans le ventre.

— Hum... Parfois, certaines scènes provoquent des réactions... démesurées... Une salle insonorisée est alors la bienvenue quand on n'a pas la patience d'aller jusqu'à la chambre, ma puce.

— Tu l'as déjà utilisée de cette façon ?

Je regrette aussitôt ma question, car je n'ai nullement envie de savoir s'il y a déjà emmené nombre de ses conquêtes, et encore moins Sasha... Songer qu'elle a pu y passer quelques heures, nuits ou plus me fait trembler de colère.

— Non, il est préférable que tu ne me répondes pas ! je lâche aussi sec, les dents serrées. Ma question était... stupide. Je me doute bien que... que...

Penser qu'elle a pu dormir dans ses draps, dans son lit... me rend dingue !

— Continuons la visite, dis-je, même si le cœur n'y est plus. J'ai envie de voir le reste de cette magnifique demeure...

Il m'attrape par la taille et me plaque contre lui. Malgré la colère sourde qui bouillonne en moi, j'éprouve un indicible plaisir à sentir son érection tout contre mon bassin.

— J'ai un passé, dit-il, je n'y peux rien.

— Je sais bien, je bougonne. Tout comme moi, mais...

Je me frotte contre lui et ses grognements de désir m'excitent terriblement.

— Mais quoi ? demande-t-il en passant la main sous mon tee-shirt et en titillant la pointe de mon sein. Mais quoi... ?!

Il me pince le téton juste assez fort pour me faire gémir. D'un geste fébrile, ma main ouvre la braguette de son jean et se faufile à l'intérieur, sur la peau douce et chaude de son sexe. Il a un brutal sursaut de plaisir à ce premier contact. J'enroule mes doigts autour de son pénis érigé et remonte de la base à la tête, en une lente caresse.

— Sasha... je chuchote tout en continuant mes caresses. Sasha est-elle venue ici ?

— Une fois, grogne-t-il. Une seule putain de fois, et nous avons juste bu un verre !

Un brusque sentiment de soulagement me submerge. Je le crois, et sa réponse me fait diablement plaisir. Est-ce stupide ou trop naïf de ma part ? Toujours est-il que je reprends en

ronronnant dans son cou :

— Alors, Monsieur Lancaster, il est temps de vérifier si cette salle de cinéma est bien insonorisée...

-
1. Réplique du film : Le silence des Agneaux.
 2. Réplique du film : Love Actually.
 3. À New-York et à Brooklyn, Brownstone désigne une maison construite en grès rouge.
 4. Maison de ville.

Chapitre 34

Geoffrey m'a fait découvrir Williamsburg, quartier bohème d'un pittoresque inégalable, et surtout Egg – petit restaurant où l'on sert les meilleurs brunchs à base d'œufs de toute la ville ! – dès le lendemain de notre arrivée. J'en ai fait un passage incontournable chaque jour depuis, à cause de son ambiance cool et des boutiques originales toutes proches. Et depuis deux semaines, Georges affiche la même mine contrariée à mon retour. Cependant, le *Country Ham Biscuit* est tout bonnement délicieux et, surtout, servi jusqu'à dix-huit heures ! Oui, on peut prendre son petit déjeuner jusqu'à la fin de l'après-midi ici. *J'adore les States !*

— Il faudrait que je vienne avec vous pour comprendre ce qui vous pousse à vous rendre tous les jours dans cet endroit, bougonne-t-il ce soir-là alors que je me sers un verre d'eau. Vous savez bien que je peux vous préparer tout ce que vous voulez, n'est-ce pas ? Il suffit de me le dire...

Depuis notre installation, Georges et moi passons beaucoup de temps ensemble. Nous avons réuni nos solitudes d'expatriés afin de nous soutenir, lui et moi n'ayant aucune connaissance dans cette ville. Quand j'y venais en touriste, je n'y étais pas seule et je n'y passais que quelques jours, quelques semaines tout au plus. Y vivre – même si j'aime déjà beaucoup tout ce que j'y découvre au fil des jours – est totalement différent. On voit les choses sous un autre angle. Il faut trouver ses marques, sa place...

— Je sais bien, Georges, dis-je en lui claquant une petite bise sur la joue. Mais on ne peut pas lutter contre certaines choses...

— Il n'empêche... la prochaine fois, je viens avec vous ! s'agace-t-il encore, les bras croisés. Je vais goûter à votre plat, et vous verrez que j'arriverai à faire mieux, beaucoup mieux !

— Je n'en doute pas, mais vous n'avez pas compris... Ce n'est pas seulement le plat, c'est aussi tout le reste... l'ambiance, les gens... Quand je suis là-bas avec mon petit journal, je suis comme la voisine de la table à côté qui boit son café avant de retourner bosser... Ici, quand Geoffrey n'est pas là, je tourne en rond...

Il pousse un soupir et me prend dans ses bras.

— Je comprends, mon petit. Vous n'avez pas encore trouvé votre place.

— Exactement, Georges ! Vous avez la vôtre, mais moi, je cherche toujours la mienne.

— Vous allez la trouver, m'affirme-t-il en souriant. Je sais que vous allez finir par la trouver ! Laissez-vous juste le temps, ne soyez pas trop pressée.

J'espère qu'il a raison. Je veux qu'il ait raison. Je veux trouver ma place. Je veux croire que nous sommes des jeunes mariés comme tous les autres... Mais est-ce la vérité ?

— Je vous laisse... Nous avons une soirée de gala, dis-je en jetant un regard sur l'horloge qui orne l'un des murs de la cuisine et m'apprend qu'il est temps pour moi de filer me doucher.

— Je sais. Je vous prépare juste un petit quelque chose au cas où vous auriez encore faim en rentrant... on ne sait jamais. Dans ces soirées, à part les petits fours, il n'y a pas grand-chose à se

mettre sous la dent...

J'éclate de rire et lui assure que nous ferons honneur à son *petit quelque chose* à notre retour. Comme cela nous est déjà arrivé plusieurs fois en pleine nuit, après avoir...

Mais ça, je ne le lui dis pas.

Mais ça, il le sait très bien.

*
* *

— Mmm... tu es... certain que notre présence est indispensable ?

C'est la première fois que je vois Geoffrey en smoking. Je l'ai déjà vu en costume, en tenue décontractée... nu... – et Dieu sait que j'adore le voir nu ! Mais là, en smoking... il est... il me fait un effet...

— Tu es trop sexy, je murmure d'une voix éraillée, déclenchant aussitôt un sourire qui m'achève. Je n'ai qu'une envie, c'est de retirer ce nœud papillon... de défaire ces boutons de manchette et...

— Pas aussi sexy que toi, ma puce, m'interrompt-il en effleurant d'une douce caresse ma gorge, mon épaule nue et mon sein. Je ne rêve que de te...

L'élégance de son smoking offre un contraste époustouflant avec son air farouche et viril, la sensualité de sa bouche et sa barbe de trois jours... Il est à tomber ! Je hausse les sourcils pour l'inciter à poursuivre, mais la sonnerie de son portable l'interrompt tandis qu'il lâche un juron. Il ne répond pas, mais nous savons tous les deux que c'est Christian, nous informant que la voiture nous attend. Nous restons un moment le souffle court à nous dévorer des yeux, puis il attrape ma main.

— Nous allons faire une apparition parce que nous ne pouvons pas faire autrement, dit-il en m'entraînant à sa suite. Mais je peux t'assurer que je vais faire en sorte qu'elle ne s'éternise pas.

Ma main étroitement enlacée par la sienne, je regarde sans les voir les buildings qui défilent à toute allure. Geoffrey discute au téléphone et me lance de temps en temps des regards pleins de promesses. Même la perspective de revoir Barbara n'atténue pas mon désir. La voiture s'arrête, je jette un œil par la vitre teintée et m'exclame, effarée :

— C'est quoi, tous ces photographes ?!

— L'annonce de mon mariage a créé une certaine surprise, m'annonce-t-il, taquin. Et notre présence ce soir a fait le reste... Mais ne t'inquiète pas, ils ne seront pas à l'intérieur. Ça t'ennuie ?

— Non, c'est juste que je ne m'y attendais pas. Et j'ai toujours eu l'impression que tu n'aimais pas tout ce tapage médiatique.

— C'est vrai, dit-il en me tendant ma pochette. J'ai tendance à éviter au maximum que l'on me prenne en photo, mais on y aurait eu droit un jour ou l'autre... alors je préfère encore que ce soit ici où je peux exercer un certain contrôle plutôt qu'ailleurs dans un moment qui n'appartiendrait qu'à nous... Prête ?

Je hoche la tête avec une assurance que je suis loin de ressentir et nous sortons de la limousine sous le crépitement des flashes qui m'éblouissent. J'entends les questions qui fusent de toutes parts pendant que Geoffrey – la main sur ma taille, et un sourire radieux sur les lèvres – répond :

— Oui, c'est exact, je me suis marié durant mon séjour en France...

Nous continuons à avancer. Christian, à nos côtés, tente de dégager le passage.

— C'est vrai, mon épouse est française, et je suis le plus chanceux des hommes...

— Madame Lancaster ! Madame Lancaster ! Pouvez-vous nous dire comment vous vous êtes rencontrés ?

Je me crispe et Geoffrey le perçoit immédiatement.

— Par le plus heureux des hasards, conclut-il pour moi en franchissant la double porte qui nous sépare de cette bande de fous. Ça va, ma puce ?

— Oui, ça va, dis-je en poussant un soupir. Mais je suis bien contente qu'ils ne puissent pas nous suivre à l'intérieur. Je ne crois pas que j'en aurais supporté davantage.

— Il y a peu de chance qu'ils soient encore là à notre sortie. Ils ont eu ce qu'ils voulaient.

J'espère qu'il a raison et me détends un instant... Mais en apercevant la femme qui se dirige droit sur nous avec, à chacun de ses bras, l'un des amis de Geoffrey, je me demande si je ne préférerais pas subir quelques minutes de plus tous ces flashes que la présence de... *ma charmante belle-sœur Barbara !* Pendant qu'elle embrasse affectueusement son frère, je fais de même avec les BBS, également en smoking et le portant avec le même charme dévastateur que leur ami. J'ai presque envie de prendre une photo en douce de Luke pour l'envoyer à Justine.

Heureusement qu'elle n'est pas là ! me dis-je en me contenant.

— J'ai cru que vous n'arriveriez jamais jusqu'à New York, me lance Barbara après tout juste un petit signe de tête pour me saluer.

Plus besoin de me demander si elle est au courant de mon escapade.

— Eh bien me voilà ! je riposte avec le même petit salut impersonnel. Et pour longtemps, croyez-moi...

J'aime le sourire qui s'affiche aussitôt sur le visage de Geoffrey. Je le lui retourne à l'identique avec un clin d'œil en songeant qu'après tout, je ne peux pas en vouloir à sa sœur, au vu de mon comportement passé. À sa place, j'agis de même. Nous allons nous côtoyer souvent – pas trop quand même, j'espère – et leur affection réciproque est indéniable. Peut-être serait-il bon que je me montre un peu plus aimable avec elle ? Je n'ai pas envie d'être la cause de la moindre dissension entre eux. Alors que je médite sur mes bonnes intentions, notre petit groupe devise tranquillement. Geoffrey me présente avec une fierté non dissimulée à un nombre incalculable de personnes. Aimable et souriante, j'échange quelques mots avec chacune d'entre elles dans la langue de Shakespeare.

— Ne me dis pas qu'en moins de deux semaines, me chuchote Geoffrey en me mordillant l'oreille, tu es devenue parfaitement bilingue...

Je me dégage et, avec un sourire coquin, lui réponds :

— Non, je ne te le dirai pas, parce que tu me dirais encore que je suis une menteuse...

Son éclat de rire me procure un vif sentiment de plénitude. J'aime le voir si... *heureux* ?!

— Grâce à toi, il est au comble du bonheur, m'affirme Luke en me tendant une coupe de champagne quelques instants plus tard. Et cela n'était pas arrivé depuis...

Je ne sais pas s'il sait que je suis au courant pour Emily... et pour le reste. Tout le reste. La souffrance que je lis sur son visage me touche. Tout comme ce lien qui les unit tous les trois, ce lien que j'ai du mal à appréhender tant il est puissant, ce lien qui les a conduits à commettre l'irréparable.

— Cela n'était pas arrivé depuis très longtemps, reprend-il d'une voix un peu cassée. Mais ça fait du bien de le voir ainsi... Merci.

Je reste silencieuse. Les autres ne nous prêtent pas la moindre attention et discutent toujours entre eux.

— De rien, je lâche finalement en déposant une bise sur sa joue. J'espère que toi aussi, tu trouveras un jour une femme pour te combler de bonheur...

Et j'aimerais tellement que cette femme soit Justine... Il ne répond rien. Soudain, je me crispe en remarquant un brusque changement de comportement chez Geoffrey. Luke hausse les sourcils, lui aussi visiblement surpris par l'attitude de son ami. *Il ne va tout de même pas me taper un scandale pour une malheureuse petite bise ?!*

Une rage froide déforme maintenant les traits de son visage. Jamais je ne l'ai vu ainsi. Son visage était-il le même qu'en cet instant lorsqu'il a fait justice pour la sœur de Luke ? Et je ne peux m'empêcher de frissonner.

De peur.

Pour la première fois, j'ai peur de lui...

Chapitre 35

C'est une facette de Geoffrey qui m'était totalement inconnue. La menace qui émane de lui me coupe le souffle. Me paralyse. Pour la première fois, je vois apparaître sous mes yeux cet être capable... de tuer. Et un frisson glacial me transperce. Luke s'approche de son ami. *Il est inconscient ou quoi ?!* Ma coupe de champagne se brise en mille morceaux sur le sol. Mais entre le bruit des conversations et la musique dans la salle, personne n'y prête attention. Aïdan – lui aussi sur le qui-vive – se tient au côté de mon mari. Je remarque la main de Barbara posée sur l'avant-bras de son frère. Une main crispée. Et son visage me paraît soudain très pâle. *Putain ! Tout ça pour une malheureuse petite bise ?!*

Je sors de la catatonie dans laquelle m'a plongée ma peur pour rejoindre Geoffrey – à quelques pas de moi seulement – et... *essayer de le calmer ?!* J'ai la gorge sèche. Mon cœur bat à une cadence folle. Alors que j'arrive à peine à sa hauteur, face à lui, il me saisit si fort par la main pour me faire passer derrière lui que je pousse un gémissement de douleur.

— Geoffrey...

— Pas maintenant ! me coupe-t-il d'une voix nerveuse et sèche comme la détente d'un pistolet.

Barbara se tourne vers moi et secoue doucement la tête pour m'inciter à écouter son frère. Brusquement, je comprends que sa rage n'est pas dirigée contre moi. *Qui alors ?* Je tente de jeter un regard par-dessus son épaule, mais son dos et ceux de ses amis me bouchent la vue.

— Belle réunion de famille, n'est-ce pas ?!

Je me glace immédiatement... Je n'ai pas besoin que l'on me dise qui est l'homme qui s'adresse à Geoffrey et Barbara pour comprendre que c'est leur géniteur. Je parviens enfin à m'écartier suffisamment de mon mari pour lui jeter un regard. La ressemblance avec son fils est frappante. Barbara lâche du bout des lèvres un timide bonsoir. Geoffrey ne dit rien, toutefois je sens son corps se crispier un peu plus encore. Se tendre. *Comme s'il allait lui sauter dessus ?!*

— Tu ne me présentes pas à ma belle-fille ?!

Tout en posant sa question... *Merde, comment s'appelle-t-il déjà ?... Ah oui ! Blaise... Blaise quelque chose...* le père de Geoffrey contourne habilement son fils, sa fille, Luke et Aïdan pour se positionner face à moi. Je ne peux manquer l'éclair de surprise qui traverse ses yeux lorsqu'il me découvre. Geoffrey fait volte-face et pose ses mains protectrices sur mes épaules. Sous le regard intense et scrutateur de l'homme qui me contemple, je ne peux réprimer un tremblement.

— Mon Dieu, lâche-t-il d'une voix étrange. Vous lui ressemblez tellement...

Mais de qui parle-t-il ?!

— Finalement, nous avons beaucoup plus de points communs que tu ne le penses, mon fils ! affirme-t-il d'un ton qui a retrouvé toute sa verve. Ma chère enfant, vous êtes le portrait craché de votre mère...

— Vous... vous connaissez ma mère ?!

— Tu connais sa mère ?!

La question fuse simultanément de la bouche de Geoffrey et de la mienne. J'entends également le hoquet de surprise de Barbara. Visiblement, ni le fils ni la fille n'étaient au courant de ce... *petit détail ?!*

— Tout à fait ! Je l'ai même très bien connue, ma chère. Votre père et moi avons fait sa rencontre ensemble...

Oh – Mon - Dieu !

— Nous étions tous deux fous amoureux d'elle. Elle est d'ailleurs la seule femme que j'aie jamais aimée, continue-t-il en me fixant. Seulement, elle hésitait...

Les mains de Geoffrey me serrent si fort que je me retiens de crier. Comment cet homme ose-t-il parler ainsi devant ses enfants ?! *Je crois que je vais vomir.*

— Finalement, c'est votre père qu'elle a choisi... lance-t-il enfin d'un ton désabusé.

— Je ne veux plus jamais te voir ! lâche Geoffrey d'une voix vibrante de colère.

— Un jour viendra où tu auras besoin de moi...

— Jamais ! Tu mourras avant de voir ce jour, crois-moi !

Geoffrey attrape ma main et, avant que je puisse comprendre ce qui m'arrive, je me retrouve dehors avec lui. J'aperçois du coin de l'œil Barbara, effondrée dans les bras de Luke qui lui parle doucement. Aïdan tente de calmer Geoffrey qui bouillonne de colère et lâche quelques jurons concernant son père. Je n'en reviens pas. Mon père et le sien, amoureux de la même femme ! J'ai de la peine pour Barbara en songeant qu'il n'a pas hésité une seule seconde à avouer devant elle qu'il n'avait aimé qu'une seule femme : ma mère ! Est-ce aussi pour cela que mon père a accepté quand son ami lui a demandé d'héberger son fils ? Se sentait-il coupable que ma mère l'ait choisi, lui ? A-t-elle revu le père de Geoffrey après nous avoir abandonnés ? Un nœud comprime brusquement ma poitrine. Geoffrey m'a dit que son père collectionnait les maîtresses. Ma mère en fait-elle toujours partie ? J'ose à peine lui jeter un regard. Sans doute se pose-t-il les mêmes questions que moi.

Quand Christian arrive enfin avec la voiture, il comprend tout de suite que quelque chose ne va pas... Pas du tout. En moins d'une seconde, il a ouvert la portière et m'aide à prendre place sur le siège. La portière toujours ouverte, j'entends un échange à voix basse entre lui et mon mari. Je frotte mes mains glacées l'une contre l'autre. Je ne sais pas si je suis soulagée ou non de voir Geoffrey s'installer finalement à mes côtés.

Jusqu'à notre retour à la maison, je ne dis pas un mot. Lui non plus. Je sens toujours la colère qui gronde en lui. À peine la limousine s'est-elle arrêtée qu'il ouvre la portière à toute volée et se précipite au dehors sans même m'attendre.

— Vous devriez aller vous coucher, Angeline, me rassure Christian avec un sourire. Vous n'y êtes pour rien... Il a besoin de se calmer et cela risque de prendre un moment.

— Comment va-t-il se calmer ?

— Luke et Aïdan ont accompagné Barbara et ne pourront pas l'aider, m'explique-t-il. Mais il y a tout ce dont il a besoin dans la salle de sport... Allez dormir tranquille.

Je lui souhaite une bonne nuit avant de regagner la maison. J'hésite un moment à l'entrée du

salon, puis me dis que je vais suivre le conseil de Christian. Je monte donc au premier étage dans notre chambre. Mécaniquement, je me démaquille, retire ma robe et mes sandales... avant de passer un shorty et un tee-shirt. Les minutes défilent. Je me mets à déambuler dans la pièce, la tête vide. Une heure s'écoule. J'ai toujours cette affreuse sensation au fond de moi. Comme si j'étais responsable de la souffrance de Geoffrey... *Quelque part, je le suis, non ?! C'est à cause de ma mère, et donc de moi...*

Je décide de descendre à la salle de sport. Je reste hésitante plusieurs minutes devant la porte, avant de me décider à l'ouvrir. J'entre sans bruit et referme tout doucement derrière moi. Geoffrey est de dos. Son smoking, sa chemise, ses chaussures gisent pêle-mêle sur le sol et ont été remplacés par un short. J'ignore ce qui me bouleverse le plus. Les cris de rage qu'il pousse à chaque coup de poing qu'il balance dans le punching-ball ou la violence avec laquelle il le fait. Sur qui pense-t-il cogner ainsi ? Son père ? Ma mère ? Moi ? Je l'observe un long moment sans même qu'il s'aperçoive de ma présence. Chaque muscle de son corps est tendu, gonflé à bloc, et se dessine avec une précision étonnante. Et il frappe. Avec ses mains. Puis avec ses pieds. Sa jambe décrit un arc de cercle et la plante de son pied vient percuter le sac de sable. Il ne s'arrête pas. Il cogne. Encore et encore. Il laisse exploser sa fureur avec une incroyable frénésie. Sauvage. Primitive. Impitoyable. Mais étrangement, le regarder faire m'apaise... *Il ne me fera pas de mal...* Même s'il a commis un acte violent et répréhensible des années auparavant, son geste inusuel et unique était dicté par l'amour et un désir de justice. Je le comprends maintenant... et je l'accepte. J'avance lentement et m'arrête à quelques centimètres de lui puis, avant qu'il ne détende son bras pour cogner encore, je l'enlace. Emporté par son élan, il tombe sur le tapis de sol et amortit sa chute avec ses mains. Je m'écroule sur son dos.

— Geoffrey...

Il respire si fort que son torse me soulève tandis que je répète son prénom. Puis – je ne sais comment – il se retrouve sur le dos avec moi plaquée sur son ventre. Jamais je ne l'ai trouvé aussi émouvant qu'en cet instant où se mélangent sur son visage la rage et le désespoir.

— J'ai envie de le tuer, lâche-t-il d'une voix éraillée et les yeux brillants de larmes de rage trop longtemps contenues.

Je couvre son visage d'une multitude de baisers légers avec l'envie folle d'atténuer sa douleur, mais sans savoir comment y parvenir. Mes mains se posent sur les siennes et j'écarte doucement ses bras en croix sur le tapis. Il se laisse faire. Non sans laisser échapper encore quelques jurons.

— Raconte-moi, je murmure. Dis-moi...

Son cœur résonne puissamment contre le mien. Fort. Si fort. Que j'ai la sensation étrange qu'il est en moi... *Est-ce cela ne faire plus qu'un ?*

— Quand mon père a rencontré ma mère, elle venait de terminer ses études. Mon père est issu d'un milieu privilégié, mais sans commune mesure avec la fortune personnelle de ma mère. Quand sa famille a compris que ce que tous considéraient comme une simple amourette de vacances prenait des proportions bien trop sérieuses, ils ont tout fait pour les séparer, mais il était déjà trop tard. Ma mère était follement amoureuse, et même la menace d'être déshéritée n'a eu aucun effet. Elle l'aurait épousé envers et contre tous. Au début, tout semblait aller pour le mieux... Cependant, au fil des semaines, des mois, ses proches ont remarqué qu'elle changeait.

Elle n'était plus la même... À la naissance de Barbara, alors que ses parents pensaient que son état allait s'arranger, ce fut tout le contraire. Elle s'est mise à dépérir plus vite encore... Et ma naissance n'a fait qu'accentuer son mal-être... C'est ma grand-mère qui m'a raconté tout cela après sa mort. Elle a bien souvent essayé de convaincre sa fille de divorcer, sans le moindre succès. Chaque fois qu'elle nous rendait visite – ce qui était extrêmement rare, mon père y veillait en prétextant des voyages ou autres empêchements –, je ne sais comment il se débrouillait, mais le fait est que ma mère se montrait plus enjouée... plus vivante... bien que ce ne soit qu'une façade. J'ai mis longtemps à comprendre qu'il prenait du plaisir à la détruire à petit feu... chaque jour un peu plus. J'en voulais à ma mère de ne pas avoir le courage de le quitter. Ce que je ne voyais pas, c'est qu'elle n'en avait déjà plus la force... Depuis, Barbara m'a avoué que si elle n'était pas partie, c'est en grande partie à cause de nous... Il ne l'aurait jamais laissée nous emmener, et elle en avait conscience.

Il me serre désormais dans ses bras. Je ne cesse de couvrir de baisers légers chaque centimètre de sa peau qui se trouve à ma portée.

— Ce salaud l'avait tellement bousillée qu'elle prenait des médicaments afin de tenir le coup, et il ne s'est pas gêné pour monter un dossier médical la décrivant comme une toxicomane. Si elle avait voulu divorcer, elle n'aurait jamais obtenu notre garde... Alors, elle est restée. Jusqu'au jour où elle n'a pas pu en supporter plus. J'avais cependant espéré, jusqu'à ce soir, qu'il l'avait un peu aimée... au moins au début, avant que les choses ne changent entre eux pour le pousser à se conduire de cette façon. Mais avec ce qu'il a dit tout à l'heure concernant ta mère... je peux déduire sans me tromper qu'il n'a jamais eu l'ombre d'un sentiment pour la mienne. Je ne pensais pas pouvoir le haïr plus que je ne le hais déjà...

J'embrasse les larmes au coin de ses yeux en murmurant son prénom. Je le serre de toutes mes forces. Ses lèvres courent sur ma peau. Ses mains aussi. Puis elles plongent dans mes cheveux. Sans douceur, impatientes. Sa bouche s'écrase sur la mienne. Avide. Sa langue caresse la mienne avec une fièvre jusqu'ici inconnue.

— J'ai besoin de toi... souffle-t-il entre deux baisers, avant de reprendre possession de ma bouche.

Nos baisers enflammés s'enchaînent les uns aux autres, et nous enchaînent. Nos mains parcourent nos corps avec une frénésie proche de la folie. Je m'arrête pour retirer mon tee-shirt. Le désir qui flambe dans ses yeux me grise. Des deux mains, il me soulève pour que mon shorty suive le même chemin. Puis c'est au tour du sien. Des frissons d'anticipation glissent le long de mon dos tandis que je me positionne à cheval sur lui. Ses mains se posent sur ma taille dans un geste si possessif que je gémis de plaisir. Je suffoque. Un grognement s'échappe de sa gorge. Son sexe frôle le mien. Des flèches incendiaires éclatent dans le bas de mon ventre. Je le dévore des yeux. Nos regards s'accrochent... et il me fait glisser lentement le long de son sexe. Je pousse un gémissement en savourant la lenteur délibérée de son mouvement. Sa voix méconnaissable me fait trembler violemment lorsqu'il me dit, sans me quitter des yeux :

— Fais-moi l'amour, ma puce...

À cette seconde, un flot d'émotions me submerge en plus du désir intense que j'éprouve pour lui. Et pour la première fois, j'écoute la musique de mon cœur, je la laisse éclater, me remplir tout

entière, déborder, exploser pour lui faire l'amour... pour l'aimer enfin...

Chapitre 36

— Vous avez vu ça, Georges ! je m'exclame en hurlant comme une adolescente hystérique.

Il hausse les sourcils devant les magazines que je brandis sous son nez. Si j'ai adopté Williamsburg pour mon brunch quotidien et ses boutiques, c'est le coin de Washington Park qui a obtenu les faveurs de Georges à cause du marché fermier. *À chacun ses priorités !* Il en rentre tout juste et dépose son sac de courses sur la table pour attraper les tabloïds où apparaissent les photos de notre couple prises lors de la soirée de gala, quelques jours plus tôt, puis les feuillette avec le sourire. C'est Amy – serveuse de mon Q.G. avec laquelle je papote souvent et accro à ce genre de presse – qui a découvert dans *Oops !* les photos de la *Frenchie* – petit surnom dû à mon accent. Ce que j'aime chez les Américains, c'est qu'une fois l'effet de surprise – bruyant à mon arrivée, je dois bien le reconnaître – passé, j'étais redevenue pour eux la nana en jean, toute simple, qui vient prendre son brunch chaque jour et passe un moment agréable en plaisantant avec l'un ou l'autre. Toutefois, dès que je suis partie, j'ai fait une razzia dans le premier kiosque que j'ai croisé en achetant tous les magazines où s'étaient nos photos. *Merde ! C'est quand même une grande première pour moi !*

— Je n'en reviens pas ! On est plutôt craquants, non ? Et Geoffrey est trop... trop sexy !

Je lâche un soupir en admirant, sur papier glacé, l'homme en smoking qui affiche un sourire éclatant, la main sur la taille d'une jeune femme blonde – *OK, la prochaine fois, j'éviterai ce regard un peu affolé.* Cet homme qui se trouve être mon mari et dont je suis follement amoureuse.

— Pour ma part, je n'irai pas jusqu'à affirmer qu'il est *sexy*, répond Georges avec un sourire malicieux. Néanmoins, à vous voir ainsi tous les deux, et surtout à la façon dont il vous regarde, avec une telle fierté dans les yeux... aucun doute à avoir sur ses sentiments, croyez-moi. Mais moi, je n'ai pas eu besoin de photos pour savoir qu'il est amoureux...

Les mots que Geoffrey attend avec impatience ne sont pas encore sortis de ma bouche, pourtant je suis certaine qu'il l'a compris depuis la nuit que nous avons passée ensemble après ce fameux gala. *Mmm... et quelle nuit...* Même ces foutus SMS, – *il va vraiment falloir que je m'occupe de cette garce de Sasha !* – qui n'ont pas cessé de me poursuivre au-delà de l'océan, ne sont pas parvenus à atténuer mon bonheur.

— Tout comme vous, ma petite, me lance Georges, me tirant de mes pensées.

Parfois, cet homme me fait penser à mon père. Sa manière d'affirmer avec sérénité et gentillesse toute vérité qui me concerne et que je suis encore bien incapable de m'avouer. *Enfin, plus maintenant,* me dis-je en songeant qu'il ne me reste plus que celle-ci à partager avec Geoffrey. Nous continuons à discuter tout en rangeant les produits frais de ses emplettes. Ensuite, je le laisse à ses fourneaux pour aller faire une petite balade à vélo. En plus d'une salle de sport très bien équipée, et où il aime se défouler quotidiennement – quand il ne le fait pas durant une séance de Krav-Maga avec Luke et Aidan –, et de sa moto qu'il adore conduire – à

toute vitesse, de préférence –, mon mari m'a fait découvrir le plaisir... du vélo ! Il a réussi cet exploit. À moi, l'accro au jogging et, plus que tout, la grande flippée de tous moyens de locomotion... surtout quand c'est moi qui dois en tenir les commandes, qu'elles soient un volant ou un guidon !

Je roule au hasard. Je reconnais des endroits où il m'a déjà emmenée. J'en déniche des nouveaux en songeant que nous y retournerons ensemble et qu'il aura certainement une histoire ou une anecdote à me raconter... Je découvre sa ville. Son quartier. J'essaie de m'y faire et d'y trouver ma place...

Compliqué quand tu n'as aucune idée de comment y parvenir, si jamais tu y parviens un jour, hein ?!

Je tente d'étouffer cette petite voix pleine de doutes. Geoffrey n'a de cesse de tout faire pour que je me sente heureuse avec lui. Il m'a même proposé son aide pour trouver un travail – ce qui ne serait pas difficile vu le nombre de ses connaissances et relations –, toutefois je préfère m'en charger seule. Pas une seule fois, il ne m'a fait la moindre réflexion quand je suis en pantalon, ce qui m'arrive très souvent... *Alors, pourquoi ne détruit-il toujours pas ce contrat, hein ?! N'est-ce pas la seule chose à faire s'il t'aime réellement ? Ne serait-ce pas la plus belle preuve qu'il puisse te donner pour que tu lui accordes enfin ta confiance ? Sauf que... le contrat est toujours là, hein ?!*

— La ferme ! je m'exclame tout haut en accélérant la cadence de mes coups de pédales.

J'arrive à la maison en nage et range le vélo dans le local prévu à cet effet. J'aperçois la veste de Geoffrey sur l'un des canapés en traversant le salon, et des verres sur la table basse. De la cuisine me parvient le son de la radio que Georges écoute en vaquant à ses occupations. J'emprunte l'escalier pour me rendre à notre chambre – au second – afin d'y prendre une bonne douche. Arrivée au premier étage, des éclats de voix me font ralentir le pas. Je m'arrête. Je reconnais celle de Luke. Je sais que je ne devrais pas... mais c'est plus fort que moi. Je retire mes chaussures de sport, puis me dirige à pas de loup, pieds nus, au fond du couloir, là où se trouve le bureau de Geoffrey dont la porte n'est pas bien fermée.

Et je m'approche le plus possible pour écouter...

Chapitre 37

— Je peux comprendre pourquoi il a...

— Ne me fais pas chier, Aïdan ! Parce que moi, je ne comprends pas ! Pas du tout !

Je ne peux rien voir, toutefois la voix de Luke me laisse imaginer sans difficulté qu'il est furieux. Mais pourquoi ?

— Si tu laissais Geoffrey nous expliquer...

— Laisser cet abruti s'expliquer ?! hurle Luke en coupant à nouveau Aïdan. J'ai plutôt envie de lui balancer mon poing dans la tronche...

Un remue-ménage et des jurons me font craindre qu'il ait mis sa menace à exécution. Puis le silence revient et s'éternise pendant plusieurs minutes. J'ai l'impression de respirer si fort qu'ils vont découvrir ma présence derrière la porte. Les mains crispées sur mes chaussures, je me fige en attendant la suite.

— Je ne pouvais pas faire autrement...

— Si, tu pouvais faire autrement ! Tu pouvais la boucler, Geoffrey ! Comme nous le faisons tous depuis des années ! Tu n'avais qu'à continuer à la boucler ! Putain !

J'entends un bruit... *comme un verre qui se brise sur un mur ou le sol* ? Je commence à comprendre la raison de la colère de Luke... Geoffrey vient de leur apprendre qu'il m'a avoué leur secret. Et visiblement, son ami ne le prend pas bien du tout. Je me dis qu'il vaudrait mieux que je disparaisse avant que l'un d'eux ne se rende compte de ma présence... Je ne suis pas certaine que mon apparition à cet instant parvienne à calmer les esprits. Pourtant, je ne bouge pas. J'ai eu l'occasion de voir, lors d'une séance de Krav-Maga à laquelle j'ai assisté, la puissance de Luke quand il envoie un coup. Un frisson glacial me transperce à l'idée qu'ils puissent en arriver aux mains tous les deux...

— Non, il le fallait ! Elle devait savoir qui je suis réellement...

— Tu n'es vraiment qu'un pauvre con pour remettre ta vie entre les mains d'une nana capable de signer un contr...

Il n'a pas le temps de finir sa phrase. Un véritable chaos éclate dans le bureau. Ce que je craignais est en train de se produire. Ils se battent. Tétanisée par la peur, je me demande si je ne devrais pas aller chercher Georges et Christian pour les séparer... C'est alors que retentit un bruit violent dans le bureau. Je n'arrive pas à déterminer ce dont il s'agit, quand la voix d'Aïdan lance froidement :

— Je vous préviens, je n'hésiterai pas à m'en servir... et sur chacun de vous, s'il le faut...

J'entends des jurons de part et d'autre, néanmoins, quoi que ce soit, cela a le mérite de les calmer. Et je remercie de tout mon cœur Aïdan pour ce qui me paraît être un miracle.

— Je l'aime...

— Parce que tu crois que je ne le sais pas ?! Mais ce n'est pas une raison ! Tu ne sais même pas si tu peux te fier à elle...

— Elle ne dira jamais rien ! le coupe Geoffrey.

— Putain ! J'espère que tu as raison... Vraiment !

Dans le silence qui tombe, j'entends des bruits de pas, un raclement de siège et la voix ironique d'Aïdan à nouveau :

— Je suis prêt à parier sur Geoffrey... et pas qu'une petite mise...

Geoffrey a raison, je garderai leur secret. Personne n'en saura rien. Pas même Justine.

— Connard ! lance simultanément ses deux amis avant d'éclater de rire.

Rassurée que tout s'arrange entre eux, je me prépare à faire demi-tour.

— Et pour son père, reprend Aïdan. Elle est au courant de tout ? De vraiment tout ?

C'est l'insistance avec laquelle il appuie sur le mot *vraiment* qui me stoppe dans mon élan. Et le brusque silence qui tombe ne me rassure pas. Pas plus que le tousotement gêné que j'entends, sans savoir de qui il provient. Pourquoi Geoffrey ne répond-il pas ?

— Et dans la même idée... reprend soudain Luke. Je suppose que le contrat n'a plus de raison d'être puisque tu n'as plus *aucun* secret pour Angeline, n'est-ce pas ?

— Je me fous de ce contrat !

— Quoi... ? Mais tu l'as toujours ?! s'étonne Aïdan. Alors là, je ne te comprends pas... Pourquoi ?

— Parce que, si je suis certain de mes sentiments pour elle, je ne sais toujours pas si cet amour est réciproque. Ce bout de papier est ma seule garantie de l'avoir à mes côtés pour les cinq prochaines années. Après, je ne suis pas certain de ce qu'elle fera...

— Et tu ne penses pas que ce contrat entre vous pourrait tout gâcher, au contraire ?

— Peux-tu m'affirmer que le détruire me vaudra son amour ?

— Je n'en sais rien, marmonne Aïdan. Mais le fait de lui cacher l'état de son père pourrait bien tout anéantir entre vous... Est-elle au courant qu'il est condamné ? Qu'il ne lui reste plus que quelques mois à vivre ?

Mon père est condamné ?! Mon père n'a plus que quelques mois à vivre ?!

— Non, j'ai fait une promesse à Charles. Et je compte bien la tenir, même s'il m'en coûte. Et...

Je suffoque, submergée par un déluge de désespoir et de douleur. *Pas mon père ! NON ! Mon père ne peut pas mourir ! Mon père ne va pas mourir !*

— Tu sais très bien que nous ne lui dirons jamais rien, affirment ses deux amis en même temps.

La tête me tourne. Mes oreilles bourdonnent. Leurs voix me paraissent de plus en plus lointaines.

— Alors, elle n'en saura jamais rien...

Sauf que je sais...

Maintenant, je sais...

*
* *

J'ignore comment je suis parvenue jusqu'à notre chambre, sous la douche, puis dans mon lit. J'ignore encore comment j'ai fait pour ne pas cracher au visage de Geoffrey lorsqu'il est venu me rejoindre. Je lui ai dit que j'étais malade. Parce que j'étais réellement malade de ce que je venais d'apprendre. Malade de rage et de chagrin... Qu'il ait pu me mentir sur un sujet aussi important que la santé de mon père... Oui, j'étais malade au point de vomir. Alors, cela n'a pas été bien difficile qu'il me croit. Et bien sûr, ce ne sont pas son inquiétude ou ses manifestations de tendresse qui ont pu diminuer la colère intense que je ressens à son égard.

Il m'avait promis ! Plus de mensonge entre nous ! Plus jamais !

Quand je pense que ce connard m'a regardée droit dans les yeux et m'a assuré d'une voix ferme que plus jamais il ne me mentirait ! *Plus jamais !* Et moi, pauvre conne, je l'ai cru ! J'ai envie de le tuer ! Il mérite que je le tue ! J'ai passé ces dernières heures au lit à le maudire. Et cela ne fait qu'empirer au fil des heures. J'aimerais lui faire mal autant que moi j'ai mal. J'ai le ventre noué par la peur, le cœur comprimé par le désespoir. Je suis ramassée sur moi-même. Le corps rempli de colère et de souffrance. La tête pleine des paroles horribles de Geoffrey. J'aimerais le faire souffrir autant que je souffre. Je mords l'intérieur de ma joue pour réprimer mon cri de douleur. Je suis au fin fond d'un gouffre de désolation. Jamais je ne me suis sentie aussi impuissante. Aussi seule. Aussi brisée. Je n'ose pas envisager la mort prochaine de mon père. Je ne le veux pas ! Pourtant, cela a déjà déchaîné en moi une spirale infernale de tourments et de peurs. Elle anéantit brutalement tous les mots d'amour que je ne lui ai pas assez dit, tous les gestes de tendresse que je ne lui ai pas assez donnés... Avec l'énergie du désespoir, j'essaie d'occulter, d'effacer ce que j'ai entendu dans le bureau. Je tente de me raccrocher à quelque chose. C'est un combat impitoyable et dans lequel je lutte de toutes mes forces. Mais je ne trouve rien... à part cette fuite illusoire et une terreur extrême.

Comment vais-je faire sans lui à mes côtés ? Comment ?! Et Tess ? Tess... Comment vais-je faire avec Tess ?

Ma conversation avec mon père au petit matin n'a en rien amélioré mon humeur. Bien au contraire. À toutes mes questions concernant sa santé, il s'est entêté à répondre :

— Mais non, mon ange ! Je t'assure que je me porte comme un charme. Tout va bien.

— La dernière fois que je t'ai vu, tu n'étais vraiment pas en grande forme.

— Je vais beaucoup mieux depuis. Tout va très bien.

— Tu en es certain, Papa ?

— Absolument. Et tu commences à m'ennuyer avec toutes tes questions. Parle-moi plutôt de ta nouvelle vie à New York avec Geoffrey...

Je ne sais toujours pas pourquoi je ne lui ai pas dit que j'étais au courant de sa maladie... Parce que je ne veux toujours pas y croire. Parce que j'ai trop peur de sa réponse. Peur de ne pas être capable de supporter le poids de sa confession... *Oh, Mon Dieu !* Je file dans la salle de bains pour vomir à nouveau. Je me passe de l'eau fraîche sur le visage, me rince la bouche. À travers mes larmes, j'aperçois dans le miroir, mon visage. Blême. Je ne suis plus qu'un tourbillon de

colère et de détresse. Auquel s'ajoute un détestable sentiment de trahison... Geoffrey m'a trahie ! J'aimerais juste ne plus rien ressentir. Je voudrais que tout s'arrête. J'ai les mains tremblantes. Le corps glacé. Un indescriptible chaos règne en maître dans mon esprit... Dans un état second, je retourne dans la chambre. Je me dirige en flageolant vers le coffre, en me demandant si la combinaison de celui-ci est la même que celle utilisée par Geoffrey à Paris. En proie à une agitation malsaine, je tape :

666BARBARA

— Merde, je marmonne alors que rien ne se produit. J'étais pourtant certaine que... le diable et sa sœur. À moins que...

Les doigts tremblants, je tape alors une nouvelle fois la combinaison, mais en l'inversant :

BARBARA666

Puis, d'une main fébrile, je cherche l'enveloppe qui semblait avoir une telle importance aux yeux de Geoffrey et des Chinois l'autre soir au restaurant. Je l'ouvre pour y découvrir quelques feuilles – cinq, après les avoir comptées – toutes écrites en chinois. Pas une seule ligne en français ni même en anglais. Le souffle court et dans un désordre émotionnel incomparable, je reste quelques secondes à fixer les papiers. Je me demande ce qu'ils ont de si précieux. Je veux juste qu'il souffre autant que moi. Je veux lui faire mal comme moi j'ai mal... J'ai la sensation de nager dans la confusion la plus totale. De couler à pic. De me noyer... Il me semble que je compose le numéro de Diane. Je jette un œil vague sur ma montre. Mais mon cerveau ne parvient pas à assembler ce qu'il voit. J'aimerais simplement ne plus rien ressentir. Faire disparaître la souffrance. La peur. Je perçois à peine les sonneries car les battements de mon cœur résonnent dans un néant assourdissant, et j'ignore comment je parviens à entendre Diane lorsqu'elle décroche. D'une voix morne et que je ne reconnais pas, je m'efforce de lui expliquer ce que j'attends d'elle... Mais dans la nébulosité où je me trouve, je ne suis pas vraiment certaine de ce que je dis. J'ai froid. Trop froid. Et j'ai tellement mal...

— Donc, si j'ai bien tout compris, reprend-elle hésitante, tu vas m'envoyer des documents que je dois transmettre à mon père pour que celui-ci en fasse bon usage... C'est-à-dire, si je te suis toujours bien, tu comptes que mon père les utilise pour faire capoter les négociations de ton mari ?

J'ai l'esprit submergé par trop de souffrances et je veux juste y mettre fin...

— Angeline, tu es toujours là ?

— Oui, c'est ça,.. je murmure en me laissant glisser le long du mur et le cœur au bord des lèvres. C'est tout à fait ça...

— Angie... Je ne suis pas certaine que ce soit une bonne idée. Vous avez dû vous quereller tous les deux, et dans quelques heures ou quelques jours, tu vas amèrement regretter ce que tu me demandes.

J'ai l'impression que tout est au ralenti... Mes pensées semblent perdues quelque part dans l'espace et le temps. Et il règne dans mon esprit un désordre effroyable, et une certitude illusoire : lui faire mal pour éradiquer ma souffrance...

— Tu m'avais promis que si j'avais besoin de toi, tu serais là, dis-je d'une voix lointaine, et j'ajoute, en espérant que sa culpabilité envers moi sera plus forte que ses doutes : Tu m'as laissé tomber au moment de la faillite de mon père... ne le fais pas cette fois encore.

Elle ne riposte pas. J'entends son soupir. Les battements affolés de mon cœur. Il se met à cogner si fort que je dois tendre l'oreille pour écouter sa réponse.

— D'accord, lâche-t-elle enfin, mais visiblement à contrecœur. Dès que je recevrai les papiers, je les transmettrai à mon père... et tel que je le connais, il n'hésitera pas à s'en servir. J'espère vraiment que tu n'auras pas à le regretter...

Je marmonne un vague au revoir avant de raccrocher. Je reste figée plusieurs minutes, les yeux clos, puis je me lève et comme un automate, je m'habille rapidement. Les papiers dans mon sac, je sors de la chambre, dévale les escaliers et traverse le salon en passant devant Georges sans un regard.

— Vous sortez ? demande-t-il alors que je me dirige vers l'entrée. Je ne crois pas que ce soit une bonne idée, vu votre mine et votre état depuis hier soir, continue-t-il, les bras croisés sur la poitrine comme s'il allait me sermonner. Vous feriez mieux de prendre un bon repas d'abord. Vous n'avez rien avalé depuis des jours...

— Georges, ça ne fait pas plus de vingt-quatre heures, je rétorque, la main sur la poignée.

— Quelque chose ne va pas ? m'interroge-t-il d'un ton soucieux en s'approchant. Vous... vous n'avez pas l'air dans votre assiette...

— Tout va bien, je le coupe. Tout va bien...

Et sans lui laisser le temps d'objecter, j'ouvre la porte et déguerpis en vitesse.

Chapitre 38

Depuis deux jours, je vis un cauchemar. La mort prochaine de mon père m'a tellement bouleversée qu'il m'a fallu plusieurs heures avant d'émerger du désarroi total qui m'avait submergée. Deux jours de silence. Avec pour seule envie : hurler ! Pleurer ! Mais je ne l'ai pas fait. Deux jours de mensonges. Oui, j'arrivais même à afficher un sourire – de façade – quand je me trouvais avec Geoffrey et à avoir une attitude à peu près normale. Pas aussi bien cependant que je l'aurais souhaité. Toutefois, difficile de manier l'art du mensonge quand on a affaire à un maître en ce domaine.

Je me suis retranchée quelque part... où la douleur est moins intolérable, plus supportable. Un quelque part proche du vide. Du néant. Seul endroit où je puise encore la force de respirer et qui me donne l'énergie nécessaire pour faire illusion aux yeux de tous. Donner l'impression que tout va bien alors que c'est tout le contraire. *Merci maman !* C'est grâce à toi que j'ai cette capacité assez phénoménale de refouler mes sentiments. La souffrance est toujours là, mais je la repousse encore plus loin. De toutes mes forces ! Je veux qu'elle disparaisse dans ce gouffre sidéral où l'on ne ressent plus la moindre sensation... Et c'est dans cette absence de tout que j'ai pu remettre enfin de l'ordre dans ma tête. Le refus obstiné de mon père à vouloir se confier au sujet de sa maladie ne me laisse pas d'autre choix que de lui avouer ce que j'ai appris. Mais pas au téléphone. Face à face. Les yeux dans les yeux. J'ai alors pris ma décision... Partir pour la Suisse. Retrouver mon père. Et... Tess...

Puis j'ai commencé à ressentir un étrange malaise. J'ai d'abord mis cela sur le compte de la nouvelle concernant mon père. Évidemment ! Qu'est-ce que cela aurait bien pu être d'autre ? Sauf que, les heures passant, j'ai fait la différence entre la souffrance et... *des regrets ?!*

Et puis quoi encore ?! Pourquoi aurais-je des regrets quand ce connard n'a cessé de me mentir ! Et que, pas une seule fois, il n'est revenu sur la promesse faite à mon père, alors qu'il a su renier celle faite à ses amis.

Alors, non ! Aucun regret.

Pourtant, les heures ont passé et ce sentiment a continué à prendre de l'ampleur. Sans doute en corrélation avec la compréhension de la perte financière que Geoffrey allait subir. Même si je n'ai aucune idée du montant – certainement astronomique – que cela pourrait bien représenter, pas plus que de tout ce qui concerne cette affaire d'ailleurs, n'ayant jamais posé aucune question à ce sujet... Je ne me suis jamais intéressée à son travail en général, de toute façon.

Puis la petite phrase de Diane : *J'espère vraiment que tu n'auras pas à le regretter...* s'est mise à résonner dans mon cerveau comme un insupportable leitmotiv. Ajoutée à cela l'épouvantable sollicitude de Geoffrey à mon égard, avec toutes ses attentions : un bouquet de roses rouges – le premier –, de multiples coups de téléphone dans la journée pour prendre de mes nouvelles, le plateau de fruits de mer livré hier midi parce que je n'ai rien trouvé de mieux pour expliquer mon manque d'appétit subit que de dire : *C'est la seule chose que j'arriverais à avaler en ce moment.* C'est là que le cauchemar a commencé, en fait... Quand, brusquement, j'ai pensé à Aïdan, Luke

et... à tous leurs employés. Ma petite vengeance n'allait pas seulement toucher Geoffrey – Dieu sait qu'il le mérite –, mais également ses meilleurs amis – peut-être que Luke le mérite aussi, mais bon... Elle allait aussi se répercuter sur toutes les personnes qui travaillent pour eux...

Oui, c'est là que ce putain de cauchemar a vraiment commencé. Et la petite phrase de Diane s'est carrément mise à me narguer lorsque je me suis précipitée chez FedEx pour annuler mon envoi... et qu'il était trop tard, bien sûr. En sortant de leur boutique, totalement affolée, j'ai essayé de joindre Diane au téléphone pour lui dire de ne SURTOUT pas faire ce que je lui avais demandé. Malheureusement, je n'ai eu droit qu'à son répondeur auquel j'ai laissé plus de trente messages...

C'est sans doute en expliquant – pour la énième fois et en larmes – la même chose à sa maudite boîte vocale que je n'ai pas vu où je mettais les pieds et me suis étalée de tout mon long. *Si seulement j'avais pu me casser une jambe AVANT d'aller chez FedEx !* Une personne adorable m'a alors aidée à ramasser tout mon foutoir éparpillé sur le trottoir et m'a donné un mouchoir... Non seulement je vivais un véritable cauchemar, mais en plus, avec les chutes du Niagara qui me submergeaient, j'étais incapable de donner la moindre explication sur mon état. Je n'arrivais plus à m'arrêter de pleurer. La jeune femme s'est même excusée de ne pas arriver à me comprendre. Et quand je lui ai répondu dans sa langue – en espagnol –, elle s'est excusée une fois de plus. Comme si elle y était pour quelque chose, la pauvre ! Je n'ai pas compté le nombre incalculable de messages laissés sur la boîte vocale de Diane le temps de mon trajet de retour, toutefois celle-ci a fini par être saturée.

En arrivant devant la maison, je jette un œil sur mes jambes et me dis qu'une douche ne sera pas de trop pour nettoyer le sang qui macule mes genoux et faire disparaître mon maquillage qui a coulé. Je fouille dans mon sac pour prendre mes clés...

— Putain ! Ce n'est pas vrai !

Je continue à chercher frénétiquement pour finalement comprendre que j'ai dû les perdre dans ma chute. Et là, j'éclate à nouveau en sanglots. Je hurle de peur quand soudain des bras me soulèvent du sol...

— Bordel ! Mais qu'est-ce qui ne va pas, ma puce ?

Ce qui ne va pas ?!

— Je... je suis... tombée dans la... rue, je lâche entre deux hoquets. Et j'ai aussi perdu... mes clés...

Il me porte jusqu'au salon – en criant à Georges d'apporter la trousse de secours – et me dépose sur le canapé pour examiner mes genoux en me demandant si j'ai mal. Je secoue la tête négativement, étouffée par mes pleurs qui redoublent.

— On s'en fout des clés, murmure-t-il en nettoyant les traces de sang séché. Georges s'en occupera demain...

— Tout à fait, lance celui-ci en me fixant d'un air soucieux. Vous n'êtes pas plus grosse qu'un moineau, alors avec cette chaleur... ça ne m'étonne pas ! Je vais vous préparer un petit quelque chose pour vous remettre d'aplomb !

Il tourne les talons et se précipite dans la cuisine en bougonnant. En le voyant partir ainsi, plein de bienveillance pour moi, je ne peux m'empêcher de me dire que mon geste aura peut-être aussi des répercussions sur lui. Ce qui a pour effet d'amplifier encore mes sanglots. Geoffrey me serre dans ses bras un long moment... jusqu'à ce que j'arrive enfin à me calmer.

— Dis-moi ce qui ne va pas. Tu sais que tu peux tout me dire...

Tout ?! Vraiment ?!

Il replace une mèche de mes cheveux. J'ai un nœud horrible qui me tord l'estomac. La gorge sèche. Une souffrance insoutenable peut parfois nous pousser à commettre des erreurs de jugement... des gestes insensés... non ?!

— Je sais que quelque chose te tracasse. C'est à cause de Sasha ?

C'est sans doute le moment de lui parler des SMS. En tout cas, je peux toujours commencer par ça, et ensuite... ensuite, on verra. Je tends la main pour attraper mon sac et en sortir mon portable. Puis je fais défiler les messages. Il les lit les uns après les autres, et son humeur s'assombrit au fil de la lecture.

— Bordel ! Pourquoi tu ne m'en as pas parlé plus tôt ? Tu aurais dû me montrer ça tout de suite.

— Je pensais que j'arriverais à régler le problème avec Sasha et qu'elle...

— Sasha ?! me coupe-t-il, étonné. Tu ne penses quand même pas que c'est elle ?

Je ne sais pas ce qui me rend le plus folle de rage. Qu'il n'arrive pas à concevoir que son ex soit capable d'une telle chose, ou ce regard qu'il a quand je porte des accusations – a priori invraisemblables pour lui – sur son ex ?

— Et pourquoi n'en serait-elle pas capable ?! As-tu la moindre idée de ce dont ton ex est réellement capable ? Savais-tu qu'elle t'a fait suivre par un détective ? Et qu'elle avait fait faire un double de tes clés de l'appartement de Paris ? Ce qui lui a donné l'occasion de s'y introduire en ton absence et de fouiller dans tes affaires pour y prendre une photo de ton père en compagnie du mien, qu'elle m'a balancée à la figure le jour où nous nous sommes rencontrées, en plus d'ajouter...

— Tu ne m'as jamais dit que vous vous étiez rencontrées toutes les deux, me coupe-t-il brusquement. Et vous avez fait ça derrière mon dos ?! Cela n'aurait pas été plus simple de me poser directement tes questions ?

— Je n'y crois pas ! La seule chose qui t'interpelle, c'est de savoir que nous nous sommes vues sans ton autorisation ?!

— Non ! Ce n'est pas la seule chose ! Néanmoins, elle a son importance, rétorque-t-il, de mauvaise humeur. Si tu es persuadée que ces messages viennent de Sasha, et d'autant plus avec ce que tu viens de me dire, je ne comprends vraiment pas que tu aies pu me cacher tout cela...

Comment ose-t-il me dire une chose pareille quand lui me ment sans vergogne ?

— Et toi, Geoffrey, est-ce que tu me dis toujours bien tout ? Tu te rappelles la promesse que tu m'as faite : Plus jamais de mensonges ! Tu t'en souviens ?

Je tremble. J'ai le corps tout entier crispé, tendu, prêt à se briser. Mais j'espère de tout mon cœur qu'il profitera de la perche que je lui tends pour tout m'avouer. Ses yeux me fixent et ne se

dérobent pas. Cependant, c'était pareil la dernière fois. Je n'avais rien lu dans son regard qui m'aurait poussé à ne pas le croire.

— Je m'en souviens.

— Et alors ? j'insiste dans un dernier espoir, le souffle court alors qu'il se tait.

— Je ne vois rien d'autre à ajouter, lâche-t-il d'une voix sourde et rauque.

Chapitre 39

Je ne sais pas si Georges ou Christian ont entendu notre dispute. Ce que je sais, c'est que le premier n'est jamais revenu avec *son petit quelque chose* pour me remettre d'aplomb, et que le second n'a pas pointé le bout de son nez dans les parages, même quand Geoffrey – hors de lui – a menacé de défoncer la porte de la chambre d'amis dans laquelle j'ai décidé de passer la nuit. Quand je lui ai crié que s'il tenait vraiment à coucher avec moi, eh bien soit, je m'exécuterais... parce qu'après tout, c'était l'une des clauses du contrat et qu'il avait parfaitement le droit de l'exiger, il n'a rien répondu. Toutefois, les coups sur la porte ont cessé immédiatement.

Je me suis couchée en petite culotte et avec mon tee-shirt car je n'avais pas envie d'aller prendre des vêtements dans notre chambre. Et ce matin, j'ai attendu d'être certaine qu'il soit parti pour sortir. Georges n'a pas tenté de m'adresser la parole de toute la journée. Vu mon humeur et la sienne – il n'a cessé de bougonner contre le service « rapide » du serrurier qui lui annonçait un délai de plus de quarante huit heures pour venir changer la serrure de l'entrée –, il a sans doute décidé de ne prendre aucun risque. Il s'est contenté de pousser des soupirs à fendre l'âme en me servant mon petit déjeuner, puis le déjeuner. J'ai tenté de joindre Diane encore plusieurs fois. En vain. J'espère simplement qu'elle aura pu écouter mes messages et faire ce que je lui demande : me renvoyer les papiers ! Je ne le fais pas pour Geoffrey. Parce que je suis toujours tellement folle de rage contre lui que je serais capable de le tuer, et pas seulement au sens figuré. Mais je le fais pour tous les autres. Pour Georges et Christian que j'aime vraiment beaucoup. Pour Aidan et Luke – ces connards – que je ne peux m'empêcher d'aimer aussi. Et pour tous les autres, tous ces inconnus. Pour eux tous, je regrette ma maudite impulsivité. Ma colère. Mon désir de vengeance. Je ne me suis jamais sentie aussi angoissée, désespérée à l'idée de ne pas pouvoir réparer la pire connerie de ma vie. Et encore une fois, je compose le numéro de portable de Diane. Pour rien. Puis celui de son domicile. La première fois, son domestique – qui n'a pas vraiment apprécié d'être réveillé en pleine nuit – m'a marmonné d'une voix ensommeillée que Mademoiselle Diane était absente et m'a assurée qu'il lui ferait part de mon message dès son retour. La deuxième fois – toujours en pleine nuit, et d'une voix agacée –, il m'a répondu que oui, il lui transmettrait qu'elle devait me renvoyer les papiers et qu'elle avait eu parfaitement raison sur le fait que j'allais regretter ma décision. La troisième fois – excédé –, il m'a raccroché au nez ! Et maintenant...

— Putain ! Il a dû débrancher le téléphone ! je lâche tout haut en balançant mon portable sur le canapé.

Des larmes jaillissent de mes yeux. Un flot de larmes. Mais aucun son ne sort de mes lèvres serrées. Georges se précipite vers moi, l'air totalement affolé.

— Si vous m'expliquiez ce qui ne va pas, mon petit, dit-il tout doucement. Parfois, cela fait du bien de parler à quelqu'un...

Je le regarde. Je me laisse choir sur le canapé en haussant les épaules.

— J'ai fait une grosse connerie, Georges. Une énorme connerie... une gigantesque connerie ! Non, c'est même pire que ça... c'est une connerie monumentale...

Il pousse un soupir, se dirige vers le bar, remplit un verre puis revient vers moi.

— Buvez, et après, vous me raconterez cette connerie monumentale, dit-il en prenant place à côté de moi. Je suis certain qu'elle n'est pas si monumentale que vous le pensez.

— Vous avez raison, Georges, je murmure. C'est même pire que ça, en fait...

J'avale cul sec le verre d'alcool.

— Je crois qu'il m'en faudrait un second...

Il fronce les sourcils, mais se lève malgré tout pour me resservir.

— Ce sera le dernier, bougonne-t-il en me tendant le verre. Vous n'avez presque rien avalé aujourd'hui, que ce soit au petit déjeuner ou au déjeuner. Je n'ai pas envie que vous soyez malade.

Cette fois, je prends mon temps pour boire le whisky. J'attends que l'alcool fasse son effet et chasse le froid glacial que je ressens. Qu'il anesthésie un peu ma douleur, qu'il efface mes regrets... mon erreur...

— Est-ce que cela vous est déjà arrivé de faire quelque chose d'horrible – vraiment horrible – et d'essayer ensuite de réparer sans pouvoir y parvenir ?

Il prend mes mains – glacées – dans les siennes et, sans même s'en apercevoir, les frotte tout doucement en me répondant.

— Je pense que c'est arrivé à chacun de nous sur cette terre. Et dans mon cas, cela m'est arrivé plus d'une fois, malheureusement. C'est sans doute pour cette raison que je me retrouve seul à mon âge...

— BARBIE !

La voix de Geoffrey explose comme une bombe dans le salon et nous fait sursauter tous les deux sur le canapé. Il se rue vers moi et... je sais immédiatement qu'il n'est pas simplement en colère, pas seulement furieux... Oh non, c'est pire que cela... C'est au-delà de cela ! Il me jette des feuilles à la figure...

... et je comprends qu'il est trop tard pour réparer mon erreur. Son visage exprime une rage que je ne lui avais jamais vue auparavant, même lors de son altercation avec son père. Ce qui me tétanise. Dans un brouillard, j'aperçois Aïdan et Luke qui entrent dans son dos. Ils sont livides.

— Jamais... jamais, je n'aurais pensé que tu puisses faire une chose pareille. Jamais !

Il ne hurle pas. Ne crie pas. Pourtant, sa voix est aussi tranchante que la lame d'un couteau. Aussi froide que la glace. Ce détachement, cette soudaine et totale insensibilité vis-à-vis de moi, me font atrocement souffrir. Je voulais lui faire mal. J'étais tellement aveuglée par la souffrance et cet immense désespoir que je ne me rendais pas compte que c'est moi que j'allais punir. Brusquement, j'ai conscience que j'ai sans doute détruit la plus belle et la plus importante relation de toute ma vie à cause de ma maudite et stupide impulsivité... et de mon manque de confiance en lui. Mais plus que tout... en moi.

— Et surtout, jamais je ne pourrais comprendre que tu aies pu faire une chose pareille. As-tu la moindre idée des conséquences de ton acte ? Non, bien sûr ! Parce que pas une seule fois, tu ne t'es intéressée à mon travail. Si tu l'avais fait, tu aurais su que ce contrat représentait plus que quelques millions de gains. Si tu m'avais demandé ce que contenaient ses papiers, tu aurais su

que c'était des preuves mettant en cause deux des dirigeants d'une usine en Chine dans des actes répréhensibles... et qu'ils allaient nous permettre d'exiger de meilleures conditions de travail pour le personnel de cette entreprise. Tu saurais su que les employés y sont en majorité des enfants de moins de quinze ans, travaillant plus de douze heures par jour, et sans le moindre jour de repos. Et je ne te parle même pas de leurs salaires. Mais tu ne m'as jamais rien demandé ! Jamais !

J'ai du mal à respirer. J'entends vaguement la voix d'Aïdan, mais sans comprendre ce qu'il dit.

— Non, tout ce que tu as jamais été capable de me demander concernait ce putain de contrat qui me lie à toi, ou de ne pas oublier de virer Sasha.

— J'ai essayé de récupérer les papiers, je lâche dans un souffle. Depuis deux jours, je ne fais que ça...

— Tu as essayé ? L'idée ne t'est pas venue de m'en parler, tout simplement ?!

Il me regarde, cependant je le vois à peine à travers mes larmes. Dans un effort surhumain, je me lève pour me retrouver face à lui.

— Tu connaissais la combinaison du coffre parce que j'avais mis toute ma confiance en toi. Parce que je croyais en toi plus que tout. Peu m'importait que toi, tu ne me fasses pas totalement confiance. J'aurais pu tout accepter de toi. Tout ! Mais pas la trahison.

Ce mot me fait l'effet d'un coup de poing.

— Et toi, comment appelles-tu ce que tu m'as fait ?! Qui de nous deux a commencé à trahir l'autre, et ce depuis le premier jour ? Moi ?! Ou toi, qui me cachais encore ce matin la maladie de mon père et... et...

J'ai du mal à continuer. J'entends un juron. Je vois Geoffrey tressaillir et reculer.

— Et sa mort prochaine... Oui, dis-moi lequel de nous a trahi l'autre depuis le début ?

Combien de temps restons-nous ainsi, face-à-face, en silence ? Je l'ignore. C'est lui qui reprend la parole le premier, d'une voix... différente. Lasse... ou quelque chose comme ça.

— Je le lui avais promis. Je sais que tu ne comprendras pas, mais...

— Tu as raison, je ne comprends pas, je murmure.

— Tu vois... tu avais sans doute raison en affirmant que nous irions droit dans le mur, reconnaît-il finalement en me regardant étrangement. Je respecterai tous mes engagements concernant le contrat. Toutefois... il vaut mieux en finir, tous les deux. C'est la seule chose à faire.

Chapitre 40

LANCASTER

À quoi bon chercher à savoir quel est l'instant précis où j'ai commencé à me leurrer ? Elle avait raison. C'est moi qui n'ai pas voulu la croire. J'ai pensé qu'à défaut d'aimer l'homme que j'étais, elle pourrait au moins le comprendre.

— Dans la vie, on a toujours le choix, dis-je en la fixant droit dans les yeux. Tu as fait celui de me trahir, ce qui prouve que tout ce que je ressentais pour toi, tout ce que j'espérais pour nous... était depuis le premier jour voué à l'échec.

Je me souviens d'avoir pensé qu'elle causerait ma perte. Alors, pourquoi me suis-je laissé abuser si facilement ? Pourquoi ai-je accepté d'entrer dans son jeu ? Mais c'est fini ! Et il est même préférable que cela se produise maintenant.

— Tu peux rester ici, si tu le souhaites, en atten...

— Tu veux... vraiment que je parte ? me coupe-t-elle en frissonnant.

Pourquoi est-ce si douloureux ? Je serre les poings et perçois le mouvement furtif d'Aïdan, qui se rapproche. *Qu'est-ce qu'il imagine ? OK, je suis au bord de l'explosion depuis que j'ai reçu les papiers avec un mot d'excuses du père de sa copine, et que j'ai compris ce qu'elle avait fait, mais pas au point de perdre le contrôle, bordel !* J'inspire plusieurs fois. Luke se tient accoudé au bar, un verre à la main, et nous observe de loin. Je sais exactement ce qu'il pense parce qu'à sa place, je penserais de même : *Tu es toujours aussi certain qu'elle ne nous dénoncera pas, après ce qu'elle vient de faire ?* Il y a deux jours de cela, j'en étais persuadé. Et aujourd'hui ? Comment ai-je pu me tromper à ce point ?! Je lui balance un regard noir. Il me le retourne, agrémenté d'un sourire ironique qui signifie : *Tu es vraiment dans la merde !*

— Je pense que, pour le moment, commence Aïdan en s'approchant d'Angeline, le mieux serait pour chacun de vous de...

— Je me fous de ce qui serait le mieux pour chacun de nous ! l'interrompt-elle sans même le regarder et en me fixant toujours avec intensité. Je t'ai juste demandé si tu voulais que je parte ?! Si tu veux réellement me quitter ?!

Le petit ricanement de Luke me hérisse. Elle ne pleure plus. Ses yeux sont rouges et gonflés. Ses lèvres aussi. Sans doute parce qu'elle n'a pas arrêté de les mordre. Dans son jean et son tee-shirt, les cheveux lâchés, le visage défait et sans maquillage, elle paraît si innocente, si fragile... *Oh, bon sang !* Pourquoi est-ce si difficile ? Pourtant, c'est la seule chose à faire. La meilleure chose à faire. Pour moi. Parce que j'ai essayé, bordel ! J'ai essayé !

— Angeline t'a posé une question...

— FAIS PAS CHIER, LUKE !

Si ce connard ricane encore une fois, je lui balance mon poing dans la tronche, me dis-je en songeant que cela aurait au moins le mérite de me défouler un peu.

C'est la seule chose à faire. Depuis le début, notre relation était vouée à l'échec. Comment avancer sainement avec autant de bagages... ? Ce foutu contrat pour commencer. La promesse faite à son père. Notre secret. Pas une seule fois elle ne m'a dit qu'elle m'aimait... Alors, oui, m'éloigner est tout ce qu'il me reste à faire. Pour elle. Pour moi. Je le sais. Cependant, c'est la décision la plus difficile que j'aie jamais eue à prendre de ma vie. Elle était la raison de mes sourires, de mon bonheur, et dans mon cœur, je caressais encore l'espoir de devenir son rêve comme elle était le mien.

Toutefois, j'ai appris à mes dépens que l'espoir ne règle pas les problèmes.

— Oui, c'est ce que je veux...

Est-ce *vraiment* ce que je veux ? Aïdan lâche un juron. Elle reste parfaitement immobile. Tout comme moi. Son cœur cogne-t-il aussi fort que le mien ?

— Je veux divorcer...

Pas le moindre tressaillement. Pas même un battement de cils. Figée. Comme moi. Est-ce que ça lui fait aussi mal qu'à moi ?

— Néanmoins, tu continueras à percevoir la somme convenue pendant cinq ans, et toutes tes dépenses seront également prises en charge...

J'avance d'un pas, puis d'un autre. Je cherche à voir apparaître quelque chose sur son visage... Le plus petit indice qui me dirait STOP ! *Quelque chose, bordel !* Parce que, aussi fou que cela paraisse, j'ai encore ce putain d'espoir en moi de croire qu'elle va trouver le courage de me dire enfin : *Je t'aime !*

— Pour le reste, tu es totalement libérée de tous tes engagements envers moi...

Je ne l'ai jamais vue qu'indomptable, impulsive, querelleuse, insolente... incontrôlable ! Pourtant, à l'instant présent, elle est d'une maîtrise confondante. *Et tu espérais qu'elle allait te dire je t'aime ?!*

Son calme absolu est probablement ce qui me met le plus en rage. Parce que cela me fait prendre conscience que, depuis notre première rencontre, pas une seule putain de fois elle n'aura baissé vraiment sa garde devant moi. Je le vois maintenant. Je le prends en pleine figure. Même notre dernière nuit, dans la salle de sport, n'aura été qu'une illusion, un mensonge de plus. Et pourtant, j'y ai cru !

Tu y crois même encore, pauvre con ! Mais regarde-la !

— MAIS BORDEL ! JE VIENS DE TE DIRE QUE JE VEUX DIVORCER ! je lâche d'une voix tonnante qui la fait sursauter.

Il faut que je perde mon calme pour qu'elle manifeste le premier signe de réaction ?!

— Mon avocat prendra contact avec le tien, je continue un ton plus bas, écœuré, alors qu'Aïdan fait un geste pour me calmer – ce qui lui vaut un regard assassin de ma part accompagné d'un juron –, puis je reprends, en marchant vers le bar pour saisir le verre que Luke a eu la bonne idée de me préparer : Je présume que pour toi, ce sera Sarah... et qu'elle va s'ingénier à me pourrir la vie, comme la première fois.

J'avale d'un trait le whisky sec. J'attrape la bouteille pour m'en servir un second et me tourne à nouveau vers elle. Aïdan se tient toujours à ses côtés, visiblement en train de se demander s'il ne

va pas me mettre son poing dans la tronche. J'aperçois Christian qui me fait de grands signes depuis l'entrée, mais je n'y prends pas garde.

— Ai-je assez clairement répondu à ta question ?! Oui, je veux divorcer et...

— Ohhh...

Je me retourne vers...

Bordel ! Il ne manquait plus qu'elle...

Barbara continue d'avancer dans ma direction, et il est manifeste qu'elle a tout entendu. Elle nous dévisage tous les uns après les autres sans rien dire, son sac à la main et la bouche ouverte, avant de se laisser tomber dans le canapé. Je m'approche d'elle.

— Je ne veux pas t'entendre, je la préviens d'une voix sourde et éraillée. C'est clair ?!

Incapable de répondre, elle hoche simplement la tête. Un exploit quand on connaît ma sœur ! Je ne me pose même pas la question de savoir si son silence n'est pas plutôt dû à mon humeur massacrant et me retourne vers Angeline.

— En attendant, moins nous nous verrons, mieux ce sera. Pour toi comme pour moi. Tu as déjà pris tes quartiers dans la chambre d'amis, donc ça ne devrait pas te poser de problèmes ! Pour le reste, tu peux faire ce que bon te semble... Tu ne me dois plus rien. Rien du tout !

Je serre les poings avec une telle rage que je pourrais me briser les os. J'ai le souffle court. J'ai un mal fou à me contrôler. Un comble quand on sait combien j'excelle dans ce domaine. Alors qu'elle reste calme. Comme un lac en été... dans lequel j'aimerais jeter un galet pour foutre en l'air sa belle indifférence. Elle jette un œil sur Aïdan, Luke et enfin sur ma sœur, se dirige vers le canapé où elle ramasse son portable. *Putain ! Comment fait-elle alors que j'ai envie de tout casser.* Elle sort du salon sans un bruit. Sans un mot. Sans un regard.

— J'ai besoin d'être seul, dis-je en fixant tour à tour Barbara et mes meilleurs amis. Vraiment seul...

Ils hésitent un instant, puis finissent par faire ce que je leur demande. Je file alors jusqu'à notre chambre. Je me dirige vers mon coffre, tape la combinaison et prends le contrat. Ce foutu contrat ! J'hésite un instant, quand j'entends Angeline dans le dressing, à aller le lui donner tout de suite, mais je suis encore tellement en colère que je préfère retourner au salon. Je le jette dans la grande cheminée après y avoir mis le feu, puis je me ravise, le récupère, souffle dessus et le dépose sur la table basse en me demandant ce que je vais en faire... Je vais au bar, me sers un autre whisky que j'avale d'un trait. Angeline était la raison de mon bonheur. Mon évidence. Et moi, qu'ai-je été réellement pour elle ? Avec un cri de rage, je balance mon verre de toutes mes forces contre le mur. Je regarde par la baie vitrée, perdu dans mes pensées, alors que le bruit cristallin du verre qui s'éparpille résonne encore autour de moi. Ensuite, c'est le silence. Un silence assourdissant qui me semble durer une éternité.

Jusqu'à ce qu'un bruit de pas feutrés attire mon attention – et aussitôt, l'espoir insensé que ce soit Angeline qui revient, prête à me dire les mots que j'attends, me coupe le souffle...

Chapitre 41

Jamais cela ne m'était arrivé de toute mon existence. Pas de crise d'angoisse. Pas de colère. Pas de larmes. Aucune réaction impulsive que j'aurais regrettée par la suite. Non, rien de tout cela. Rien du tout. Le vide. Rien que le vide, empli de ce calme étrange qui m'a envahi quand Geoffrey m'a annoncé que c'était fini... fini... fini... Je suis montée dans notre chambre. J'ai attrapé un petit sac de voyage dans le dressing dans lequel j'ai fourré le strict nécessaire. J'ai pris mon passeport dans le tiroir de la commode et je suis redescendue. En longeant le salon, j'ai noté qu'il était seul. J'ai hésité un instant, dévorée par l'envie d'aller m'excuser, mais j'ai reculé... À quoi cela aurait-il servi ? Tous mes regrets n'effaceront jamais ce que j'avais fait. J'ai entendu le bruit d'un verre qui se brise, son cri de rage... et de douleur qui s'est répercuté dans tout mon corps. J'aurais aimé lui dire que je donnerais tout pour revenir quelques heures en arrière.

Au lieu de cela, j'ai ouvert la porte et je suis sortie en la laissant claquer derrière moi. Sur le palier, je me suis souvenue que je n'avais plus mes clés, mais qu'importe, je ne reviendrai pas... J'ai descendu les marches du perron, puis j'ai marché au hasard dans les rues. Et toujours ce calme étrange. Comme si j'étais anesthésiée. Je ne ressentais plus rien. Je me suis arrêtée dans un bar où j'ai bu un thé chaud avant de commander un taxi auquel j'ai demandé de me déposer dans n'importe quel hôtel, à condition qu'il ne soit pas cher et proche de l'aéroport.

Désormais assise sur le lit, je me dis que le chauffeur a parfaitement suivi mes consignes. Je ne préfère pas vérifier l'hygiène des draps... La climatisation est hors-service, la poubelle n'a pas été vidée depuis le dernier occupant et la moquette n'a sans doute pas vu un aspirateur depuis des lustres.

Heureusement, ce n'est que pour cette nuit, je songe en composant le numéro de la compagnie aérienne.

J'explique à l'employé que je veux un billet pour... *La Suisse ou la France ? Peut-être devrais-je d'abord passer par Paris où Justine me prêtera quelques vêtements, vu le peu que contient mon minuscule sac ?*

— Un billet pour la France, Paris. Pour demain, s'il vous plaît.

J'attends quelques minutes.

— Pour demain, il ne reste que des premières classes, Mademoiselle. Sinon, j'ai de la place en économique dans cinq jours...

Cinq jours ?! Impossible que je reste cinq jours ici...

— Je vais prendre la place en première classe, dis-je d'une voix éteinte. Le plus tôt possible, alors.

— Certainement. Laissez-moi vérifier les vols...

J'entends ses doigts qui tapent sur le clavier et quand, tout content, il me propose un vol à onze heures du matin, j'accepte en lâchant un soupir de soulagement. Je lui donne les numéros de la carte de crédit que Geoffrey a mise à ma disposition depuis la signature du contrat...

Je le rembourserai, me dis-je. Je ne sais pas le temps que ça prendra, mais je le rembourserai !

Je raccroche en pensant que dans quelques heures, je serai à Paris. Je serai avec Justine... Ensuite, j'irai voir mon père... et Tess. Brusquement, le calme étrange que je ressentais depuis le début de mon altercation avec Geoffrey vole en éclats. Je suffoque. Je tremble et m'écroule sur le matelas. Mes gémissements de souffrance se mêlent aux larmes pour mon père, pour Tess... et pour Geoffrey... parce que j'ai tout gâché ! Tout !

*
* *

J'ai beaucoup de mal à ouvrir mes paupières, collées par les larmes que j'ai versées jusque dans mon sommeil. Je tâtonne pour saisir mon portable et vérifier l'heure : six heures !

— Même pas eu besoin d'une alarme pour me lever, je marmonne en posant les pieds au sol. C'est bien la première fois...

J'ai largement le temps de prendre une douche avant de partir pour l'aéroport. Ce que je fais aussitôt. Une douche des plus rapides, car la pièce minuscule ne donne pas envie de s'y attarder. Après avoir passé des sous-vêtements propres, j'enfile un jean, un tee-shirt et mes baskets. Je me coiffe tant bien que mal avec les doigts – j'ai oublié ma brosse – et me fais une queue-de-cheval. Je pousse un juron en constatant que j'ai aussi oublié ma trousse de maquillage... et mes lunettes de soleil.

— Espérons que tu ne fasses pas fuir ton voisin dans l'avion, je murmure à mon reflet dans le miroir ébréché. Parce que moi, tu me fais peur, ma vieille...

Je jette un dernier coup d'œil dans la chambre pour vérifier que je n'oublie rien, puis je sors en claquant la porte derrière moi. Je règle les vingt dollars pour la nuit à l'homme qui me dévisage avec un drôle d'air derrière son comptoir. *D'accord, j'ai l'air d'un zombie, mais vu la clientèle...*

— Est-ce que je peux avoir un café ?

— On ne sert pas de petit déjeuner, rugit-il. Ce n'est pas un trois-étoiles, ici...

— C'est clair qu'on n'est pas au *Ritz*, mais ce n'est pas possible d'avoir juste un café ?

Il n'a visiblement jamais entendu parler du *Ritz* et se contente de me montrer la sortie en marmonnant je ne sais quoi entre ses dents. Mon sac sur l'épaule et mon téléphone dans une main, je me retrouve sur le trottoir à la recherche d'un endroit où avaler ma dose de caféine. Un bloc plus loin, j'atterris dans un petit *corner shop*. Je m'installe à l'une des deux seules tables avec un expresso et un bagel. Perdue dans mes pensées, j'entends à peine le son de la télévision. Je ne fais pas attention aux personnes qui entrent et sortent. Je me contente d'attendre que l'heure tourne. Le moment venu, je me lève pour prendre le taxi que j'ai commandé en arrivant. Il nous faut plus d'une heure trente – à cause du trafic – pour rejoindre l'aéroport JFK. Mais grâce à mon réveil matinal, je suis encore largement dans les temps. Depuis que j'ai ouvert les yeux, je suis de nouveau pleine de ce vide étrange. J'ai la sensation d'être étrangère à tout ce qui m'entoure. De ne plus rien sentir ou ressentir. Et je bénis cette anesthésie générale qui me permet de ne pas

m'effondrer. Une fois à l'aéroport, je règle mon taxi et avance à travers la foule vers mon comptoir d'enregistrement.

Dans quelques heures, je serai à Paris...

Je prends la file pour les premières classes.

Je vais voir Justine...

Je présente mon billet et mon passeport à l'hôtesse.

J'ai hâte de la retrouver...

La jeune femme me demande de me mettre sur le côté et s'éloigne de quelques pas, téléphone à la main.

Il y a un souci avec mon billet ?

Elle parle tout bas et me jette de nombreux regards inquiets.

C'est quoi le problème, à la fin ?!

— Je suis désolée, Madame Lancaster, dit-elle en revenant vers moi, et m'entendre appelée ainsi me fait frissonner, il semblerait que l'on vous ait attribué une place en première classe alors qu'il n'en restait aucune...

— Pardon ?! J'ai pris mon billet hier soir, et tout était OK !

— Je suis vraiment désolée, balbutie-t-elle, très gênée. Cela arrive parfois, et croyez bien que nous allons faire tout notre possible pour remédier au problème. Si vous voulez bien patienter ici le temps que l'on vous trouve un autre vol ?

Je hoche la tête en maugréant contre l'employé stupide qui m'a vendu une place qui n'était pas libre. L'hôtesse me lance des sourires contrits de temps à autre. Elle me propose même une boisson – que je refuse –, voyant que je commence à perdre patience. Quand un sourire de soulagement éclaire son visage, je comprends qu'elle a enfin pu me trouver une place. *Il était temps !* Et au même instant :

— Madame Lancaster ?

Je pivote vers la voix masculine qui s'adresse à moi...

Des policiers ?!

— Vous êtes bien Madame Angeline Lancaster ? demande fermement l'officier.

Je frissonne et bégaye un lamentable :

— Oui...

— Veuillez nous suivre, Madame, commence-t-il alors que l'un de ses collègues me contourne – ce qui me fait instinctivement reculer, vu la façon dont ils me regardent tous. Vous êtes en état d'arrestation, Madame...

— Pa... Pardon ?! En état d'arrestation ?! Non, mais vous êtes malades ! Complètement malades...

En moins d'une seconde, je me retrouve menottée, encadrée par quatre agents et escortée vers l'extérieur.

Chapitre 42

En arrivant sur le trottoir où sont garées deux voitures de police, la chaleur qui règne sur New York en cette fin d'été me tombe dessus comme une chape de plomb. Je sors enfin de la stupéfaction qui m'a rendue muette jusqu'ici et explique aux agents qu'ils font sûrement erreur. Que tout cela ne peut être qu'un monumental quiproquo. Je dois avoir un homonyme dans la ville, et c'est cette personne qui est en état d'arrestation. Il est impossible que ce soit moi, voyons. IM.PO.SSIBLE ! L'un d'eux me baisse la tête pour me faire entrer – sans plus de ménagements – à l'arrière du véhicule. Je parviens difficilement à m'asseoir avec les mains menottées dans le dos et me retrouve séparée des deux officiers qui ont pris place à l'avant par une simple grille. J'interromps mes vaines explications puisqu'aucun des deux hommes ne semble de toute manière décidé à m'écouter. La voiture se faufile dans le flot de la circulation, sirène hurlante et à tombeau ouvert. Je tente à nouveau de comprendre ce qui a bien pu se passer pour que je me retrouve dans une telle situation. *Est-ce une sorte de représailles de la part de Geoffrey ?* Ma trahison l'a rendu fou de rage. Aucun doute là-dessus, jamais je ne l'avais vu dans une telle fureur...

Oui, ça ne peut être que ça.

Il a probablement une telle rancune envers moi qu'il cherche à me punir...

De toute façon, je ne vois pas ce que ça pourrait être d'autre !

Et il a trouvé ce moyen pour se venger...

Un peu extrême quand même !

Mais après tout, avec ce que je lui ai fait, comment pourrais-je lui en vouloir ? Quand nous arrivons devant le poste central, j'ai réussi à me rassurer un peu. Il doit avoir de sacrées relations dans la police quand même ! Qu'a-t-il bien pu raconter pour provoquer si facilement mon arrestation ?

Malheureusement, mon bref moment de sérénité fond comme neige au soleil quand un homme en tenue de ville – je n'ai pas bien compris son grade – m'informe que je suis en état d'arrestation pour...

TENTATIVE DE MEURTRE ?!

Je le fais répéter, tant il est évident que j'ai du mal le comprendre. Et quand il énumère les chefs d'accusation portés contre moi – les mêmes que précédemment –, j'ai un blanc. Ou un énorme trou noir. Ou les deux. À tel point que je ne saisis même pas qui l'on m'accuse d'avoir voulu tuer. Puis, comme dans un brouillard, je l'entends prononcer toute une série de mots plus ou moins identiques à ceux de la série NYPD, seulement là, il est en train de me les dire... à moi ?! On prend mes empreintes digitales, on fait des photos. De face. De profil. Je me retrouve dans une pièce où l'on me fait asseoir sur une chaise alors qu'un policier se met en faction devant la porte. Comme si j'allais essayer de m'enfuir.

Geoffrey a-t-il d'assez bonnes relations dans la police pour aller jusque-là ? Parce que cela commence à prendre des proportions hallucinantes. J'essaie tant bien que mal de me calmer. *Je n'ai tué personne, je le sais bien, moi !* J'inspire plusieurs fois en me répétant ses mots. En vain... J'ai une grosse boule dans la gorge. Les genoux en caoutchouc. Un gigantesque nœud à l'estomac. Dans la poitrine. Partout. Tout mon corps n'est qu'un énorme sac de nœuds. Je sursaute quand un homme – le même que tout à l'heure – et une jeune femme, elle aussi en civil, entrent dans la pièce.

Ils vont me dire que tout ceci n'est qu'une horrible farce, n'est-ce pas ?! Ce n'est pas possible autrement.

— Avez-vous bien compris les charges qui pèsent contre vous, Madame ? me demande la fille sans autre forme de procès. Comprenez-vous suffisamment notre langue ou vous avez besoin d'une assistance pour répondre à nos questions ?

Je la dévisage sans un mot tandis qu'elle me parle. Elle n'est pas plus grande que moi et, à première vue, elle me paraît plus aimable que son collègue masculin. *Putain, elle ne peut pas être en train de me dire de telles choses ?!* Je regarde autour de moi. L'agent qui se tenait devant la porte est sorti. Je fixe le miroir. Y a-t-il une ou plusieurs personnes de l'autre côté ? Geoffrey est-il là, en train de savourer sa vengeance en compagnie de Luke et d'Aïdan ? Puis mon regard glisse jusqu'à la minuscule caméra posée sur la table et dirigée sur moi. Une chemise cartonnée à ses côtés. Des stylos. Leurs armes...

Oh non, non, non !

Brusquement, je comprends que Geoffrey n'a rien à voir avec toute cette histoire. Rien du tout. Et je commence à avoir peur comme jamais je n'ai eu peur de toute ma vie...

*
* *

La pièce dans laquelle nous sommes ne dispose pas de fenêtres. Le point positif depuis l'arrivée des inspecteurs, c'est que l'on m'a retiré les menottes. Quand j'ai compris que tout ceci n'était pas une vengeance de Geoffrey, je suis restée muette. Incapable de comprendre et encore moins de répondre à leurs questions. Ou alors en bafouillant, et mes réponses n'ont pas semblé leur plaire. Ce qui a eu pour effet de les mettre de très mauvaise humeur et, par conséquent, ne m'a pas aidée. Bien au contraire. Du coup, ils ont eu droit à une crise d'angoisse de ma part. Et pas une petite ! Un médecin est venu m'ausculter et m'a fait une piqûre. J'ignore ce qu'elle contenait, mais maintenant, je suis détendue. Mon élocution est assez étrange car ma bouche est desséchée. J'ai la langue pâteuse. Comme au lendemain d'une cuite. Mon débit de paroles est passé en mode ralenti... très ralenti... Néanmoins, je suis totalement détendue...

— Est-ce que... je pourrais... avoir un... verre d'eau, s'il vous plaît ? je demande d'une petite voix, non sans penser qu'ils font sûrement exprès de ne pas mettre la climatisation. J'ai... très... soif...

Je regarde tour à tour l'homme et la femme, puis leurs boissons fraîches. Si j'étais plus courageuse, je n'hésiterais pas à attraper la cannette la plus proche et à la vider d'un trait.

La fille – dont je n'ai pas encore retenu le nom – me fait un sourire. Je n'y réponds pas. Derrière son apparence douce – un visage aux traits délicats encadré de cheveux châtain –, elle est aussi retorse que son collègue. Et ce n'est certes pas sa petite taille qui l'a empêchée de me hurler dans les oreilles. Ni de me secouer comme un prunier. La seule différence avec son partenaire, c'est que lui ne cache rien, au moins, il a bien le physique de la brute. Heureusement, il ne m'a pas secouée... En tout cas, pas encore. La piqûre a aussi eu pour effet de relancer le fonctionnement de ma matière grise, j'arrive à réfléchir plus ou moins correctement. Depuis mon arrestation à l'aéroport, je n'en avais plus eu la capacité. Je tente de faire le tri dans le flot de questions, d'accusations et de menaces auxquelles j'ai eu droit, afin d'y voir un peu plus clair.

Je suis donc réellement accusée de tentative de meurtre !

Je ne sais pas ce que le docteur m'a injecté, toutefois, même quand je me dis ça, cela ne me fait quasiment rien. Je continue donc de réfléchir.

Tentative... tentative... TEN.TA.TIVE. Cela signifie bien que la victime est toujours vivante, non ?!

Je présume que c'est une bonne chose pour moi.

Le grincement strident de la chaise sur le carrelage me fait lever les yeux. L'inspecteur McCarty – je ne sais pas pourquoi, j'ai retenu seulement son nom à lui – se lève et sort de la pièce. Je ne suis pas du tout rassurée de me retrouver seule avec la psychopathe. Je bouge nerveusement sur mon siège. Elle se lève à son tour et se place derrière moi. Fait quelques pas sur le côté. Se repositionne dans mon dos. Elle continue son petit manège encore quelques minutes. Et je ne peux m'empêcher de trembler. Un petit rire m'informe qu'elle a capté la peur qu'elle m'inspire et s'en réjouit. Je pousse un soupir de soulagement quand son collègue pénètre à nouveau dans le bureau et dépose une petite bouteille d'eau devant moi. Je m'en saisis avec avidité et la bois presque entièrement.

— Merci...

McCarty a repris sa place en face de moi. Tandis que l'autre tordue est toujours debout dans mon dos. Ne pas la voir me stresse.

Calme-toi, Angeline, c'est juste une tactique pour te faire craquer et avouer n'importe quoi !

J'inspire profondément, plusieurs fois.

— Donc, si j'ai bien compris, vous m'accusez d'avoir essayé de tuer quelqu'un, dis-je en regardant McCarty droit dans les yeux. Mais qui exactement ?

L'autre dingue rigole doucement dans mon dos. Il est clair que, pour elle, ma culpabilité est évidente, et que ma question a bien de quoi la faire rire. Lui, par contre, ne rigole pas. Pas du tout. Même pas l'ébauche d'un sourire. Il se contente de m'observer avec intensité. *Histoire de deviner si je ne suis pas en train de me payer leur tête ?*

— Votre mari a été retrouvé à votre domicile il y a quelques heures par un domestique, un couteau planté dans le dos, lâche-t-il comme s'il énonçait une liste de course.

Geoffrey ?! Un couteau dans le dos ?!

Je reste plusieurs minutes à chercher mon souffle. La psychopathe doit craindre une nouvelle crise puisque je l'entends appeler le toubib à tue-tête. McCarty, lui, me fixe toujours. J'ai le cœur

au bord des lèvres. Je dois être livide car il attrape une poubelle et me la tend. Je me penche au-dessus en pensant y vomir mes tripes, pourtant rien ne sort. Je me sens affreusement mal, et c'est d'une voix à peine audible que je lui demande :

— Co... comment va-t-il ?

Il me répond que mon mari est toujours en vie, que ses jours ne sont pas en danger et que, de ce fait, ma peine sera moins lourde si je décide de plaider coupable... Avec un bon avocat, ajoute-t-il, je pourrais peut-être même éviter la perpétuité...

La perpétuité ?!

Chapitre 43

Comment ai-je pu me plaindre – il y a tout juste vingt-quatre heures – de vivre un cauchemar ? *Comment ?!* Parce que là, maintenant, tout de suite, ce n'est même plus un cauchemar que je vis, c'est un... c'est un... Impossible de trouver le terme précis, tant il serait de toute façon en dessous de la réalité ! Mon vocabulaire anglais s'est brusquement vu enrichi d'un lexique de criminologie très pointu, comme : *rap sheet, remand, plea bargain, felony, indictment, criminal court*¹... Alors, non, je ne suis pas en plein cauchemar.

Si c'était le cas, il me suffirait de me réveiller et de vite ouvrir les paupières – comme je vais le faire dans quelques secondes – pour me rendre compte que McCarty et sa copine psychopathe ne sont que des créatures monstrueuses sorties de mon cerveau très très perturbé par la maladie de mon père et sa mort prochaine... et par ma rupture avec Geoffrey...

Allez, ouvre les yeux, ma vieille ! Si ça se trouve, tu es bien installée dans ton siège en première classe, direction Paris, et tu fais un très très mauvais rêve, tout simplement !

— Ohhhh... non... non... je ne suis pas en première classe direction la France...

— Parce que vous pensez que vous allez avoir le droit d'appeler l'ambassade de France ?! rugit l'inspectrice en tapant du poing sur la table.

Quoi ?! Mais je ne lui ai rien demandé...

Brusquement, je comprends que j'ai parlé haut et fort, et en français – langue qu'elle ne semble pas maîtriser en l'occurrence –, et que le seul mot qu'elle a compris l'a poussée à soupçonner que je voulais appeler mon ambassade.

Est-ce que j'en ai le droit ?

— Écoutez, ma petite, ça fait maintenant deux heures qu'on est là...

Seulement ?! J'ai l'impression que cela fait des semaines, des mois, une éternité... la perpétuité...

— Vous êtes intelligente, n'est-ce pas ? continue-t-elle en s'asseyant, la voix soudain plus douce. Vous avez bien compris que les charges qui pèsent sur vous sont graves, sachant qu'en plus s'ajoute le délit de fuite...

— Je vous ai déjà expliqué je ne sais combien de fois que je ne fuyais pas ! je la coupe.

— Vraiment ? Alors maintenant, essayez plutôt de voir les choses de notre point de vue, vous voulez bien ? me propose-t-elle après avoir pris une longue gorgée de son soda. Nous nous sommes rendus au 231 Baker Street à deux heures du matin, suite à un appel de votre domestique. Les ambulanciers étaient encore là et s'occupaient de Monsieur Lancaster...

Un frisson glacial me transperce en songeant à Geoffrey.

— Nous avons commencé par faire nos premières constatations. Ensuite, nous avons entendu les deux employés à votre service et qui habitent avec vous. Puis la sœur et les associés de votre

mari – prévenus par le chauffeur et qui se trouvaient sur place à notre arrivée –, et tous nous ont dit la même chose...

Elle s'interrompt et je la fixe bêtement, incapable de comprendre ce qu'elle sous-entend.

Ils n'ont pas pu dire que j'avais poignardé Geoffrey ?! Impossible !

Tu as quand même ouvert son coffre et volé des documents pour faire capoter ses négociations, me souffle une petite voix. Oui, mais de là à vouloir le tuer... ? Ils ne peuvent pas croire une horreur pareille ?

Je ne peux m'empêcher de trembler.

— Madame Barbara Saint-Cyr nous a aussi informés que son frère souhaitait divorcer, lâche McCarty. Ses dires ont été confirmés par les deux associés de votre mari...

Il s'interrompt à son tour. Et c'est sa partenaire qui prend le relais, comme dans un duo bien rodé.

— Il vous l'a d'ailleurs annoncé hier soir, en leur présence. Vous n'allez pas nous faire croire qu'ils mentent tous les trois ?

Oh, Mon Dieu ! C'est vrai qu'à l'écouter, tout me désigne comme la coupable idéale. Ma matière grise se met à carburer à toute allure. Il était temps, après plus de quatre heures d'absence ! Je suis... je suis...

Putain ! Respire Angeline, ce n'est pas le moment !

Tu es une ressortissante française, accusée d'une tentative de meurtre dans un pays étranger. Mon cerveau n'a pas bien compris la nuance tout à l'heure...

— Et comme par hasard, la nuit où votre mari se fait poignarder, continue-t-elle, on vous coince au petit matin à l'aéroport, prête à embarquer pour la France...

Merde ! Elle ne peut pas la fermer trois secondes ! Je n'arrive pas à réfléchir pendant qu'elle prend un malin plaisir à énumérer tous les points qui me désignent comme seule coupable. Tout à l'heure, j'étais totalement glacée. Maintenant, je transpire à grosses gouttes. Je me passe la main sur le front.

— On ne peut pas dire que votre belle-sœur vous porte dans son cœur ; ricane-t-elle en donnant un petit coup de coude à McCarty. Un peu comme la tienne, hein ?!

Quoi ?!

— Ouais, mais la mienne ne crie pas sur tous les toits que je m'amuse à balancer des couteaux sur ses invités !

Oh non ! Barbara a même été jusqu'à leur parler de cette histoire ! J'ai brusquement envie de pleurer. Je sens mes larmes prêtent à jaillir et passe une main sur mes paupières pour les contenir.

— Cet épisode n'avait strictement rien à voir, je lâche alors avec colère. C'était totalement différent...

Au sourire ravi que la psychopathe affiche soudain, mon cœur s'emballe.

— C'est vrai, c'était différent. Vous avez lancé un couteau sur l'associé de votre mari parce que celui-ci s'intéressait d'un peu trop près à l'une de vos amies. Alors, quand ledit mari vous

annonce qu'il veut divorcer... Dites-nous ce que vous faites dans une telle situation ? Vous venez d'épouser un homme riche, très riche même. Cela ne fait même pas deux mois que vous êtes mariés et il demande déjà le divorce. Cela a dû être un sacré choc pour vous. Vous ne vous y attendiez sûrement pas... et ce n'est pas le genre de nouvelle qu'on apprend avec le sourire...

C'est vrai, elle a raison. Je ne m'y attendais pas. Pas du tout. Je m'attendais à tout, sauf à une telle chose ! J'étais tellement certaine de son amour que j'ai cherché à lui faire mal, et en prendre brusquement conscience me fait un sacré choc, comme elle dit ! J'ai voulu voir jusqu'où je pouvais aller sans qu'il m'abandonne. J'étais persuadée qu'il me pardonnerait et que tout s'arrangerait... Je ne savais pas comment, mais je croyais sincèrement que tout s'arrangerait. Alors, quand il m'a annoncé qu'il voulait me quitter... Vraiment me quitter ! Comment leur faire comprendre qu'il était trop tard pour lui dire que je l'aimais. Que je regrettais. Que je lui faisais vraiment confiance. Que je le comprenais.

Combien de chances y avait-il pour qu'en signant ce contrat, je tombe amoureuse de l'homme qui me le proposait ? Une seule ! Et cette unique chance... c'est moi qui l'ai détruite. Juste moi !

Je laisse mes larmes s'écouler sans bruit. J'aurais dû savoir que jamais mon père ne m'aurait confiée à un homme en qui il n'aurait pas eu toute confiance – il m'aime bien trop pour cela. L'inspectrice continue de parler, seulement je ne l'écoute plus. L'anesthésie totale et étrange qui m'avait quittée revient tout doucement. Pourquoi n'ai-je pas écouté Justine quand elle me disait de croire en Geoffrey ? Pourquoi ai-je préféré penser qu'elle était trop romantique, trop naïve, comme le serine Sarah à tout bout de champ... *Sarah... Sarah ?! Mais oui, c'est ça ! Sarah !* Que me dirait Sarah ?

Elle ne peut pas la fermer, la psychopathe !

Que j'ai le droit à un coup de fil ! J'ai le droit d'appeler mon avocat, non ?! C'est bien comme ça dans les films ?

Putain ! Pourquoi n'ai-je pas fait du droit comme elle ?! Parce que là, je ne vois pas trop à quoi va bien pouvoir me servir mon diplôme de styliste... à part relooker les détenus en prison.

— Je veux appeler mon avocate, je lance brusquement – ce qui a l'avantage de clouer enfin le bec à ma *copine* –, avant d'ajouter d'une voix ferme, en tout cas, je l'espère : J'ai le droit de passer un coup de fil ! Ça fait plus de deux heures que je suis ici, et vous ne m'avez même pas demandé si je voulais téléphoner...

Oh merde ! Je n'aime pas du tout la façon dont elle me regarde. Je hasarde un coup d'œil vers McCarty – le plus sympa des deux, finalement – et me rends compte que son côté gentil a brusquement disparu lui aussi. Ai-je vraiment droit à un coup de fil ? Et si ma demande les avait encore plus mis en colère qu'ils ne l'étaient déjà ? Jusqu'à présent, ils m'ont assailli de questions – sans relâche –, la psychopathe m'a pas mal secouée, mais rien de plus. J'ai un tremblement en songeant à certaines vidéos qui circulent sur Internet, où des officiers tabassent violemment des personnes en infraction... même pas encore jugées, et encore moins condamnées. *Certaines se retrouvent même au cimetière...*

McCarty sort de la pièce en claquant la porte si fort que je crains un instant qu'elle ne sorte de ses gonds. Mon bref moment de courage disparaît aussi vite qu'il est apparu quand je me retrouve

encore seule avec sa partenaire. Je n'ose pas la regarder. Je fixe un point sur le mur. Un long moment.

— UN coup de fil ! aboie McCarty en déposant devant moi un téléphone. Un seul !

Mon Dieu !

— Je... je peux... avoir mon portable, je bégaie. Je... ne connais pas son numéro par cœur.

Et tandis qu'il me fixe avec exaspération, mes larmes coulent de plus belle en songeant qu'il est possible que je n'aie pas droit à un tel privilège. Finalement, on lui apporte mon sac et il me passe mon portable. Fébrile, je trouve le numéro de Sarah et le compose avec leur téléphone.

Décroche, Sarah ! Je t'en supplie, Sarah ! Décroche !

1. Casier judiciaire, détention préventive, négociation de peine, crime, inculpation, cour d'assises...

Chapitre 44

— Tais-toi et écoute-moi !

La voix ferme et impérieuse de Sarah coupe le flot de paroles plus ou moins cohérentes, entrecoupées de gémissements et de larmes, que je déverse sur elle depuis plusieurs minutes déjà. Je serre si fort l'appareil dans ma main que j'ai peur de le briser. Je me raccroche à lui. Comme s'il avait le pouvoir de me transporter aux côtés de mon amie... à Toronto. Ou n'importe où, d'ailleurs... mais surtout loin de là où je me trouve en ce moment. En entendant sa voix, j'ai eu la sensation – éphémère – d'être de retour dans la vraie vie. Une vie dans laquelle on ne m'accuserait pas de meurtre.

— Écoute-moi attentivement, Angie ! D'accord ?!

— Oui... je murmure faiblement en jetant un œil sur les deux inspecteurs qui chuchotent en m'observant.

— Je ne veux plus que tu répondes à leurs questions ! Aucune. Et quand je dis aucune, c'est aucune ! C'est bien clair ?!

— Oui, mais c'est un peu tard, j'ai déjà...

J'entends le juron qu'elle laisse échapper.

— D'accord, reprend-elle d'une voix douce. Alors maintenant, c'est terminé ! Quoi qu'ils te disent, et ils ne se gêneront pas pour te mettre la pression, c'est moi que tu crois. Tu leur dis juste : Je ne répondrai qu'en présence de mon avocat. Tu as bien compris ? Je ne plaisante pas, Angie. Tu ne dis plus rien ! Compris ?

— Oui...

— Je prends le premier avion pour New York. Laisse-moi juste le temps de m'organiser avec mes dossiers du boulot, de passer à l'appart prendre quelques affaires, et je serai là dans moins de trois heures, je pense. En attendant, tu la boucles ! Tu... tu...

Merde ! Pourquoi hésite-t-elle ?

— Tu risques de te retrouver en prison dès aujourd'hui, reprend-elle d'une voix éraillée qui ne lui ressemble pas du tout – et qui me fait très peur –, mais je vais faire tout mon possible pour que tu sois libérée sous caution en attendant ton procès...

— Tu vas y arriver ? je l'interromps, soudain complètement angoissée à l'idée de ce qui m'attend. Dis-moi que tu vas y arriver...

Même si je le voulais de toutes mes forces, je ne pourrais pas lui cacher les sanglots qui submergent ma voix.

— Tu plaisantes ou quoi ?! rétorque-t-elle d'un ton faussement enjoué, et j'apprécie son effort pour me remonter le moral. Je ne suis pas spécialisée en droit criminel, c'est vrai. En revanche, je connais très bien un as du barreau de New York qui l'est ! Et il est sacrément bon ! Angie... Les heures qui vont suivre risquent d'être difficiles...

— Elles le sont déjà, Sarah.

— Je sais... Seulement tu vas tenir le coup ! Compris ?

— Oui. Est-ce que tu peux te renseigner sur l'état de santé de Geoffrey ? je l'implore d'une voix étranglée. Les inspecteurs ne veulent rien me dire... J'ai besoin de savoir, Sarah.

— Oui, je vais le faire. Maintenant, passe-moi l'un des inspecteurs. Et surtout, tu n'oublies pas que je suis là dans quelques heures, alors tu ne dis plus rien. Je t'aime, Angie...

— Moi aussi, je t'aime, je murmure avant de passer l'appareil à McCarty, qui s'éloigne vers la porte et me tourne le dos.

Il émet de vagues marmonnements pendant la conversation, qui dure moins de quelques minutes et qui n'a pas l'air de lui faire plaisir. Je frotte la paume de mes mains sur mon jean. J'ai l'impression désagréable de ne pas m'être lavée depuis des jours.

Et qui peut dire dans combien de jours, semaines, mois ou années tu pourras à nouveau prendre un bon bain, ma vieille, hein !? Ton père sera peut-être mort quand tu sortiras de prison... Geoffrey aura trouvé une femme pour le rendre heureux – peut-être même que ce sera Sasha. Tout le monde t'aura oubliée... alors que tu aurais pu être tellement heureuse... et libre ! Tout ça pour quoi ? Hein ?!

Je frotte mes mains de plus en plus fort en espérant chasser les pensées déprimantes qui m'envahissent. La psychopathe me fait sursauter en m'adressant la parole. Je lève la tête. Je me contrains à la regarder sans pleurer. Je n'ai strictement rien entendu de ses mots et, alors que je m'apprête à lui demander de répéter, je me souviens des directives de Sarah.

— Je ne répondrai qu'en présence de mon avocat.

Pendant plus d'une heure – enfin, c'est ce qu'il me semble puisque je n'ai toujours aucune idée du temps qui passe, et qu'aucun des deux ne semble enclin à me donner ce type d'information – je leur répète inlassablement cette phrase, comme un automate : *Je ne répondrai qu'en présence de mon avocat. Je ne répondrai qu'en présence de mon avocat. Je ne répondrai qu'en présence de mon avocat. Je ne répondrai...*

*
* *

Assise et menottée, je roule vers... Rikers Island et le célèbre *Rose M.Singer Center*, l'une des prisons pour femmes de l'état de New York. Sarah n'est pas encore arrivée... Mais avant mon départ du poste de police, j'ai reçu un appel de sa part m'annonçant que Geoffrey était hors de danger et qu'il ne resterait pas plus de quelques jours à l'hôpital. *Merci, Mon Dieu !* Savoir qu'il ne gardera aucune séquelle est un cadeau du ciel. Un bonheur indescriptible dans cet enfer...

Personne sur le siège à côté de moi. C'est la même chose pour les autres femmes qui sont là. Toutes portent également des menottes aux poignets. Comme si cela ne suffisait pas, celles-ci sont reliées à une chaîne de métal qui forme une barrière le long de chaque allée du bus. Je grelotte. Mon arrestation à l'aéroport a eu lieu aux alentours de neuf heures trente – le soleil était radieux – et j'avais pris un bagel et un café pour tout petit déjeuner. Désormais, il fait nuit. Je n'ai rien avalé à part ma bouteille d'eau. Je n'ai rien d'autre dans le ventre. Quand le bus ralentit, je ne

cherche même pas à voir où nous sommes à travers les vitres crasseuses. On passe plusieurs grilles, puis le véhicule s'immobilise. La voix de l'un des gardes assis à l'avant retentit pour nous ordonner de ne pas bouger, le temps que l'on retire la chaîne qui nous relie à chaque siège.

— Debout ! lance-t-il ensuite en nous fixant d'un air mauvais. Mettez-vous en ligne et descendez l'une derrière l'autre sans pousser !

Qu'est-ce qu'il croit ?! Que je vais me précipiter dehors comme une folle un jour de soldes ?!

Dans un silence pesant, un garde à l'avant et l'autre à l'arrière de notre file indienne, nous marchons à l'air libre jusqu'à une énorme porte de métal. Sur mes bras nus, je sens une petite brise légère. Nous restons immobiles un instant, jusqu'à ce qu'un bruit – qui me rappelle une alarme de voiture – retentisse et que la porte s'ouvre. J'inspire. Fort. Fort. Fort. Il fait nuit. Tout est noir autour de moi. Mes pieds sont cloués au sol. *Non ! Non ! Non ! Je ne veux pas y aller !* Le coup que je reçois sur l'épaule me propulse en avant.

— Bouge-toi ! m'ordonne une voix masculine, tandis qu'une autre s'écrit joyeusement : Bienvenue à Rikers Island, les filles !

Les battants se referment sur nous dans un bruit lourd et métallique.

Nous avançons dans un couloir assez large jusqu'à une grille à côté de laquelle le garde de tête tape un code. J'entends le même son métallique quand elle se referme en claquant derrière nous. Encore un couloir. Encore un code. Encore ce bruit de porte qui claque. Nous entrons dans une pièce. L'un des néons grésille. Je n'entends que cela. Comme si mon cerveau était brusquement parasité par ces ondes étrangères. Je me fige. Le corps crispé. Je respire fort. En tout cas, j'essaie. Parce que j'ai oublié comment on fait. Les filles se bousculent. Je me retrouve plaquée contre un mur. On fait l'appel comme à l'école. Une à une, les détenues disparaissent derrière une nouvelle porte. J'entends mon nom, puis des chuchotements dans mon dos pendant que je me dirige vers la femme en uniforme assise à un bureau. Elle ouvre le dossier qui se trouve devant elle, le parcourt rapidement, puis lève les yeux vers moi.

— Tu comprends notre langue ?

Incapable de répondre, je hoche la tête.

— Dans ton dossier, il n'est mentionné aucune condamnation encore. Tu n'as jamais fait de prison, en France ou ailleurs ? Ne t'amuse pas à me raconter des craques... Ce n'est pas parce que tu es étrangère que nous ne saurons pas si tu as déjà été condamnée... Ça prend juste plus de temps, c'est tout.

Je la fixe, hagarde, en inspirant profondément.

— Bon... Ici, tu seras le matricule 54638, m'annonce-t-elle en me passant un bracelet au poignet sur lequel est inscrit « Lancaster 54638 ». Tu peux garder ton alliance et ta montre. C'est tout...

Soudain agacée, elle hausse les sourcils.

— D'un autre côté... je te conseille de les enlever, lâche-t-elle en jetant un œil sur ma bague et mon bracelet, qu'elle doit prendre pour une montre. Si tu ne veux pas avoir de problèmes.

Je retire mon alliance. Pour le bracelet, je sais que sans la clé... qui est encore au cou de Geoffrey – j'aimerais tant être à ses côtés, pouvoir lui parler, le toucher, vérifier par moi-même

qu'il va bien, vraiment bien –, il me sera impossible de lui faire quitter mon poignet. J'essaie malgré tout. En vain. La geôlière pousse un soupir, ouvre son tiroir et attrape mon bras.

— Ça fera l'affaire pour cette nuit, dit-elle en enroulant du sparadrap tout autour en une bande assez large qui cache parfaitement mon bijou. Demain, il faudra voir ça avec une surveillante... Ici, on n'a pas de pinces pour couper un truc pareil. D'après ce que je lis dans ton dossier, tu vois le juge demain... Tu as déjà rencontré un avocat ?

Dans ses yeux, je vois passer tout à coup... comme un voile de compassion ? Pour moi ? Loin de me rassurer, cela amplifie ma peur. Qu'est-ce qui m'attend là-bas derrière ?

— N... non...

— Ils auraient pu te garder au poste pour la nuit, continue-t-elle en dodelinant de la tête. Ça aurait toujours été une nuit de moins ici... Tu as dû les mettre drôlement en rogne. Débrouille-toi pour ne pas faire pareil avec tes nouvelles copines.

Puis elle me fait signe d'emprunter le même chemin que les autres. Je me retrouve dans une nouvelle pièce – à peine plus grande que la précédente – meublée d'une seule chaise, d'une table et dans laquelle m'attendent deux femmes. L'une me demande de me déshabiller. Les mains tremblantes, j'enlève mes baskets, mon jean et mon tee-shirt.

— Tout, dit-elle en désignant mes sous-vêtements. Dépêche-toi...

Je me retrouve nue. Je suis glacée.

Oh non ! Pas ça ! je hurle intérieurement en la voyant enfile des gants de chirurgien.

— Écarte les jambes, touche tes pieds avec tes mains, continue-t-elle en se plaçant dans mon dos. Tousse...

Sans ma permission, ses doigts me fouillent. Mes larmes s'écrasent en silence sur le sol.

— C'est bon, tu peux aller à la douche.

Elle me donne une trousse de toilette, une serviette, puis me dit de récupérer mes affaires. La douche dure à peine quelques minutes sous le regard de l'autre femme. Quand elle est terminée, je me sens encore plus sale. Sur mon tas de vêtements sont déposées deux pièces de toiles qui doivent faire office de pyjama. J'attrape mon tee-shirt, et comme elle ne dit rien, j'enfile aussi ma culotte et mon pantalon. Quand je veux remettre mes baskets, je me rends compte qu'elles n'ont plus de lacets. Ensuite, on me donne un sac en plastique transparent contenant une couverture et des draps. Mon paquet dans les bras, je me retrouve dans un couloir à suivre une gardienne.

— La grille !

Encore un autre couloir. Une autre grille. Puis le silence. Des cris étouffés et des plaintes me tombent dessus simultanément. Je lâche un gémissement.

— Tu t'habitueras, dit-elle en se retournant vers moi.

Elle doit avoir mon âge, ou pas beaucoup plus. Elle est blonde, comme moi. De grands yeux verts. Qu'est-ce qui a bien pu la pousser à faire ce travail ?

— Tu as mangé ?

— Pas depuis ce matin, je murmure. Mais je n'ai pas faim.

— De toute façon, tu es arrivée trop tard pour le dîner, dit-elle en haussant les épaules. Tiens, c'est tout ce que j'ai...

Elle me tend ce qui ressemble à une barre de céréales. Je voudrais lui sourire, seulement je n'y arrive pas. Elle se remet en route et tandis que je la suis en silence, deux questions tournent en boucle dans ma tête.

Avec qui vais-je me retrouver ? Ma codétenue sera-t-elle calme ou violente ?

Chapitre 45

La jeune gardienne s'arrête soudain, prend son trousseau de clés et ouvre la porte. Les lumières tamisées du couloir éclairent à peine le seuil de la cellule. Ensuite, je ne vois qu'un trou noir. Elle entre, lève son bras et allume une sorte de petite veilleuse, puis elle pointe du doigt un endroit... Mon lit ? Elle est obligée de me pousser pour refermer la cellule.

Et je reste là. Debout. Mon sac plastique dans les bras. Tétanisée. Incapable de faire le moindre mouvement. Les places du haut des deux lits jumeaux sont occupées. Ma respiration est saccadée. Je tente de me calmer, mais c'est impossible. Je serre mon sac de plus en plus fort. Je jette un œil pour voir quel lit du bas est disponible, seulement les deux semblent occupés. Quand mes yeux se sont enfin habitués à la pénombre, j'aperçois des sacs – ou des vêtements – posés en vrac sur celui qui est à ma droite. Tout doucement, je m'approche. Je me baisse et à tâtons, j'attrape tout ce qui se présente sous ma main pour le déposer ensuite sur le sol. J'ai tellement peur de réveiller quelqu'un qu'il me faut un temps fou pour accomplir cette tâche pourtant des plus simples. Quand j'y suis enfin parvenue, je déchire le plastique afin d'en extraire les draps et la couvrir...

Merde ! Quelque chose de dur vient de percuter violemment ma joue. Je me retrouve allongée par terre. Je suffoque. Je crache. J'ai un goût de sang dans la bouche.

— Qu'est-ce que tu fous à fouiller dans mes affaires ! lâche une silhouette féminine en se positionnant à cheval sur moi. Qui t'a dit que tu pouvais toucher à mes affaires, hein... ?!

Instinctivement, je tente de la repousser avec mes mains. J'ai de plus en plus de mal à respirer. Des petits flashes blancs clignotent devant mes yeux. Mes jambes bougent dans tous les sens. La fille – sacrément lourde – pèse de tout son poids sur mes côtes. Chaque aspérité du sol s'imprime douloureusement dans ma peau. J'étouffe. Un hurlement reste bloqué dans ma gorge. Jusqu'à ce que, brusquement, l'air emplisse à nouveau mes poumons. Je me recroqueville en crachant et en toussant. La tête me tourne. Mes oreilles bourdonnent. J'entends vaguement une autre voix, et une main attrape mon bras et me remet sur mes pieds.

— Yo ! C'est bon maintenant...

La femme brune qui me parle – et à qui je dois une fière chandelle – me toise de toute sa hauteur. Je suis obligée de lever la tête pour apercevoir son visage. Du coin de l'œil, j'aperçois celle qui m'a sauté dessus et qui remonte prestement dans son lit.

Mon Dieu ! Et c'est juste ma première nuit ici !

— Je ne fouillais pas dans ses affaires, j'articule avec difficulté. Je voulais juste me coucher...

Elle rit tout doucement. Mon cœur bat à une cadence effrayante. Je n'ai aucune chance si elle décide à son tour de m'envoyer un coup de poing. La première fait figure de souris à côté d'elle. Ma joue me lance atrocement. Ma lèvre me fait mal aussi. Pourtant, je ne bouge plus. Je suis crispée dans l'attente d'une nouvelle catastrophe.

— Mets-toi au pieu ! Et surtout, ne bouge pas trop, parce que quand ça grince, je ne peux pas dormir.

Pendant qu'elle grimpe dans son lit, je ne perds pas mon temps à mettre mes draps. Je m'allonge sur le mien, directement sur la couverture dans laquelle je m'enroule. Elle éteint la veilleuse, et la cellule se retrouve plongée dans le noir. Je me rends compte alors que la dernière des filles – couchée sur le lit du bas, en face de moi – n'a même pas bougé le petit doigt. Je reste les yeux grands ouverts. À pleurer. En silence. Je ne bouge pas.

Surtout, ne fais pas grincer le lit ! Surtout, ne fais pas grincer le lit !

J'entends à nouveau des cris et des plaintes au loin... dans une autre cellule... et puis, c'est le trou noir.

*
* *

Le bruit métallique augmente. Plus fort. Je frissonne. Il approche.

— Debout !

Je sursaute. J'hésite avant d'ouvrir les yeux. La porte est ouverte. Grande ouverte.

C'est normal, ça ?

J'entends un petit bruit qui provient de l'autre lit du bas. La fille qui en émerge – avec une tignasse brune en désordre – est toute... souriante ?!

— Salut ! Moi, c'est Carrie, lance-t-elle à mon intention en sortant des draps. Et toi ? T'es ici pour quoi ? Drogue ? Prostitution ?

Elle se dirige vers un coin de la pièce et passe derrière un mur qui ne fait pas plus d'un mètre de hauteur. Je la vois alors se baisser pour faire... *Ce n'est pas vrai... ses besoins ?!* tout en continuant à me poser des questions comme si de rien n'était. La brune qui m'a aidée descend l'échelle et, avec un clin d'œil, annonce aux autres :

— C'est une petite vierge, on dirait.

Une vierge ?! Je resserre la couverture autour de moi.

— Ben dis donc ! s'exclame Carrie en tendant son visage pour m'observer comme un animal étrange. Tu as de la chance d'être tombée avec nous.

De la chance ?! J'ai un mouvement de recul en voyant l'autre fille – celle qui m'a attaquée – descendre de son lit à son tour et passer devant moi en me lançant un regard noir.

— Moi, c'est Mary, m'informe ma *sauveuse* – bodybuildée à outrance – en se plantant devant moi. Et toi ?

C'est le moment de retrouver ta langue, ma vieille ! Ne fais pas attendre Miss Culturisme !

— Angeline, dis-je d'une voix méconnaissable.

Elle répète mon prénom plusieurs fois et me demande d'où je viens.

— Je suis Française...

— C'est super ça ! J'ai toujours voulu aller à Paris. Et comment es-tu arrivée à New York ? Tu es sans-papiers ?

— Carrie ! Je t'ai déjà dit qu'elle était vierge, laisse-la souffler un peu, l'interrompt Mary. Puis, me fixant, elle ajoute en souriant : Quand je dis vierge, c'est juste parce que c'est la première fois que tu te retrouves en prison, j'ai bon ?

Je hoche la tête pour acquiescer. Elle m'informe que c'est l'heure de la douche, me dit de prendre mes affaires et de les suivre. Ce que je m'empresse de faire. Au moment de sortir de la cellule, la gardienne me dévisage avec intensité et me demande ce qui m'est arrivé. Une multitude de regards se tournent alors vers moi sans complaisance, tandis que je lâche dans un souffle :

— Oh... ça ! Ce n'est rien... je suis tombée.

— Reste sur le côté, dit-elle en haussant les épaules. Ton avocat t'attend au tribunal pour une comparution devant le juge.

Merci, Mon Dieu ! Sarah est arrivée ! Un flot de larmes me monte aux yeux.

— À tout à l'heure, me lance Carrie avec un signe de la main. On aura le temps de parler plus tard.

Et, pendant que je les regarde s'éloigner, je prie de toutes mes forces pour ne jamais avoir à revenir dans cet endroit.

*
* *

Il est à peine sept heures du matin. Je n'ai pas pris de douche ni de petit déjeuner. Toutefois, j'aurais été capable de rester sans manger pendant des jours si cela m'avait permis de sortir encore plus vite de la prison de Rikers Island. Je suis à nouveau menottée. Assise sur l'un des nombreux bancs du tribunal, j'attends Sarah, un agent de police à mes côtés. Au son d'un claquement sec de talons, je tourne la tête.

Sarah ! Jamais je n'ai été aussi heureuse de découvrir un visage familier. Le visage de ma meilleure amie, en plus. Je me lève d'un bond pour la rejoindre, mais l'officier pose fermement sa main sur mon épaule et m'ordonne de rester assise. Elle accourt et je me retrouve enfin dans ses bras en train de pleurer, à marmonner des paroles incompréhensibles.

— Que s'est-il passé ? demande-t-elle en m'examinant sous toutes les coutures, et plus particulièrement ma pommette et ma lèvre tuméfiées, quand je me décide enfin à la lâcher. Ce sont les inspecteurs qui t'ont fait ça ?

— Non, c'est arrivé en prison...

— Les salauds ! me coupe-t-elle, blanche de colère. Ils auraient tout à fait pu te garder en détention au poste encore quelques heures, surtout en sachant que tu passais en comparution immédiate...

— Tu as pu te rendre à l'hôpital ? Tu as pu voir Geoffrey ?

— En tant que ton avocate, je n'ai pas le droit de le voir. Mais j'ai eu Aïdan au téléphone en sortant de l'aéroport, m'informe-t-elle avec un sourire. Il va bien, Angie. Et je ne dis pas ça pour

te rassurer mais parce que c'est la vérité. Il devrait sortir dans deux ou trois jours d'après les médecins...

— Maintenant que vous voilà rassurée, l'interrompt alors un homme que je n'avais pas encore remarqué, c'est à vous qu'il faut penser.

— Angie, je te présente Brian Reynolds, m'annonce mon amie pendant que l'homme me salue. Il travaille pour l'un des plus importants cabinets de New York et fait partie des meilleurs avocats de cette planète en matière d'affaires criminelles.

— Sarah m'a déjà informé des grandes lignes de votre cas, dit-il en jetant un œil sur sa montre. Nous avons une petite vingtaine de minutes pour préparer nos arguments afin d'obtenir une libération sous caution en attendant votre procès. Nous saurons aussi quelles sont exactement les charges qui pèsent contre vous, et nous pourrons prendre connaissance du dossier... Ça va aller ?

Alors que je chancelle sur mes jambes, Sarah passe un bras autour de ma taille pour me soutenir.

— Oui... ça va aller. C'est juste... Vous arriverez à l'obtenir, ma liberté sous caution ?

Il me gratifie d'un sourire éblouissant avant de répondre :

— Si je n'y parvenais pas, vous seriez mon premier échec, lance-t-il très – *trop* ? – sûr de lui. À condition que vous ayez à disposition la somme qui sera exigée par le juge, bien évidemment...

Je lâche un gémissement en prenant conscience de ce *problème* supplémentaire.

— Aucun souci de ce côté-là, affirme Sarah. Je t'expliquerai plus tard, Angie. Nous n'avons pas beaucoup de temps, et nous avons besoin de savoir exactement ce qu'il s'est passé, et ce que tu as raconté aux inspecteurs.

Dans le bureau mis à notre disposition, et pendant les vingt minutes qui suivent, je raconte avec précision tout ce qui m'est arrivé, depuis le jour où j'ai appris que mon père était condamné jusqu'à celui de mon arrestation à l'aéroport JFK.

Chapitre 46

Avoir obtenu ma liberté sous caution n'est-il pas un signe que l'affaire – *mon* affaire – se présente plutôt bien ? Le juge n'aurait pas laissé dans la nature une personne qu'il estime dangereuse pour ces concitoyens, non ?! OK, c'est une liberté chèrement acquise... pour ne pas dire hors de prix ! J'ai failli m'évanouir quand il a annoncé le montant...

Un million de dollars !

J'ai alors poussé un gémissement en songeant que Rikers Island allait devenir ma résidence principale jusqu'au procès. J'ai ensuite pensé que j'allais être le premier échec du célèbre – et pour le coup trop présomptueux – avocat Brian Reynolds. Pourtant, quand j'ai compris que ma caution allait être payée par les associés de Geoffrey – Aïdan et Luke, le gang des BBS lui-même –, la stupéfaction m'a ôté toute capacité de répartie et le « aucun souci de ce côté-là » de Sarah a aussitôt pris tout son sens. Je suppose que Geoffrey est intimement convaincu de mon innocence et, de ce fait, a mandaté ses amis au tribunal. À moins que ce ne soit de leur propre initiative ? Je ne fais que supposer, car Sarah n'a pu me donner aucune réponse précise à ce sujet. Et pour tout dire, c'était bien le cadet de ses soucis. Le jour où il m'a annoncé qu'il voulait divorcer, Geoffrey m'a effectivement assuré qu'il prendrait en charge toutes mes dépenses, mais il était somme toute bien loin d'envisager ce cas de figure, à ce moment-là. Agit-il ainsi uniquement parce qu'il se sent lié par la promesse faite à mon père ? Ou...

Arrête de te faire des films, ma vieille ! Il fait juste ce qu'il a promis à ton père. Pas plus ! La preuve, depuis sa sortie de l'hôpital, il ne t'a pas donné signe de vie...

Je jette un œil sur Sarah qui marche de long en large dans le salon en gesticulant et me recroqueville sur mon siège en découvrant son humeur qui est passée de maussade – la même qu'elle affiche depuis les huit derniers jours – à carrément ombrageuse. Nul besoin non plus de demander avec qui elle parle haut et fort dans son oreillette : Brian ! Brian qui, au gré de ses visites quasi quotidiennes, se fait soit porteur de bonnes nouvelles, soit oiseau de mauvais augure. En peu de jours, il est passé du statut d'avocat parfaitement inconnu à celui de conseiller, psy, coach et confident. Cet homme veut tout connaître de moi et attend que je ne lui cache rien. Absolument rien ! Sauf que... lui faire part du secret de Geoffrey ? Impossible ! D'autant plus que je ne vois pas en quoi cela pourrait aider à ma défense. Brian et Sarah se doutent bien que je ne joue pas totalement franc jeu avec eux. Néanmoins, si l'un se pose des questions quant à ma possible culpabilité, l'autre s'interroge seulement sur les raisons qui me poussent à dissimuler des informations. Heureusement, malgré toutes les hypothèses que Sarah a pu formuler, elle est encore très loin de la vérité. Encore un regard sur mon amie pour constater que sa mauvaise humeur ne fait qu'empirer au fil de la conversation... ce qui est plutôt mauvais signe pour moi. Toutefois, et c'est ce qui me rassure, je ne vois pas comment ma situation pourrait être pire qu'elle ne l'est déjà... À moins qu'on ne t'accuse soudain d'avoir envoyé six pieds sous terre ta charmante belle-sœur, me souffle une vilaine petite voix qui me fait pouffer.

— Tu as quelque chose de comique à m'annoncer ?! s'indigne brusquement Sarah en pivotant vers moi, les sourcils froncés. Parce que franchement, juste UNE bonne nouvelle aujourd'hui, ce ne serait pas de trop...

J'hésite un moment à lui confier la raison de mon éclat de rire, mais elle est trop concentrée sur mon affaire pour avoir la moindre envie de plaisanter. Comment lui faire comprendre que ce bref instant de légèreté est plus une soupape de sécurité, histoire ne pas exploser, qu'un signe d'insouciance face à ce qui m'arrive ? Pour Sarah, il y a un temps pour tout. Un temps pour travailler – qui remplit quasiment tous les créneaux horaires de son agenda – et un autre pour plaisanter et s'amuser... Or, en ce moment – précisément, depuis qu'elle a reçu mon appel du poste de police –, selon ses critères, le temps n'est clairement pas à la plaisanterie.

— Tu ne trouves pas que Justine est un peu longue à revenir des courses ?

— Ça fait à peine une heure qu'elle est partie, elle ne devrait plus tarder maintenant, me rassure-t-elle en jetant malgré tout un œil sur sa montre, avant d'enchaîner : Tu devrais peut-être sortir un peu prendre l'air, courir une petite heure, ça te ferait du bien...

— Non, je préfère rester ici, je bougonne en jetant un regard mauvais sur le bracelet – rien à voir avec le dernier modèle de chez Tiffany – qui orne à présent ma cheville. De toute façon, il fait beaucoup trop chaud pour faire un jogging maintenant.

— C'est juste une mesure pour s'assurer que tu ne prennes pas la poudre d'escampette..., soupire mon amie et avocate qui n'a pas manqué mon coup d'œil pathétique.

— Comme si ça ne suffisait pas de m'avoir confisqué mon passeport ! je la coupe. Et d'avoir imposé cette caution de malade ! En plus, ce truc est énorme... Et à moins d'avoir envie de courir par trente degrés en survêtement pour le cacher, je vois mal comment faire pour passer inaperçue.

Elle s'approche de moi et m'enlace quelques minutes pour me réconforter.

— Ne crois pas que je ne vous suis pas reconnaissante, à Brian et toi, je poursuis d'une voix éraillée. C'est juste dommage qu'on ne soit pas en hiver...

Elle lâche un petit rire avant de reprendre sa conversation avec ce cher Brian justement. Le juge a non seulement demandé une caution exorbitante, confisqué mon passeport, exigé que je porte un bracelet électronique de surveillance, mais il a également imposé une ordonnance temporaire de protection qui m'interdit formellement d'entrer en contact avec Geoffrey puisque celui-ci, à défaut d'être considéré comme témoin – il n'a pas vu la personne qui l'a agressé –, est une victime. Sarah et Brian m'ont bien fait comprendre que la moindre désobéissance de ma part à cette mesure entraînerait aussitôt de nouvelles charges, comme mon retour immédiat et sans appel à Rikers Island jusqu'à la fin de mon procès...

Et c'est cette mesure qui me pèse le plus. Dès que j'ai su que Geoffrey était sorti de l'hôpital, j'ai tenté de le joindre par téléphone. Seulement, à chaque fois, je suis tombée sur son répondeur. Je ne compte plus le nombre de messages et de SMS que je lui ai laissés. En vain. Oui, cette mesure d'éloignement est sans nul doute ce qui m'est le plus intolérable. Même les premiers jours du procès – probablement parce que je pensais, enfin, pouvoir le revoir – m'ont semblé moins atroces que rester sans nouvelles de lui. Et pourtant, chaque journée au tribunal a été un véritable calvaire... Ma vie étalée au grand jour, scrutée, disséquée et analysée par des étrangers plus ou

moins bienveillants à mon égard... Néanmoins, puis-je dire que c'est encore *ma vie* quand elle est entre les mains de tellement de personnes et que je n'ai plus aucun contrôle dessus ?

L'entrée fracassante de Justine dans l'appartement me tire brusquement de mes pensées.

— Allumez la télé ! hurle-t-elle en déboulant comme une folle et en jetant son sac à provisions sur la table basse. Putain ! Je n'y crois pas mais on parle de toi, Angie...

— Quoi ?! Non, non, ce n'est pas possible, je lâche en me précipitant vers elle. Pourquoi voudrais-tu que je passe à la télé... ?

— Ils ont laissé fuiter l'info, Brian ! s'indigne Sarah de son côté au téléphone, alors que Justine zappe frénétiquement d'une chaîne à l'autre. Quelle bande de salauds !

— Quelle info ? De quoi parles-tu ?!

Elle pivote vers moi et si, depuis quelques jours, je n'aimais pas la mauvaise humeur perpétuelle qu'elle affichait, l'expression qu'elle arbore maintenant me fait carrément peur.

— Tu vas me répondre ou quoi ?!

— D'accord, on fait comme ça, Brian. À demain, soupire-t-elle avant de raccrocher.

Puis elle me fixe de longues secondes avant de se décider à me répondre :

— Assieds-toi, Angie. Ce que j'ai à te dire ne va pas te plaire du tout... du tout...

Ne va pas me plaire du tout ?! Qu'est-ce qui pourrait « ne pas me plaire du tout » en ce moment ?! Franchement, je ne vois pas !

Chapitre 47

— Et tu ne peux rien faire ? Ils ont le droit de diffuser ce genre d'informations privées sur les chaînes ? Brian et toi, vous pouvez certainement...

— Nous sommes aux États-Unis, Justine ! Et ici, la liberté de la presse n'est pas qu'une simple expression destinée à...

J'attrape le bras de Justine pour l'interrompre dans son flot de questions et demande à Sarah d'une voix blanche :

— Comment ont-ils réussi à savoir ? C'était censé rester entre nous et nos avocats. Nous avons tous signé un accord de confidentialité...

Je suis effondrée. Et mes meilleures amies le sont tout autant que moi. C'est imprimé sur leurs visages blêmes et leurs traits crispés. Même Justine – mon éternelle optimiste – n'arrive pas à trouver un bon mot pour déclencher ne serait-ce qu'un petit sourire.

— Oui, et la fuite ne vient ni d'Aïdan, ni de Luke, ni de Justine, pas plus que des avocats, poursuit Sarah en prenant place sur le sofa à côté de moi. Le soir de la tentative de meurtre, il semblerait que Geoffrey soit allé chercher le contrat dans son coffre avec l'intention de le détruire, car il y avait des traces de suie sur une petite partie des feuilles. Apparemment, il n'en a pas eu le temps ou il a changé d'avis. Dans la cohue qui régnait à ce moment-là, entre le personnel médical et les agents de police, personne n'a vu que les papiers étaient parfaitement visibles sur la table du salon... Aïdan, Luke et Barbara étaient trop inquiets pour y prêter attention, ce qui n'a malheureusement pour nous pas été le cas d'un des agents sur place, qui lit et parle couramment le franç...

— Putain ! la coupe Justine en envoyant valser ses sandales à travers le salon. Quand je pense qu'on dit que les Américains ne font aucun effort pour apprendre une langue étrangère. Il a fallu qu'on tombe sur le seul spécimen à connaître la langue de Voltaire...

— Tu penses bien que lorsque les inspecteurs ont eu vent du contenu du contrat, ils en ont fait usage. C'était du pain béni pour eux ! En dehors de cela, ce n'est pas la première fois qu'un membre des forces de l'ordre vend des informations confidentielles à un journaliste... C'est même plutôt monnaie courante, et pour répondre à ta question Justine : Non, ils n'en ont pas le droit. Mais chaque profession compte son nombre de brebis galeuses, et découvrir qui a vendu ces informations n'empêchera pas la presse à scandale d'en faire des gorges chaudes. Et jusqu'à ce qu'une nouvelle affaire plus passionnante ne se présente à eux, il va falloir composer avec...

— Donc, si je comprends bien, je récapitule en acceptant le thé glacé que me propose Justine, parce qu'un agent des forces de l'ordre bilingue et sans scrupule a fait du zèle, je vais devoir supporter que l'on me traite de call-girl, de veuve noire et de petite *Frenchie* arriviste...

Les larmes aux yeux, je cesse de parler en regardant tour à tour mes amies.

— Calme-toi. C'est peut-être une bonne chose finalement, lâche Sarah en prenant mes mains dans les siennes. Brian me faisait remarquer à juste titre que le fait d'avoir signé ce contrat – avec

les clauses financières que j'ai moi-même négociées pour te protéger au maximum – va sacrément mettre à mal les arguments de l'accusation qui brandit l'annonce de ton divorce comme mobile de cette tentative de meurtre...

— Tu crois vraiment que tout ce déballage immonde va servir à quelque chose ?

Justine m'enlace avec plus de force encore tandis que Sarah me répond :

— Oui, et Brian – qui pourtant n'était pas au courant de l'existence du contrat et n'a pas franchement été ravi en apprenant la nouvelle – en est lui aussi persuadé...

Elle hésite. Je frissonne par anticipation, m'attendant au pire une fois encore.

— Sans compter que toutes les déclarations de Geoffrey à la police sont en ta faveur. Il leur a affirmé qu'il ne croyait pas une seule seconde que tu aies cherché à le tuer...

— C'est vrai ?! je l'interromps encore alors que les battements de mon cœur s'accélèrent d'un coup. Il le pense réellement ?

— Je ne sais pas s'il le pense réellement, me répond-elle avec douceur, une ombre d'attendrissement dans la voix. Mais pas une seule fois il n'a cherché à te mettre en cause. Et c'est une bonne chose pour nous...

— Évidemment ! la coupe cette fois Justine en bondissant du canapé, sourire aux lèvres. Il sait bien qu'Angie en est tout à fait incapable. Et je peux t'assurer en prime que jamais vous ne divorcerez...

Justine amorce quelques pas de danse dans le salon en se dirigeant vers le sac à provisions dont elle retire une bouteille de champagne, puis reprend en nous la brandissant sous le nez :

— Non seulement, il n'y aura pas de divorce, mais quand le procès sera terminé – procès que tu vas gagner grâce à la meilleure équipe d'avocats au monde, et je ne citerais que notre admirable Sarah et notre ami Brian –, toi et Geoffrey, vous partirez en lune de miel ! Foi de Justine !

*
* *

Brian et son équipe, ainsi que Sarah, ont passé une grande partie de la soirée à mettre en place une nouvelle stratégie de défense suite aux derniers événements. Si je n'étais intimement convaincue qu'il était impossible à Brian d'avoir eu connaissance du contrat, je ne serais pas loin de croire que le mystérieux informateur n'est autre que mon avocat tant cette fuite semble tout compte fait le ravir au plus haut point. Et Sarah ne m'a-t-elle pas confié qu'il ne reculait devant rien pour gagner un procès ? Tout en restant dans la légalité, bien sûr ! Toutefois, j'ai appris ces derniers jours qu'il était nécessaire d'avoir de solides preuves – ou, tout au moins, un sérieux faisceau de présomptions – pour porter une accusation. N'en ayant aucune de vraiment irréfutable contre Brian, Justine et moi l'avons déclaré innocent, ce qui l'a bien amusé. J'aime à croire qu'il en sera de même pour moi. Les derniers mots de Brian avant de partir avec son équipe ont été pour m'ordonner de filer au lit et de – bien ?! – dormir en vue de la journée de demain au tribunal... Je ne sais s'il plaisantait ou s'il était sérieux. Il est presque minuit, Justine et Sarah ont chacune regagné leurs chambres, comme moi. Allongée dans mon lit, les yeux grands ouverts, je guette le sommeil en pensant à Geoffrey... Était-il sincère quand il affirmait que pour lui j'étais

innocente, ou n'était-ce qu'un autre moyen de tenir sa promesse envers mon père ? Cette question ne cesse de tourner dans ma tête depuis des heures. Si seulement...

Tout à coup, ma décision est prise, et la menace qui pèse sur moi si on me surprend en compagnie de mon mari ne me perturbe que quelques secondes à peine. J'ai besoin de savoir s'il était sincère et... s'il reste une infime chance que tout ne soit pas définitivement fini entre nous. Je sors du lit et m'habille en vitesse. J'enfile un jean – pour cacher mon bracelet de surveillance – un tee-shirt et des baskets. Dans l'entrée, j'attrape mon sac et mon téléphone et je sors à pas de loup. L'appartement où nous logeons se situe dans Manhattan et a été gracieusement mis à notre disposition par les patrons de Sarah. Ce qui explique sans doute qu'aucun journaliste ou photographe ne soit dehors à faire le pied de grue dans l'espoir d'un scoop. Il ne me faut que quelques minutes pour trouver un taxi.

— 231 Baker Street, Brooklyn, s'il vous plaît, dis-je au chauffeur en prenant place dans la voiture qui démarre aussitôt.

Peut-être aurais-je dû informer Sarah ou Justine de ma soudaine décision ? Non ! Elles auraient tenté par tous les moyens de m'en empêcher. Quitte à m'enfermer dans ma chambre. Et mieux vaut qu'elles ne soient pas au courant si jamais cela tourne mal...

Mais pourquoi penser que cela pourrait mal finir, hein ?! Geoffrey n'irait pas jusqu'à prévenir la police, quand même ?

En es-tu si certaine ? me souffle cette saloperie de petite voix dans ma tête – qui ressemble à s'y méprendre à celle de Sasha. *Après tout, il n'a pas cherché à reprendre contact avec toi. Alors qu'il n'a pas de mesure de protection à ton encontre, lui !*

Quand nous franchissons le pont de Brooklyn, je jette des regards inquiets sur chaque voiture de police que nous croisons jusqu'à notre arrivée à la maison... Prendre soudain conscience que je considère cet endroit – où j'ai finalement séjourné si peu – comme *ma maison* me fait monter les larmes aux yeux. Je règle le taxi et, en quelques pas, me retrouve devant la grille...

— Merde ! Non, mais quelle conne ! je m'exclame en me souvenant tout à coup que je n'ai pas les clés.

Je ne vais quand même pas sonner au risque de réveiller tout le monde... Peut-être passer par-dessus la grille qui n'est pas très haute ? Je jette un regard autour de moi dans la rue pour constater qu'il n'y a personne... Seulement, que ferai-je si jamais un insomniaque se trouve planqué derrière sa fenêtre ? Et puis, de toute façon, cela ne résoudrait pas mon problème pour ouvrir la porte d'entrée.

Oui, et puis continue à rester plantée là comme une idiote, et je ne donne pas cher de ta peau, ma vieille !

Alors j'appuie sur la sonnette en espérant... je ne sais trop quoi, mais surtout, que ce ne soit pas Barbara qui me découvre... Merde ! Je l'avais complètement oubliée celle-là ! Je retiens mon souffle quand les lumières du porche s'allument et je me retrouve brutalement plaquée contre le mur. La respiration coupée. Dans l'incapacité totale de faire le moindre mouvement. Je pousse un gémissement de rage et de douleur. *Putain ! Je n'ai même pas réussi à franchir l'entrée...*

— Mon Dieu, lâche Georges en descendant les quelques marches à toute vitesse.

Tu ne pourras pas dire que je ne t'avais pas prévenue, me souffle la voix de Sarah tandis que j'essaie désespérément de me dégager et que je vois se dessiner les portes de la prison.

— C'est bon, continue Georges en s'adressant à l'homme qui me maintient – certainement un policier en civil planqué derrière un arbre ou une poubelle – et que je n'ai malheureusement pas vu. Lâchez-la ! Que faites-vous ici, mon petit.. ? Dépêchez-vous d'entrer avant qu'un voisin ne vous remarque...

Pardon ?!

— Ce n'est pas un agent ? je l'interroge en lui adressant un sourire et en m'engouffrant à sa suite dans la maison.

— Non ! Et heureusement pour vous, parce que si tel était le cas, il serait dans l'obligation de signaler votre présence.

Je remarque au passage que le molosse est... armé ?!

— Même s'il n'en avait pas très envie, poursuit-il avec un sourire, et après maintes supplices de sa sœur et de ses amis, Geoffrey a renforcé la sécurité...

La porte à peine refermée sur nous, Georges m'enlace en marmonnant que je prends des risques inconsidérés, que j'ai eu de la chance que le garde du corps n'ait pas fait usage de son arme, et que je mériterais une bonne punition...

— Je l'ai déjà ma punition. Je vais me retrouver le corps couvert de bleus, je marmonne en lançant un regard noir au molosse qui se tient dans l'entrée et qui a la délicatesse de me lancer un sourire contrit. Mais au moins, je suis certaine que vous n'allez pas prévenir les forces de l'ordre, Georges...

Et Geoffrey ? je ne peux m'empêcher de songer en silence.

— Je n'ai pas beaucoup de temps. Est-ce que Geoffrey est ici ?

— Oui, dans la salle de sport. Il y passe une grande partie de ses journées, seul à se battre contre un sac de sable ou avec ses amis... et cela malgré les directives du médecin.

— Il est seul en ce moment ?

— Oui, m'avoue-t-il, les yeux pétillants, puis il ajoute en me poussant vers l'escalier. Ne vous inquiétez pas, je fais le guet.

Je lui murmure un merci avant d'entamer ma descente vers la salle de sport. Devant la porte, je prie pour que ma visite surprise ne se termine pas au poste de police. Je prends une grande inspiration et, d'une main tremblante, j'ouvre la porte.

Chapitre 48

Mes yeux sont rivés sur le dos de Geoffrey qui est en train de frapper le punching-ball. Un dos nu, couvert de sueur et où se détache avec une clarté étonnante un pansement blanc, carré, à l'emplacement du coup de couteau. Je fais une pause sur le seuil. La respiration coupée. Je sais qu'il a eu beaucoup de chance et un frisson glacial me transperce en songeant qu'il y a toujours quelqu'un, quelque part, qui souhaite sa mort...

— Bordel ! lâche-t-il en pivotant soudain vers moi.

C'est la première fois que je le revois depuis qu'il m'a annoncé notre rupture. Depuis que j'ai appris qu'il avait frôlé la mort... et j'ai l'impression de recevoir un coup dans la poitrine. Je reste sidérée. Haletante. Des mèches de cheveux humides encadrent son visage. Ses yeux bleus plongent en moi et mon cœur s'emballe.

— Qu'est-ce que tu fous ici ?!

C'est aussi la première fois que j'entends à nouveau sa voix... au timbre rauque et profond, et peu m'importe que son ton soit courroucé. Ou qu'un pli vertical se creuse entre ses sourcils. Que son visage arbore une expression indéfinissable... ou même qu'il ne soit manifestement pas enchanté de me voir. Oui, peu m'importe tout cela, parce que le simple fait de le voir là, à quelques pas de moi, me suffit amplement.

— Tu es folle ou quoi ? Tes avocats ne t'ont pas informée des risques si tu m'approches ?

Il s'avance encore un peu vers moi et j'inspire une grande bouffée d'air avant de lui répondre :

— Si, je suis parfaitement au courant.

— Alors, pourquoi es-tu ici ?! insiste-t-il alors que je dois serrer les poings de toutes mes forces pour m'empêcher de le toucher. Encore une de tes impulsions incontrôlables ? La police est persuadée d'avoir trouvé son coupable, c'est-à-dire toi ! Tant que le vrai responsable ne sera pas sous les verrous, c'est dangereux d'être avec moi... Je pensais que l'injonction d'éloignement du juge avait au moins l'avantage de te protéger...

Comme d'habitude en sa présence, mes pensées s'éparpillent dans tous les sens et j'ai l'impression de perdre pied face à l'inexplicable et violente attraction que je ressens pour lui... depuis notre première rencontre.

— Sarah m'a informée que tu avais assuré aux inspecteurs que tu étais convaincu de mon innocence... C'est vrai ? Tu le penses réellement ? Ou n'était-ce que pour respecter la promesse faite à mon père ?

— Je te sais capable de beaucoup de choses... des meilleures comme des pires, murmure-t-il en se passant la main dans les cheveux. Mais pas de vouloir me tuer. C'est une certitude !

Je me rends compte que j'avais bloqué ma respiration en attendant sa réponse. Une réponse qui me laisse espérer que tout n'est peut-être pas fini entre nous. Que j'ai encore une chance. Je le

contourne et, tout en posant légèrement ma main sur son pansement – ce qui le fait tressaillir –, je lui demande d'une voix basse et rauque :

— Est-ce que c'est douloureux ?

— Presque plus...

Je reste la main posée sur le carré blanc de tissu qui dissimule sa blessure. Mes yeux à la hauteur de ses épaules nues qui se soulèvent au rythme inégal de son souffle. J'ai envie de poser mes lèvres sur sa peau... de sentir son goût. Mais je ne bouge pas. Comme lui.

— Sarah m'a dit que tu ne garderais aucune séquelle... que tu avais eu beaucoup de chance qu'aucun organe vital ne soit touché.

— C'est exact, dit-il en se retournant soudainement pour se retrouver face à moi. J'ai eu... beaucoup de chance...

Son regard se pose sur moi avec une intensité troublante qui me bouleverse.

— J'ai entendu un bruit de pas très légers qui m'a fait penser... à une femme, murmure-t-il le souffle court. Et j'ai immédiatement présumé que c'était toi... parce que je t'attendais. Je me suis retourné à l'instant précis où j'aurais dû recevoir le couteau, et c'est ce qui m'a sauvé la vie...

Nous restons figés de longues minutes. Mon regard accroché au sien. Dans un silence seulement troublé par nos souffles... Brusquement, il se recule et lâche d'une traite :

— Je vais t'appeler un taxi. C'est la meilleure chose à faire...

Mes poumons se vident d'un coup en comprenant qu'il me met tout bonnement à la porte. *Et tu t'attendais à quoi, au juste ?* me souffle cette satanée petite voix.

— J'ai quelque chose à te demander, je murmure en posant ma main sur son bras pour le retenir, et le contact de sa peau sous ma paume me pétrifie de plaisir. Et si tu m'as aimée un dixième de tout ce que tu m'as dit... j'espère que tu me diras oui...

Le visage impassible, il m'observe avec attention avant de s'éloigner encore de quelques pas. D'un geste qui se veut fataliste, il hausse les épaules :

— Très bien, je t'écoute. Qu'as-tu de si important à me demander pour que tu enfrennes l'ordonnance de protection du juge ?

J'humecte mes lèvres subitement desséchées. Le besoin insatiable de le voir qui me taraude depuis des jours a occulté tout le reste. Je n'ai fait qu'y répondre sans penser une seule seconde à ce que j'allais lui dire... ni même s'il aurait envie d'entendre la moindre de mes explications. Et sans doute, à cause des révélations de Sarah et de l'optimisme indéfectible de Justine, me suis-je bercée de trop d'illusions... Peut-être est-il déjà trop tard...

— Je ne te demande que quelques heures, Geoffrey. Personne ne peut prédire quel sera le verdict du jury au tribunal. S'il est possible que mes avocats obtiennent mon acquittement, il est tout aussi envisageable que je sois condamnée...

— Il est inenvisageable que tes avocats n'obtiennent pas ton acquittement, me coupe-t-il d'une voix ferme. Tu as le meilleur ! Et tu peux être certaine que je me suis renseigné à son sujet. Sans compter que, de mon côté, je ne reste pas les bras ballants. Je mets tout en œuvre pour découvrir qui m'en veut au point de souhaiter ma mort...

— Malgré tout, il est aussi concevable que je ne sorte pas de prison avant plusieurs années, je l'interromps à mon tour. C'est une possibilité qu'il ne faut pas oublier... Tu ne peux pas tout contrôler. Alors, laisse-moi cette dernière nuit pour... t'aimer, Geoffrey...

J'ai juste suivi mon instinct, et si je dois finir en prison, je garderai en moi le souvenir de cette nuit... et de toutes les précédentes.

— Bordel ! lâche-t-il d'une voix sourde avant de se précipiter sur moi.

Quand sa bouche s'écrase sur la mienne, mon corps tout entier s'enflamme. Pourtant, l'instant suivant, je suis surprise par la douceur de ses lèvres. Sa langue s'introduit en moi pour me savourer sensuellement, et je ne peux que gémir. Mes mains tirent sur ses cheveux et son baiser s'intensifie. La pointe d'agressivité soudaine qu'il manifeste m'affole totalement. Plaquée contre lui, je suis douloureusement consciente de chaque centimètre carré de son corps. Ce corps qui m'a tant manqué. Je lui rends son baiser avec une voracité qui m'effraie tandis que le grognement qu'il laisse échapper me comble de plaisir. Il me soulève de terre et j'ai vaguement conscience qu'il me porte dans les escaliers, puis je sens le contact moelleux du lit dans mon dos. En moins d'une respiration, il se débarrasse de son short pour se retrouver nu, puis il s'attaque à mes vêtements avec la même frénésie.

— Mon Dieu, ma puce. J'aurais tellement aimé que ça se passe autrement entre nous, souffle-t-il en découvrant le bracelet de surveillance à ma cheville. Non seulement tu risques la prison si on te découvre ici, mais surtout, tu risques ta vie... et ça, je ne le supporterai pas ! Je ne...

— Chuut, je l'interromps à travers un brouillard de sensualité. C'est une nuit pour s'aimer et pour ne rien regretter. Rien d'autre...

Il s'allonge sur moi et mes jambes s'écartent spontanément pour l'accueillir. Je suis moite. Je frissonne de la tête aux pieds. Sa bouche se referme sur la pointe d'un de mes seins, je laisse échapper une plainte exaltée alors qu'une onde d'exaltation me transperce. Mon corps est si brûlant que j'ai peur de prendre feu. Je sens la prise brutale de ses doigts dans ma chevelure qui me prouve qu'il perd le contrôle. Et j'adore ça. Ses doigts se crispent de plus en plus fort. Ma main s'empare voracement de son sexe et le grognement qu'il laisse échapper me rend folle. Son corps se raidit. Ses muscles se contractent. Le désir illumine littéralement son visage, et lorsqu'enfin il me pénètre d'une vigoureuse poussée, un cri franchit mes lèvres sous la violence du plaisir inouï de le sentir en moi.

— C'est de la folie pure, lâche-t-il d'une voix sifflante. Mais tu me rends dingue... complètement...

Je veux graver dans ma mémoire et dans mon corps chaque seconde et chaque caresse jusqu'à la dernière. De toute ma vie, je n'ai jamais été aussi excitée. Parce que, pour la toute première fois de ma vie, je fais l'amour avec un homme que j'aime, et que je comprends soudain que c'est peut-être aussi la dernière fois.

*
* *

J'ai profité du fait que Geoffrey se soit endormi à l'aube pour partir en catimini. Georges, à moitié endormi sur un siège, m'attendait toujours dans le salon. Dès qu'il m'a vue, et sans que

j'aie besoin de lui demander quoi que ce soit, il a commandé un taxi. Avant que celui-ci se présente devant la grille et que le garde du corps – Preston – ne m'escorte gentiment jusqu'à la voiture, et après avoir vérifié que je ne risquais pas d'être surprise par un voisin, j'avais eu le temps de boire un délicieux expresso préparé par ses soins. J'essaie tant bien que mal de remettre un peu d'ordre dans mes cheveux, néanmoins l'image que me renvoie le miroir de l'ascenseur est on ne peut plus explicite. J'ai la tête d'une femme amoureuse, qui vient de faire l'amour pendant des heures... J'espère juste rentrer dans l'appartement et arriver jusqu'à ma chambre sans croiser l'une ou l'autre de mes amies. Malheureusement pour moi, je n'ai pas le temps d'enclencher la clé dans la serrure que la porte s'ouvre à la volée.

— Où étais-tu passée ? me hurle Sarah. Tu crois que c'était vraiment le moment d'aller faire un tour...

— Putain, j'hallucine ! s'exclame Justine avec un énorme sourire, tout en me saisissant le bras et en me scrutant avec son regard de petite fouine. Tu as la tête de la nana qui vient de s'envoyer en l'air...

— Ne me dis pas que tu es allée... Oh, non ! la coupe Sarah en nous suivant dans le salon. Tu es complètement inconsciente ou quoi ?!

— J'ai fait très attention, personne ne m'a vue, Sarah, dis-je en ne cherchant pas à nier l'évidence et en songeant que j'ai beaucoup de chances que le bracelet ait été paramétré pour se déclencher seulement si je franchissais les frontières de l'état de New York. Et me voilà de retour sans être passée par la case prison...

Ma tentative pour détendre l'atmosphère ne porte pas ses fruits sur ma meilleure amie et avocate, et c'est seulement après plusieurs minutes d'un discours ponctué de remontrances et de crainte de ce qui aurait pu m'arriver qu'elle consent enfin à se calmer... sans toutefois me pardonner ma maudite impulsivité. Mais quand je lui apprends que ma visite nocturne à Geoffrey a fait resurgir dans ma mémoire la perte de mes clés dans la rue, la veille de la tentative de meurtre, sans oublier la jeune femme qui m'a aidé à ramasser mes affaires et qui peut très bien me les avoir dérobées, ses yeux se mettent soudain à briller.

— Va prendre une bonne douche, conclut-elle alors avec un sourire et en jetant un œil sur sa montre. Nous devons être au tribunal à neuf heures précises ! À moins que tu ne l'aies oublié, ça aussi ?!

— Toujours aussi romantique, Sarah, grince Justine en me claquant une bise sur la joue.

— Ce n'est pas le moment d'être romantique, rétorque Sarah. Toutefois, quand ce sera le cas, je peux compter sur toi, Juju, pour le faire savoir à notre accusée, n'est-ce pas ?

— OUI ! CHEF ! riposte cette dernière avec un petit salut militaire.

*
* *

À huit heures trente précises, nous sommes installées dans la voiture. Sarah – concentrée – parcourt des feuilles remplies de notes, Justine – angoissée – babille comme une pie pour donner le change pendant que, les yeux dans le vague, je fais semblant de l'écouter. C'est ainsi chaque

fois que nous nous rendons au tribunal. J'essaie de ne penser à rien. De faire le vide. Dans quelques minutes, nous arriverons devant le palais de justice, et je sais qu'il sera exactement huit heures cinquante ! Brian et son équipe nous attendrons sur le trottoir. Cette routine quasi militaire a quelque chose de rassurant. Elle me permet aussi de m'immerger dans ma bulle et de faire – autant que possible – abstraction de tout ce qui m'entoure, et surtout de tout ce qui va suivre dans la salle d'audience. Cependant, ce matin, avec les souvenirs de la nuit dernière... mon humeur oscille dangereusement entre l'ivresse et le désespoir le plus profond. Quand la voiture se gare à sa place habituelle, j'inspire profondément.

Je vais y arriver ! Je vais y arriver ! La personne dont ils parlent, ce n'est pas moi ! Parce qu'ils ne me connaissent pas ! C'est juste une étrangère !

Je serre les mains de toutes mes forces, et j'ouvre les yeux à l'instant où je sors de la voiture. Je pose mon pied sur le bitume et...

...un chaos indescriptible fait brusquement éclater ma bulle en mille morceaux !

Chapitre 49

— Par ici !

— Laissez-nous passer...

— C'est elle ! C'est elle ! La veuve noire !

Je suis assaillie de toutes parts par des voix inconnues. Des mains tentent de me retenir tandis que d'autres me poussent. Une foule bruyante nous encercle et m'empêche de distinguer l'entrée du tribunal. Justine a disparu. Sarah tient ma main et me tire à elle de toutes ses forces. J'entends le crépitement des flashes. Une caméra manque de m'assommer et finit sa course au sol. Je pousse un hurlement quand ma tête est brusquement tirée en arrière.

— Brian ! Brian ! Ici...

La voix affolée de Sarah décuple ma frayeur. Les portes du bâtiment s'éloignent de seconde en seconde à mesure que cette marée humaine prend de l'ampleur. La vue brouillée par des larmes de douleur et de colère, je ne vois quasiment plus rien. Je ne sens que la main de Sarah à laquelle je m'accroche désespérément. Je suffoque. J'ai l'impression que je vais mourir étouffée sous une montagne de corps. Et soudain, l'étau qui m'enserme semble se relâcher. J'aperçois le bleu du ciel. Je sens de l'air sur mon visage.

— Mon Dieu, marmonne Sarah en me tenant toujours fermement. Il vous en a fallu du temps...

Le bleu du ciel cède la place au bleu de l'uniforme des policiers qui nous encadrent. Ils nous ouvrent en force un passage à travers la meute déchaînée et hurlante de journalistes, photographes et curieux jusqu'à l'entrée du tribunal, dont les portes se referment brusquement derrière nous. Toutefois, le calvaire ne s'arrête pas pour autant. Une foule – trop silencieuse – a également envahi l'intérieur du palais de justice.

— Le service de sécurité vous attendait de l'autre côté, peste Brian en passant une main sur son front barré d'un pli soucieux. Ça va, vous deux ?

Toute tremblante, je hoche la tête.

— Où est Justine ? s'alarme Sarah.

— Ne t'inquiète pas, répond Brian en nous entraînant à sa suite. Je ne sais pas comment, mais elle a réussi à se faufiler à travers cette bande de dégénérés et elle nous attend au calme.

— Tant mieux, murmure Sarah alors que nous pénétrons dans la salle d'audience, puis elle ajoute de mauvaise humeur : Cette affaire prend des proportions gigantesques... j'espère que cela n'indisposera pas le juge.

En tant qu'accusée, je m'assois sur le banc des prévenus, entourée par mes avocats. Justine est derrière nous, à sa place habituelle avec l'équipe de Brian au grand complet. J'ai tout juste le temps de sentir la pression de sa main sur mon épaule que le juge s'adresse déjà à la salle – comble – sur un ton extrêmement agacé et qui provoque un silence immédiat dans l'assistance, instantanément debout à la manière d'un régiment.

— Mesdames et Messieurs, le droit que nous nous octroyons à outrance dans la vie courante de tirer des conclusions hâtives est dorénavant suspendu pour les besoins du procès. Vous, Mesdames et Messieurs les jurés, veillez à bien vous souvenir que vous êtes des « juges délégués » et que vous avez fait, comme moi, le serment d'impartialité. Si le moindre incident venait à perturber le bon déroulement de ce procès, sachez que je n'hésiterais pas à faire évacuer la salle...

Mon regard se porte sur les douze jurés, sept hommes et cinq femmes. Des citoyens américains qui vont décider de l'innocence ou de la culpabilité d'une Française accusée de tentative de meurtre sur l'un de leurs compatriotes... en parfaite connaissance des histoires, toutes plus dingues les unes que les autres, relayées à mon sujet depuis la découverte du contrat par bon nombre de chaînes télé et journaux. Tout cela ne risque-t-il pas d'avoir déjà sérieusement écorné leur capital *impartialité et sympathie* à mon égard ? Ma liberté est entre les mains de ces douze parfaits inconnus... et les regards que certains posent sur moi finissent par me mettre mal à l'aise. Nous entrons aujourd'hui dans la troisième phase du procès : l'interrogatoire des témoins. Je sais que les inspecteurs qui m'ont interrogée seront cités à comparaître, ainsi que Georges, Barbara, Aidan et Luke... Je n'ose imaginer ce qui se passera quand ce sera le tour de Barbara. Geoffrey, étant encore – pour le moment, en tout cas – mon mari, ne sera pas appelé à la barre. Néanmoins, Brian m'a informée qu'il se servira de sa déposition faite aux inspecteurs et qui plaide en ma faveur. Reste à savoir si les jurés et le procureur en tiendront compte. Le procureur... J'ai l'impression que depuis ma première comparution devant lui, il m'a prise en grippe. Brian m'a assurée que son comportement était tout à fait habituel et qu'il n'avait aucun grief particulier contre moi, et pourtant, je ne sais pourquoi, j'ai beaucoup de mal à le croire. Surtout quand, comme en ce moment, il me décrit comme une sombre intrigante prête à tout pour mener une vie de luxe...

— Redresse-toi. Ta posture donne une mauvaise impression aux jurés, me chuchote Sarah.

Et, alors que j'essaie de prendre ce que j'espère être la bonne attitude, elle ajoute :

— Mais sans en faire trop non plus. Sinon ils vont te trouver trop arrogante...

Je retiens un gémissement entre mes dents serrées. Les paroles assassines du procureur me donnent envie de vomir. Les suppositions blessantes qu'il clame haut et fort m'anéantissent un peu plus au fil des minutes. Je me retranche dans ma bulle. Indifférente à tout ce qui m'entoure. Les visages s'atténuent progressivement autour de moi...

*
* *

Chaque nuit, je m'endors en rêvant de Geoffrey. Et chaque matin, je me réveille en plein cauchemar. Depuis mon escapade chez lui, et suite à l'énorme battage médiatique qui entoure mon procès, Brian et Sarah ont pris des mesures radicales en engageant un garde du corps. Impossible de les convaincre que je n'en ai pas besoin.

Quand je ne suis pas au tribunal, je suis confinée dans l'appartement par peur des journalistes et des photographes, ce qui me donne un désagréable avant-goût de ce qui m'attend après mon jugement.

D'ailleurs, peut-être devrais-je profiter un peu plus de ce luxueux penthouse en plein Manhattan, je songe soudain, parce que quand je retrouverai ma cellule d'à peine neuf mètres carrés de Rikers Island...

D'un bond, je me lève du canapé. Mon procès se termine dans quelques jours et qui peut se targuer de prédire le verdict des jurés ? Ce sont peut-être mes dernières heures de liberté, celles durant lesquelles je peux encore profiter de petits plaisirs simples dont je ne mesurais pas l'importance avant de me retrouver en cellule.

— Tu veux sortir un peu ? m'interroge Justine en levant les yeux de son livre. On pourrait aller boire un verre quelque part... ou juste marcher, si tu préfères.

Je m'arrête et me tourne vers elle. Son visage magnifique est empreint d'une immense tristesse. À cause de moi. Ses yeux ne pétillent plus autant qu'avant. À cause de moi. Dès qu'elle a su ce qui m'arrivait, elle a sauté dans le premier avion pour être à mes côtés. Je ne serai pas la seule à souffrir si le verdict n'est pas en ma faveur. Justine en pâtira aussi. Tout comme Sarah... et je n'ose imaginer ce que ressentira mon père. Mon seul réconfort dans cette histoire cauchemardesque est que son installation en Suisse le tient pour l'instant éloigné de tout ce chaos. Seulement si je me retrouve en prison, comment ferai-je pour tenir ma promesse de venir les voir, Tess et lui ? Le mal pernicieux qui ronge mon père gagne du terrain à chaque seconde et me dépouille de mes derniers moments de bonheur avec lui. L'inquiétude me dévore silencieusement. J'ai conscience du malheur imminent et cela me tourmente chaque jour un peu plus... Parfois, je pense que le destin ne peut pas être aussi cruel à vouloir me priver de mon père et de ma liberté... Je sens des larmes glisser le long de mes joues. Un flot de larmes.

— Non ! Non ! Non ! s'exclame Justine en s'élançant vers moi. Je t'interdis d'avoir des idées noires.

Je me retrouve dans la chaleur de ses bras. Tremblante. Glacée.

— J'ai peur, Juju. Si tu savais à quel point j'ai peur, je murmure, la voix étranglée par les sanglots. Je n'ai passé que quelques heures là-bas, mais... je n'y arriverai pas...

— Il n'est pas question que tu y retournes ! Tu m'entends ? ! J'ai confiance en Sarah et en Brian. Je sais qu'ils vont te sortir de là...

De rage, elle me secoue tout en m'assénant ces paroles.

— Tu comprends ce que je te dis ? ! Et tu as intérêt à y croire, toi aussi ! Tu dois leur faire confiance et te battre jusqu'au bout ! Ne jamais baisser les bras ! Jamais !

— Elle a raison, Angie, affirme Sarah en surgissant tout à coup dans la pièce. Nous allons gagner ce procès. D'abord parce qu'ils n'ont aucune preuve tangible contre toi, aucun témoin. Un simple faisceau de présomptions, tout au plus. Le contrat, au lieu de te desservir, prouve au contraire que tu n'avais aucune raison de souhaiter la mort de Geoffrey, et même un divorce entre vous ne pouvait remettre en cause les clauses financières. Accepter ce contrat pour payer les soins médicaux de ta sœur...

En disant cela, elle frissonne car elle sait combien j'ai détesté voir la photo de Tess – au pire de son état – montrée aux jurés quelques jours plus tôt. Malgré mes larmes, je parviens à sourire pour qu'elle comprenne que je ne lui en veux pas.

— Donc, le fait que tu aies fait cela pour Tess démontre simplement que tu étais prête à tous les sacrifices pour la sauver, et les jurés aiment ce genre d'attitude...

Nous nous retrouvons toutes les trois à pleurer dans les bras l'une de l'autre.

— C'est normal que tu aies peur, Angie, continue Sarah d'une voix éraillée. Mais nous allons le gagner, ce procès, je te le promets !

— D'accord, je murmure.

Il y a des promesses qu'il vaut mieux ne pas faire si on n'est pas certain de les tenir, je songe alors.

Mais ça, je ne le lui dis pas.

Chapitre 50

Qui a dit que la vie n'était pas un conte de fées ? Moi ?! Et pourtant, aujourd'hui, je peux crier sur tous les toits de New York que : Oui ! La vie – *ma* vie – est un conte de fées ! Sarah, Brian et toute leur équipe sont mes adorables petites fées... Tout comme les douze jurés – qui après s'être retirés dans une salle pour délibérer à huis clos pendant presque six heures – ont rendu leur verdict : non coupable !

NON COUPABLE !

Deux mots... Juste deux mots ! Mais ces deux seuls petits mots ouvrent la porte de mon futur, m'offrent toutes les possibilités de bonheur... et d'amour...

Dans l'euphorie qui a suivi le verdict – et après avoir accompli toutes les formalités nécessaires –, je suis retournée à l'appartement avec Sarah et Justine, aux alentours de vingt-trois heures. Je ne parvenais toujours pas à croire ce qui m'arrivait. J'étais libre... libre d'aller partout où je le souhaitais... libre de rendre visite à Geoffrey. À vingt-trois heures trente, un coursier s'est présenté à l'appartement avec un bouquet de roses rouges, une bouteille de champagne – mon préféré – bien fraîche et une carte.

Ce n'est ni ta faute ni la mienne...

Je t'ordonne d'être heureuse !!! GL.

Justine tenait absolument à ouvrir la bouteille pour fêter la fin heureuse de mon procès. Seulement, j'étais déjà pompette après les deux que nous venions de nous enfile. Et puis surtout, il me fallait encore du temps pour vraiment prendre conscience que ce cauchemar était réellement fini... qu'il était derrière moi. Que je ne risquais plus rien. Sarah et Justine, avec ma bénédiction, sont donc parties toutes seules en tenues affriolantes faire la tournée des clubs branchés de Manhattan... pendant que je me prélassais dans un bon bain en réfléchissant à ce que j'allais faire, maintenant que mon futur m'appartenait... Mais comment envisager un avenir sans Geoffrey à mes côtés ? La vie m'indiffère si je ne la partage pas avec lui. Toutefois, si je ne suis pas capable d'affronter mes pires démons, comment puis-je envisager de construire quelque chose de fiable et de solide avec lui ? Je n'ai plus de bracelet de surveillance à ma cheville, et plus rien ne m'interdit de voir mon mari. Mais suis-je totalement libérée de mes peurs et de mes doutes ? J'ai maintenant la vie devant moi pour l'aimer et le lui dire. Je n'aspire qu'à profiter de chaque heure, minute, seconde du reste de ma vie avec lui... et j'espère simplement qu'il désire la même chose que moi...

Néanmoins, si je veux être tout à fait honnête, ai-je réellement repris ma vie en main ? Ai-je réglé tous mes problèmes ? Ai-je la force nécessaire et le courage de le faire ?

Chapitre 51

Il est sept heures tapantes. Je ne compte plus le nombre de tenues que j'ai passées pour les retirer aussitôt. Je finis par porter mon choix sur une petite robe blanche évasée en soie à fines bretelles. J'hésite longtemps à savoir si je mets une petite culotte ou pas... *sauf que prendre le taxi sans sous-vêtements ?! Non ! Non ! Non !* J'opte donc pour un shorty en dentelle blanche qui, je l'espère, ne restera pas longtemps sur mes fesses. J'enfile la robe et chausse une paire de sandales à talons qui me fait des jambes d'enfer. J'ai passé des heures à me chouchouter. Pas un seul centimètre carré de mon corps n'a été épargné. Des pieds à la tête, j'ai la peau aussi lisse et douce que celle d'un bébé, des cheveux brillants et soyeux, des ongles parfaitement manucurés. Je jette un dernier regard au reflet que me renvoie le miroir en pied de la chambre et le résultat me plaît. Mes yeux sont étrangement lumineux et mes joues roses sans même avoir usé de blush.

— Tu es au top, ma vieille, je murmure à mon reflet avec un sourire, avant d'attraper mon sac et de sortir de la chambre.

En passant devant la cuisine, j'aperçois Sarah assise seule à table.

— Déjà debout ? je lui demande en l'embrassant.

— Pas encore couchée, répond-elle d'une voix pâteuse. Je bois mon café et je vais direct retrouver mon lit. Pas besoin de te demander où tu vas...

Elle me sourit, puis grimace en se frottant la nuque. J'ouvre un tiroir dans lequel j'attrape un tube de Tylenol que je lui tends, puis je lui passe un verre d'eau en lui demandant si Justine est déjà au lit.

— Merci... marmonne-t-elle. Ouais... Justine est *déjà* au lit, mais pas dans le sien, figure-toi !

— Génial ! Je suis bien contente pour elle...

— Ne crie pas si fort. J'ai un mal de crâne carabiné, me coupe-t-elle. Et pour moi, remettre le couvert avec un ex, c'est plus ravalier son vomi que franchement génial.

— Comment ça, *remettre le couvert avec un ex* ? je demande en pouffant.

— Luke ! C'est dans son lit à lui qu'elle se trouve en ce moment...

— Merde !

— Comme tu dis ! J'ai bien essayé de l'empêcher de lui téléphoner, lâche-t-elle en se levant. Mais tu sais comme moi que lorsque Juju a décidé quelque chose, il n'y a rien à faire pour qu'elle change d'avis. Elle n'arrêtait pas de me chanter sur tous les tons qu'elle savait exactement ce qu'elle faisait, et surtout qu'elle avait bien mérité une nuit de sexe torride qui ne porterait pas à conséquence...

J'espère vraiment que Juju a raison et que cette nuit ne sera qu'une *nuit de sexe torride*, comme elle dit !

— Avec un connard pareil, j'en doute beaucoup, continue mon amie avec un grand sourire avant de m'embrasser et de me pousser vers la porte. Quant à toi, file retrouver le tien...

*
* *

Dans le taxi qui me conduit vers Geoffrey, je triture fébrilement mon alliance tout en regardant le magnifique bracelet qui orne mon poignet et dont il a la clé... Une clé qu'il ne m'a pas renvoyée. Une clé toujours accrochée à son cou. J'ai pu m'en rendre compte lors de ma visite surprise chez lui quelques jours auparavant. N'est-ce pas un signe ? En tout cas, c'est ce que je décide d'y voir. Il l'aurait enlevée si..., non ?! Et n'est-ce pas encore un signe du destin que les jurés aient rendu un tel verdict ? Le signe que lui et moi devons nous retrouver... ?! Je ne peux pas avoir survécu à ces semaines cauchemardesques et me retrouver seule. Je ne peux pas avoir retrouvé Geoffrey pour le perdre aussi vite...

Le trajet entre Manhattan et Brooklyn est interminable, et malgré l'heure – même pas encore huit heures du matin –, il me semble que la circulation n'a jamais été aussi chargée qu'aujourd'hui. Quand nous arrivons enfin dans le quartier de Park Slope, mon cœur bat à une cadence effrénée. J'ai les mains moites et la gorge sèche. Je suis si impatiente que j'ai envie de sauter du taxi et de rejoindre le 231 Baker Street en courant... Ça t'apprendra à vouloir jouer les top models sur des talons de dix centimètres ! Quand le taxi se gare à quelques mètres de la grille, j'ai déjà sorti un billet de cinquante dollars pour régler la course. Je le donne à mon chauffeur et lui assure qu'il peut garder la monnaie.

— Vous êtes certaine ?! Parce que ça fait à peine trente dollars...

— Oui, oui, dis-je avec un sourire éclatant. Gardez tout ! Profitez-en pour faire un cadeau à votre femme ou à qui vous voulez.

Ses remerciements dans les oreilles, j'ouvre la portière et m'apprête à sortir de la voiture quand j'aperçois une silhouette que je ne connais que trop bien... Un pied sur le trottoir, et l'autre encore à l'intérieur du véhicule, je me fige brusquement. Je vois Barbara franchir la grille. Je la regarde monter gracieusement les marches du perron sur ses stiletto, dans une robe qui épouse à la perfection les courbes de son corps. Je reste encore quelques secondes hébétée. Ma main sur la poignée. La portière à demi ouverte. *Alors, tu te sens prête à affronter ta charmante belle-sœur ? Parce qu'il est évident qu'elle ne va pas te faciliter la tâche vu l'affection qu'elle te porte*, me souffle une petite voix moqueuse. *Et n'oublie pas qu'elle était là quand Geoffrey t'a annoncé son intention de divorcer...* À part la bouteille de champagne, sa carte et le bouquet de roses, Geoffrey ne m'a donné aucune raison de croire qu'il avait changé d'avis... Je me rassois lentement. Comme d'habitude, j'ai agi sans réfléchir. Sur un coup de tête. C'est peut-être le moment de tirer profit de mes erreurs. Ces dernières semaines m'ont ouvert les yeux sur beaucoup de choses... Geoffrey m'a donné de multiples preuves de son amour et de sa sincérité... des preuves que je n'ai pas voulu voir, croire... je ne lui ai jamais accordé ma confiance. Pourquoi ? *Tu es comme elle... comme ta mère !* me souffle la petite voix dans ma tête. *Après tout, tu t'es toujours défilée pour aller voir Tess ! Tu as une peur monstrueuse d'être abandonnée, mais n'est-ce pas ce que tu as fait avec Tess ?* J'imaginai effacer ma culpabilité en sacrifiant cinq ans de ma vie avec un inconnu... J'ai toujours cru qu'avoir signé ce contrat pouvait m'absoudre de ma lâcheté envers ma sœur. Mais c'est faux !

Si je ne me fais pas confiance moi-même, comment pourrais-je réellement accorder ma confiance à Geoffrey ?

Les yeux dans le vague, je demande au chauffeur de me raccompagner. Je reste d'un calme olympien, mais dans ma tête, tout n'est plus que chaos...

Chapitre 52

Mon père et moi marchons bras dessus bras dessous dans une allée du parc de la clinique *Beau Soleil*. La promenade – que nous suivons quotidiennement depuis un mois – est belle, longue et admirablement ombragée par les ormes majestueux et centenaires qui nous protègent du soleil encore brûlant.

Le lendemain de mon arrivée en Suisse, je suis allée voir Tess... Première visite depuis mes dix-sept ans... Tout était comme dans mon souvenir... rien n'avait changé. Rien ! Toujours le même appareillage médical pour la maintenir en vie : la perfusion pour les injections de médicaments, la sonde gastrique – introduite au niveau de son nez – qui délivre les nutriments pendant six heures avec un arrêt de six heures, son assistance respiratoire, sa sonde urinaire... Et comme il n'y a pas de dispositif permettant l'évacuation des selles, il faut remplacer ses changes régulièrement puis lui faire sa toilette... Je me suis assise à ses côtés et j'ai pris sa main. La gorge nouée, la poitrine comprimée dans un étau, incapable de prononcer le moindre mot, je suis restée à la regarder... à chercher dans cette silhouette fragile et mince, dans ce visage délicat, derrière ces paupières closes, quelque chose qui me rappelle ma sœur, ma jumelle, Tess. *Ma Tess !* Comme la dernière fois, je n'ai rien trouvé... rien n'avait changé. Rien ! Je pouvais la toucher, l'embrasser, sentir sa peau... mais à quoi bon ? Si tous mes baisers disparaissent dans les ténèbres ? Si toutes mes caresses se perdent dans le néant ? Mes larmes ont coulé pour la jeune femme magnifique qu'elle ne deviendrait jamais et qu'elle aurait pu être sans ce maudit accident. Elles ont coulé pour tous les merveilleux moments qu'elle ne vivrait jamais... pour l'homme qu'elle aurait croisé un jour et qui aurait fait battre son cœur, pour l'enfant qui serait né de leur amour... Elles ont coulé encore pour tous les rires, pleurs, disputes de notre trop courte enfance. Puis les mots sont sortis. Difficilement au début. Je lui ai confié tout ce que j'avais enfoui au plus profond de moi... comme la dernière fois. Je lui ai tout raconté. Absolument tout ! Huit ans de ma vie... huit ans qui auraient pu être les siens... Comme la dernière fois, j'ai espéré un miracle... un signe, quelque chose... Comme la dernière fois, je n'ai eu droit à rien. Rien n'avait changé ! Rien ! Et rien ne changerait...

J'ai déposé un baiser sur son front... et j'ai fait mes adieux à Tess...

*
* *

À voir mon père ainsi : souriant, plein d'entrain, serein, les traits détendus et reposés, qui pourrait croire qu'il ne lui reste que quelques mois à vivre ? Il semble en paix. En tout cas, c'est ce qu'il m'a affirmé quand j'ai enfin osé lui avouer – une semaine après mon arrivée – que j'étais au courant pour sa maladie et les conséquences qui en résulteraient. Il m'a expliqué les raisons de son silence à ce sujet et, surtout, que je ne devais pas en vouloir à Geoffrey d'avoir tenu sa promesse. Une promesse qu'il souhaitait plus que tout rompre mais qu'il n'aurait jamais trahie...

même pour moi. *Surtout* pour moi, comme il me l'a confié. Ne rien me dire était pour Geoffrey une façon de me protéger.

— Tu dois essayer encore, essayer plus fort ! s'indigne tout haut mon père. Arrête de courir après un rêve et bats-toi pour ton mariage. Geoffrey est un homme qui mérite qu'on se batte pour lui.

Je donne un coup de pied rageur dans un petit caillou qui s'en va rouler quelques mètres plus loin. Mon père se dirige vers un banc, s'y assoit et me fait signe de prendre place à ses côtés. Son regard se focalise sur la fenêtre de la chambre de Tess, un long moment. Elle aussi va partir... Il en a été décidé ainsi... Mon père et ma jumelle me quitteront ensemble. Tess est réduite à une existence végétative depuis des années, de trop longues et insupportables années... Il a fallu à mon père autant d'années – et probablement aussi l'annonce de sa maladie incurable – pour qu'il se résigne enfin à la laisser partir... S'il n'était pas condamné, jamais il n'aurait fait ce choix ! Je le sais et je ne lui en veux pas. Même si je ne partage pas ses convictions. Et c'est justement pour cela que je peux comprendre son souhait de ne pas vouloir finir ses jours dans la souffrance, de ne pas vouloir être branché à un respirateur artificiel, de ne pas vouloir être nourri par une perfusion... Ce qu'il refusait catégoriquement depuis si longtemps à Tess s'est finalement imposé à lui par la force cruelle du destin. Certains ne comprendront pas son choix et diront que l'euthanasie – même si l'intention est de soulager la douleur, d'offrir une mort douce et sans souffrances quand il n'y a plus aucun espoir et que ne reste que l'acharnement thérapeutique – est un homicide... Mais c'est le choix de mon père. Ne devrions-nous pas tous avoir ce choix, ce droit à mourir dans la dignité ? Étrangement, sa disparition prochaine, à lui, me cause plus de souffrance que celle de ma sœur. Mais sans doute est-ce normal, je n'ai jamais eu cette foi immense, ni cet espoir insensé que mon père a toujours manifesté face au coma de Tess. L'unique fois où je l'ai accompagné dans cette clinique – l'année de mes dix-sept ans, une année noire... –, je suis restée seule avec Tess dans la chambre, et je lui ai tout avoué... tout ! Ma gigantesque culpabilité et ma colère à son égard, mais aussi l'amour infini que je lui portais. Puis je lui ai raconté ma rencontre avec Gabriel, arrivé au lycée en cours d'année, beau comme un dieu, et sous le charme duquel toutes les filles étaient tombées. Même Sarah ! Alors, quand il a jeté son dévolu sur moi, il ne lui a pas fallu longtemps pour me séduire, j'étais déjà conquise. Quatre mois d'amour fou, lui ai-je avoué d'une voix amère. J'ai cru à toutes ses belles paroles, toutes ses promesses... jusqu'à ce que je lui annonce que j'étais tombée enceinte. Et là, brusquement, le garçon charmant, *l'ange Gabriel* comme s'amusait à le surnommer certains tant il était adorable, parfait, serviable... m'a dévoilé une autre facette de sa personnalité. Ses belles paroles ? Des mensonges ! Ses belles promesses ? Il n'en a tenu aucune !

Comment, à notre époque, avais-je pu me retrouver enceinte ?! Il était tombé sur la plus conne ou quoi ?! Et ça se trouve, il n'était même pas le père ! Parce que vu la facilité avec laquelle je m'étais retrouvée à écarter les cuisses, il pouvait se poser la question ! Et puis, ce n'était pas son problème ! Je n'avais qu'à me démerder ! Et surtout, je n'avais pas intérêt à venir l'emmerder, sinon il se chargerait de me faire une belle réputation au lycée !

Ce jour-là, j'ai tout raconté à Tess... Ma dépression nerveuse, ma fausse couche et le diagnostic du médecin : grossesse extra-utérine ayant entraîné une hémorragie interne et nécessité l'ablation de la trompe droite. Mes chances d'avoir un enfant un jour étaient très

compromises du fait que ma trompe gauche avait elle aussi été très endommagée. Oui, ce jour-là, j'ai parlé pendant plus de deux heures à Tess... j'ai espéré un signe, un geste, même un infime tressaillement... un miracle... mais rien... rien du tout...

*
* *

— Il est temps que tu comprennes, et surtout que tu acceptes, que tu n'as commis aucune faute, lance soudain mon père en sortant du silence et en me ramenant au présent. Ne fais pas comme ta mère...

Un gémississement s'échappe de mes lèvres et il lève aussitôt la main pour empêcher toute protestation de ma part. Il sait combien je ne supporte pas d'aborder ce sujet. Combien cela m'est intolérable.

— Le jour de l'accident, j'étais retourné à Paris pour mon travail. T'en souviens-tu ?

Je secoue la tête.

— Cela m'arrivait quelquefois, continue-t-il en serrant mes mains entre les siennes. Vous êtes allées à la plage comme vous le faisiez presque chaque jour. Ta sœur et toi, vous adoriez y passer des heures à nager, chercher des coquillages...

Il semble perdu dans ses souvenirs. *Des souvenirs heureux*, je songe en voyant le sourire sur son visage.

— Ta mère s'installait sur un transat avec un bon livre tout en vous surveillant. Elle était très attentive et n'aimait pas quand vous disparaissiez de son champ de vision...

— Oui, je me souviens. D'ailleurs, ça nous amusait beaucoup avec Tess.

— Oui, vous aimiez beaucoup la faire tourner en bourrique en vous cachant dans les endroits les plus improbables, dit-il avec un petit rire. Comme cette fois où on vous a retrouvées – après plus d'une heure de recherche – dans un puits, heureusement à sec. Vous étiez curieuses, intrépides et toujours prêtes à vivre de grandes aventures...

Il se tait une nouvelle fois. Le sourire a disparu de son visage et ce n'est qu'après plusieurs minutes de silence qu'il se décide à reprendre la parole d'une voix étranglée :

— Ce jour-là, ta mère s'est endormie... pas longtemps, quelques minutes... Quand elle s'est réveillée, vous étiez déjà sur la jetée. Elle a couru, hurlé, mais vous ne l'entendiez pas... et vous avez sauté. Elle ne s'en est jamais remise et n'a jamais pu se pardonner ces quelques minutes où elle s'était assoupie.

— Mais ce n'était pas sa faute...

— Sans le moindre doute, dit-il les yeux embués. Tout comme ce n'était pas la mienne si j'étais absent ce jour-là, comme ce n'était pas la tienne ou bien celle de Tess... ni même celle des jeunes gens sur lesquels vous aviez pris exemple. Ce n'était la faute de personne...

Je comprends soudain que mon père, lui aussi, a supporté le poids de la culpabilité. Combien de temps s'en est-il voulu de n'avoir pas été là ? De n'avoir pas pu nous protéger ? Ma mère lui a-t-elle reproché son absence en ce jour fatal ?

— C'était juste un tragique accident. Parce que la vie est ainsi faite, qu'il en arrive tous les jours et qu'ils ne sont la faute de personne. Ne laisse pas la culpabilité détruire ta vie. Ne fais pas comme ta mère, mon ange...

J'ai toujours cru que son départ était causé par le coma de ma sœur et qu'elle était pleine de reproches à mon égard... Alors qu'elle était la première à se blâmer. J'éprouve une sensation étrange. Totalement inconnue. Toute cette rage, ce désespoir, cette fureur et cette impuissance que je ressens à l'égard de ma mère. Cette chape de plomb qui pèse de tout son poids sur moi depuis des années s'allège de seconde en seconde... Pourrais-je lui pardonner un jour ? Je l'ignore encore. Toutefois, je crois que je commence à... comprendre que son départ n'est pas uniquement la preuve de son manque d'amour envers nous...

— Pourquoi est-ce si difficile de pardonner ?

Mon père a un étrange sourire. Il dépose un baiser sur mon front puis, tout en prenant mon bras sous le sien, m'incite à me lever du banc pour reprendre notre marche à travers le parc.

— Sans doute pour la même raison qu'il est aussi difficile d'aimer. Et toi, mon ange, es-tu prête à te pardonner...

Je reste silencieuse un long moment en songeant à Tess. Ne pas me pardonner équivaut à blâmer Tess... Et même s'il m'est arrivé de le faire au plus profond de mes ténèbres, comment puis-je la rendre responsable ? Comment ?! Ce qui nous est arrivé est injuste. Cruel. Tess avait la vie devant elle... Mais ce n'était... qu'un accident. Un tragique accident. *Un putain d'accident !*

— Je m'explique mieux les raisons de la fuite de maman... même si je ne comprends pas qu'elle n'ait pas trouvé l'amour et le courage nécessaire en elle pour surmonter tout ça. J'ai encore beaucoup de ressentiments envers elle – et j'ignore le temps qu'il me faudra pour ne plus en avoir, et même si j'y parviendrai un jour – malgré tout, je me sens... plus... apaisée...

Je me laisse envahir par cette sensation agréable pendant quelques minutes avant de continuer d'une voix basse :

— Ce sera sans doute un chemin long et difficile pour être totalement en paix avec moi-même, mais j'y arriverai papa... Oui, j'y arriverai.

Le sourire radieux qui illumine subitement son visage me bouleverse. Ce simple sourire détient à lui seul tous les bonheurs du monde. Tout comme son bras sur le mien. Ses pas qui s'accordent aux miens. Nous continuons à marcher, perdus dans nos pensées.

— Tu dois essayer jusqu'à ce qu'il prenne conscience de ton amour, lance-t-il soudain. Il est temps pour toi de reprendre ta place !

— Ma place ?

— Oui, ma fille. Tu es toujours marié à Geoffrey, il me semble ! As-tu été contactée par son avocat ? Non ! Tu es ici depuis un mois et je connais Geoffrey : s'il souhaitait réellement divorcer, tu aurais déjà reçu sa demande en bonne et due forme. Donc, ta place n'est pas ici, mais aux côtés de ton mari !

J'esquisse un sourire devant l'ordre à peine déguisé qu'il me lance.

— Peut-être n'ai-je pas envie de vous quitter ?

— Tsss ! me coupe-t-il d'un ton agacé.

— Je...

— Non ! m'interrompt-il une fois encore et en levant les yeux au ciel. Le premier pas pour avoir ce que tu veux, c'est d'avoir la force de nous quitter...

Il hésite un moment, puis replace tendrement une mèche de mes cheveux derrière mon oreille. Ce petit geste qu'il fait depuis de si nombreuses années me fait monter les larmes aux yeux.

— Tu ne nous abandonnes pas, reprend-il en caressant tendrement mon visage de ses doigts. Tu nous aimes, mais...

Son regard se perd au-delà de la cime des ormes, des nuages et du ciel. Loin... déjà si loin de moi... alors que je sens sa main dans la mienne. Chaude. Et pourtant si fragile. Mes doigts glissent doucement sur sa peau fine. Mes larmes coulent en silence. Parce que je suis impuissante, démunie, faible, devant cette réalité inéluctable. Alors que mon père est fort, rempli d'une énergie à laquelle je m'accroche désespérément.

— Mais ?

— Aimer, c'est aussi savoir quand le moment est venu de laisser partir ceux que l'on aime, mon ange. Même si c'est difficile et que cela semble impossible...

C'est une guerre implacable qu'il mène contre sa maladie, et qu'il sait pourtant perdue d'avance. Cependant, il reste digne, lucide, courageux et me montre la voie. Comme il l'a toujours fait.

— Je suis si fière d'être ta fille, papa, je lâche avec un sourire. Tu n'as pas idée...

Son rire éclate autour de nous et m'enveloppe d'une bulle de bonheur. J'aimerais en capturer chaque petite note cristalline dans une bouteille pour l'écouter chaque fois que j'en aurai envie... chaque fois que j'en aurai besoin...

— Oh si, j'en ai une petite idée, dit-il les yeux pétillants de joie, parce que jamais un père n'aura été aussi fier de sa fille que je le suis de toi. Tu es le plus beau cadeau que la vie pouvait m'offrir. Et surtout, n'oublie jamais que tu mérites totalement l'amour que l'on te porte.

L'infini ne suffirait pas pour lui dire combien je l'aime. Mais je sais qu'il le lit dans mes yeux, car les siens débordent d'un amour aussi grand que le mien.

— Il y a pire que de ne pas connaître l'amour dans une vie, mon ange, reprend-il en m'enlaçant. C'est de le trouver et de ne pas se battre pour le garder.

Et là encore, il me montre la voie...

Chapitre 53

LANCASTER

Je jette un coup d'œil sur ma montre en serrant les dents. *Bordel ! Ça fait à peine une demi-heure que nous sommes arrivés ?!* J'ai déjà fait un effort magistral pour ne pas partir avant la fin de cette foutue pièce de théâtre, mais je ne tiendrai pas trente minutes de plus dans cette *petite sauterie*. J'aperçois Barbara qui se dirige droit vers moi, toute souriante. Ce qui me met aussitôt la puce à l'oreille. Surtout quand la comédienne qui tenait le premier rôle me lance un regard on ne peut plus explicite, après que ma sœur lui a glissé quelques mots à l'oreille.

— Chéri, je tenais absolument à te présenter la divine Sylvia Lane, que nous avons pris tant de plaisir à découvrir lors de cette première, lance Barbara en posant une main sur mon bras – ce qui lui vaut un froncement de sourcil de ma part, mais ne la stoppe pas le moins du monde. J'ai même confié à Sylvia que je ne t'avais jamais vu si passionné par une pièce de théâtre...

Sans dire le moindre mot, j'incline légèrement la tête pour saluer la *divine* Sylvia qui, certainement habituée à des manifestations de galanterie plus démonstratives, plisse les lèvres de mécontentement face à mon indifférence manifeste.

— Tu diras à Aidan et Luke que je suis rentré, je lance d'un ton sec à ma sœur qui fronce les sourcils, tandis que l'actrice tourne les talons pour disparaître. Je ne sais pas comment tu as réussi à me traîner jusqu'ici, mais je...

— Tu t'es comporté comme un goujat ! me coupe-t-elle avec mauvaise humeur, ce qui n'arrange pas la mienne. Franchement, tu aurais pu faire un effort et échanger quelques mots avec Sylvia. C'est une femme réellement charmante et qui ne mérite pas qu'on la traite comme tu viens de le faire.

— Peut-être, seulement je n'avais aucune envie de découvrir si cette demoiselle est charmante ou non...

Barbara me saisit par le bras pour m'entraîner un peu plus à l'écart. Son regard inquiet et protecteur me sonde comme elle l'a toujours fait depuis le suicide de notre mère. Et même plus tôt, puisque nous l'avons perdue bien avant qu'elle ne mette fin à ses jours.

— Geoffrey, ça fait plus d'un mois qu'elle est en Suisse, commence-t-elle d'une voix basse. Et si je me souviens bien, tu as toi-même signifié à Angeline que tu souhaitais son départ, que tu *voulais* rompre, non ?!

Elle a raison. Je l'ai fait parce que c'était la meilleure chose. Pour moi. Comme pour Angeline. En tout cas, c'est ce que j'ai pensé à ce moment-là. Aujourd'hui ? Je n'en sais strictement rien, mais elle me manque. De cela seulement je suis certain. Agacé, je me passe une main dans les cheveux.

— Geoffrey...

— Oui, c'est ce que je voulais, Barbara.

— Et maintenant ? m'interroge-t-elle d'une voix douce.

J'esquisse un sourire. Elle a toujours le chic pour appuyer là où ça fait mal.

— Maintenant... je vais rentrer !

Je l'embrasse affectueusement avant de tourner les talons, aussitôt suivi par mon garde du corps. Combien de temps encore vais-je devoir supporter sa présence à mes côtés ? La police est toujours à la recherche de mon agresseur. Et malheureusement pour moi, les inspecteurs n'ont aucune piste valable. Pas plus que l'agence de détectives que nous avons engagée Aïdan, Luke et moi, et qui nous coûte une petite fortune. Qui pourrait m'en vouloir au point de souhaiter ma mort ? J'évolue dans le milieu des affaires depuis suffisamment longtemps pour savoir que dans les eaux troubles de la finance, notre réussite a fait beaucoup de jaloux... Certains se sont sans doute sentis abusés, trompés et me considèrent sans scrupules... Sans oublier ce qu'Aïdan a déniché sur les deux dirigeants chinois et qui constitue un mobile plus que valable pour envisager cette solution radicale... Je n'ai pas été toujours très délicat avec mes conquêtes... Ma mâchoire se crispe en songeant que la file d'attente de candidats potentiels à ce titre est sans doute plus longue que je ne l'imagine. Bordel ! J'ai parfois l'impression de devenir fou à force de chercher la réponse à cette question. D'un pas rapide, je traverse la salle pour me retrouver à l'air libre. J'entends quelques crépitements de flash autour de moi. Je lâche un juron contre ces foutus journalistes tout en récupérant ma clé auprès du voiturier. En silence, mais toujours à l'affût, mon garde du corps grimpe dans la voiture. En vingt minutes chrono, nous sommes arrivés... chez moi. Cette maison dans laquelle j'ai toujours aimé vivre me semble vide à présent. Froide. Peut-être devrais-je la vendre ? Et me trouver un autre refuge dans lequel chaque endroit serait dépourvu de tout souvenir d'Angeline. Oui, demain j'appellerai l'agent immobilier. Fort de cette résolution et après avoir souhaité une bonne nuit à mon garde du corps, je pénètre dans la bâtisse de meilleure humeur. Je suis surpris de ne pas trouver PussyCat en bas des escaliers menant à ma chambre, en train de m'attendre comme chaque soir. Cette petite bestiole, depuis le départ de sa maîtresse, est devenue un véritable pot de colle. Moi qui n'aimais pas particulièrement les chats, je me suis pris d'une affection débordante pour cette minuscule boule de poils... *et tu vas la vendre, elle aussi, pauvre imbécile, pour t'éviter de penser à Angeline ?* Je grimpe les escaliers quatre à quatre en songeant qu'une bonne séance de punching-ball me fera le plus grand bien afin d'évacuer la colère que je sens bouillonner en moi. D'un coup de pied rageur, j'ouvre la porte de la chambre. PussyCat apparaît aussitôt et vient se frotter contre ma jambe en poussant de petits miaulements... mais je l'ignore complètement car je viens d'apercevoir une forme sur mon lit. Aussitôt sur mes gardes, je cherche ce qui pourrait faire office d'arme. Les yeux plissés pour tenter d'y voir plus clair, je me saisis de la batte de base-ball qui se trouve à côté de la porte. J'avance sans bruit en direction du lit puis, la main levée, prêt à passer à l'attaque, j'allume la lumière.

Je reste un instant stupéfait en découvrant Angeline qui dort tranquillement dans mes draps. *Bordel ! Comme elle m'a manqué !* Je ne peux m'empêcher de l'observer une poignée de secondes, les poings serrés et le souffle court. J'ai une envie violente de passer ma main dans ses cheveux blonds éparpillés sur l'oreiller... de retirer le drap qui recouvre et me cache son corps nu. Un corps dont je suis en manque. Comme je le suis de sa bouche, de ses seins, de sa peau...

— Oh... je ne t'ai pas entendu rentrer, marmonne-t-elle brusquement en se réveillant. Je... je...

Elle s'est redressée, assise sur le matelas, sans se rendre compte que le drap ne la couvre plus. Ne la protège plus. Mes yeux sont braqués sur sa poitrine et il me faut faire un effort surhumain pour ne pas lui sauter dessus. *Bon sang ! Depuis son installation dans la chambre d'amis avant mon agression, je suis devenu pire qu'un moine.* Alors, la trouver dans mon lit et totalement nue... Bordel ! Jamais je n'ai désiré une femme comme je la désire en ce moment. La batte de base-ball tombe sur le sol dans un bruit sourd alors que je lâche un juron.

— Qu'est-ce que tu fais ici ?! je m'entends lui demander d'une voix que je ne reconnais pas.

Jamais je n'ai autant voulu une femme. Jamais je n'ai aimé une femme comme je l'aime.

— Je ne peux pas vivre sans toi, Geoffrey, lâche-t-elle d'une voix haletante. Tu m'as tellement manqué... Sur ta carte, tu m'ordonnais d'être heureuse, mais je ne peux l'être qu'avec toi...

Mais jamais aussi, je n'ai été autant en colère contre une femme. Cette femme qui ne m'a jamais dit je t'aime. Pas une seule fois. Même pas maintenant. Furieux, je l'interroge sur un ton agressif :

— Donc, tu as décidé de faire une occupation sauvage des lieux ? Mais qu'est-ce que ça changera entre nous ?! Me feras-tu davantage confiance aujourd'hui qu'hier ? Pourras-tu me pardonner mon mensonge au sujet de ton père ?

Je capte son léger tressaillement. Son corps vient de la trahir, et cela augmente ma colère. L'avoir à seulement quelques pas de moi perturbe profondément le peu de sérénité que j'avais réussi à gagner ces derniers jours. Je dois sortir de cette pièce avant de faire quelque chose que je regretterai par la suite. Je recule jusqu'à la porte sans pouvoir m'empêcher de la dévorer des yeux.

— Je vais dormir dans la chambre d'amis, dis-je d'une voix râpeuse de désir. Bonne nuit...

Puis je quitte la pièce pour filer au sous-sol, dans la salle de sport. J'ai la rage. J'ai besoin de me défouler. Et je sais que je ne pourrai pas dormir avant des heures... surtout avec Angeline dans mon lit. Nue.

*
* *

Elle laisse tomber deux sucres dans sa tasse tout en me scrutant attentivement. Il est six heures, et comme chaque matin – sauf le premier jour où elle m'a manqué – depuis son retour, une semaine plus tôt, elle s'est levée aux aurores. Je retiens un sourire en pensant qu'elle a forcément été obligée de régler son alarme pour être debout à une heure qu'elle a toujours considérée comme indécente.

— Tu ne peux pas penser ce que tu dis, affirme-t-elle après avoir avalé une longue gorgée de café.

— Si, je le pense vraiment. C'est la meilleure chose à faire pour toi, comme pour moi...

— Ce n'est pas bon pour moi, dit-elle en se levant et en se plantant devant moi. Et ce n'est pas bon pour toi non plus.

Je repose ma tasse sur le comptoir et la dévisage. Dormir dans la chambre d'amis alors qu'elle est dans mon lit, à quelques mètres de moi, me rend fou. Sans compter qu'elle s'ingénie à me provoquer avec des tenues plus sexy les unes que les autres. Comme en ce moment où je

l'imagine nue sous cette petite nuisette qui laisse deviner la pointe de ses seins... Je refrène un juron en songeant à tout ce que j'ai envie de leur faire, de lui faire... *Bordel !*

— Je sais que j'ai fait une erreur, une terrible erreur, Geoffrey. Mon geste aurait pu avoir des conséquences horribles pour des milliers de personnes. Je ne peux pas effacer ce qui s'est passé, mais...

Ses yeux brillent de larmes contenues. Elle mériterait que je ne lui dise rien. Ou pas tout de suite. Cependant, je ne peux m'empêcher de lâcher dans un souffle :

— Heureusement, il n'en est rien. Le père de Diane nous a aussitôt renvoyé les documents et nous avons pu mener nos transactions comme nous le souhaitions, et avec les mêmes exigences en ce qui concerne les enfants travaillant dans cette usine...

Je suis épuisé de me battre contre elle, et surtout contre moi-même. Tremblante, elle avance d'un pas, lève son bras vers mon visage. Pose sa main sur ma joue.

— Tu n'es pas le seul à t'être senti trompé... Même si j'ai pris conscience qu'il t'était impossible de renier la promesse faite à mon père et bien que ce ne soit pas une excuse, tu pourrais essayer de me comprendre, toi aussi...

— Bon sang, Angeline ! Tu ne...

Elle plaque deux doigts sur ma bouche pour m'empêcher de poursuivre.

— Je ne partirai pas, Geoffrey. Ni aujourd'hui ni demain...

Elle se presse contre moi, et je sais qu'elle ne peut manquer de sentir mon sexe se mettre au garde-à-vous. Tout comme je sens la pointe dure de ses seins à travers le tissu de ma chemise.

— J'ai envie de toi comme une folle, et c'est la même chose pour toi...

La sale petite peste ! Bien sûr qu'elle le sait ! Depuis son retour, mon sexe est en érection permanente à cause d'elle. Je lâche un juron en serrant les poings alors qu'elle frotte son nez contre mon torse et que d'une main, elle attrape ma cravate pour pencher mon visage vers elle.

— Huit nuits à t'attendre dans notre lit, souffle-t-elle en plantant ses yeux dans les miens. Mais s'il le faut, j'attendrai huit nuits de plus, et même plus encore...

Putain ! Elle va me rendre dingue à se cambrer comme ça. C'est tellement bon de la sentir ainsi contre moi que je suis incapable de m'éloigner, je sens une vague de désir pur me parcourir les veines pour finir directement dans mon sexe. Je me raidis plus encore. La sueur perle sur mon front.

— La seule et meilleure chose à faire, pour moi ET pour toi, continue-t-elle d'une voix rauque, c'est d'accepter que c'est avec moi que tu t'engueules le mieux, et que ta vie serait trop fade si je n'y mettais pas un peu de sel...

J'ai envie d'effacer ce petit sourire effronté de son visage en plaquant ma bouche sur la sienne.

— Ces dernières semaines m'ont fait prendre conscience de beaucoup de choses sur moi, sur mon père, ma mère et Tess... Sur toi aussi. Ça n'a pas été toujours facile et il me reste sûrement beaucoup de travail à faire. Mais j'ai changé, Geoffrey. Vraiment...

Une passion dévorante brûle dans ses yeux. La même que la mienne. Ses lèvres tremblent légèrement et elle sort un petit bout de langue pour les humecter. Bon sang ! Je la veux

tellement ! Je lui prends le menton dans une main en faisant glisser un doigt sur sa joue incroyablement douce. Elle halète, et moi, je suis sur le fil du rasoir. À deux doigts de craquer. De lui céder. Et bordel, comme j'en ai envie ! Mon érection douloureuse gonfle mon jean. Je n'ai qu'une envie : libérer mon sexe et l'enfourer en elle.

— J'ai envie de toi. À un point que tu ne peux imaginer, ma puce...

Je me contrefous que ma voix rauque donne des airs de plainte à mes mots. Elle me dévisage, les yeux brillants de désir. Je respire son parfum avec avidité. Je repousse une mèche de ses cheveux derrière son oreille et mon pouce s'attarde sur sa joue. Un gémissement s'échappe de ses lèvres. Je n'ai pas le temps de poursuivre que nous sommes interrompus par un coup discret sur la porte. Une voix parvient jusqu'à nous à travers le battant :

— La voiture est prête !

Bon Dieu ! Et moi qui me targue d'avoir une maîtrise absolue en toutes circonstances ! Sans l'arrivée de Christian...

Son interruption a le mérite de me faire reprendre mes esprits. Elle n'a pas baissé sa garde et ne m'a toujours pas dit les mots que j'attends... Alors, je me raccroche à cette pensée comme à une bouée de sauvetage pour la combattre. Sans compter que la menace qui pèse sur moi est toujours réelle. À court d'air, je m'écarte brusquement.

— Seulement, ce n'est pas suffisant... et te quitter reste la meilleure chose à faire, même si c'est la plus difficile aussi, dis-je en tournant aussitôt les talons et en quittant la pièce.

*
* *

J'arrive au siège de la société d'une humeur massacrant. D'un grognement, je salue Aïdan en le croisant dans le couloir. En général, nous nous réunissons chaque matin dans le bureau de Luke pour faire le point sur la journée à venir, autour d'une tasse de café. Mais aujourd'hui, je ne suis vraiment pas d'humeur à entretenir une conversation, même avec mes meilleurs amis. Je file donc directement dans mon bureau, où je me mets à faire les cent pas devant la baie vitrée. Même la vue prodigieuse sur les buildings ne parvient pas à m'apaiser. J'ai la tête qui menace d'exploser. Découvrir Angeline dans mon lit a déjà été une sacrée surprise. Toutefois, devoir la côtoyer chaque jour, chaque nuit... et l'entendre me répéter inlassablement qu'elle n'a aucune intention d'accepter ma décision... À bout de nerfs, je passe une main dans mes cheveux. Je ne dors quasiment plus. Comment le pourrais-je alors que je sais qu'elle n'est qu'à quelques pas de moi et que je n'ai qu'une envie : la rejoindre. La porte de mon bureau s'ouvre d'un coup.

— Salut, lancent d'une seule voix Aïdan et Luke en pénétrant dans la pièce.

Tous les deux me lancent un regard de biais tout en s'asseyant tranquillement dans les fauteuils en face de ma table de travail.

— Vu ta tronche, je suis prêt à parier que tu as encore passé la nuit dans la chambre d'amis, affirme Aïdan avec un sourire moqueur. Tu ne crois pas qu'il serait temps de rendre les armes ?

— Qu'est-ce qui te permet de dire un truc pareil ? je grogne. Et puis, j'ai pris ma décision...

— Mauvaise ! me coupe-t-il. Et si tu ne l'as toujours pas compris, ce serait peut-être le moment ! Pendant son absence, tu étais invivable. Maintenant qu'elle est revenue, tu es exécration... Moi, je ne vois qu'une solution pour remédier à cela.

— Ha oui ?! j'ironise en réprimant le flot de jurons dont j'ai envie d'abreuver ce petit con. Et laquelle ?

Luke laisse échapper un rire graveleux, en marmonnant que ce n'est pourtant pas bien difficile à deviner, même pour un crétin comme moi. Je prends encore sur moi pour ne pas exploser, mais j'ai de plus en plus de mal à me contenir. Le bip de mon portable m'annonçant un message se fait entendre, pourtant je ne m'en préoccupe pas. Je continue à faire les cent pas en leur jetant des regards noirs.

— Tu as vraiment besoin que je t'explique ? reprend Aïdan, qui a l'air de beaucoup s'amuser. Tu sais aussi bien que nous que tu ne veux pas divorcer, que tu ne *peux* pas ! Tu n'en as pas la volonté. Ta Barbie fait de toi ce qu'elle veut et tu n'y peux rien... Alors lâche l'affaire, Geoffrey, et laisse-lui une chance de te rendre heureux. Elle te rend heureux, c'est une évidence... Le reste viendra en son temps...

Le reste viendra en son temps ? Vraiment ?! J'aimerais le croire, mais...

La sonnerie de mon portable résonne – celle attribuée à Angeline – et je ne peux m'empêcher de me précipiter pour l'attraper, ce qui fait rire les deux autres connards. Je lâche un juron en décrochant trop tard. Avant de la rappeler, j'en profite pour jeter un œil sur le message venant d'elle arrivé quelques minutes plus tôt, et la photo que j'y découvre me percute de plein fouet.

— Noooooon !

Mon hurlement fait bondir Aïdan et Luke simultanément.

— Qu'y a-t-il ?!

Je n'entends plus leurs voix que de très loin. Un voile noir vient de s'abattre sur moi, qui vire peu à peu au rouge. Rouge comme le sang que nous avons versé ensemble des années plus tôt...

Je serre si fort le téléphone qu'ils doivent se mettre à deux pour me l'ôter de la main. Mon cœur bat à une cadence effrénée. Et une rage immense, incontrôlable, m'envahit brusquement...

Chapitre 54

Deux heures plus tôt...

Un petit sourire ravi sur les lèvres, je regarde Geoffrey se précipiter hors de la cuisine. Je termine ma tasse de café en songeant que si Christian n'avait pas annoncé que la voiture était prête... Geoffrey et moi serions en train de faire l'amour sur cette table.

— Ce n'est que partie remise, je murmure en pénétrant dans notre chambre. Le moment de ta reddition est tout proche, Geoffrey, et tu le sais aussi bien que moi.

J'ai bien l'intention d'employer les grands moyens dès son retour du bureau. *N'est-ce pas ce que tu fais déjà ?!* ironise une petite voix dans ma tête, que je fais taire en lui signifiant que tout ceci n'était qu'une mise en bouche. Cette nuit, il aura droit au plat principal et s'il ne craque pas... *Oui, s'il ne craque pas, que feras-tu, hein ?! Parce qu'il est non seulement d'une volonté à toute épreuve, mais également, aussi borné qu'un âne !*

— Eh bien, j'essaierai encore... et encore ! je m'exclame à haute voix. Et même si cela doit prendre des mois... Merde ! J'espère que ça ne prendra pas aussi longtemps parce que je ne réponds plus de moi...

Mes petites ruses pour le rendre fou de moi fonctionnent très bien. Toutefois, c'est une arme à double tranchant, car je suis moi aussi à l'agonie depuis des jours. À fleur de peau. Cette frustration sexuelle me porte sur les nerfs. Le moindre contact avec Geoffrey m'électrise. Alors, à ce petit jeu-là, je ne tiendrai pas longtemps non plus... au risque de finir par lui sauter littéralement dessus, de l'attacher et de... Mmmm... Et après tout, pourquoi pas ?! Des idées plus torrides les unes que les autres en songeant à mon mari nu sur notre lit, pieds et poings liés et complètement à ma merci, m'envoient des flèches de désir dans le bas-ventre. Je sens la pointe de mes seins durcir en moins d'une fraction de seconde. J'ai la gorge sèche. Je serre mes cuisses en gémissant, puis j'inspire profondément pour tenter d'éteindre le brasier qui s'est déclenché en moi. Je finis par rejoindre la salle de bains pour y prendre une douche. Glacée ! Quand j'en sors, je suis frigorifiée mais j'ai à nouveau les idées claires. Je lâche un petit rire en imaginant la tête de Geoffrey quand il découvrira ce que je lui réserve pour ce soir. Cependant, si je veux que tout soit parfait, il est temps que je me bouge. Je m'habille d'une petite robe ample en prévision de ce que je m'appête à faire, puis chausse une paire de Converse. J'attrape mon sac et mon téléphone avant de sortir à toute vitesse de la chambre.

— À tout à l'heure, Georges ! je hurle en passant en trombe devant la cuisine. N'oubliez pas de préparer les petits plats que je vous ai demandés...

J'entends son éclat de rire, puis sa voix enjouée qui me répond :

— Aucun risque ! Tout sera prêt comme vous l'avez demandé. Ça va me prendre la journée, mais croyez-moi, le résultat sera à la hauteur de vos espérances.

— Je n'en doute pas une seconde, dis-je en rebroussant chemin et en lui plaquant une bise sur la joue. Vous êtes un artiste en plus d'être un génie culinaire. J'ai hâte d'être à ce soir... Allez, je

file !

Sur le trajet qui me conduit vers la petite échoppe que j'ai découverte au hasard de mes promenades, je songe à mon premier dîner en tête-à-tête avec Geoffrey. Un dîner plein de surprises, tant au niveau de la carte que de la présentation des plats : *Gaspacho rouge Passion*, *Saint-Jacques de l'Amour*, *Porn Burger*, *Loup tout Cru*. Sans oublier les desserts : *PussyCat*, *Sucettes de l'Amour*...

Je me suis donc inspirée de ce dîner pour demander à Georges de me concocter des plats très suggestifs visuellement. Ce soir, nous aurons droit à des *Tétons de Vénus*, parce que Geoffrey avait particulièrement apprécié cette entrée, et j'espère bien qu'il appréciera autant les miens par la suite. Pour le plat principal, ce sera une *Dinde Cupidone*. Quant aux desserts, mon mari aura la primeur d'une version revisitée et très très *hot* des *Sucettes de l'Amour*...

Je rentre dans la boutique d'un pas décidé en lançant un « Bonjour » retentissant à la jeune femme avec laquelle j'ai rendez-vous, tatoueuse de profession.

— Parfait, me dit-elle en m'accompagnant jusqu'à une petite cabine à l'abri des regards. Vous n'avez pas oublié de mettre une robe ample. Ça évitera à l'encre de se déposer sur vos vêtements et de s'atténuer trop vite.

Je désire que Geoffrey sache à quel point je l'aime. Et j'ai longtemps cherché comment le lui avouer. Et puis l'idée m'est venue en feuilletant une revue *people*... Quoi de mieux que de l'imprimer sur ma peau ? Ce n'est peut-être qu'un tatouage éphémère – je suis bien trop craintive pour accepter d'affronter volontairement le supplice de l'aiguille, même pour lui –, mais le message sera là !

Je retire ma robe pour rester en sous-vêtements.

— Allongez-vous sur le dos. Ne vous inquiétez pas, vous ne ressentirez aucune douleur... et qui sait si plus tard, vous ne sauterez pas le pas ?!

— J'en doute, douillette comme je suis, je rétorque avec un sourire. Je serais incapable de supporter les séances, ou alors, il faudrait me shooter.

Elle éclate de rire avant de se mettre au travail. Dans une belle écriture, agrémentée de quelques arabesques – et tout en rose, bien sûr ! –, elle recopie mot à mot le texte que je lui ai soumis en français et que je surveille avec vigilance. Pas question qu'elle fasse une faute ou se trompe d'une seule lettre ni même d'une virgule. Une heure plus tard, satisfaite de son travail, elle m'invite à me lever. Je quitte d'un bond la table de massage et m'observe dans le miroir. La ligne de texte fuchsia se détache avec délicatesse sur ma peau claire. On peut clairement lire sur mon ventre :

∞ ∞ ∞ *Envie de tes mots. De ton odeur sur ma peau. De toi. Je t'aime* ∞ ∞ ∞

Encadré de chaque côté par le signe infini qui forme comme une chaîne tout autour de ma taille.

— C'est magnifique, dis-je, subjuguée par les douces arabesques qui bordent les lettres et semblent vivantes. Je regrette presque que cela ne dure que quelques semaines.

— Rien ne vous interdit de revenir me voir, affirme-t-elle pendant que je me rhabille. Et peut-être, la prochaine fois, viendrez-vous avec celui à qui est destiné ce message... ?

Les yeux pétillants, elle me raccompagne jusqu'à la caisse où je règle la somme convenue. Je sors de la boutique avec l'envie folle de montrer mon tatouage à chaque passant que je croise dans la rue. Tout en flânant un peu, je m'arrête parfois dans une échoppe qui me fait de l'œil, toutefois je n'achète rien, si ce n'est une paire de lunettes de soleil car j'ai oublié les miennes à la clinique *Beau Soleil*. Quand mon estomac se rappelle vigoureusement à moi, je jette un regard sur mon portable pour y lire l'heure : presque midi ! Je décide alors de faire un petit arrêt chez Egg – j'y ai repris mes habitudes dès mon retour – afin de déguster un délicieux *Country Ham Biscuit* et papoter un peu avec Amy. Une heure plus tard, rassasiée et heureuse, je prends le chemin du retour en visualisant pour la centième fois au moins chaque étape de la soirée afin d'être bien certaine de ne rien laisser au hasard. Tout doit être parfait ! Je suis à quelques blocs de la maison quand un crissement de frein attire mon attention. Curieuse, je tourne la tête. J'aperçois un énorme 4x4 noir aux vitres teintées en train de se garer non loin à la va-vite et qui gêne la circulation. Ce qui me fait aussitôt penser à Justine...

— Tu n'es pas la seule à croire que la route n'appartient qu'à toi, je murmure, en songeant que mes meilleures amies me manquent énormément.

J'attends sagement que le feu passe au rouge quand la portière arrière du 4x4 s'ouvre brusquement. Je reste quelques secondes sidérée en découvrant l'homme – *tout de noir vêtu et portant une cagoule sur le visage ?!* – qui bondit hors du véhicule. Je regarde autour de moi en pensant que je me trouve sans doute en plein tournage de film. Les passants à mes côtés ont la même réaction et cherchent la caméra. Enfin... certains seulement, car j'en vois d'autres se sauver à toute vitesse. Et je me dis soudain que ce n'est peut-être pas une si mauvaise idée et qu'il serait préférable que je déguerpisse aussi au plus vite. *Merde ! On dirait que l'énergumène se dirige droit sur moi, non ?!* Je pivote pour entamer un sprint dans la direction opposée, mais je n'ai pas fait un mètre que ses mains saisissent brutalement mes cheveux. Je hurle de douleur. En moins d'une seconde, ses bras m'entourent par-derrière et clouent les miens le long de mon corps avec une telle force que j'ai le souffle coupé. Je me retrouve les pieds battant dans le vide.

Totalement paniquée, je tente de me dégager en donnant de violents coups de pied. Seulement, ce type est beaucoup trop fort pour moi. Je vois le 4x4 se rapprocher et je me retrouve projetée avec force à l'intérieur. J'atterris durement sur les genoux. Je n'ai pas le temps de me relever qu'un autre bonhomme appuie déjà un chiffon à l'odeur étrange sur mon nez et ma bouche...

Chapitre 55

LANCASTER

— Je vais les tuer !

— Geoffrey, tu te calmes ! On va la sortir de là !

La voix de Luke est aussi tranchante que la lame d'un couteau. Elle vibre d'une rage presque aussi intense que la mienne. Tout comme celle d'Aïdan. Depuis que j'ai reçu le message avec la photo d'Angeline... en sous-vêtements et menottée sur un lit !

Oh, bordel ! À la pensée de la perdre, mon sang se glace dans mes veines. Dire que je la tenais bien vivante dans mes bras quelques heures plus tôt. Je ne peux pas m'autoriser à penser à elle maintenant... Je dois m'empêcher d'imaginer tout ce que ces salauds risquent de lui faire subir, de repenser à ce qu'ils ont fait à Emily, ou je vais perdre le peu de contrôle qu'il me reste et je ne lui serai plus d'aucune utilité.

— Je veux les tuer les uns après les autres...

Aïdan se passe une main dans les cheveux, les yeux fixés sur l'écran de son ordinateur.

— Sur la photo, Angeline porte toujours ton bracelet, n'est-ce pas ? vérifie-t-il en allumant l'écran géant de mon bureau.

— Absolument ! Et on ne peut pas le retirer sans la clé ou une pince. J'espère juste que...

Pas besoin de finir ma phrase, je sais qu'ils m'ont très bien compris tous les deux.

— Très bien, reprend Aïdan en pointant un endroit précis sur une carte de New York. Le traceur m'indique qu'elle se trouve tout au Sud du Bronx...

Il agrandit l'image.

— À Port Morris, précise-t-il en réprimant une grimace, alors que Luke et moi laissons échapper un juron. Je me souviens qu'il y a moins d'un an, la police de New York avait effectué une opération d'envergure pour arrêter les membres d'un gang spécialisé dans le trafic de drogue. Seulement, ce genre de gang se reconstitue aussitôt, tout le monde le sait très bien. Ce n'est pas un quartier où il fait bon traîner... de jour comme de nuit. Nous ne passerons pas inaperçus... Sans compter qu'elle doit être bien gardée et que nous ne sommes que trois...

— J'irai seul, j'interviens brusquement en songeant qu'il sera certainement plus difficile à mon âge qu'à l'époque de nos dix-sept ans de me faire passer pour un acheteur de drogue. Pas besoin de...

— Tu ne feras pas cent mètres avant de te faire repérer ! m'interrompt Aïdan, furieux. Et ne crois pas que je vais rester tranquillement ici...

— Nous irons tous les trois ! le coupe à son tour Luke, au moins aussi furieux qu'Aïdan. Et nous ferons ce que nous avons à faire pour ramener Angeline à la maison.

Nous nous regardons en silence quelques minutes et, sans même nous concerter, nous savons déjà que pour sauver ma femme, nous allons avoir besoin d'aide. Et pas de n'importe laquelle...

Je me passe une main sur le front. Chaque fois que je ferme les yeux, des images de ce qu'elle est peut-être déjà en train de subir surgissent dans ma tête. Auxquelles s'ajoutent des visions d'Emily sur son lit d'hôpital après son agression. Des images qui me rendent fou. Pour elle, je suis prêt à tout. Prêt à briser toutes les règles, et même l'ultime promesse... Celle que je m'étais faite à moi-même, et que j'ai faite à ma mère sur son lit de mort : *Ne jamais rien lui demander ! Ne jamais rien lui devoir !*

Je prends une profonde inspiration et redresse les épaules. Je peux le faire. Ce qui peut arriver de pire, c'est qu'il me rit au nez et me dise non. Mais je dois d'abord retrouver un minimum de calme. Je me saisis de mon portable et compose son numéro.

Avec ses nombreuses relations, que ce soit dans les milieux politiques, judiciaires et autres, lui seul est capable de m'aider. Reste à savoir s'il aura envie de le faire. Luke et Aïdan, les traits crispés et le regard inquiet, s'assoient pendant que je fais les cent pas et que les sonneries s'égrènent dans un silence de mort. Je serre les dents. Je sens des picotements à la base de mon cou. J'ai un mauvais pressentiment...

— Le jour que tu attendais tellement est enfin arrivé, dis-je d'une voix sourde dès que mon père décroche. J'ai quelque chose à te demander...

Chapitre 56

Oh non ! Non ! Non ! J'ai été enlevée ?!

Ma tête me fait mal. Probablement à cause du produit que j'ai inhalé lorsque l'autre sale type m'a jetée dans le 4x4.

Et maintenant, ils vont vouloir une rançon... C'est comme ça que ça se passe, non ?!

Je suis allongée, menottée aux barreaux en métal d'un lit... en sous-vêtements ! Un frisson glacial me transperce en repensant au moment où l'homme a découpé ma robe avec un couteau... J'ai alors cru comprendre ce qui allait m'arriver, pourtant il s'est contenté de me prendre en photo et de sortir de la pièce.

Pour prouver que tu es en vie... Leur intérêt est de te garder en vie, ma vieille !

J'essaie de remuer, mais le bruit métallique des menottes contre les montants juste au-dessus de ma tête résonne très fort dans la pièce vide, et je me fige. Je jette un regard autour de moi. Je dois être dans un sous-sol, dénué de tout mobilier, à part le lit en fer sur lequel je suis attachée. Pas de fenêtres. Une seule porte. L'ampoule accrochée à l'un des murs éclaire faiblement. J'ai été droguée, du coup je ne sais pas depuis combien de temps je suis là. Toutefois, Geoffrey a certainement déjà reçu les exigences de mes ravisseurs. À combien estiment-ils ma vie ?

Je tends l'oreille, aucun bruit...

Putain ! Et si jamais ils me laissaient là, même après avoir touché la rançon ?!

Je tire sur les menottes mais elles sont parfaitement fermées. J'essaie de faire glisser mes mains à travers, sans aucun succès. Je parviens à me redresser en m'accrochant aux barreaux du lit.

— Vu les traces de rouille, je marmonne tout bas pour me donner du courage, il doit bien y avoir une faiblesse quelque part.

Je secoue de toutes mes forces. Ce qui provoque un bruit assourdissant, alors que le lit tient toujours bon. Je secoue encore et encore jusqu'à m'arrêter, épuisée et les poignets en sang.

— Bordel de merde !

Je me fige brusquement en entendant le bruit caractéristique d'une clé dans la serrure. Mon regard se braque sur la porte et je lâche un cri de surprise en reconnaissant la jeune femme qui entre...

La même qui m'a aidée à ramasser le contenu éparpillé de mon sac juste devant FedEx, le jour de ma tentative pour récupérer la lettre envoyée à Diane...

Et le jour où tu as perdu tes clés ! Simple coïncidence ou habile traquenard ?!

Mon cerveau se met à carburer à cent à l'heure tandis qu'elle approche. Les soupçons des inspecteurs se sont portés sur moi dès le premier jour, pour une simple et bonne raison : pas de tentative d'effraction ! Soit Geoffrey avait ouvert à son agresseur, ce qui n'était pas le cas. Soit l'agresseur possédait les clés...

Ce ne sont peut-être pas de simples kidnappeurs, me souffle une petite voix qui me pétrifie littéralement. Tu as sans doute affaire à la personne que la police recherche et qui a déjà essayé de tuer Geoffrey...

Je me souviens tout à coup qu'elle parlait espagnol, aussi je m'adresse à elle dans cette langue :

— Je ne vous ai pas oubliée. C'est vous qui m'avez aidée à ramasser mes affaires et c'est ce jour-là que j'ai perdu mes clés. C'était vous, hein ?! Je suis certaine que c'était vous !

— Bingo ! Ça faisait déjà quelques jours que j'étais à tes trousseaux, mais en t'étalant de tout long, tu m'as bien aidée, lâche-t-elle avec un ricanement. Et piquer tes clés a été un jeu d'enfant...

— Mais pourquoi moi ? je la coupe abasourdie et horrifiée en songeant que je n'ai pas eu une seule fois la sensation d'être épiée et surveillée. C'est vous qui avez essayé de tuer Geoffrey... Pourquoi ? POURQUOI ?

Je hurle encore et encore cette question. En vain. Elle m'ignore et jette un coup d'œil sur mes mains tout en sortant une seringue de sa poche. Je me raidis et tente de m'éloigner le plus possible d'elle. Quand elle s'assoit sur le lit et s'apprête à m'enfoncer l'aiguille dans le bras, je balance mon pied en l'air qui heurte son épaule. Ce qui la fait tomber au sol. Elle se relève en m'insultant et se met à chercher la seringue qui a dû glisser quelque part. Je me positionne du mieux que je peux pour lui balancer mes pieds dans la figure dès qu'elle s'approchera, mais un homme débarque brusquement. Suivi de trois autres. Je cesse de respirer en découvrant leurs visages... Jusqu'à présent, je ne les avais vus que cagoulés. Les montagnes de muscles qui braquent leurs regards sur moi en ce moment me terrorisent d'abord par la haine que je lis dans leurs yeux, mais également par leur apparence... Une toile d'araignée est tatouée sur chacun de leur visage et descend jusqu'au cou. Deux sont complètement rasés et je peux voir que, sur leur crâne également, le tatouage est bien visible. Tout comme sur leurs bras. Mon cœur s'emballe. Et lorsque celui qui semble être leur chef s'approche du lit, je pense qu'il va cesser définitivement de battre.

— D'abord, ton mari va payer une somme énorme pour te récupérer, m'informe-t-il en anglais et d'une voix qui me glace... Pas autant toutefois que les mots qu'il prononce ensuite : Mais quand je te renverrai à lui, une fois que *tous* mes hommes se seront bien amusés avec toi, lui et ses amis comprendront enfin qu'il ne faut pas s'attaquer à l'un des nôtres sans craindre de lourdes représailles...

Je pousse un cri de terreur quand je le vois sortir un couteau de la poche arrière de son pantalon. Mais ce n'est rien en comparaison de mes hurlements lorsqu'il s'en sert pour taillader mes sous-vêtements et que la pointe de la lame entaille ma peau à plusieurs reprises. Puis j'entends son rire tandis qu'il s'éloigne. J'aperçois, à travers le flot de mes larmes, la jeune femme qui prend une photo de moi, et ils quittent tous la pièce. Je me mets à trembler de tous mes membres. Je suffoque. Et je prie pour que la crise d'angoisse qui s'annonce me soit fatale.

*
* *

Ma crise d'angoisse n'a malheureusement pas été fatale. Tout juste m'a-t-elle fait perdre connaissance. Pourtant, je bénis ces quelques minutes ou heures de trou noir. Je jette un regard sur mon corps nu, et couvert de sang qui commence à sécher. Mes poignets sont dans le même sale état car dès que j'ai repris mes esprits, j'ai à nouveau tenté de toutes mes forces de faire passer mes mains à travers les menottes.

Je n'ai plus de larmes pour pleurer. Plus de voix pour appeler à l'aide. J'ai juste encore assez de vie en moi pour espérer qu'elle s'achève avant que ces monstres ne reviennent. Sauf que je n'ai aucun moyen à ma disposition pour mettre mon projet à exécution. En revanche, j'ai une haine si gigantesque en moi qu'elle anesthésie la douleur des blessures dues au couteau et à mes entraves. Une haine si forte que je ne souhaite plus qu'une chose : leur mort ! J'espère de tout mon être que Geoffrey m'exaucera... sans toutefois que cela ait de conséquences néfastes pour lui. Mon Dieu, je n'ai jamais souhaité la mort de personne, mais je sais que la disparition de *ceux-là* – en prison, ou bien définitivement – ne pourrait être qu'une bénédiction pour le commun des mortels. Plus le temps passe et plus ma fureur augmente, me faisant envisager des sévices tous plus abominables les uns que les autres. J'en viens même à éprouver une certaine sérénité en me voyant les torturer... longuement... indéfiniment... pour les faire souffrir autant qu'ils ont fait souffrir la sœur de Luke, et toutes les autres pauvres filles qui ont eu le malheur de croiser leur route un jour. Pour éviter qu'ils ne recommencent avec d'autres...

Le bruit de la clé me fait sursauter. Ma respiration se bloque. Je sens des gouttes de sueur perler sur mon front. Je suis glacée. Je prends conscience que, jusqu'à aujourd'hui, je ne savais pas vraiment ce qu'était la peur. À présent, je la ressens dans chaque fibre de mon corps, dans chaque battement de mon cœur. Je me détends imperceptiblement quand je vois que c'est la jeune brunette qui fait son retour, et surtout qu'elle est seule. Je me recroqueville le plus possible en la regardant s'approcher du lit. Je ne tente même pas de lui envoyer un coup de pied quand je découvre une seringue dans sa main, car j'ai trop peur que cela fasse débarquer les autres.

— Je n'ai rien contre toi, m'avoue-t-elle d'une voix basse en s'asseyant sur le lit.

— Alors aide-moi à m'échapper, je souffle d'une voix étranglée. Je te promets que mon mari te donnera tout ce que tu veux... tout...

— Ton mari ne peut rien contre Miguel, me coupe-t-elle en me faisant signe de me taire. Et je tiens trop à ma vie pour t'aider à fuir. La seule chose que je peux faire pour toi, c'est ça...

Elle me montre la seringue et, devant mon incompréhension, elle ajoute :

— Ça te fera planer. Comme ça, tu résisteras moins quand...

Oh, Mon Dieu !

— Ça les amuse encore plus quand la fille résiste, et ça dure plus longtemps aussi.

Hagarde, je la dévisage en luttant contre la nausée. Je sens une vague de panique m'envahir en songeant à ce qui m'attend. Je lutte pour avaler la bile qui monte dans ma gorge à l'idée de tout ce que je vais endurer.

— Tu veux ou pas ? insiste-t-elle en fixant la porte avec angoisse. Ils ne vont pas tarder à venir...

J'entends une voix – ma voix ?! – lui répondre :

— D'a... ccord, fais-moi la piqûre...

Je sens l'aiguille s'enfoncer dans mon bras. Je n'entends pas ce qu'elle me dit avant de sortir de la pièce, mais je sens une douce chaleur se répandre dans tout mon corps. Je ferme les yeux. J'ai chaud. Je vois le visage de Geoffrey se dessiner sous mes paupières. Si proche que je pourrais presque le toucher. Seulement, je ne bouge pas, j'ai trop peur qu'il disparaisse. Je peux sentir son odeur. Son parfum. Tout doucement, je me laisse emporter et la peur s'éloigne, elle aussi. Remplacée par des images de son visage... Un visage qui me sourit. Il est si sexy quand il me sourit ainsi. Sa voix rauque me murmure à l'oreille que tout ira bien désormais. Une voix qui me fait fondre et m'envoie direct des papillons dans le ventre. Mais qui me dit aussi et surtout tout l'amour qu'il me porte. J'ai un sourire en songeant à Sasha, qui n'était pas l'instigatrice des SMS – il avait donc raison sur ce point –, puisque nous avons appris depuis que l'expéditrice en était sa dévouée assistante, Cathy, ce qui lui a valu un renvoi immédiat.

Je me souviens alors de toutes ses cartes, de mon panda... De PussyCat qu'il est allé sauver en grim pant dans un arbre... De sa tendresse lorsqu'il replace une mèche de mes cheveux... De sa passion lorsqu'il me fait l'amour... De la confiance qu'il avait mise en moi...

Un claquement sec suivi de plusieurs autres, des cris, puis un tapage effroyable percent à peine mon brouillard. La peur s'insinue pourtant à nouveau en moi. Les murs tremblent...

À moins que ce ne soit moi ?

Je pousse un cri quand la porte s'ouvre à la volée. De la fumée remplit brusquement la pièce et je me mets à tousser. J'ai le temps d'apercevoir plusieurs silhouettes, vêtues de noir de la tête aux pieds, qui pénètrent en courant dans le sous-sol. J'entends des voix. Des injures. Je tente de me mettre en boule pour éviter qu'ils ne m'attrapent. Et quand une main se pose sur moi, je hurle en lançant mes jambes dans tous les sens. Tout ! Plutôt que subir ces monstres. Avec l'énergie du désespoir et de toutes mes forces, je balance mes jambes. Encore et encore. Mes cris résonnent. Mes yeux me piquent tellement que je ne distingue plus rien autour de moi. Je suffoque. Ma gorge me fait mal. Mes poignets aussi. Quand brusquement, un corps se plaque contre le mien...

— J'ai cru que je ne te reverrais jamais, me souffle alors Geoffrey d'une voix éraillée en me serrant très fort dans ses bras. Et je ne l'aurais pas supporté...

J'entends des appels autour de moi. Beaucoup de voix. *Les voix d'Aidan et de Luke ?!* Mais je ne veux pas quitter des yeux le visage de Geoffrey, figé dans un masque d'inquiétude à quelques centimètres du mien. Et je remercie en silence la jeune femme brune en me disant que l'illusion est parfaite. Si parfaite que je sens *réellement* son souffle sur ma peau. Son parfum. Son corps contre le mien. Je ne veux pas que cette sensation disparaisse. Je ne veux pas qu'il me quitte.

— Ça doit être l'effet de la piqûre, je marmonne tout bas. J'espère juste qu'elle durera assez longtemps...

— Qu'est-ce qu'on t'a injecté ? me demande Geoffrey, le regard devenu fou. Bordel ! Elle arrive quand, cette ambulance ?!

— Je veux que tu saches que je t'aime, Geoffrey, je murmure alors que je sens qu'il me soulève. Je t'aime si fort que je te vois, là... C'est comme si tu étais réellement là avec moi...

— Je suis là, ma puce. Je suis là avec toi ! Et personne ne pourra plus jamais t'arracher à moi. Tu es à moi tout comme je suis à toi. Je t'aime comme un fou...

Épilogue

« *No keys, No shoes, No news* »

C'est la devise de cette île enchantée. Ce petit bout de terre paradisiaque au sable blanc d'une finesse incroyable, cerné de toutes parts par des eaux turquoise et l'extraordinaire palette de bleu qu'offre l'horizon. Petit bout de terre paradisiaque où Geoffrey et moi sommes – presque – seuls au monde... et où nous ne manquons de rien grâce à un personnel aussi efficace que discret, souriant et aux petits soins pour nous.

— Ça va, ma puce ?

— Mmm...

Sa main descend lentement le long de ma colonne vertébrale. Le bruit des vagues. Le chant des oiseaux. La chaleur du soleil sur ma peau nue... Mmm...

— Je suis au paradis, je lui murmure d'une voix rauque en me retournant pour me perdre dans son regard enfiévré. Toi et moi, voilà tout ce que je souhaite. Je ne demande rien de plus...

— Vraiment ?

— Oui, j'ai tout ce qu'il me faut, je précise en désignant de la main toutes les boissons et mets délicats posés sur la table basse en bois flotté, à côté de l'immense lit de plage où nous sommes allongés, puis l'environnement magnifique autour de nous. C'est tout simplement parfait...

Oui, c'est exactement ça. Parfait ! Et pourtant, qui aurait pu prédire, il y a de cela trois semaines, que nous serions, Geoffrey et moi, à Cat Island aujourd'hui ? Pas moi ! À cette heure-là, je m'attendais à subir les pires sévices... Le genre de violences qu'une femme ne devrait jamais avoir à endurer, et je ne donnais pas cher de ma peau...

Comment imaginer que nos photos de couple prises lors de la soirée de gala tomberaient sous les yeux de Miguel, chef de gang et surtout frère de celui que Geoffrey et ses amis avaient tué pour venger le viol et le suicide d'Emily, et que cela déclencherait une vengeance épouvantable... qui finirait dans un bain de sang. Mais je ne vais pas pleurer la mort de Miguel, ni celle de plusieurs membres de son gang. *Oh non !* Un frisson glacial me transperce en songeant que si certains sont actuellement en prison, d'autres ont malgré tout réussi à fuir et sont désormais dans la nature. Les inspecteurs nous ont assuré qu'ils sont toujours activement recherchés et que nous n'avons plus rien à craindre d'eux – de simples exécutants qui n'ont fait que suivre les ordres de leur chef –, trop occupés qu'ils sont à se faire oublier. J'espère qu'ils ont raison et que la vengeance de Miguel a pris fin avec lui. La nuit de sa mort. Néanmoins, je ne peux m'empêcher d'avoir peur pour Geoffrey et pour moi...

Sa main caresse avec douceur les cicatrices encore visibles que je porte sur la poitrine et le ventre.

— Tu ne sens vraiment plus rien ? demande-t-il, la voix pleine de rage contenue comme chaque fois qu'il les voit, c'est-à-dire tous les jours. Bordel ! Quand je pense à ce que tu as...

— Chuuut ! Je suis là, avec toi, et c'est tout ce qui compte... Peut-être serait-il temps de remercier ton père pour son aide, tu ne crois pas ?

Suite au coup de fil de ce dernier au maire de New York – et à quelques autres grands pontes –, une équipe du SWAT a été immédiatement mandatée pour intervenir. Geoffrey et ses amis, qui ne comptaient pas rester sur le banc de touche, faisaient partie intégrante de la mission. Difficile de refuser la requête de Geoffrey quand le maire lui-même la soutenait et avait donné son approbation, et qu'il était le seul à pouvoir donner l'endroit exact où j'étais retenue prisonnière... grâce au traceur. Ma première réaction, quand j'ai appris que mon mari avait planqué un émetteur pour me localiser à tout moment, a été de piquer une crise. Toutefois, sans ce petit gadget de technologie intégré dans mon bracelet par Aïdan, je ne serais pas là en ce moment...

— Je ne sais pas ce que doit le maire de New York à ton père, je poursuis alors que Geoffrey garde toujours le silence. Pas plus que le capitaine de la police... ni le chef du département du FBI... et je ne sais trop qui encore, mais...

Je lâche un petit rire nerveux en songeant à Blaise Saint-Cyr.

— Je me demande quel genre d'homme il est exactement pour se permettre d'appeler ainsi les plus hauts dignitaires de la ville et leur demander ce qu'il veut... et surtout, pour obtenir ce qu'il a réclamé !

— Parfois, je me pose la même question, lâche Geoffrey d'une voix froide. Mais je préfère ne pas être au courant des « services » qu'il a pu leur rendre.

— Les services ?

Il me regarde avec un sourire plein de tendresse et caresse mon visage, avant de répondre sur un ton des plus cyniques :

— Tu ne penses quand même pas qu'ils ont agi aussi rapidement juste parce que c'était leur devoir, ou parce que mon père est un bon ami ? Si on avait dû suivre la procédure normale, comme pour le commun des mortels...

Brusquement, malgré la chaleur, un frisson glacial me transperce.

— Je sais combien il t'en a coûté de faire appel à lui, dis-je en tressaillant plus fort encore. J'aurais tellement voulu que tu ne sois pas amené à le fai...

— Je suis prêt à tout pour toi, me coupe-t-il en m'enlaçant. À tout ! Et j'aurais été capable de bien pire ou bien plus difficile pour te sortir de là... Tout ce qui m'importe est que tu sois saine et sauve, et à mes côtés. C'est bien la seule fois de sa vie où il aura fait quelque chose de bien pour moi. Même si je doute que ce soit par pure bonté d'âme. Un jour viendra où il me demandera un service à son tour...

— Peut-être a-t-il réellement voulu t'aider, et ainsi te prouver que vous pourriez entretenir de meilleures relations à l'avenir... Les gens changent parfois, Geoffrey. Tu n'as jamais douté de mon innocence... Pas une seule fois, tu n'as pensé que cela aurait pu être moi ?

— Jamais ! m'affirme-t-il en caressant mon visage. Jamais je n'ai douté de toi. Et puis, continue-t-il les yeux pétillants de malice, si cela avait été toi, tu ne m'aurais pas raté. J'ai en mémoire un lancer de couteaux des plus experts et sacrément sexy... Ce qui me fait penser à des projets passionnants...

Le sourire qui étire ses lèvres et son regard soudain assombri me donnent une petite idée de ses intentions.

— Alors... Hier, nous avons nagé avec les dauphins, dis-je en m'allongeant sur lui. Avant-hier, nous sommes allés au lac de sel... Sans oublier notre promenade dans la mangrove, mon baptême de plongée...

Je dépose de légers baisers sur son torse nu et mordille son téton. Le grognement qu'il laisse échapper me ravit. Je me frotte encore un peu plus contre son corps chaud.

— J'ai adoré notre dîner face à la mer, je murmure, la voix rauque, en léchant et titillant encore son téton. Avec le feu allumé sur la plage et ce musicien qui jouait de la guitare... C'était magique... surtout le dessert...

Il me serre contre lui pour bien me faire sentir son érection.

— Oui, moi aussi, j'ai particulièrement apprécié le dessert, lâche-t-il d'une voix sensuelle qui me fait frissonner. Et le moment me semble bien choisi pour y goûter à nouveau...

La sonnerie de mon portable attribuée à Justine vient troubler ces délicieux préliminaires. Geoffrey lâche un juron avant de me dire :

— « No keys, No shoes, No news », si tu te souviens bien...

— Je sais, dis-je avec un petit sourire contrit en me relevant pour attraper mon téléphone. Mais c'est Justine, et elle ne me dérangerait pas si ce n'était pas important...

Je vois dans ses yeux qu'il a parfaitement compris. Il se lève d'un bond, vient se mettre à mes côtés et m'enlace. Mon cœur bat à tout rompre. J'appelle mon père tous les jours pour prendre de ses nouvelles. Nous devons nous rendre en Suisse dès la fin de notre lune de miel, et mon père m'assure à chaque fois qu'il n'y a aucune raison d'avancer notre voyage... Malgré tout, je ne peux m'empêcher d'avoir peur...

— Papa va bien ? je m'exclame en décrochant, trop inquiète pour même la saluer.

— Oui, ne te fais aucun souci, répond-elle aussitôt. Ce n'est pas pour lui que j'appelle...

J'ai un bref soupir de soulagement, mais je me demande soudain ce qui ne va pas pour que ma meilleure amie vienne me déranger en pleine lune de miel, surtout après les événements tragiques que nous avons vécus.

— Que se passe-t-il, Juju ? Tu as un problème ?

J'entends son souffle haché dans l'écouteur et il me semble même percevoir un sanglot.

— Si j'avais pu, je ne t'aurais pas appelée, m'avoue-t-elle d'une toute petite voix, je sais que vous rentrez bientôt et vous avez bien mérité qu'on vous laisse tranquille...

— Tu as très bien fait, je la coupe en songeant qu'elle doit vraiment avoir un problème. Les amies sont là pour ça. Dis-moi ce qui ne va pas, Juju...

Geoffrey, rassuré quant à la santé de mon père, marmonne je ne sais trop quoi dans sa barbe à propos des *problèmes* de filles qui n'en sont jamais. Je lui donne une tape sur la main en lui faisant les gros yeux. Il me répond par un sourire sexy qui me fait perdre le fil de la conversation avec Justine et me force à lui demander de répéter ce qu'elle vient de me dire.

— Je suis enceinte, lâche-t-elle d'une voix étranglée.

Enceinte ?! Oh merde ! Merde ! Merde !

— Te serait-il possible, enfin si ton mari est d'accord bien sûr, de m'héberger dans votre maison de Brooklyn, le temps pour moi de louer un appartement...

Muette. Je me laisse tomber sur le lit de plage. Geoffrey, devant mon attitude, me lance à nouveau des regards inquiets.

— Je ne resterai pas longtemps, continue-t-elle, visiblement gênée par mon silence. Juste le temps de...

— C'est Luke, n'est-ce pas ? je la coupe en retrouvant brusquement l'usage de la parole alors que Geoffrey se fige et me fixe avec attention en entendant le prénom de son ami. Quelle imbécile je suis, évidemment que c'est Luke !

— Que se passe-t-il avec Luke ?!

Geoffrey commence à s'impatienter. Mais je me vois mal lui annoncer que son meilleur ami va bientôt être papa, alors que celui-ci ne le sait sans doute même pas encore. Ce que je m'empresse de vérifier auprès de Justine.

— Luke est-il au courant ?

— Pas encore, lâche-t-elle dans un soupir. Ce n'est pas le genre de nouvelle qu'on balance au téléphone, tu ne crois pas ? C'est pour cette raison que j'ai besoin de passer un peu de temps à New York...

Je n'ai même pas besoin de lui demander si elle compte garder le bébé. Je connais déjà sa réponse. Si elle avait voulu avorter, elle ne serait pas en train de me demander de l'héberger pour annoncer au meilleur ami de mon mari qu'il va avoir un enfant... Je n'arrive même pas à imaginer quelle va être la réaction de Luke...

— Tu pourras rester chez nous le temps que tu voudras, j'affirme en jetant un œil sur Geoffrey, qui hausse les sourcils en s'allongeant sur le lit de plage. Aussi longtemps que tu le souhaites. Il n'y a aucun problème à ce sujet-là. Geoffrey est totalement d'accord avec moi...

Heureusement, Justine n'entend pas le grognement qu'il lâche à ces mots.

— Christian viendra te chercher à l'aéroport, je continue en prenant les choses en main. Et Georges va s'occuper divinement de toi jusqu'à notre retour, ma Juju. Tu verras, tout va bien se passer...

— Tu crois ? demande-t-elle d'une voix où ne perce pas son optimisme habituel. J'ai peur que la nouvelle ne l'enchanter pas le moins du monde...

Tu m'étonnes ! ne puis-je m'empêcher de penser, mais je me garde bien de le lui dire.

— Pour le moment, ne te préoccupe que de prendre ton billet pour New York.

Après quelques minutes encore de discussion, Justine raccroche. J'ai à peine le temps de déposer mon portable sur la table que Geoffrey me demande :

— Si j'ai bien compris, ton amie Justine va s'installer chez nous et je suis *totalement* d'accord ?!

Son petit sourire en coin m'indique qu'il n'est pas du tout en colère contre moi. Torse nu, avec un short en jean, les cheveux décoiffés, il est à croquer. J'enlève le haut de mon maillot de bain et

son sourire s'élargit encore.

— C'est une tactique pour t'assurer de mon accord ?

— Non, je sais que tu l'es déjà, n'est-ce pas ?!

Son rire me bouleverse.

— Tu sais que tu peux tout me demander, répond-il d'une voix sourde alors que je m'approche lentement. Je ne peux rien te refuser, ma puce.

Je me positionne à cheval au-dessus de lui. Mes mains posées sur son torse. Je sais qu'effectivement, je peux tout lui demander. Pour moi, il est capable de tout, et savoir cela me procure un immense sentiment de bonheur et de sécurité. Le jour de notre arrivée à Cat Island, il a déchiré le contrat avant de le brûler sous mes yeux et m'a fait la promesse de m'aimer jusqu'à la fin de ses jours. Et je sais désormais que rien au monde ne pourra lui faire renier cette promesse.

— Mais j'aimerais vraiment savoir quel est le problème avec Luke...

— C'est... ce n'est pas à moi de te l'annoncer, je murmure, mes yeux plongés dans les siens. Luke est ton meilleur ami, et c'est une histoire qui ne concerne que lui... seulement lui et Justine.

— Alors, dis-moi pourquoi tu es déjà au courant de ce qui ne concerne que lui ? lâche-t-il dans un souffle en titillant la pointe de mon sein avec sa langue.

— Normal, je gémiss en me pressant contre son sexe. Puisque ma meilleure amie vient de m'en informer. Quand elle aura parlé à Luke...

Ses mains se posent sur mes fesses et me pressent avec plus de force contre lui tandis que ses dents me mordillent avec plus d'insistance... *C'est trop bon...*

— Je suis certaine qu'il t'en parlera à son tour...

Ma voix est rauque de désir. Tout comme la sienne quand il me demande :

— Ça ne peut pas être pire que ce que nous avons traversé tous les deux, n'est-ce pas ?

— Mmm... effectivement...

— Dans ce cas, Luke réglera ça très vite, tu verras, m'affirme-t-il en me faisant basculer sous lui. Il est très doué pour ce genre de choses...

Je retiens un rire en songeant que Luke est sans doute très doué pour régler les problèmes, sauf que, dans le cas présent... bien que le problème soit encore d'une taille microscopique, d'ici quelques mois, ce ne sera plus vraiment le cas...

— Maintenant, je veux profiter de ma lune de miel et de mon adorable épouse... et lui faire l'amour jusqu'à ce qu'elle crie grâce...

Je lèche avec lenteur son cou jusqu'au creux de son oreille et lui chuchote, avant de prendre son lobe entre mes dents :

— Je pense que c'est toi qui demanderas grâce le premier...

Il gémit doucement avant de s'emparer de mes lèvres. J'aime sentir l'attraction toujours aussi intense entre nous, et qui ne cesse d'augmenter au fil des jours. Ce désir immédiat et cataclysmique que nous avons l'un pour l'autre. J'ai envie de lui. J'ai besoin de lui. Tout comme lui. Son baiser me ravage et le plaisir explose en moi pour se nicher au creux de mon ventre. Je passe mes doigts dans ses cheveux pendant qu'il continue de fouiller ma bouche avec cette même

voracité qu'il a de moi. Quand ses lèvres s'écartent des miennes, je peux voir dans ses yeux d'un bleu profond une passion identique à la mienne.

— Je t'aime si fort, Geoffrey, que je le ressens dans chaque parcelle de mon corps, de mon cœur, je lâche d'une voix haletante. Je ne supporterais pas de te perdre...

Il prend une respiration profonde et frémissante.

— Je te promets que tu ne me perdras pas, ma puce ! Je suis lié à toi, maintenant et pour toujours. Je t'aime comme un fou...

Avec lui, j'ai la sensation d'être la créature la plus précieuse de la terre. Je me débarrasse de la culotte de mon maillot et il fait de même avec son short, sans que nous ne nous quittions du regard. Mon corps est en feu. Je noue mes jambes autour de sa taille et, les yeux dans les yeux, il me pénètre d'un coup de reins si puissant qu'il m'arrache un cri de plaisir. L'amour que je lis dans son regard me tient autant captive que son corps musclé et frémissant. J'incline mes hanches pour répondre à chacune de ses poussées.

Lui en moi, c'est juste... le paradis.

Plus tard, j'admire le coucher de soleil à ses côtés. Derrière ce cadre enchanteur, cette vision idyllique, s'évanouit lentement le rêve d'une lune de miel... absolument parfaite. Encore au loin et pourtant déjà trop proche, l'orage menace... Un frisson me transperce en songeant à mon père et à Tess...

— Ça va ?

— Comment puis-je être si heureuse, si folle de bonheur, je murmure tout bas alors qu'une larme glisse au coin de mes yeux, et si triste à la fois ?

— Tu as le droit d'être heureuse et triste, dit-il d'une voix émue en m'enlaçant. Et tu as aussi le droit de rire, de pleurer, d'aimer...

Je me raccroche à lui. J'essaie d'oublier que mon père et ma sœur sont au crépuscule de leur vie alors que Geoffrey et moi ne sommes qu'à l'aube de notre vie à deux... nous deux. Deux petits mots qui renferment tout, qui combent tout. Lui et moi. Juste nous.

— Tu as tous les droits, ma puce. Et surtout, tu as le droit de passer le reste de ta vie avec moi...

Et je songe que j'ai enfin trouvé ma place... Elle est là, dans la chaleur de ses bras, dans la chaleur de son cœur.

À jamais.

Remerciements

Mes plus sincères remerciements...

À la merveilleuse équipe Fyctia & Hugo New Romance d'avoir donné sa chance à cette série.

À toutes mes petites fées qui me suivent depuis le début de cette aventure et qui sont trop nombreuses pour que je les cite toutes, mais elles se reconnaîtront. J'en ai rencontré certaines et j'espère en voir d'autres très bientôt. Vous êtes devenues bien plus que des photos de profil. Merci pour votre soutien totalement incroyable et sans faille.

À toutes les fantastiques blogueuses pour le temps consacré à lire ma série et permettre ainsi de la faire découvrir grâce à vos articles, commentaires et partages. C'est inestimable pour moi.

À chaque lectrice, lecteur, qui me fait l'honneur de passer quelques heures avec moi. Merci pour tous vos encouragements, vos messages, et l'affection que vous portez à Barbie et Lancaster.

Ce livre vous est dédié.